Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655450

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR,

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. De Nat. Deor.

OCTOBRE 1789.

TOME LXXXI.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Se trouve
chez CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

M. DCC. LXXXIX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1789.

REFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Sur l'usage du tartre émétique.

Par M. ARCHIER, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin à Saint-Chamas en Provence.

De tous les remèdes que la chimie nous fournit, il n'en est pas qui ait essuyé plus de contradictions que le tartre émétique. Sa honte et sa gloire ont fait un cercle de vicissitudes, dont enfin un triomphe décidé a été le terme. Les observations suivantes peuvent répandre quelque jour sur cette matière, et donner lieu à des réflexions et à des vues nouvelles à ce sujet.

Je ne m'arrêterai point à détailler les cas où le tartre stibié peut être avantageusement employé : ils sont assez généralement reconnus de tous les médecins; je me bornerai seulement à quelques faits qui tendent à prouver en faveur de son innocence.

La première attention que l'on apporte dans l'administration de ce médicament, c'est de faire boire abondamment de l'eau tiède, tant pour délayer, avec plus de facilité, les matières contenues dans le ventricule, que pour fournir à cet organe plus de prise, par ses contractions, quand ces matières sont en petite quantité ; et le peuple est même minutieux sur ce soin : or manquer à cette sage précaution, c'est lui paroître vouloir exposer les malades aux plus grands dangers : cependant plusieurs exemples réitérés prouvent évidemment le contraire.

Le fils du nommé *Belon*, à Alançon, âgé de sept ans, prit, au mois de septembre 1782, le lendemain d'un quatrième accès de fièvre tierce, une demi-dose, c'est-à-dire, quatre grains de tartre stibié (*a*), dans trois demi-verres

(a) *Note du Rédacteur.*

Les différentes doses de tartre stibié admi-

d'eau : il n'eût pas achevé de les boire, qu'il s'opiniâtra à refuser toute boisson. Trois heures s'étoient passées depuis que le malade avoit pris ce remède, sans qu'il parût, à sa tranquilité, qu'il dût survenir le moindre trouble à l'intérieur. Voyant qu'il n'étoit nullement sollicité à vomir, et qu'il apportoit une résistance invincible à prendre d'autre liquide; je rassurai les parens, très-allarmés de cela, et je leur recommendai de n'offrir au jeune homme, pendant toute la journée, que de l'eau tiède, &c.; s'il persistoit dans ses refus, de lui

---

nistrées aux malades, qui font le sujet de ces observations, nous ayant paru extrêmes, nous nous sommes informé à M. *Archier*, s'il n'y avoit point erreur dans la copie; ce médecin nous a assuré que son manuscrit étoit fidele. Nous n'établirons aucune opinion sur la singularité des faits qu'il rapporte : nous nous contenterons de faire des vœux pour que le tartre stibié soit préparé d'une manière uniforme dans tous les pays, afin qu'il ait par-tout une force égale & bien connue. Il seroit facile de parvenir à ce but si désirable, en préparant ce médicament pour toute la France au collége de pharmacie, comme on y prépare la thériaque. Nous souhaitons encore qu'on ait par-tout l'attention de ne dissoudre le tartre émétique que dans de l'eau très-pure & très-claire, ou mieux encore, dans de l'eau distillée.

administrer deux lavemens dans l'après-dinée; mais son entêtement ne se démentit point, et il refusa également ces derniers secours. A la vérité, il ne parut nullement fatigué de l'action du remède; car, à le voir, gai et dispos, s'amuser toute la journée, on n'eut pas dit qu'il en eût pris, et moins encore qu'il dût en éprouver d'effet: cependant, sur les quatre heures du soir, environ neuf heures après avoir pris l'émétique, il eut des nausées qui bientôt furent suivies d'un vomissement copieux de matières bilieuses, lequel s'étant répété successivement six fois avec la même abondance, et sans être aidé par la boisson, fut terminé par un sommeil paisible de quelques heures, après lequel, ayant eu deux selles très-abondantes, il recouvra la gaiété qu'il avoit eue dans la journée. La fièvre reparut le lendemain, sans être accompagnée de vomissemens, comme aux accès précédens; et le malade, ayant été purgé le jour d'après, fut complettement guéri.

La même année, au mois de juillet, le nommé *Bousquet*, fermier de M. *de Michel*, agé de cinquante-six ans, ayant reclamé mes soins pour le trai-

tement d'une fièvre tierce dont il avoit déja essuyé trois accès d'environ quinze à dix-huit heures, prit, par mon ordonnance et sous les yeux de M. *Theissier*, chirurgien, une dose d'émétique en trois verres : un demi-quart d'heure après le dernier, on vient lui dire que l'eau arrivoit à son canal d'arrosages ; aussitôt, oubliant qu'il vient de prendre l'émétique, ne s'occupant plus que de l'idée d'aller promptement secourir ses arbres qui souffroient depuis quelque temps de la sécheresse, il court au canal, et se mettant, les jambes nues, dans l'eau, il commence à arroser, et continue ainsi pendant quelques heures, jusques vers midi, que, descendant à sa maison de campagne, je fus bien surpris de ne l'y point trouver, et d'aprendre qu'après avoir pris son émétique, il étoit allé aussi imprudemment s'exposer dans l'eau froide, jusqu'à la ceinture. Vainement lui représentai-je les risques qu'il couroit : il n'y eut pas moyen de le détourner de son travail ; et ce ne fut qu'après avoit tout fini, qu'il rentra chez lui, au grand étonnement de sa famille, aussi peu incommodé, que s'il n'avoit commis aucune impru-

dence. J'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau tiède, qu'on lui fomentât le ventre et les cuisses, et qu'on lui administra des lavemens : il n'éprouva pas la plus légère incommodité. Son quatrième accès revint à l'heure ordinaire, et ne fut pas plus orageux. Le lendemain, il prit une nouvelle dose d'émétique, qui l'évacua considérablement par le haut et par le bas; et, à l'aide de quelques purgatifs, dans les jours intermédiaires de fièvre, et d'un opiat fébrifuge dont il usa pendant quelques jours, il fut pleinement délivré de sa fièvre dans l'espace de deux semaines.

Une seconde attention, à laquelle on n'est pas moins attaché, c'est de ne pas pousser trop haut les doses de ce reméde; assurément on doit être très-circonspect, sur ce point, sans se tenir pour cela trop scrupuleusement dans des bornes trop étroites. Les exemples suivans, sans tenir lieu de règles, peuvent servir d'encouragement dans bien des circonstances.

L'année d'après, la nommée *Marguerite Cauvet*, âgée de vingt-huit ans, ayant pris, sous mes yeux, une dose d'émétique, le troisième jour

d'une fièvre sinoque, et se conformant en tout point à ce que je lui avois prescrit, me fit rappeler au bout de quatre heures, pour me témoigner la peine dans laquelle elle étoit de n'avoir évacué ni par haut ni par bas, et me demander ce qu'elle avoit à faire dans une conjoncture aussi embarrassante. Convaincu de l'énergie du remède que j'avois employé pour elle, puisque c'étoit du même émétique dont je me servois journellement avec succès, et ne pouvant conséquemment former aucun soupçon plausible sur sa qualité, je crus ne devoir en accuser que l'idiosincrasie de la malade, ou des circonstances particulières : et j'avois d'autant plus sujet d'être étonnée de ce défaut d'effet, que, depuis trois jours que duroit la fièvre, la malade n'avoit cessé d'être tourmentée de nausées fatigantes. Je ne balancai donc point à lui en donner sur le champ une demi-dose dans deux verres d'eau, à des distances très-raprochées : n'en ayant obtenu aucun effet je lui en fis prendre une seconde demi-dose dans deux cuillerées d'eau à la fois, mais avec aussi peu de succès : dirigé toujours par les indications premières, je lui

fis administrer deux onces d'huile d'amandes, tant dans la vue de procurer quelque vomissement, que pour calmer l'irritation que cet émétique répété pouvoit occasionner, mais je ne fus pas plus heureux. Je ne dissimulerai point que je commençai à avoir quelques craintes, et cherchant à prévenir les suites dangereuses qui pouvoient en résulter, j'eus soin qu'on lui fit boire, dans la journée, plusieurs verres d'eau de poulet, et qu'on lui apliquât des fomentations sur le bas-ventre : on lui administra aussi dans l'après-dinée, deux lavemens émolliens qui n'eurent qu'un effet très-modique, et ne produisirent qu'une petite évacuation. Ce qui acheva de m'étonner, c'est que le ventre conserva sa souplesse, le pouls sa régularité, la peau sa douceur, et que les nausées disparurent entièrement, sans qu'il en fut question dans tout le cours de la maladie, qui se termina fort heureusement, à l'aide des secours indiqués et relatifs au reste des accidens qui l'accompagnèrent.

Le vingt septembre 1788, M. *G* ***. juge *D*'. *** âgé de vingt-six ans, me fait appeler ; il avoit une fièvre sinoque depuis trois fois vingt-quatre heu-

res. Sa complexion très-grasse, son tempérament pituiteux, son pouls très-mol, sa langue blanche, et par dessus tout sa bouche mauvaise, et des envies de vomir continuelles, m'engagent à lui ordonner pour le lendemain, une dose d'émétique, qu'il prit selon la manière accoutumée : au bout de quelques heures, ne voyant pas le moindre effet de mon remède, j'en prescrivis une demi-dose, et puis encore une autre demi-dose; et le tout sans vomissement. Déterminé d'une part par la nécessité que je lui avois exposée qu'il fût évacué par le haut; et de l'autre, effrayé de sentir qu'il avoit dans le corps deux doses d'émétique, sans pouvoir les rendre, malgré la boisson dont il se gorgeoit, le malade, très-impatient, et d'un caractère fort absolu, en exigea une troisième dose, que je n'accordai qu'avec peine, et qu'il prit cependant avec aussi peu d'effet. Pour lors désespéré, il en veut une quatrième, que je n'osai permettre, lui conseillant de se rassurer et le priant de renvoyer au lendemain : mais en-vain. Il insista sur ses demandes réitérées et très-pressantes; et je sortis, disant au père, qui n'avoit que ce fils,

que s'il en prenoit de nouveau, je ne pouvois lui dissimuler qu'il compromettoit sa vie. Toutes les remontrances furent inutiles : à peine sorti, il fait appeler le chirurgien, et exige qu'il lui en administre une quatrième dose, dans une cuillerée d'eau, qu'il avala sur le champ, et de laquelle il n'obtint qu'un seul vomissement peu copieux et qui ne le soulagea pas. Le soir, j'ordonnai des lavemens et la fièvre n'en fut pas augmentée.

Le vingt-deux, revenant sur les indications qui subsistoient toujours les mêmes, je lui fis prendre dans trois verres une dose et demie d'émétique : point d'effet. Une heure et demie après, encore une demi-dose : et puis une dose entière ; et en quatrième lieu, une demi-dose. Ces trois doses et demie ne produisirent pas un effet plus favorable que les quatre doses de la veille ; à peine vomit-il une fois, très-légèrement. J'avoue que cette nullité d'effet me causoit bien de l'embarras ; étant intimement convaincu de la bonté du remède, que je ne pouvois légitimement suspecter, d'après les bons effets que j'en éprouvois ces jours là même, chez d'autres malades ; et je ne savois à quoi l'attribuer.

Le 23, il voulut recommencer; mais j'avois trop à craindre, et je m'y refusai, l'assurant que je cesserois de le visiter, s'il ne se rendoit à mes conseils; ce qu'il fit; et le 24, je lui en fis prendre une dose et demie dans deux verres; et puis une heure après, une dose; et au bout du même temps, une autre demi-dose. Le succès ne fut pas plus heureux que les jours précédens. La fièvre persistoit, mais sans augmentation notable : je tremblois toujours de voir naître quelque inflammation vers l'estomac ou les intestins; dans la vue de prévenir d'aussi dangereux effets, je le gorgeai d'eau de poulet, dont je lui fis continuer l'usage pendant quelques jours, et j'insistai sur les lavemens.

Enfin le vingt-cinq, ayant encore pris, en détail, quatre doses de tartre stibié, il s'établit une évacuation très-abondante, par le haut, de matières d'une odeur insupportable, qui, s'étant répétée huit fois, fut suivie d'un soulagement considérable; sans cependant diminuer la fièvre, qui conservoit toujours la même intensité.

Le 27, il fut purgé avec une potion excessivement active, et telle que je

jugeai devoir convenir à un tempérament si peu mobile et presque passif, en effet à peine en fut-il secoué. Cette potion fut réitérée le 28, et ensuite sept autres fois, par la volonté absolue du malade, qui, malgré tout ce que je pouvois lui dire, de plus propre à le rassurer, dans le commencement de sa convalescence, croyoit toujours entrevoir de nouvelles raisons d'y revenir.

Enfin, le vingt-un de sa maladie, il guérit sans qu'il résultât le moindre inconvénient de cette quantité prodigieuse de tartre émétique, dont il prit, dans l'espace de cinq jours, quatorze doses et demie, c'est-à-dire, cent seize grains, non plus que du degré d'activité des purgatifs dont-il usa.

Que conclure de ces quatre observations? si elles ne peuvent pas servir de règle pour déterminer avec précision le plus ou moins d'énergie de l'émétique, ne servent-elles pas du moins à nous prouver, par la différence des cas, que ce remède n'est point aussi nuisible qu'on le pense, et que, si les précautions à employer dans son administration sont essentielles, elles ne le sont cependant pas au point d'avoir

tout à craindre, en y manquant?

La première nous offre l'exemple d'un enfant, qui, ayant pris du tartre stibié, refusa de boire, et chez lequel, néanmoins, il agit très-éfficacement. Je ne disconviens cependant pas, qu'il n'eût produit son effet encore plutôt, si le jeune malade se fut prêté aux moyens propres à l'aider : mais dans combien de cas, avec l'indication manifeste d'employer ce remède, chez les enfans sur-tout, ne craignons nous pas d'en faire usage, par la seule difficulté qu'ils offrent à boire, et ne nous privons nous pas ainsi des avantages qui en résulteroient?

La seconde présente un cas d'une témérité inouïe, et cependant il n'en arriva aucun inconvénient. A la vérité, il ne manque pas d'exemples de désordres très-graves, à la suite de pareilles et même de moindres imprudences; et tant s'en faut que je le propose à imiter.

On voit dans les deux observations suivantes, qu'un respect trop religieux, pour les doses déterminées de ce remède, peut être une pusillanimité, et qu'il faut savoir se prêter aux circonstances, puisque chez la femme qui fait le sujet de la 3e. observation, l'émétique, qui,

de fait, n'étoit point nécessaire, puisque la cause qui sembloit l'exiger, parût, par l'événement, être plus nerveuse que matérielle, ne produisit aucun mauvais effet, malgré la double dose qu'elle en prit, et l'existence d'un symptôme spasmodique qui le contre-indiquoit; et que, chez celui dont-il est question dans la 4e., on n'auroit jamais obtenu l'effet qu'il produisit le dernier jour qu'il en usa, si l'on s'étoit contenté des doses habituelles, et si l'on ne les avoit conformées à l'idiosincrasie du sujet. *Ars est quandò que ab arte recedere.*

Cette maxime ne seroit-elle pas applicable encore à certains cas où les principes de la saine médecine nous interdisent l'usage de ce médicament? les vomissemens habituels des femmes enceintes, qui agissent si vivement et si directement sur l'éstomac, et simpathiquement sur l'utérus, par des contractions journalières, et d'une manière peut-être plus agaçante que s'ils étoient l'effet d'un émétique, ne pourroient-ils pas se guérir par ce secours? Loin de moi cependant tout essai qui pourroit devenir d'angereux; je ne propose que des doutes: trop heureux, si j'ouvrois un

champ à des refléxions nouvelles! je dirai seulement que j'ai vu plusieurs femmes qui, ignorant qu'elles étoient enceintes, avoient pris l'émétique, pour guérir la maladie accidentelle dont elles étoient atteintes, n'être point sujettes aux vomissemens qu'elles avoient éprouvés dans leurs grossesses, et porter leurs enfans à terme sans accident. Eh! combien de malheureuses mères ne prouvent-elles pas journellement qu'il s'en faut de beaucoup que ce remède offre un moyen assuré d'avortement!

Un avantage non moins précieux de ce remède, duquel, sans m'arrêter à détailler les propriétés, je crois ne pouvoir me dispenser de dire un mot avant de finir, c'est la facilité inaprécia-ble qu'il offre d'être changé en purgatif, et de fournir, par cette conversion, un moyen très-aisé, de tromper les enfans, et les personnes délicates. Je me suis très-souvent servi, et avec le plus grand succès, de ce remède à demi-dose dans une grande quantité d'eau, dont il ne change ni le goût ni la couleur, chez des enfans et des adultes même assez peu raisonnables pour ne vouloir pas avaler des purgatifs. On se sert encore avec succès de quelques verres

d'une pareille dissolution pour aider l'effet d'un purgatif trop lent à agir. Dans le nombre d'exemples très-multipliés que je pourrois citer, je n'en choisirai que deux, où les malades dûrent specialement la vie à ce remède ainsi administré.

La fille de M. *Amé de Saint-Louis*, commissaire des poudres, âgé de dix-neuf ans, fut prise à la fin d'août 1788, d'une de ces fièvres putrides épidémiques qui régnoient dans ce pays. Dès le début de la maladie, elle se soumit à tout ce qu'on voulut, émétique, purgatifs, lavemens, tisanes, bouillons, &c. La déférence qu'elle avoit pour mes conseils et les sollicitations de sa famille lui firent surmonter sa répugnance. Mais vers le 14e. de sa maladie, lasse de tous les remèdes et inquiéte de la longueur d'un mal que sa jeunesse lui faisoit regarder comme ne devant jamais finir, bien que je l'assurasse que c'étoit l'affaire encore d'une semaine, pourvu qu'elle consentît à prendre quelques purgatifs, si manifestement indiqués par la continuité de la fièvre et des redoublemens, par sa mauvaise bouche, l'extrême saleté de sa langue, l'abondance, la cou-

leur jaune, et l'odeur infecte des excrémens dont les lavemens facilitoient la sortie, &c. Elle me signifia qu'elle aimoit mieux mourir, plutôt que d'en prendre. J'eus beau chercher à la dissuader d'une aussi dangereuse disposition, dont je lui représentai qu'elle couroit risque d'être la victime, tout fut inutile; voyant enfin sa résolution insurmontable et la nécessité des purgatifs, je me décidai à lui faire prendre, à son insçu, l'émétique, *fractâ dosi*, dans sa tisane : l'événement répondit parfaitement à mon intention. Chaque jour, elle avoit trois ou quatre selles; ne manquant pas de lui faire envisager alors cet effet comme le résultat du travail de la nature, aux invitations de laquelle il étoit trop important de se rendre, pour négliger de la seconder; enfin, après avoir usé cinq jours, de ce moyen, je la déterminai, à prendre le vingtième encore une potion purgative, qui acheva la guérison. Car la fièvre, ayant cessé le lendemain, fit place à une heureuse convalescence qui, n'ayant été troublée par aucune imprudence, lui fit entièrement recouvrer la santé.

Le deuxième exemple fut encore

plus heureux pour la malade qui en fait le sujet; madame d'*Aubergue*, veuve, âgée de quarante ans, étoit au plus haut degré d'une fièvre bilieuse, le 22 août 1788, quand on me pria de lui donner mes soins. Je la trouvai dans un délire presque continuel, ayant la langue recouverte d'une croûte blanche et jaune, les joues colorées d'une rougeur fugace, la fièvre assez forte, le pouls mol, petit, et par fois intermittent, et elle rendoit sous elle, presque tous les jours des matières bilieuses d'une odeur fétide. Je voulus profiter de la première rémission, pour faire passer un purgatif : mais son peu de présence d'esprit ne lui permettant pas de se prêter à mes vûes, croyant que la négligence, que sa résistance avoit jusques alors fait apporter à combattre son mal, ne pouvoit guères manquer de lui être funeste, si on ne cherchoit à la surmonter, je lui fis d'abord appliquer les vessicatoires aux jambes, et, ayant fait dissoudre demi-dose de tartre stibié, dans une livre et demie d'eau, édulcorée avec un peu de sirop, j'en formai sa tisane, qu'elle but sans peine pendant huit jours, durant lesquels, un cours de ventre salutaire s'étant

établi, le délire diminua insensiblement, le pouls acquit de la force et reprit sa régularité, la langue se dépouilla de ses saletés, et la malade, graces à cette évacuation alvine et à celle qui se fit par les vessicatoires, qui dura environ un mois et demi, recouvra la santé la plus parfaite,

Je ne finirois point si je voulois détailler les propriétés de ce remède, dont les avantages sont si généralement reconnus des maîtres de l'art : je me borne à avoir exposé quelques cas qui déposent en faveur de son peu de danger, dans des cisconstances même, ou son application hors de propos, sa mauvaise administration, et sa quantité excessive, et peut-être sans exemple, pouvoient inspirer de justes craintes.

OBSERVATION

Sur l'utilité du quinquina, uni avec les mercuriaux dans le traitement des maladies vénériennes ; par M. SÉDILLOT, docteur en médecine, membre du collége et de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c.

UNE observation isolée est en mé-

decine un rayon de la lumière qui doit éclairer chaque précepte. M. *Souville*, médecin de l'hôpital de Calais, reconnoît, d'après son expérience, l'utilité de la réunion du quinquina aux mercuriaux dans le traitement des maladies vénériennes anciennes et dégénérées, sur-tout chez des sujets cacochimes et disposés à la diathèse putride. Je lui dois, ainsi qu'à la science que nous professons, la communication d'un fait qui servira à appuyer la doctrine qu'il établit.

Le maître-d'hôtel de son A. S. le prince de *S.****, eut une affection vénérienne annoncée par des chancres et un bubon, que le mercure, pris intérieurement, fit disparoître. Il survint bientôt une petite tumeur à l'articulation de la première phalange du pouce, avec le premier os du métatarse : cette tumeur s'ouvrit, et laissa une fistule qui parut incurable pendant trois ans. A cette époque, la douleur locale et le mauvais état de sa santé en général, éveillèrent les craintes. Je découvris, par la sonde, que toute la première phalange étoit dénudée et attaquée de carie, ainsi que la tête du premier os du métatarse. En

moins d'un mois j'obtins, par une contre-ouverture, par l'application réitérée du feu sur les os malades, et par l'ouverture de nouveaux abcès qui se formèrent successivement, la chute de presque toutes les caries. Cependant les bords des plaies et des ulcères se renversoient, ne jettoient que de l'ichor, et annonçoient la présence du virus vénérien : le sujet s'affoiblissoit, et sembloit disposé au marasme. Dans cet état je tentai, avec beaucoup de prudence, les frictions mercurielles ; des accidens formidables, tels qu'une salivation abondante, une petite fièvre avec redoublement le soir, les menaces de la gangrène, renversèrent mes espérances ; je leur opposai le quinquina, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; le succès de ce remède m'encouragea : huit jours après je lui associai le mercure à petite dose. La fièvre cessa, les forces se relevèrent, les plaies se détergèrent ; et j'amenai ainsi le malade, en trois mois et demi, au terme d'une guérison prochaine.

DISPOSITION
A LA PHTHISIE NERVEUSE,

Guérie par l'usage du chocolat;

Par M. GATERAU, docteur-médecin de Montpellier, et membre du collége de médecine de Montauban.

M. *P.****, âgé d'environ cinquante-six ans, d'un tempérament sec et bilieux, joignoit à un caractère vif et fort irritable, une force et une santé physique, que des excès dans le travail et la boisson n'auroient sans doute pas altéré de long-temps, sans les chagrins et les peines dont il devint la proie, vers la fin de l'année 1786.

Une entreprise au-dessus de ses moyens l'obligea, pendant six mois, d'exciter, pendant le jour, des ouvriers par son exemple, et de prendre, sur son sommeil, une grande partie d'un temps si propre à la réparation de ses forces.

M. *P.* *** succomba sous le poids du travail et des chagrins : desséché par

par une action trop continuée, ses fibres perdirent de leur souplesse, et, par une suite de la privation de substance nécessaire à la force tonique; ses muscles se contractoient avec peine; ses viscères remplissoient imparfaitement leurs fonctions; la pâleur et l'œdématie du visage, résultat d'une mauvaise élaboration du chyle, se joignirent bientôt au dégoût : son corps étoit maigre et abattu; enfin il traînoit une vie languissante, moins desirable que la mort.

C'est dans cet état que M. *P.* *** vint me consulter. Je lui interdis toute sorte de travail, toute contention d'esprit, et je lui prescrivis un régime humectant : le lait, les crêmes de riz, les bouillons de veau altérés avec les chicoracées, et aiguisés avec le fer. Cette manière de vivre, indiquée dans cette maladie par les maîtres de l'art, et notamment par *Baglivi*, fut continuée près d'un mois sans produire aucun effet sensible : le lait ne passoit point, le riz étoit trop froid, les bouillons lui pesoient sur l'estomac; quelquefois il les rejetoit.

Rebuté du peu de succès de mon ordonnance, il eut recours à un chi-

rurgien qui, le croyant atteint d'une simple foiblesse d'estomac, lui donna des purgatifs combinés avec les toniques, la rhubarbe, l'extrait de kina, l'aloës, &c. Le malade fut obligé de cesser à la seconde prise, et résolut de ne prendre dorénavant aucun remède; mais après une quinzaine de jours, ses forces furent plus affoiblies: la langueur, le dégoût, l'insomnie, les vomissemens, après avoir pris un aliment quelconque, une légère difficulté de respirer, des lassitudes spontanées, des douleurs vagues dans les hypochondres, l'altération de la figure, tout sembloit annoncer en lui une perte inévitable et prochaine. Il me fit rappeler dans l'intention de le substanter. Je lui ordonnai une prise de chocolat à l'eau : le lendemain j'appris qu'il avoit un peu reposé pendant la nuit; je lui conseillai d'en user quelquefois; mais bientôt il ne voulut plus d'autre aliment, il en prenoit jusqu'à trois tasses par jour, il y mettoit même une croûte de pain, sans en sentir la moindre incommodité. Cependant il s'aperçut, vers le sixième jour, que cette substance l'échauffoit; pour remédier à cet in-

convénient, il prenoit de temps en temps une soupe de *citrouille* (*a*), et la décoction de ce fruit pour boisson ordinaire; il buvoit avec cela un peu de vin, et faisoit de l'exercice. Je permis une aîle de poulet rôti, qui fut digérée sans peine. Insensiblement M. *P.**** est parvenu au point qu'il mange presque indifféremment toute espèce de viande. Son visage, à la maigreur près, a recouvré sa couleur naturelle; ses forces sont en grande partie réparées, ses jambes ne se refusent plus à la marche, sa respiration est libre, &c. Le lait d'ânesse, qu'il prend depuis un mois, (27 avril 1788) ne contribue pas peu à son rétablissement.

RÉFLEXIONS

Sur l'abus des cautères, tant dans les maladies de poitrine, que dans les ophthalmies; par M. SOUVILLE, *correspondant de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital général de Calais, &c. &c.*

On abusoit ici, les années précé-

(*a*) Ce que l'on appele à Paris *potiron*.

dentes, des cautères dans le traitement des maladies de poitrine ; on sait, à la vérité, que c'est souvent par ce moyen que l'on prévient la phthisie pulmonaire, quand une humeur étrangère veut se fixer sur les poumons ; mais on sait de même que cette maladie fait des progrès très-rapides, quand par le cautère, on ne réussit point à diminuer l'ulcération des poumons : alors l'écoulement de cet exutoire, joint à l'expectoration, diminue sensiblement les forces du malade, augmente la maigreur, la fièvre lente, et conduit promptement au tombeau les phthisiques.

Malgré l'expérience journalière, qui prouve que la suppression des cautères, aidée de précautions nécessaires, retarde la fin des poitrinaires, et quelquefois les guérit ; les partisans de ces égoûts ne changent pas d'opinion, ils se piquent, au contraire, de les multiplier et de les aggrandir. Il est des sujets très-grêles, qui portent un cautère à chaque bras, dont on entretient la suppuration avec un morceau de racine d'iris de Florence, de la grandeur d'un petit écu.

Il est à présumer, et cela d'après

l'expérience, que de pareils individus ne résisteront pas long-temps à de si abondantes déperditions, la maladie principale ne diminuant pas d'intensité.

Dans les ophthalmies, on abusoit aussi autrefois du même moyen, notamment chez les enfans; mais à force de m'élever contre cette méthode, j'ai réussi à y substituer celle des sétons. Avant cette époque, le sommeil de ces petits malades intéressans, étoit interrompu; les pansemens étoient appréhendés, les digestions étoient dérangées, les forces et l'embonpoint s'évanouissoient, et on ne les empêchoit de devenir phthisiques, qu'en supprimant le cautère, pour y substituer le séton, moyen plus doux, et en même temps aussi avantageux. Le séton, pratiqué au col, est gênant pour les enfans, et ils paroissent les supporter plus volontiers quand ils sont établis aux deux côtés des oreilles, où ils remplissent les mêmes indications, et avec le même succès.

La manière de les faire, est connue: c'est celle qu'emploient les orfèvres pour percer les oreilles, et on entretient la suppuration au moyens de plu-

sieurs fils de chanvre, dont on varie le nombre des brins, suivant la nécessité d'une plus ou moins grande évacuation. Je ne rapporterai pas mes observations, à ce sujet, elles sont trop multipliées ; d'ailleurs celles de M. *Gleize*, docteur en médecine, et médecin oculiste de Monseigneur COMTE D'ARTOIS, &c., insérées dans le Journal de médecine du mois de février 1789, sont plus que suffisantes pour établir la préférence des sétons sur les cautères, dans les ophthalmies de tout genre.

MÉMOIRE

SUR

LES MORTS SUBITES;

Par M. TARANGET, D. M. professeur royal en la Faculté de Douay, et membre de plusieurs Académies.

Onze morts subites, en moins de trois mois, dans une ville où elles ont

toujours été rares, et dont la population ne monte pas à dix-huit mille ames, viennent de répandre la consternation parmi nos concitoyens; et chacun se demande quelle peut être la cause de pareilles catastrophes. Le peuple, toujours plus facile à alarmer, est disposé à regarder ces événemens, comme une épidémie proprement dite: et cette idée, sans doute, n'est point faite pour le rassurer. Il n'est pas aisé, en l'envisageant sous ce point de vue, de déterminer à quel point ce fléau, prétendu épidémique, doit arrêter ses ravages. L'imagination, qui calcule le nombre possible de victimes, n'a point de raison pour s'arrêter; le temps où il doit disparoître, celui où il peut se remontrer encore, sont des mystères aussi impénétrables que décourageans; et rien, dans cette théorie, ne présente la plus foible consolation. Cependant, des morts subites multipliées dans un court espace de temps, n'ont pas besoin de cette fausse théorie, pour être excessivement alarmantes. Il est affreux, en effet, de ne retrouver, tout-à-coup, qu'un cadavre à la place d'un époux, ou d'un père qui faisoit, il n'y a qu'un instant, le bon-

heur et l'espoir de sa famille. Il est affreux de voir les traits pâles et livides de la mort, sur un visage où la santé, hier encore, sembloit répandre avec complaisance le vif éclat de ses couleurs. Oui, ce contraste est déchirant! mais est-il bien vrai que ce passage de la vie à la mort se fasse sans prélude? et la nature a-t-elle de ces transitions brusques qui ne soient préparées par aucun dérangement préliminaire? cette question nous a paru mériter d'être discutée. Je cherche, de bonne foi, si une mort subite, (à prendre ce mot dans toute sa rigueur) est un évènement possible. Hélas! le peuple n'a déja que trop de fantômes qui l'épouvantent, et de préjugés qui le tiranisent. Si l'opinion des morts subites est une erreur, il est utile, il est juste de la détruitre. Les moyens que j'emploie pourront paroître insuffisans, mais du moins ils ne seront pas tout-à-fait stériles, si d'autres observateurs, après moi, ajoutent à mes foibles efforts des travaux plus heureux.

A ne considérer la mort que du côté physique, il n'est peut-être pas toujours bien facile de dire comment elle peut avoir lieu. On a vu des ma-

lades, à l'instant de leur mort, être si éloignés de l'état que semble exiger la vie, que l'on ne conçoit pas comment cette vie a pu se soutenir au milieu des débris qui étoient mutilés et défigurés au point de devenir méconnoissables. D'autres, au contraire, présentent un cadavre si sain et si entier dans toutes ses parties, qu'on est tout étonné que la vie n'ait pas continué à en soutenir les fonctions. S'il s'agit de *morts subites*, les difficultés et les nuages se multiplient encore. Ceux à qui l'anatomie n'a jamais révélé aucuns secrets, et qui existent sans connoître les machines de leur existence, sont toujours vivement frappés au récit de telles catastrophes. Ceux, au contraire, qui ont étudié dans l'homme les ressorts qui le meuvent, la manière dont ils sont liés entre eux, le foible tissu de ses principaux organes, la nécessité du mouvement des fluides qui les arrosent, les obstacles que ces fluides rencontrent, dans la direction même des tubes qu'ils remplissent, regardent avec raison comme un problème insoluble, le grand problême de la vie; et ce n'est qu'avec la plus profonde admiration

qu'ils observent la permanence et la régularité des actions qui la constituent. Non, nous ne craignons pas de l'avancer; l'homme vivant, jugé seulement d'après les connoissances les plus étendues, ne semble pas destiné à un autre genre de mort, qu'à la mort subite; et toutes les spéculations de l'esprit humain, toutes les recherches de la curiosité la plus éclairée, ne parviendront jamais à expliquer comment un édifice, élevé sur des fondemens en apparence aussi ruineux, soutient souvent, sans s'écrouler, le choc de toutes les causes qui semblent conspirer à-la-fois contre lui; mais enfin sa solidité est un fait, et un fait qu'il est permis de regarder comme universel, malgré les exemples fréquens de morts inattendues; j'ajouterai même que cette solidité est un apanage mystérieusement attaché à notre constitution originelle. C'est donc la réunion des ressources cachées que nous portons avec nous, pour toujours nous défendre des causes de destruction, qui nous destine à ne mourir que progressivement; et nous croyons que ce système de mort toujours progressive, n'est pas même démenti par ce que nous regardons comme *mort*

subite. C'est le nom que nous avons donné à un genre de mort dont il nous a été impossible, peut-être, d'apercevoir les incidens par lesquels il a été préparé (*a*). Mais essayons de juger cette dénomination, d'en apprécier la

---

(*a*) Notre langue eſt remplie de ces expreſſions indiſcrettes qui n'ont pas été aſſez réfléchies, & qui préſentent, au premier coup d'œil, une ſignification qui n'emporte pas la choſe qu'elles doivent ſignifier; c'eſt une eſpèce de fauſſe monnoie, qui a l'air de la bonne, qu'on fait circuler avec confance, & dont le mauvais titre ne ſe trahit qu'aux yeux de ceux qui, plus inquiets, & plus intéreſſés à l'être, s'aviſent de l'examiner de plus près. Les latins me paroiſſent ici bien plus exacts & plus philoſophes; ils appellent *mors improviſa*, ce que nous appellons *mort ſubite*; & cette épithète d'*improviſa*, rend parfaitement l'idée que nous cherchons à donner de ce genre de mort. Cette expreſſion n'eſt pas la ſeule qu'on pourroit reprocher à notre langue, c'eſt cependant ce défaut de philoſophie dans les mots, qui, dans tous les temps, à éveillé des diſputes, a fomenté des guerres d'opinion, &c. & qui produira toujours les mêmes effets, juſqu'à ce que des hommes ſages, mais courageux, remettent dans le creuſet cette maſſe deſtinée au commerce des eſprits, & ne l'en faſſe ſortir que dépouillée de l'alliage que les temps & les mœurs y ont ſucceſſivement introduit.

valeur, et voyons si les faits s'accordent avec ce qu'elle suppose.

Si l'Auteur de la nature n'étoit pas, par essence, un abyme incommensurable d'intelligence et de sagesse, l'on pourroit croire, peut-être, avant de l'avoir médité, que le système de l'univers est trop vaste et trop compliqué, pour n'être point un ensemble de loix incohérentes, et que les phénomènes isolés et indépendans n'ont entre eux ni liaison, ni rapport; mais ce système, tel qu'il existe, depuis qu'une main divine lui a donné la première impulsion, forme un tout si savamment combiné, si heureusement assorti dans tous ses détails, qu'il est impossible de se refuser à cette impression profonde que produit en nous, malgré nous-mêmes, le spectacle imposant d'une foule de perfections réunies; ce qui donne sur-tout à cet immense et magnifique tableau, son caractère de grandeur et de majesté, ce sont les individus qui, successivement, en remplissent le cadre, sans que jamais on y retrouve aucun vide, aucune lacune qui puisse faire soupçonner que le Souverain législateur soit épuisé dans ses ressources, ou qu'il en délaisse l'usage. Ainsi

depuis le premier jour où des milliers d'êtres vivans sont venus prendre, sous diverses formes, la place du chaos, la scène de l'univers a toujours été à-peu-près également occupée, et la succession a mis au niveau tous les âges, de manière qu'aucun n'a eu rien à envier à ceux qui l'avoient devancé, et que chacun s'est trouvé chargé de faire passer à celui qui devoit le suivre, l'héritage inaliénable de ses possessions. Cette législation incontestable, et confirmée par l'observation de tous les siècles, m'annonce un plan profondément médité ; et pour qu'il fut exécuté, il étoit nécessaire que les hommes, les animaux et les plantes eussent en eux-mêmes des moyens de reproduction. Quelque fragile que paroisse donc notre constitution, elle est faite pour réaliser le projet d'un renouvellement perpétuel ; et plus sa fragilité sera démontrée, plus elle attestera que son Auteur, en la formant, s'est réservé des secrets qui seront toujours l'écueil et le désespoir de nos foibles conceptions. Tandis que nos yeux n'aperçoivent, dans l'arrangement et la texture de nos organes, que des raisons de découragement et d'effroi ; tandis que l'imagination

embrasse avec un étonnement inquiet, la somme des résistances et des obstacles, la philosophie des causes finales rassure l'imagination alarmée, en lui présentant le but et l'intention du Législateur suprême. La *longévité* est l'expression de cette intention éternelle; la mort subite en seroit la contradiction la plus manifeste. Oui, si nous ne devons mourir que par nuances, si telle est la règle générale, la mort subite en est l'exception la plus terrible, et la nature, qu'on nous représente si tendre et si puissante, n'est plus qu'une autorité foible ou perfide.... Mais non, jamais mon esprit ni mon cœur n'auront à se reprocher un tel blasphême. Il ne me paroîtra jamais probable que la nature déroge ainsi à son plan primordial de bienfaisance, et qu'elle choisisse, dans un silence affreux, parmi les hommes, des victimes qu'elle immole à la barbare inconséquence qu'on lui impute. Tel qui meurt *subitement*, pour me servir de l'expression reçue, ne fait que succomber au complément des *désaccords* qui ont précédé; et pour articuler des faits particuliers, de tous ceux qu'une mort imprévue vient de nous enlever, il n'en est pas un seul

dont la santé fut réellement sans atteinte. Je dis plus: La plupart avoient, depuis long-temps, dans leur manière d'être habituelle, des raisons très-suffisantes de redouter l'évènement. Cette vérité suppose qu'on peut traîner long-temps avec sécurité des causes réelles de destruction. Elle prouve encore que des désordres partiels et permanens peuvent préparer un désordre, qui ne présentera plus aucune ressource, parce qu'il sera le dernier terme d'une progression, dont les termes intermédiaires, quoique foiblement sentis, n'ont pas moins contribué à miner sourdement l'édifice de la santé et de la vie. Si cette assertion est confirmée par l'expérience, et tout-à-la-fois par le sentiment, pourquoi accuseroit-on la nature d'une barbarie dont elle n'est pas coupable? Pourquoi lui reprocher un coup de foudre qu'elle a eu l'attention d'annoncer par mille éclairs.

Mais pour la justifier plus victorieusement encore, il ne faut que réfléchir un instant à la liste immense des maux qui nous poursuivent et nous atteignent. Oui, jusque dans nos maladies même, la nature trahit ses intentions de longévité. Supposez en effet celles qui

se manifestent par un excès de mouvement; cet excès est le moyen le plus ordinaire de la guérison. C'est contre un ennemi caché qu'est dirigé ce surcroît de forces, surcroît qu'aucun art ne peut suppléer d'une manière aussi avantageuse, et le malade échappe toujours au danger, quand la réaction a vaincu l'obstacle qui la sollicitoit. Observez encore qu'au milieu de ces mouvemens tumultueux et de ces efforts soutenus, la nature ne perd presque jamais tout-à-fait la marche périodique qu'elle affecte dans la plupart de nos fonctions. Une maladie vive est toujours un évènement marqué par des époques et des espèces de dates auxquelles on peut rapporter sûrement tous les incidens qui doivent naître. Supposez-vous, au contraire, ce genre d'affections qui jettent la nature dans une espèce d'impuissance ou de découragement? Par combien de dépérissement ne passera-t-elle pas, avant de délaisser la défense de l'individu souffrant, avant d'abandonner ses intérêts et sa cause! On diroit qu'elle cherche à le familiariser avec l'image et la pensée d'une destruction inévitable... Et voilà l'agent qu'on voudroit nous faire regarder

comme inconséquent et nul. Voilà la puissance qu'on cherche à se représenter sous les traits d'un tyran pernicieux et sans frein, qui tient suspendu sur la tête de l'homme le plus sein, le glaive invisible qui doit couper tout-à-coup le fil de ses jours.

Le système des morts subites, d'après cette manière de voir, pourroit être regardé comme un paradoxe démenti par les loix constitutives de l'économie animale. Ce genre de mort est donc amené, comme les morts le plus longuement annoncées, par des accidens, et des accidens même de la plus grande importance, puisque leur issue est aussi funeste. Toute la différence est dans la manière plus sourde et plus obscure, plus incertaine même, si l'on veut, dont ils s'expriment. Pour mieux faire concevoir notre pensée, arrêtons-nous un instant aux produits des diverses températures de l'atmosphère. Il est, peut-être, assez difficile de déterminer quels sont les effets relatifs à chaque saison sur l'économie animale. On sait seulement que plus le froid et le chaud, le sec et l'humide, se succèdent rapidement, et contrastent d'une manière tranchante, plus les corps,

même les plus sains, éprouvent d'altérations, et à plus forte raison, les corps déjà ébranlés et affoiblis par des causes du même genre, ou par d'autres causes accidentelles. Tout le monde sait que la chaleur dilate les organes, et donne aux humeurs une expansion artificielle et momentanée, mais qui peut avoir des effets ultérieurs de la plus grande importance. Je connois une dame, jeune encore, mais d'une constitution humide et molle, qui ne peut pas être une demi-heure dans un appartement un peu échauffé, sans éprouver dans l'intérieur des poumons, et même dans la charpente de la poitrine, une dilatation qui la jetteroit dans l'étouffement, si elle s'obstinoit à rester dans cette température. Le lendémain elle est constamment prise d'un rhume, dans lequel l'expectoration est facile, mais considérable, et qui est accompagnée d'une oppression, qui ne diminue qu'à mesure que l'expectoration pulmonaire décharge la poitrine des mucosités qui l'engorgeoient. Un air sec et un peu froid la soulage; il lui semble qu'il rapproche et fait retomber les côtés de la poitrine, et qu'il réduit les poumons à un moindre volume. Sans doute

que tous les individus n'éprouvent pas les mêmes symptômes d'une manière aussi évidente. Mais qui niera que partout la même cause ne soit capable de produire des effets analogues ? Si ces effets de la chaleur se bornoient à n'attaquer que les parties solides du corps vivant, il faudroit moins accorder à l'influence que nous lui supposons ; mais dans une machine telle que la nôtre, et dont les humeurs éprouvent constamment la destinée des organes qui les meuvent, il est impossible d'isoler son action, et de ne pas concevoir qu'elle doit s'étendre jusques dans la masse des fluides. En relâchant les tubes vivans chargés de donner l'impulsion, il faut bien que l'impulsion diminue dans le relâchement; il faudra donc aussi que des fluides délaissés éprouvent la dégénération à laquelle sont condamnés tous les mixtes, dont rien ne contrarie, en leur faveur, la décomposition qui les menace. Si l'on ajoute à cette cause évidemment active, la disposition naturelle des fluides à en seconder les effets (*a*); si l'on sup-

(*a*) L'*animalité*, qui forme le caractère de nos humeurs, est dans la progression décom-

pose que, parmi nos fluides, il en est dont *l'animalité* plus parfaite, les rapproche plus encore de cette dégénération; si l'on suppose que certains organes, à raison de leur foible ressort et de leur texture spongieuse, sont plus exposés que d'autres à ressentir plutôt cet effet, l'on concevra comment certaines portions du corps vivant éprouveront enfin, de préférence, ces fortes lésions, ces corruptions sourdes et clandestines, qui ne peuvent éclater que par la mort, sans doute parce que de foibles impressions répétées chaque jour, ne donnent chacune qu'une sensation infiniment petite, et que la désorganisation ainsi préparée n'a rien eu qui ait dû l'annoncer bien évidemment. Ne peut-on point d'ailleurs admettre que la sensibilité d'un organe s'émousse par une lente décomposition, et alors la nullité de sensation fâcheuse, ne prouve rien contre la présence du mal réellement existant.

Le froid nous paroît destiné à pro-

---

posante, le terme le plus voisin de la décomposition, ou du moins celui qui lui est le plus favorable.

duire d'autres effets. Le froid est ennemi des nerfs, a dit l'immortel *Hippocrate* ; il produit sur les corps une impression douloureuse et fatigante; il en ressere la surface et la fait pâlir. Le froid peut donc être regardé comme une cause extérieure de pression qui porte immédiatement sur des trames sensibles, autour desquelles se trouvent percées les lacunes innombrables du crible universel qui nous revêt et nous enveloppe. C'est à la liberté des forces intérieures que ce crible doit la jouissance du rôle qu'il joue dans l'économie animale; c'est à l'effort expansif de ces forces internes qu'il faut rapporter les effluves perpétuels auxquels la peau livre passage, pour débarrasser la masse de nos humeurs de la lie la plus ténue et la plus divisée. C'est à ce même effort expansif que les organes internes doivent la liberté de leur action. Toutes les fois que ses irradiations sont raccourcies par une pression extérieure, leur manière d'être n'est plus qu'un spasme. L'excès du mouvement se termine par l'immobilité; et si, dans la foule des organes, il s'en trouve un qui soit trop foible pour soutenir ce reflux d'oscil-

lations refoulées ; si déja même sa désorganisation est commencée par quelque désordre antérieur, il est nécessaire qu'il succombe, et qu'il entraîne dans sa chûte tous ceux qui lui sont associés d'intérêt. Ainsi le froid et le chaud portent leur impression immédiate sur les nerfs, c'est-à-dire, sur les machines uniques du sentiment et du mouvement, ou, ce qui revient au même, de l'existence : car l'existence n'emporte pas d'autre idée que celle de sentir et de se mouvoir. Le chaud frappe sur les nerfs, pour en relâcher le tissu, et en énerver l'énergie. Le froid porte sur les nerfs, pour en augmenter le ton, et le porter à un excès qui devient immobilité. L'on eprouve, dans les grandes chaleurs, de l'affaissement et de la propension au sommeil, par relâchement et par débilité. Le froid produit les mêmes phénomènes, par excès opposés ; et dès lors, selon que l'une ou l'autre température rencontrera une constitution dans laquelle seront, en quelque sorte, déja ébauchés les effets qu'elle même peut produire, il faut nécessairement, ou qu'elle donne lieu à telle ou telle espèce de maladies, quand cette ébauche n'est encore que

très-foible, ou bien à la mort, quand cette ébauche est beaucoup plus avancée. Quelle différence y a-t-il donc entre un homme qui, sous cette constitution atmosphérique, succombe après quatorze ou vingt-un jours à la maladie qu'elle a produite, et celui qui succombe sans préliminaire également apperçu? Point d'autre différence, sinon que celui-ci étoit arrivé d'une manière chronique, et à peine sensible à la situation de celui qui n'y est parvenu qu'après avoir subi l'épreuve des vingt-un jours de maladie. Donc si ce dernier ne peut pas être accusé de mort subite, pourquoi en accuserions-nous le premier?

Justifions ces conjectures par quelques faits, pris au hasard, dans le nombre de ceux qui ont répandu la consternation parmi nous, et voyons s'ils peuvent se prêter, sans effort, aux vues que nous venons d'adopter.

1°. Un homme sujet à la goutte depuis long-temps, avoit éprouvé récemment des douleurs d'entrailles et d'estomac, que le succès du traitement avoient démontrées être des douleurs arthritiques. Cet homme, autrefois séduit par les perfides conseils de

ses amis, étoit devenu ivrogne, et continuoit à l'être. Bientôt les digestions se firent mal, l'appétit disparut, les jambes maigrirent, le teint devint livide. Six semaines après ses épreintes intestinales, il sentit tout-à-coup de l'oppression, & mourut sur-le-champ: c'étoit au mois de décembre dernier.

2°. Un autre homme, pendant les grands froids de janvier, se trouva mal étant à la messe, dans une église humide, à six heures du matin. Il avoit bu, avant de sortir, un demi-gobelet d'eau-de-vie. Cet homme, grand partisan de la poudre d'*Ailhaut*, en prenoit une dose à chaque indisposition qu'il éprouvoit (*a*). Je l'avois vu à l'a-

(*a*) La poudre d'*Ailhaut* trouve encore ici une foule de prôneurs; il eſt vrai qu'elle s'immole de temps en temps des victimes humaines; mais elle fait tant de miracles dans des maladies déſeſpérées, & *dans leſquelles les médecins ne voient goutte*, qu'on doit la regarder avec reſpect comme le ſupplément de leur art, & que, d'avance, on lui pardonne ſes maladreſſes & ſes malheurs; plus heureuſe en cela que le médecin inſtruit à qui l'on impute ſans ménagement tous les accidens qu'il n'a pu empêcher, & à qui l'on dénie avec la même injuſtice les ſuccès d'une pratique éclairée par l'expérience & la méditation. Que cet affreux ſa-

gonie,

gonie, six ans auparavant, à la suite des effets de cette affreuse poudre qu'il avoit avalée le matin. Cette dernière syncope lui fut plus funeste qu'aucune autre; il étoit mort avant qu'on l'eût sorti de l'église.

3°. Un troisième, homme de lettre, grand travailleur, mais sobre et sage dans sa manière de vivre, fut trouvé mort dans son cabinet, au sortir d'un grand dîner où il avoit peu mangé. Cette mort répandit une surprise universelle. Mais depuis long-temps, cet homme portoit, sur sa poitrine et aux extrémités, des taches noires qui paroissoient et disparoissoient tour-à-tour.

4°. Le surlendemain, son neveu tomba roide mort, pendant qu'il assistoit aux funérailles de son oncle; mais il étoit gros, gras et charnu : il portoit une tête excessivement grosse et ronde, sur des épaules très-rehaussées. Son teint étoit habituellement cramoisi.

D'après le fidèle exposé de ces quatre morts subites, je demande si

---

laire feroit encore décourageant, si l'honnête homme n'étoit pas vangé par son cœur!

l'on peut raisonnablement les regarder comme telles? La goutte, c'est-à-dire, l'humeur la plus inconstante et la plus irrégulière, n'est-elle pas une maladie habituelle? et la mort qui la termine n'est-elle pas le dénouement presque nécessaire de toutes les scènes précédentes qu'elle a jouées? Encore voulons-nous bien ne pas profiter de l'argument que nous fourniroit la manière de vivre du goutteux dont nous parlons. La poudre d'*Ailhaud*, quelque soit sa composition, n'a-t-elle pas au moins l'effet des purgatifs drastiques? Or un homme qui, à chaque incommodité, opposeroit un purgatif violent, ne se donneroit-il pas successivement de nouvelles incommodités? La troisième observation présente-t-elle, dans ce genre de mort, un phénomène bien extraordinaire? et tous les bons observateurs ne conviennent-ils pas que la mort inattendue est la destinée réservée aux personnes flétries par le scorbut? Mais je le demande encore une fois : une maladie, telle que le scorbut, qui suppose des vaisseaux énervés et un sang sans liaison; une maladie qui semble éteindre peu-à-peu la chaleur

de la vie, n'est-elle pas faite pour se terminer par la mort? et un scorbutique sera-t-il jamais regardé comme un homme sain qui passe en un clin-d'œil de l'existence au tombeau? Enfin, la mort du neveu de l'homme de lettres forme-t-elle une exception? et tel qui présentera l'architecture de ce malheureux foudroyé, ne sera-t-il pas probablement dévoué au même sort? Est-ce donc se bien porter, que d'acquérir chaque jour un nouveau degré d'embonpoint? Est-ce se bien porter, que d'avoir les organes destinés à un mouvement perpétuel, surchargés de graisse, sous le poids de laquelle ils ont, à peine, une réaction suffisante pour entretenir un souffle de vie? Est-ce se bien porter, que d'avoir, dans ses vaisseaux, un sang ressemblant plus à de la chair, qu'à un fluide? et ne seroit-ce pas prostituer le mot de *santé*, que d'en supposer la chose dans des individus réellement plus malades, que ceux que nous voyons ordinairement aux prises avec des maladies proprement dites? Car enfin les phénomènes des maladies aiguës sont, comme nous l'avons déja dit, (mais il est bon de le répéter) les signes

les plus certains d'une réaction probablement victorieuse. Dans cette espèce d'affection, il y a, à la vérité, une cause qui irrite et amène la nature à des efforts inaccoutumés ; mais ces efforts mêmes, prouvent, dans la nature, l'intention, le vœu et les moyens de s'en débarrasser. Lequel des deux est le moins en danger, de celui qui voit s'introduire, dans sa demeure, le scélérat qui en veut à sa vie, mais qui peut lui opposer de bonnes armes, ou de celui qui, dans la même conjoncture, n'a rien à présenter à son assassin, que de la foiblesse et de l'inertie? Il est donc dans la machine vivante, outre les maladies proprement dites, des manières d'être accidentelles qui ne peuvent mener qu'à la mort, et ne se terminer que par elle, lorsque le désaccord sera porté à un haut point, ou qu'il se trouvera dans des organes qui recèlent, pour ainsi dire, le secret de l'existence. Cette conclusion annonce, en général, et sur-tout, que les causes qui agiront directement et fortement sur les nerfs, porteront dans les organes un trouble plus rapide et plus intéressant. Ainsi, par exemple, une commotion violente au

cerveau, à l'occasion d'un coup ou d'une chûte, la morsure de la vipère, et d'un animal enragé, les flèches indiennes, (*a*) les différentes espèces d'émanations méphitiques, les poisons violens reçus dans l'estomac, le froid excessif et soutenu, les passions excitantes et sédatives, sont autant de causes qui agissent directement sur les nerfs, et qui tuent, presque sur-le-champ, celui qui y est exposé. La mort rapide, amenée par de pareilles causes, n'a rien qui étonne, et elle en est l'effet, presque nécessaire, aux yeux même de la personne la moins instruite. Maintenant nous demandons s'il peut se produire, dans le corps vivant, des causes analogues et propres à donner le même résultat. Nous demandons s'il est possible qu'un individu, sain en apparence, cache dans l'intérieur de ses organes des agens aussi rapidement destructeurs ; car

(*a*) C'eſt ſur-tout avec le lait du *mancenillier*, (*hippomane mancenilla. Linn*,) que les Sauvages empoiſonnent leurs flèches. Tout le monde ſait combien cet arbre étonnant eſt funeſte dans toutes ſes parties. Les naturaliſtes prétendent que même ſon ombre eſt infiniment dangereuſe.

lorsque l'on parle de *mort subite*, l'on ne peut entendre que celle qui n'est déterminée par aucune cause extérieure connue. Donc, si l'on meurt subitement, c'est que subitement le corps vivant et sain peut être livré à des agens intérieurs, autant meurtriers que ceux dont nous venons de faire l'énumération. Mais qu'on nous dise quels sont ces agens dont l'existence ne s'annonce que par un coup aussi frappant qu'inattendu : qu'on nous montre seulement la possibilité de leur génération si rapide. La seule raison de cette possibilité, qu'on pourroit accuser, peut-être, s'il étoit permis d'accuser l'auteur de la nature, seroit la fragilité apparente de notre constitution. Mais cette fragilité, avons-nous déja dit, est démentie tout à-la-fois, et par la suprême intelligence du Dieu qui l'a faite, et par la loi de longévité qui s'accomplit ordinairement.

Y a-t-il quelque rapport entre les morts subites et les avortemens? Sans discuter cette question, nous observons que les fausses-couches sont ici très-fréquentes depuis le mois de janvier, et que sept femmes, sur dix, sont accouchées entre deux et trois mois.

Une mort subite (*a*) supposera donc toujours des dérangemens antérieurs et internes, mais plus ou moins cachés, et qui ne se trahiront que dans un certain nombre de circonstances déterminées. Elle supposera, si l'on veut, comme la maladie la plus imprévue, une disposition très-prochaine à la chose; et c'est cette disposition que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme une maladie réelle, très-capable de préparer le fatal événement.

Quels sont les signes qui peuvent manifester cette disposition? Quelles sont les causes accidentelles qui peuvent la développer? J'ignore (*b*) si ces deux questions ont jamais été examinées, mais je sais qu'elles peuvent devenir très-intéressantes sous une plume exercée. Ces deux problêmes une fois résolus, il s'en présente un troisième

---

(*a*) Il eſt clair que nous n'employons cette expreſſion, que comme *Copernic* diſoit, « le » ſoleil ſe leve & ſe couche. »

(*b*) J'écris dans un pays où les reſſources littéraires ſont nulles, & où celui qui écrit a le droit d'ignorer quels ſont les livres déja faits, quand il n'a pas une fortune qui lui permette l'acquiſition d'une bibliothèque.

encore qui consiste à découvrir le moyen d'infirmer l'influence des causes accidentelles, s'il n'étoit pas possible de corriger la diposition.

Quoique *Galien* et *Stahl* aient pensé que tout ce qui est engendré n'a point en soi de raisons pour se corrompre, nous croyons au contraire que l'emploi des forces animales est la cause nécessaire de leur destruction progressive. Tant que les organes, instrumens de ces forces, acquièrent encore de l'extension et du volume, les brêches qu'y fait la vie, sont soudain réparées par les nouvelles acquisitions. Mais lorsqu'enfin le terme du développement parfait ne permet plus à ces organes de rien obtenir de nouveau, les mouvemens qu'ils exécutent se faisant aux dépens de leur propre substance, la dépense excède alors la recette, si l'on veut me permetre cette expression, et la vie n'est plus qu'une mort lente, mais encore inapperçue pendant long-temps. Voilà, selon nous, une loi généralement imposée à l'économie animale. Mais distingnons avec soin deux espèces d'emploi de forces animales. L'un, absolument nécessaire, qui entre dans les vues de la nature, et qui en se-

conde les intentions, emploi qui ne l'oblige à aucun mouvement extraordinaire, qui ne lui demande que ce qu'elle veut, et ce qu'elle fait, qui n'empiète pas sur son activité, en cherchant à y ajouter. En un mot, distinguons deux espèces d'existences, l'une naturelle, et l'autre presque toute artificielle. La première reçoit alternativement des accroissemens et des diminutions; c'est-à-dire, que, tantôt elle est complète, et que, tantôt elle éprouve des soustractions. C'est le sommeil et la veille qui amènent ces alternatives; alternatives qui sont les garants de la santé, et qui en assurent la continuité. L'homme qui veille est l'homme tout entier, jouissant de toutes ses forces, ajoutant aux actions permanentes qui distinguent son sommeil, de la mort et de l'asphixie, les actions arbitraires qu'il lui plait de vouloir et de modifier à son gré, sans compter encore l'aptitude de tous ses sens, ouverts maintenant à la force des impressions qui lui arrivent de toutes parts. Tant que la nature reste maîtresse des mouvemens qu'elle ordonne, on peut affirmer que les deux portions de l'existence qu'elle dirige,

sont toujours partagées dans l'ordre le plus analogue à ses desirs. Mais dès qu'une fois l'homme se mêle à ses institutions primitives, du moment où il associe ses projets, ses méthodes, ses actions au système uniforme et paisible de la nature, il se donne alors une seconde existence, existence factice et tumultueuse, marquée par mille écarts, et trop souvent punie par la douleur. Vouloir apprécier le *maximum* de cette seconde existence, assigner la somme des mouvemens et des excès qui la constituent, c'est vouloir se perdre dans le vague, courir après la chimère, et saisir avec précision des choses qui n'ont d'autres bornes que l'insatiable avidité de jouir. Il est donc incontestable que l'homme qui, jamais ne s'est écarté de la nature, qui n'a jamais satisfait d'autres besoins que ceux de la nature, ne passe pas moins par une série de dégradations dont la dernière est la mort; et c'est ainsi que la vie la plus innocente et la plus simple, devient la raison suffisante de la mort. Sans doute que celle qui termine les jours d'un vieillard ne peut pas être regardée comme *mort subite*; trop d'évenemens l'ont préparée, pour

qu'elle n'ait point été pressentie ; mais si l'âge seul suffit pour oter à la mort de ce vieillard l'imputation de *mort subite* ; si l'on a apperçu dans ses dépérissemens journaliers, le gage du dépérissement total et sans retour, pourquoi nommerions-nous *mort subite*, la mort de ces individus sur lesquels les causes extérieures ont agi avec plus d'empire ? Il faut donc admettre de deux choses l'une, ou que l'octogénaire que nous supposions tout-à-l'heure amené au terme fatal par les mouvemens de la vie, meurt subitement, ou bien que les individus frappés de *mort subite* prétendue ne font que remplir, comme lui, la loi des dépérissement antérieurs. Car les deux espèces d'existences dont nous venons de parler nous forcent à admettre deux manières de vieillir : l'une qui est l'ouvrage de la nature seule : l'autre qui est l'effet de l'indiscret usage de certaines *choses non naturelles*. Donc, s'il n'y a pas un terme fixé pour la mort amenée par la nature ; si tous les hommes ne marchent point à pas égaux vers la décrépitude, la mort à la suite de l'existence artificielle dont nous avons parlé, n'aura pas non plus une

époque déterminée; et cette époque même sera d'autant plus incertaine encore, qu'elle dépend d'une foule d'influences accidentelles dont l'efficacité varie dans le rapport des constitutions. Cependant, sans pouvoir apprécier d'une manière particulière cette époque, il est bien rare qu'elle se place avant la quarantième année; (*a*) et cette réflexion, pour le dire en passant, nous paroît confirmer l'opinion que nous avançons, que ce genre de mort est toujours le produit de quelques désaccords notables qui l'ont devancée.

Ces désaccords une fois constatés, (quels que soient d'ailleurs les excès qui les ont établis) il nous semble que, dans la recherche des causes qui peuvent les consommer par l'effrayante catastrophe d'une mort subite, l'on peut s'arrêter sur-tout aux diverses constitutions atmosphériques. Les évenemens météorologiques sont pour l'homme vivant de la plus grande importance. L'air, parmi les *choses non natu-*

(*a*) Des onze perfonnes mortes fubitement, & qui ont donné occafion à ce mémoire, la plus jeune avoit paſſé l'âge de quarante-cinq ans.

relles, a sur-tout le droit de fixer son attention et son étude. Il présente une foule de rapports également intéressans, peut-être encore imparfaitement apperçus. Les maladies qui co-incident avec les retours périodiques des saisons ; les formes diverses que prennent les épidémies, amenées par les diverses révolutions atmosphériques ; l'empire de ce fluide que nous respirons, sur toutes les maladies chroniques ; les endémies particulières à chaque pays, et naturalisées sur les diférens sols, au point de n'être que difficilement transplantées ; tous ces faits, et beaucoup d'autres peut-être, nous forcent à penser que l'air est le grand agent de nos maladies ; et nous pouvons répéter après un homme qui n'a presqu'écrit que des vérités, » *aer maximus in omnibus quæ corpori accidunt vitæ et morborum dominus..... moritalibus autem vitæ, et ægrotis morborum solus is est autor.* HIPP. de flat. »

DESCRIPTION (*a*)

D'une manière de faire l'opération de la taille en deux temps ; par M. CAMPER, professeur honoraire de médecine, d'anatomie et de chirurgie, à Amsterdam, membre de plusieurs Académies, &c. (*b*).

Je commencerai la description de cette méthode de tailler que le célèbre M. *Louis* a adoptée depuis quelque temps, par faire mention des éclaircissemens que ce chirurgien lui-même

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. x, partie ij, page 162, pour l'année 1789; traduit par M. *Assollant*.

(*b*) Au moment que cet article (qui est tiré du *nieuwe vaderlandsche letter oeffeningen*, ouvrage périodique, publié à Amsterdam) alloit à l'impression, nous apprîmes, avec infiniment de regret, la mort de son savant & estimable auteur, arrivée à Hague, (où il étoit membre du conseil d'état,) dans sa soixante-septième année, le 7 avril 1789.—Note de l'Editeur du Journal de médecine de Londres.

m'a donnés dernièrement à ce sujet, pendant mon séjour à Paris.

Sa méthode ordinaire, comme il me l'a observé, est l'appareil latéral perfectionné par *Hawkins*, opération trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire dans ce moment-ci. M. *Louis* pense que, dans cette méthode, ce n'est pas l'incision faite à la vessie qui rend la cure très-difficile, mais plutôt l'extraction immédiate de la pierre après l'incision ; et il se fonde sur ces raisons faciles à sentir, que la vessie doit être dans un état douloureux et irritable par l'introduction des tenettes, et susceptible d'être maltraitée par les mouvemens que l'on est obligé de faire pour extraire la pierre sur le champ. Dans les cas de cette espèce, il observe que la vessie, jusqu'à ce que l'incision soit faite, souffre de violentes douleurs de la difficulté avec laquelle l'urine sort ; comme aussi de l'introduction des tenettes et des autres instrumens nécessaires pour l'opération. Il résulte de là une constante et vive contraction de la partie irritée, et ce n'est que par force que l'on parvient dans la vessie pour saisir, fixer et extraire la pierre. En effet, je puis, moi-

même, assurer que, soit pendant l'extraction de ce corps étranger, soit après, j'ai fréquemment vu arriver des symptômes très-alarmans, quoique l'opération eût été faite par des chirurgiens très-habiles et expérimentés.

M. *Louis*, m'assura que depuis qu'il avoit pris le parti de ne plus extraire la pierre aussitot après l'incision, il n'avoit pas perdu un seul malade par la lithotomie, opération en général justement réputée très-dangereuse (*a*). Depuis quelque temps sa pratique a consisté à faire seulement une incision à la vessie le jour fixé pour la

---

(*a*) Un des derniers & des plus judicieux auteurs qui ont écrit sur la chirurgie, observe que le danger qui accompagne l'opération de la taille peut être considéré comme étant en raison du volume de la pierre à extraire. Dans les sujets bien portans d'ailleurs, quand ce corps étranger est petit, & l'opération faite ainsi qu'il convient il est porté à croire qu'il n'en meurt pas plus d'un sur vingt ; mais, quoique l'on puisse citer quelques exemples de malades, dont la cure s'est opérée après l'extraction de pierres très-volumineuses, cependant il pense que toutes les fois qu'elles pèsent plus de sept ou huit onces, il en rechappe à peine un sur dix.—Voyez *Bell*, système de chirurgie, vol. ij, page 114.—Note de l'éditeur.

taille (*a*). Après cette première partie de l'opération, le malade, qui, par le moyen de l'ouverture faite à la vessie, a une issue libre et aisée pour l'écoulement de l'urine, est mis au lit; et le lendemain M. *Louis* examine la plaie avec soin, et tache de s'assurer de ce que la nature a déja fait, ou fait dans ce moment pour se débarrasser elle-même de la pierre. Il attend quelquefois jusqu'au troisième, quatrième et même cinquième jour après l'incision, avant de chercher à l'extraire par le moyen d'un instrument, et sa sortie, à cette époque, observe-t-il, est si facile au chirurgien, et si peu douloureuse pour le malade, qu'on auroit peine à le croire au premier abord.

Dans le cas où il y a plusieurs calculs, il procède de la même manière et avec les mêmes précautions, et attend une occasion favorable pour en faire l'extraction.

(*a*) Quoique M. *Louis* ait adopté la méthode d'*Hawkins*, cependant il penſe que es autres manières de faire la taille latérale, telles que celles pratiquées par *Rau*, *Chéſelden*, & *le Dran*, peuvent être auſſi avantageuſes que celle-ci, quand l'opérateur y eſt habitué.

Je fus singulièrement frappé des grands avantages de cette méthode ; je les trouvai faciles à expliquer par analogie. En effet, ne voyons-nous pas des corps étrangers tels que du verre, des balles, des portions d'os fracturé, &c. se frayer par la suppuration un chemin pour sortir, et cela d'une manière graduée et presque insensible, par le pouvoir de la nature seule. Or je conçois aisément que la pierre, comme une substance étrangère se procurera, après l'incision de la vessie, une issue par le même procédé. Je pourrois citer des exemples dans lesquels, après l'opération latérale, les pierres laissées dans la vessie sont sorties par la plaie, presque sans que le malade s'en soit apperçu. En conséquence je ne doute point des bons effets de cette pratique.

Cette méthode n'est pas si récente que l'on pourroit se l'imaginer ; car M. *Louis* la fait remonter jusqu'au temps de *Franco*, qui l'a recommandée il y a plus de deux siècles.

Je n'eus pas le temps, pendant mon séjour à Paris, de voir dans les livres même de *Franco* ce qu'il en a dit ; mais depuis mon retour, j'ai eu un

exemplaire de cet ouvrage rare, et c'est au professeur *Roell* que j'en ai l'obligation. Je dis que ce livre est rare, parce qu'on ne le trouve point dans les bibliothèques des universités de Leyde, de *Franeker*, ni de Groningue. Il n'est point non plus dans la collection publiée par *Uffenbach* (*a*); et même *Haller*, qui paroît avoir reconnu le mérite de *Franco* comme auteur de chirurgie, n'a fait que peu d'attention (*b*) aux passages dont il s'agit ici.

L'exemplaire que j'ai de l'ouvrage (*c*)

(*a*) *Thesaurus chirurgicus*, *in-folio*, *Francof.* 1590.

(*b*) *Esse ubi præstet lapillum post vesicam incisam sibi relinquere, qui facilius sub tempore suppurationis elabatur.* Voilà tout ce que *Haller* dit de cette méthode, en parlant de l'ouvrage de *Franco*. — *Voyez* sa bibliothèque de chirurgie, tom. ij, pag. 211. Note de l'éditeur.

(*c*) Il y en a un exemple au musée Britannique; il est intitulé : « Traité des hernies; contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, & autres excellentes parties de la chirurgie, assavoir de la pierre, des cataractes des yeux & autres maladies, desquelles, comme la cure est périlleuse, aussi est-elle de peu d'hommes bien exercée : avec leurs causes, signes, accidens, anatomie des parties affectées, & de leur entière guérison; par *Pierre Franco*, de Turiers, en Provence, demeurant à présent à

de *Franco*, est daté de Lyon, 1561. Mais selon *Haller*, il en parut une édition quelque temps auparavant, savoir en 1556, sous un autre titre.

L'auteur y traite très-amplement de différentes opérations de chirurgie, et en particulier de la lithotomie.

Dans le chapitre 32, en parlant de ce que le malade souffre quand il y a plus d'une pierre dans la vessie, il se sert des expressions suivantes : « Aucuns « ont tant tenu les patiens en leurs « mains qu'ils sont demeurez morts. « Il vaudroit mieux le faire à deux fois, « comme sera cy après monstré, que « de les précipiter à la mort..... tou- « tefois à cause que la playe est ou- « verte, l'urine passe plus facilement « par quelques jours sans tant de dou- « leurs ; bien est vray que quand la « pierre se vient appuyer sur l'ulcère, « que ce ne se peult faire sans douleur. « Ayant donc entendu et connu qu'il « y peult encores avoir pierre, il fault « essayer la tirer si le patient est « exempt de fièvres et autre chose « n'empêche ; car le plus souvent elles

---

Orange. » In-8°. Lyon, 1561.—Note de l'éditeur.

« se viennent rendre d'elles mesmes à « la playe, soit qu'il y en ait une, ou « plus. Alors est facile les tirer hors « par la playe mesme. Et si d'elles- « mesmes ne descendoyent bas, et que « ne se présentassent, il fault user des « moyens que avons dit cy-devant pour « les y amener. » *Franco*, traité des hernies, page 128.

Dans un autre endroit il dit : « Si « la pierre est grosse ou roigneuse, la « force du patient peut-estre proster- « née ou bien demeurer entre les mains « du maistre, tant à raison de la dou- « leur, que de la grande fluxion du « sang..... Je trouve donc meilleur « (comme j'ai fait plusieurs fois) de « le faire en deux fois. » Ib. page 123.

Franco décrit cette méthode dans les termes suivans : « premièrement, « il faut que le patient soit préparé, « et après faire l'incision en la mesme « façon, ne plus, ne moins qu'avons dit « au chapitre précédent : et l'ayant faite, « on pourra mettre une tente si l'on « veult ; n'estant besoin de rien tenter « après la pierre pour ceste fois, si « d'aventure ne se présentoit d'elle- « mesme à la Playe : après avoir faite « l'incision, fault mettre les appareils

« dessus la playe avec bandages, comme « dessus. Après quelques jours quand « on connoistra le patient estre en « bonne disposition et sans fièvre (la- « quelle ne luy adviendra moyennant « qu'il tienne bon régime) si la pierre « se présentoit à la playe, comme le « plus souvent fait, ainsi qu'ay par « plusieurs fois expérimenté, faudra la « tirer suyvant la manière exposée. « Mais ne se presentant point il la fault « faire descendre en mettant les doigts « au fondement, et en comprimant le « petit ventre. » Ib. page 134.

Il en parle comme d'une méthode qui lui est particulière, et qui n'est décrite par aucun écrivain qui l'ait précédé : « aucuns, observe-t-il, le trou- « vent estrange de laisser son patient « ainsi en repos l'espace de cinq ou six « jours, plus ou moins, après avoir fait « l'incision. Bien est vrai que gens de « bon jugement, quand ils ont enten- « du les raisons, ont esté satisfaits. » Ib. page 138.

Il confirma encore l'utilité de cette pratique, par les remarques suivantes : « m'estant quelquefois advenu, que « après avoir tiré une pierre le patient « estoit tout débile, que je n'ausoye

« entreprendre de le plus presser, pour « savoir s'il y en demeuroit point d'au- « tre, craignant qu'il ne mourust entre « mes mains. Or ayant mis les appa- « reils sur la playe, et bandé comme « avons dit cy-dessus, je le laissoye « jusqu'a ce qu'il fust plus fort, et bien « souvent ay trouvé que en changeant « le premier appareil, ou apprest, que « la pierre qui estoit demeurée estoit « sortie du tout dehors d'elle-mesme... « Voyant ces choses et les ayant par « plusieurs fois pratiquées, j'ay col- « ligé cette méthode contenue en ce « chapitre : assavoir qu'après l'incision « faite, de ne tirer la pierre tout à la « fois si d'elle-mesme ne s'y présen- « toit. » Ib. p. 138 et 139.

Les passages que nous venons de rapporter suffiront pour prouver la manière exacte et judicieuse dont *Franco* a traité ce sujet, et combien, rélativement à cette méthode, son autorité mérite d'être citée par M. *Louis*, mon ami, qui en a fait une si heureuse expérience. Celui-ci cependant s'eloigne un peu de la pratique de *Franco*, en laissant une libre issue à l'urine, au-lieu de boucher la plaie : il suit cette marche pour éviter au malade une douleur inutile.

Ce sera peut-être donner à cette méthode un nouveau degré de recommandation, que d'ajouter qu'elle est portée très-haut, par *Fabricius Hildanus*, dans son excellent ouvrage sur la lithotomie (*a*). *Manget* aussi, dans sa *Bibliotheca chirurgica* (*b*), l'approuve.

(*a*) Dans le seizième chapitre; intitulé « *de* » *quarto operandi modo, in lithotomia usitato,* » *qui merito lithotomia franconina appellari potest,*» dans lequel après avoir traité amplement de la méthode d'opérer, décrite dans le présent mémoire, il ajoute son propre témoignage en sa faveur dans les termes suivant : « *Quam probus ac prudens lithotomus Francus iste fuerit, apparet. Idem quoque familiares ipsius de ipso testati sunt, quorum adhuc aliqui, cum anno* 1586, *Lausannam* (*Franco* demeura plusieurs années à Lausanne) *venissent, in vivis superstites fuerant, utinam operandi modus iste apud omnes lithotomos & castratores introduci posset ; longe enim plures incisos evasuros existimo. Quoniam enim lithotomus apud se statuit, necesse esse ut æger, primâ vice vel à calculo liberetur, aut moriatur, hinc sæpe fit, ut in incisione tantam profundat sanguinis copiam, vel adeo torqueatur, ut propter dolorem immanem inflammationem, aliaque pernicioſa symptomata mox subsequentia, vel in ipsâ incisione, vel statim post moriatur. Quæ omnia impediri possent, si præscriptum operandi modum imitaremus.*» Note de l'Editeur.

(*b*) Tome j, pag. 274.

Je

Je ne dois pas non plus passer sous silence, que *Colot* pratiqua quelquefois l'opération de la taille en deux temps. Dans son ouvrage, sur la lithotomie (*a*), il observe (*b*) que cette méthode fit beaucoup de bruit à la cour. *Colot* ne fait point mention de *Franco* dans cette partie de son ouvrage; en effet, il ne conseille cette pratique que dans les cas de grande foiblesse; car, en général, il recommande (*c*) d'extraire la pierre immé-

(*a*) Traité de l'opération de la taille; avec des observations sur la formation de la pierre & les suppressions d'urine, ouvrage posthume de M. *Fr. Colot;* auquel on a joint un discours sur la méthode de *Franco*, & sur celle de M. *Rau*, in-8°. Paris 1727.

(*b*) « Ce fut la cure de M. l'abbé *de Chauvelin*, qui me donna lieu de faire l'opération de la pierre en deux temps; cela fit beaucoup de bruit, particulièrement à la cour, où Sa Majesté loua cette découverte. » *Colot.* p. 128.

(*c*) « Pour ceux qui sont dans les grands accès de leurs douleurs, il faut enlever la pierre dès qu'on a fait l'ouverture; autrement on risque de se voir obligé de tirer la pierre dans le temps où la nature travaille à faire la suppuration de la plaie, ce qui l'empêcheroit de poursuivre son chemin.... Il est donc très-rare de pouvoir obtenir ce que l'on se propose de cette méthode. » *Ib.* p. 183.

diatement après l'incision, de peur que le chirurgien ne se trouve lui-même obligé de faire cette partie de l'opération quand la plaie a commencé à suppurer; et il ajoute qu'un chirurgien obtiendra rarement, de cette méthode, les avantages qu'il se propose d'en retirer.

Dans les cas où le malade est extrêmement foible, *Heister* (*a*) conseille d'adopter la méthode de *Colot;* comme aussi quand il y a plusieurs pierres dans la vessie. Nous apprenons, de *Saviard*, qu'ayant opéré un enfant qui avoit deux pierres, et l'ayant trouvé très-fatigué après la sortie de la première, il laissa s'écouler huit jours, avant de procéder à l'extraction de la seconde; et le malade, ajoute-t-il, fut parfaitement guéri (*b*).

(*a*) Syſtême de Chirurgie, part. ij, ſect. v, chap. 141.

(*b*) « Je pouſſai enſuite, pour la ſeconde fois, mon bouton dans la veſſie, où je ſentis une ſeconde pierre, que je ne jugeai pas à propos de tirer ce jour là, parce que l'enfant étoit trop fatigué. Je le fis panſer avec les aſtringens, les embrocations, & tous les remèdes dont on ſe ſert au premier appareil; on lui fit le lendemain une petite ſaignée, & l'on continua pen-

Ces autorités tendent toutes à confirmer la possibilité de pratiquer la méthode de *Franco*, dans certains cas, et les bons effets qui en résultent.

Le grand objet de M. *Louis*, de diminuer, par le moyen de l'incision, la douleur violente que les malades éprouvent, est appuyé de l'autorité de plusieurs auteurs distingués qui ont écrit sur la chirurgie, quoique, en général, ils n'aient recommandé cette pratique que quand la pierre est trop volumineuse pour être extraite. Ainsi, le baron de *Van-Swieten*, dans son commentaire sur le 1427e aphorisme de *Boerhaave*, parlant des pierres de la vessie, qui sont trop grosses pour qu'on les retire, observe que, dans les cas de cette espèce, il ne reste rien autre chose à faire que de pratiquer une ouverture artificielle au périnée, pour donner passage à l'urine. « Par ces moyens, dit-il, on pallie le mal, quoi-

---

dant huit jours à le panser, avant que je songeasse à lui tirai cette seconde pierre, que je chargeai & tirai ensuite comme la première.... Ce pansement fut continué avec beaucoup d'exactitude, jusqu'à sa parfaite guérison. » — *Vide* nouveau recueil d'observations chirurgicales, in-8°. Paris 1702, pag. 206.

qu'on ne le détruise point, et l'on rend la vie plus supportable, » (*a*) et le savant commentateur ajoute que cette méthode a été tentée avec succès par *Douglas* sur la foi de *Collet*, célèbre anatomiste françois. Je ne doute point qu'au lieu de *Collet*, nous ne devions lire *Colot*, puisque l'observation, dont parle *Van-Swieten*, et qu'il paroît avoir tirée de *Douglas*, se trouve dans l'ouvrage (*b*) de *Colot* déja cité.

Il paroît cependant, d'après un passage d'*Avicenne*, que l'on étoit, depuis plusieurs siècles, dans l'usage de pratiquer une ouverture à l'urètre, pour donner une issue à l'urine, dans le cas de douleurs occasionnées par la pierre. Le passage en question, tel que je le trouve dans une version latine d'*Avicenne*, peut ainsi se rendre : « Quand il y a une difficulté d'uriner, « occasionnée par une pierre renfermée « dans la vessie, et que l'on ne peut pas « extraire ce corps étranger par l'opéra- « tion, à cause de quelques circons-

(*a*) « *Leniuntur sic mala, licet non tollantur, redditurque vita tolerabilior.* »

(*b*) Page 188.

« tances particulières qui s'y opposent,
« ou des craintes du malade ; dans les
« cas de cette espéce, il faut pratiquer
« une petite ouverture, entre l'anus et
« les testicules, et y introduire une
« canule pour prévenir la mort par ce
« moyen, quoiqu'il ne suffise pas pour
« guérir entièrement le malade. »

ESSAI DE MÉDECINE

SUR LA NATURE DE L'IF,

Dans lequel on démontre que cette plante, considérée jusqu'ici comme un poison, peut devenir utile dans certaines maladies ;

Par M. GATERAU, docteur-médecin de Montpellier, et membre du collége de médecine de Montauban.

L'opinion erronée des anciens et des modernes sur la nature et les qualités de l'if, le desir de me rendre utile en détruisant des préjugés accrédités par l'ignorance, et maintenus jusqu'à

nos jours par une suite d'une foi aveugle pour les idées de nos pères, m'enhardissent à presenter aux savants les résultats de mes expériences et de mes observations sur les effets d'une plante, qui contribue à l'ornement de nos parterres, et qui peut devenir d'un grand secours en médecine.

En ne consultant que les mouvements de mon cœur et l'activité de mon zèle, j'aurois déja rempli les obligations que m'impose mon état; mais, intimidé par la crainte de paroître téméraire, je n'aurois de long-temps entrepris cet opuscule, si les ouvrages et les heureux succès de *Storck*, ne m'en eussent donné l'exemple.

Les Grecs ont donné à l'if trois noms qui semblent, par corruption, dériver les uns des autres : Théophraste l'appeloit *μιλος*; Nicander *σμιλος*; Galien *σμιλαξ*: les latins le nomment *Taxus*; dénomination qu'ils ont prise des Grecs et dont nous ignorons l'origine (*a*) :

(*a*) *LINNÆI*, *Philoſ. botan.* pag. 174. *LEMERI*, Dict. de drog. ſimpl. p. 746, dit, après *Pline*, tom. j, liv. x, que *taxus* dérive de *τοξα*, *venena*, parce que cet arbre ſervoit autrefois à faire des poiſons : ſi nous conſidérons ſes effets, il n'eſt pas poſſible de croire cette éthimologie véritable.

nos botanistes modernes le désignent par ces mot : *Taxus foliis pinnatis ;* TOURNEF, Instit. rei. herb. : *Taxus baccata, taxus foliis approximatis,* LINN. Spec. plant. 1472. Examinons plus particulièrement ses caractères.

C'est un arbre dioïque (*a*) assez ressemblant au sapin; son bois est dur, rougeâtre ; ses feuilles sont linéaires, lanceolées, articulées sur les branches ; ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont de deux sortes; les mâles et les femelles : les unes et les autres sont destituées de perianthe propre et de corolle : un bourgeon, en forme de godet, composé de quatre petites écailles, en fait les fonctions : du milieu de ce bourgeon s'élèvent dans les mâles plusieurs étamines réunies par leurs filaments en un seul paquet (*b*); les anthéres après l'émission de la poussière fécondante, s'applattissent, et représentent chacune un bouclier dont la cir

(*a*) C'eſt-à-dire, dont il y a un pied produiſant des fleurs mâles, & un pied portant des fleurs femelles.

(*b*) Cette union conſtitue la *monadelphie*, qui ne forme point ici une claſſe, mais un ordre particulier.

conférence a huit découpures, les femelles ont un stigmate sessile et obtus, qui donne naissance à une baie monosperme, recouverte jusqu'aux deux tiers par un allongement du réceptacle.

L'if vient naturellement dans les parties méridionales de l'Europe : son bois, selon *Dioscoride* est très-estimé des ménuisiers pour différents ouvrages : j'ignore s'il jouit parmi nous de la même réputation ; rarement en France laisse-t-on les arbres de cette espèce venir de haute futaie ; la beauté de leur feuillage, la facilité de leur donner toutes sortes de figures, les rendent agréables dans nos parterres, soit pour former des palissades qui cachent à nos regards des murailles, des terrains irréguliers, inutiles, peu favorisés du soleil ou d'un aspect peu agréable ; soit pour recréer notre vue par la forme d'une pyramide, d'un globe, d'un vase, d'un siège toujours verdoyant ; mais ces avantages seroient peu de chose, si l'if ne réunissoit point l'utilité à l'agrément.

Les anciens s'accordent presque tous à reconnoître à l'if, des qualités vénéneuses : Theophraste en établit plu-

sieurs espèces (*a*), et rapporte que celle d'Arcadie et de Macédoine produit un fruit rond, un peu plus gros que les féves; que ses feuilles tuent les chevaux qui en mangent, et incommodent beaucoup les animaux ruminants. Après lui *Pline* (*b*) et *Galien* (*c*) disent que les animaux, même les hommes qui dorment ou mangent à son ombre, en meurent (*d*), que sa

---

(*a*) *Theophr.* Hiſt. des plantes, liv. iij, §. x.

(*b*) *Plin.* tom. ij, liv. 6, §. x.

(*c*) *Galen. de ſimplic. med. facult. lib. viij*, φαιλαξ, *facultatis eſt venenoſæ.*

(*d*) *Plin. loc. citat.* Cette opinion quoique dénuée de vérité s'eſt maintenue juſqu'à nous, « une malheureuſe expérience avoit encore appris que pluſieurs végétaux exhalent des vapeurs mortelles pour les animaux qui y ſont » expoſés; tels ſont le noyer, l'if & pluſieurs » arbres des pays chauds. » M. *de Fourcroy*, Leçons élem. d'Hiſt. nat. & de chimie, tom. ij, p. 417 dit qu'il s'élève de l'if certaines vapeurs; c'eſt un fait qu'on ne peut révoquer en doute; mais ces vapeurs ne ſont point mortelles dans nos climats, ſi toutes fois elles le ſont dans les pays chauds: au beau milieu d'une touffe d'if de ſix à ſept pieds de hauteur & taillée en pyramide, j'ai trouvé un nid de rats & la mère qui le réchauffoit: je crois, d'après cela, qu'il eſt plus raiſonnable d'attribuer les maux de tête qu'éprouvent les perſonnes qui, dans un temps chaud,

fumée tue les rats; qu'il est vénéneux. Selon *Dioscoride*, il refroidit le corps, étrangle et tue subitement (*a*) : *Mathiole* son commentateur, a traité des bucherons et des bergers attaqués de fièvres ardentes, pour avoir mangé de ses fruits (*b*) : du temps de *Virgile* on regardoit cette plante comme poison, et l'on voit dans ses géorgiques que cet écrivain défend d'en planter auprès des ruches (*c*) : d'après *Lemeri*, ses baies donnent la dyssenterie à ceux qui en mangent, ses feuilles et ses fleurs sont estimées un poison semblable à la ciguë (*d*). Mais M. *Geoffroy* assure avoir vu au jardin royal de Paris,

---

ont reposé à l'ombre de quelque arbre épais & touffu, au défaut du renouvellement de l'air, d'où réfulte la fuppreffion de la tranſpiration, ou à une odeur forte particulière plutôt qu'à une qualité délétère inhérente à la nature de l'arbre. Je n'ignore pas cependant les funeſtes effets que produiſent les exhalaiſons du mancenillier & de quelques autres arbres d'Amérique ; mais il n'y a pas en Europe de plantes, dont l'âcreté & la cauſticité approchent de celles de pluſieurs végétaux du nouveau continent.

(*a*) *Dioſcorid.* liv. vj, §. x.

(*b*) Comment. *loc. citat.*

(*c*) *Neu propius tactis taxum ſine.* Georg. lib. iv.

(*d*) *Lémeri*, Dictionn. des drogues ſimples.

des enfants manger de ces baies sans qu'il en ait resulté aucun dangereux effet (*a*). Je me bornerois à cette assertion qui détruit l'idée des anciens, et prouve que l'if n'est pas un poison aussi actif qu'ils l'avoient cru, si je n'avois en vue de la rendre utile dans nos maladies.

Ses feuilles mâchées ont un goût amer, âcre et nauséabond : jettées sur les charbons ardents elles décrépitent avant de s'enflammer : leur fumée, même assez épaisse, ne tue pas les rats; je n'ai pas dédaigné de descendre jusqu'aux plus petits objets, qui ont rapport avec la matière que je traite, afin de m'assurer de la vérité des faits : j'ai exposé pendant cinq minutes un rat à la fumée de ses feuilles, il n'en parut pas plus affecté que de celle du foin, à laquelle je le soumis un peu après, le même espace de temps : leur incinération me fournit un sel lixiviel, fixe, qui a un goût urineux, verdit le sirop violat, fait effervescence avec les acides, et forme avec eux différents sels neutres : il ne m'a pas été possible de retirer du sel essentiel de cette plante,

(*a*) *Geoffroy*, Mat. médic.

quelques soins que je me sois donné pour l'exactitude et la clarification.

Considérant avec M. *de Fourcroy* l'analyse des végétaux à la cornue, comme compliquée, fausse et trompeuse, j'ai négligé ces différentes opérations, bornant mes essais à l'extrait, qui d'ailleurs est une composition simple et la plus commode pour l'administration : en conséquence, j'ai pilé une quantité de nouvelles tiges de l'if, sans ressentir le moindre inconvénient ; elles répandoient cependant une odeur forte et désagréable : comme cette plante contient peu d'humidité, j'ai mis un peu d'eau pour la macération : après quelques ébullitions, j'ai retiré toute la partie aqueuse par l'expression et l'ai évaporée en consistance d'extrait, sans éprouver le moindre dérangement dans mes facultés.

Cet extrait mis sur la langue, delayé par la salive et agité dans la bouche, a un goût amer qui approche de celui de l'extrait de fumeterre : une portion s'étoit durcie, je la cassai, et dans sa cassure j'observai le luisant de l'aloës : mise sur les charbons, elle se boursouffla, donna une fumée désagréable, &c. mais dans la manière dont

elle se boursouffla, je crus apercevoir une substance résineuse, quoiqu'il ne parut aucun signe d'inflammabilité : pour m'en assurer, je mis un gros de cet extrait en digestion dans l'esprit de vin. Ce gros d'extrait étoit divisé en deux masses, qui furent au fond de la fiole : peut-être deux minutes après, la liqueur devint d'un roux jaune, et à la place des deux petites masses, j'aperçus deux corps parfaitement décharnés ; la partie résineuse avoit été dissoute, et la partie purement extractive en formoit le squélette ; j'agitai la liqueur, et ces deux corps gagnèrent la surface sans que leur forme fut sensiblement altérée : j'agitai un peu plus fort, et leurs parties se rapprochant, se réunirent en une masse plus petite, qui gagna le fond ; la liqueur devint alors épaisse et fauve : filtrée et évaporée à un feu doux, j'obtins vingt-six gros et demie d'un suc gummo-résineux ; il ne brûloit pas de suite, mais seulement lorsque la partie gommeuse étoit desséchée (*a*), ce qui resta sur le filtre étoit une substance vraiment extractive ; l'esprit de

(*a*) On observe le même phénomène dans l'aloës.

vin l'avoit racornie ; mais à mesure que ce menstrue se dissipa par sa propre évaporation, elle acquit de la viscosité et devint semblable à l'extrait pur. Je la mis pendant plus d'un mois dans l'esprit de vin; ce fluide ne perdit rien de sa transparence, et n'attaqua point, mais durcit cette petite masse qui, exposée de rechef à l'air, redevint visqueuse.

L'extrait d'if doit-il être mis dans la classe des substances septiques, ou des antiseptiques? J'ai fait à cet égard quelques observations, dont voici le détail.

Je mis dans quelques vases, deux gros de maigre de veau et une cuillerée d'eau de fontaine : j'ajoutai aux cinq premiers, de l'extrait d'if, en diverses proportions. Dans le premier, deux grains; dans le deuxième et le troisième, trois grains; dans le quatrième, quatre grains; dans le cinquième, huit grains. Dans le sixième vase, je mis un grain d'alun ; dans le septième, 2 grains de sel de nitre, et douze dans le huitième ; le neuvième et le dixième contenoient du sel fixe de tartre; celui-ci 12 grains, celui-là 4 grains; le onzième, la viande avec l'eau pure ;

le douzième, huit grains d'extrait de fumeterre.

Au bout de vingt-quatre heures, celui de la viande seule dans l'eau annonçoit, par l'odeur, un commencement de putréfaction; venoit ensuite celui de quatre grains de sel de tartre. Six heures après cet examen, la viande qui étoit dans l'eau pure étoit fétide; celle de l'extrait d'if avoit un commencement de putréfaction, plus considérable, en raison inverse de la dose de l'extrait; celle de huit grains, n'avoit encore aucune mauvaise odeur; celles de quatre grains de sel de tartre, et de deux grains de nitre, étoient à-peu-près égales, mais tendoient à la putréfaction; celle de l'extrait de fumeterre, avoit une odeur désagréable, qui me soulevoit l'estomac; les autres étoient supportables, quoique l'odorat n'en fût pas agréablement affecté. L'eau, ainsi que la viande de celle où étoit l'alun, étoient devenues blanches; elle étoit la plus désagréable des quatre supportables: venoient ensuite celles du nitre, des huit grains extrait d'if, et des douze grains de sel de tartre. Enfin, six heures après, on ne pouvoit supporter celle de l'alun: celle des douze grains de nitre,

étoit ensuite la plus fétide ; celle de l'extrait venoit après ; le sel de tartre me parut résister davantage.

Il resulte de ces observations, qu'à doses égales avec le sel de tartre, l'extrait d'if est plus antiseptique, puisqu'au bout de trente heures, quatre grains de ce sel avec la viande, donnoient une odeur presque fétide, et que quatre grains d'extrait annonçoient simplement un commencement de putréfaction : à plus forte dose, ce sel l'est davantage, tandis que douze grains ont plus resisté que huit grains d'extrait. Quatre grains de cet extrait égalent un grain d'alun et sont à-peu-près égaux à deux grains de nitre ; mais huit grains résistent plus que douze de nitre.

Quoique d'après ces différents essais, je dusse regarder l'opinion des auteurs sur la nature de l'if, comme denuée de vraisemblance, je ne voulus néamoins l'administrer intérieurement dans les cas pathologiques, qu'après m'être assuré des effets qu'il produiroit d'abord sur les animaux, ensuite sur moi même : je présumai d'ailleurs que ses effets me serviroient de guide pour le donner avec espoir de succès dans certaines maladies. Voici le résultat de ces expériences.

J'ai donné, dans l'espace de trois jours, à une pie, dix-huit grains d'extrait d'if, à différentes reprises; il n'a paru d'autre altération dans ce volatil, qu'une évacuation copieuse le second et le troisième jours; elle mourut une quinzaine après, faute de nourriture.

J'en donnai ensuite à un chien de six mois; le premier jour, dix grains; le lendemain une dragme; le sur lendemain trois dragmes. Je n'ai observé d'autre effet sensible operé par cette substance, que la fréquence des selles; l'animal fut beaucoup purgé les deux derniers jours.

Ces premiers essais m'ayant assuré que l'if n'étoit pas nuisible aux animaux; je jugeai par analogie de ses effets sur l'homme, et j'en avalai à jeun une pilule de deux grains et demi; je restai deux heures sans prendre aucune nourriture, bien attentif à observer ce qui se passeroit au dedans de moi; mais je n'en éprouvai aucun effet. Je réiterai pendant quatre ou cinq jours (*a*); les résultats furent à-peu-près les mêmes: enhardi par ce

(*a*) J'en aurois continué l'usage plus longtemps; mais obligé de sortir pour mes malades, je craignis de commettre une imprudence.

succès, j'en fis prendre à deux de mes malades atteints de rhumatisme.

Le premier étoit attaqué d'une sciatique : cet homme, âgé d'environ quarante ans, est briquetier ; l'on conçoit aisément la cause de sa maladie ; mais en outre de cette douleur des hanches, il avoit eu dans sa jeunesse quelques gonorrhées qu'il négligea, et qui lui laissèrent des douleurs ostéocopes. Les purgatifs, les fondans anti-vénériens, sur-tout le mercure pris à l'intérieur, n'ayant eu aucun bon succès, je lui fis prendre quelques pilules d'extrait d'if à la dose de trois et de quatre gr. pendant quinze jours ; les symptômes ne disparoissant pas, quoiqu'ils eussent en partie diminué, je lui en fis quitter l'usage pour passer aux frictions mercurielles.

Le second, âgé de quarante-six ans, et d'un tempérament bilieux et sanguin, avoit, depuis deux années, une humeur rhumatismale fixée aux épaules ; il ne pouvoit exécuter aucun mouvement du bras gauche, et étoit forcé de garder le lit depuis près de six mois : n'ayant obtenu aucun bon effet des saignées, des purgatifs, des fondans, des vessicatoires, &c. je lui administrai l'extrait d'if, d'abord à la dose de trois

gr., augmentant insensiblement dans l'espace de quarante jours, jusqu'à celle de sept gr. Les premières pilules excitèrent la sécrétion de la salive : le malade crachoit beaucoup plus que de coutume, et la salive étoit extrêmement gluante. Vers la fin, elles le purgèrent doucement pendant quelques jours.

Si, dans la première observation, le succès ne répondit pas à mes desirs; il n'en fut pas de même dans la seconde (*a*). Le malade en retira de si bons effets, qu'après les quarante jours, il a été à même de revenir à son travail, qu'il avoit, pour ainsi dire, abandonné depuis le commencement de sa maladie.

On ne peut raisonnablement, et je ne prétends pas conclure, de cette observation, l'efficacité de l'extrait d'if, dans les affections rhumatismales. Une observation isolée, quelques faits même rassemblés ne suffisent pas en médecine pour fixer des règles constantes dans l'administration des remèdes; mais on peut, sans être téméraire, tirer des

(*a*) Je crois devoir attribuer l'inefficacité de l'if dans le premier cas à la présence du virus vénérien, contre lequel cette substance est sans doute impuissante.

conséquences salutaires de l'action propre des substances qu'on emploie : considéré sous ce point de vue, il paroît qu'à petite dose, l'extrait d'if agit sur les nerfs, et principalement sur ceux de l'estomac, puisqu'il excite l'action des glandes salivaires ; et qu'à plus forte dose, il pousse par les selles : il est naturel de conclure qu'il peut devenir utile pour dissiper les engorgemens glanduleux et lymphatiques; et je ne vois pas pourquoi l'on se refuseroit de l'administrer contre les fluxions rhumatiques invétérées, les écrouelles, les cancers, &c.

Ici se présentent des obstacles qui empêchent les médecins des villes d'employer des remèdes autres que ceux qui sont usités : la plupart des malades desirent de savoir le nom du remède qu'on se propose de leur donner ; et lorsqu'il use d'une substance nouvelle, le médecin est obligé de la fournir sous différens prétextes, qui, d'ordinaire servent à piquer davantage la curiosité du malade, qu'il est absolument nécessaire de tenir dans l'ignorance à cet égard, de crainte qu'on ne répande dans le vulgaire, qu'il veut faire des expériences, ce qui seroit extrêmement préjudiciable à sa réputation ; et d'ailleurs,

en médecine, le mystère affecté annonce le charlatanisme. D'un autre côté, dans une ville où il y a plusieurs médecins, chacun visite à-peu-près (selon le nombre) la dixième ou douzième partie des malades; ce qui rend les cas où l'on pourroit employer ce remède extrêmement rares; et si l'on en rencontre quelqu'un, comment juger des effets avec précision? N'avons-nous pas à craindre que la complaisance des gardes-malades ne nous induise à regarder comme l'effet du remède, des accidens qui seront occasionnés par la présence de quelques alimens, ordinairement contraires à l'état du malade, qu'on n'aura su leur refuser: ainsi ce ne sera jamais que parmi les malades de la classe des pauvres (*a*), que le médecin trouvera de la docilité, la certitude des résultats, et l'assurance qu'on ne portera nulle atteinte à sa réputation; tandis que le médecin des hôpitaux réprime à son gré la curiosité; les sujets qui exécutent ses ordonnances sont intéressés à garder le silence; par ce moyen, sa réputation ne peut être injustement attaquée parmi

(*a*) Ce qui restreint encore de beaucoup le nombre des cas.

le grand nombre de malades qu'il visite, il trouve tous les jours des cas où il peut administrer le remède dont il veut enrichir la matière médicale, ne seroit-ce que ceux qu'on regarde comme incurables ; et dès qu'il l'emploie, aucune boisson n'en altère l'effet ; rien ne se meut, rien n'agit que par lui, et tout se rapporte à lui comme au point central d'où partent, et où se réunissent tous les ressorts qui sont en mouvement.

Le célèbre *Storck* eût-il, sans ce moyen, démontré que les plantes vénéneuses étoient efficaces dans des maladies désespérées ? Sans cette facilité, ne bannirions-nous pas encore de la classe des remèdes, cette plante tant usitée chez les athéniens pour détruire les coupables ? Nos livres de matière médicale parleroient-ils autrement de l'aconit, de la jusquiame, et de la pomme épineuse, que pour nous avertir du danger de leur administration.

Quoique ces motifs soient de nature à ne permettre aux médecins des villes l'usage d'aucun remède nouveau, le zèle de ceux qui s'en occupent ne doit cependant pas se rallentir : sous l'égide de la prudence, que l'activité, la

vigilance, la probité, les guident, afin de donner de bons résultats. Je promets à l'humanité souffrante de ne point perdre de vue les suites de mon entreprise; mais tandis que je tâcherai de rassembler quelques faits isolés, je m'estimerois heureux si je voyois s'en occuper ceux qui se distinguent par leurs talens et leurs connoissances.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1789.

Du premier au quinze, la colonne de mercure s'est soutenue treize jours de 28 pouces à 23 pouces 4 lignes; elle s'est abaissée deux jours de 28 pouces 1 ligne, à 27 pouces 11 lignes. Du seize au trente-un, elle s'est soutenue sept jours de 23 pouces à 28 pouces 3 lignes; elle s'est abaissée quatre jours de 28 pouces 1 ligne à 27 pouces 10 lignes, et cinq jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 9 lignes. La plus grande élévation a marqué 28 pouc. 4 lignes, la moindre 27 pouc. 9 lign. Différence 7 lign.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 10 à 15, dont trois fois 10, 12, 14, 15; à midi, de 17 à 23, dont trois fois 17, 19, 20, 21; au soir, de 9 à 17, dont trois fois 17, quatre fois 14. Du seize au trente-un, il marqué, au matin, de 8 à 14, dont quatre fois 10, 12, 13; à midi, de 15 à 22, dont sept

fois 19, trois fois 22; au soir, de 8 à 18, dont deux fois 13, 14, 15, 16. Le plus grand degré de chaleur a marqué 23; le moindre 8. Différence 15 degrés.

Les vents ont soufflé, pendant la première quinzaine, deux jours E., trois jours N-E., deux jours N-N-E., deux jours N., un jour O-N-O., un jour S., trois jours calme, un jour variable. Le ciel a été pur deux jours, beau sept jours, variable six jours. Il y a eu une fois du brouillard, quelques gouttes d'eau, et une aurore boréale. Du seize au trente-un, quatre jours N., un jour N-E., deux jours N-O., deux jours O-N-O., un jour S., un jour S-S-O., deux jours variable, trois jours calme. Le ciel a été pur trois jours, beau deux jours, couvert cinq jours, variable six jours. Il y a eu dix fois de la pluie, dont deux fois par averse, une fois par intervalle, cinq fois du tonnerre, deux fois du vent.

La constitution du mois a été très-chaude et sèche dans la première quinzaine : elle s'est tempérée vers le 23. Il y a eu encore quelques jours de chaleur sur la fin; mais les soirées devenoient fraîches et humides. Cette constitution a été assez saine : il y a eu peu de malades. Les maladies les plus communes ont été les sinoques simples; elles ont été bénignes, et les fièvres bilieuses, qui ont été plus graves; cependant, pour l'ordinaire, quelques jours de lavage amenoient des évacuations; l'émétique a paru nécessaire pour vider les premières voies : on a été obligé d'y revenir quelque fois, et assez ordinairement de l'administrer

à

à ceux chez qui on ne l'avoit point employé dans le cours du traitement; les purgatifs, donnés trop promptement, ont prolongé la maladie. On a observé, dans le cours de quelques-unes de ces fièvres bilieuses, qui n'offroient aucuns symptômes fâcheux ni extraordinaires, qu'il s'est manifesté, du cinq au sept, des accidens très-graves, où la tête devenoit le foyer, et qui enlevoient le malade en vingt-quatre heures.

Les fièvres intermittentes ont été communes; elles ont varié dans leur type, plusieurs ont été protéiformes; elles ont exigé l'usage du quinquina. Plusieurs fièvres bilieuses ont paru prendre quelques caractères d'intermittence, qui ont cédé à l'usage de la camomille romaine, soit en boisson, soit en lavement.

Il y a eu un assez grand nombre de dévoiement, d'affections dyssentériques, de coliques, de douleurs à l'estomac, sur-tout vers la fin du mois; la plupart étoient excités par une affection hémorroïdaire. Les saignées, le petit-lait, les sang-sues, ont été les moyens les plus efficaces. Les évacuans, à l'exception de l'émétique, qui a produit, pour l'ordinaire, des évacuations plus ou moins vertes, n'ont dû être administrés qu'après un long et abondant lavage, et souvent unis aux bains.

La goutte, les affections dartreuses, les rhumatismales, les ophthalmies, ont continué de se manifester. Il y a eu un assez grand nombre d'apoplexies. Les petites véroles ont été bénignes, quoique plusieurs aient été confluentes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

AOUST 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	10, 4	17, 0	10, 3	27 11, 3	28 0, 5	28 1, 4
2	10, 0	17, 5	11, 9	28 1, 5	28 1, 8	28 1, 8
3	12, 2	19, 0	14, 0	28 1, 3	28 1, 6	28 0, 9
4	11, 8	21, 0	16, 3	28 0, 6	28 0, 3	28 0, 5
5	15, 6	21, 6	13, 7	28 0, 5	28 1, 7	28 1, 9
6	13, 8	17, 5	9, 5	28 2, 1	28 3, 9	28 4, 2
7	11, 2	17, 2	14, 1	28 3, 9	28 3, 4	28 1, 8
8	10, 8	18, 9	14, 6	28 2, 4	28 1, 7	28 1, 3
9	13, 2	20, 3	16, 7	28 1, 2	28 0, 8	28 0, 8
10	12, 5	22, 0	17, 3	28 1, 0	28 0, 8	28 0, 8
11	15, 2	20, 7	17, 7	28 1, 8	28 0, 8	28 0, 5
12	14, 8	23, 0	17, 1	28 0, 2	28 0, 3	28 0, 4
13	15, 4	21, 7	15, 8	28 0, 4	28 0, 1	28 0, 6
14	14, 6	20, 0	12, 8	28 0, 5	28 0, 6	28 0, 6
15	14, 6	19, 9	14, 0	27 11, 9	27 11, 8	28 0, 4
16	11, 2	20, 7	12, 4	28 0, 3	28 0, 6	28 0, 9
17	13, 6	19, 8	15, 2	28 0, 9	28 0, 2	28 1, 6
18	13, 8	19, 5	14, 8	28 1, 8	28 1, 5	28 1, 8
19	13, 0	19, 9	15, 7	28 1, 5	28 0, 7	28 0, 4
20	12, 3	22, 3	16, 6	28 0, 1	27 10, 9	27 10, 0
21	14, 2	19, 6	13, 3	27 9, 7	27 9, 2	27 9, 8
22	13, 7	16, 9	10, 0	27 10, 0	27 10, 4	27 11, 2
23	9, 2	15, 2	9, 7	27 11, 9	28 1, 5	28 1, 6
24	11, 0	17, 2	11, 7	28 2, 2	28 2, 7	28 3, 4
25	9, 4	19, 0	18, 0	28 3, 4	28 2, 6	28 2, 3
26	11, 8	19, 0	12, 2	28 1, 5	28 1, 4	28 1, 4
27	12, 4	18, 0	14, 0	28 1, 1	28 1, 1	28 0, 8
28	12, 6	20, 9	19, 1	28 0, 3	27 11, 8	27 11, 7
29	12, 4	24, 2	10, 9	27 10, 9	27 10, 2	27 10, 3
30	14, 8	17, 4	13, 2	27 9, 8	27 9, 3	27 9, 7
31	10, 0	15, 4	8, 5	27 10, 1	27 10, 5	27 11, 8

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Assez beau temps.	*De même.*	*De même.*	S.
2	Ass.b.tems.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
3	Co. en gra. partie.	*De même.*	*De même.*	E. foible.
4	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	E.
5	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Variable.
6	Qu. goutt. d'eau.	Ci. éclair.	Beau temps.	O-N-O.
7	Brouillard.	Be. tems.	Beau temps.	Calme.
8	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-E.
9	Ass.b.tems.	*De même.*	Ciel pur.	N-E.
10	Ass.b.tems.	*De même.*	*De même.*	N-E.
11	Ciel couv.	S'éclaire.	Ciel couvert.	N N-E. f.
12	Ciel couv.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
13	Ciel pur.	Nuages.	Nuages.	N. foible.
14	Ciel co. en partie.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
15	Bea. de nu.	*De même.*	Ciel pur, *auro. bor.*	N.
16	Assez beau temps, pl.	*De même.*	Couvert.	N.
17	Couvert.	Co. pluie, tonnerr.	Ciel pur.	N.
18	Co. & d'éc. alternativ.	*De même,* vent.	Comme le mat.	N.
19	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-E.
20	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Calme.
21	Ciel couv.	Tonnerre, pluie.	Pluie par intervalle.	Variable.
22	Ciel couv.	S'éclairci.	Beau temps.	O.
23	Tonnerre, averse.	Tonnerre & averf.	Ciel pur.	O-N-O.
24	Bea. de nu.	*De même.*	Ciel pur.	O N-O.
25	Ciel couv.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
26	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-O. foi.
27	Nu. par int.	Ciel pur.	*De même.*	N. foible.
28	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
29	Beau tems.	Ciel se co.	Beau temps.	E-S-E.
30	Cou. pluie, tonnerre.	Gr. averf. à 1 heure.	Couvert.	S.
31	Couvert.	Pluie.	Beau temps.	S-S-O. fo.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 23, deg. le 12
Moindre degré de chaleur... 9 2, le 23

pouc. lign.

Plus gran. élév. de Merc. 28, 3, 9: le 6 & le 7
Moindre élévat. de Merc. 27, 9, 2: le 21

Nombre de jours de Beau.... 12
de Couvert.. 13
de Nuages.... 3
de Vent.... 2
de Tonnerre.. 3
de Brouillard.. 1
de Pluie..... 6

Le vent a soufflé du N..... 6 fois.
N-E..... 4
N-N-E.. 2
N-O.... 1
S..... 2
E-S-E... 1
S-S-O... 1
E..... 2
O..... 1
O-N-O.. 3
Calme... 6
Variable.. 2

Quantité de pluie, 8 lignes $\frac{5}{10}$.

TEMPÉRATURE:

Observations météorologiques faites, à Lille, au mois de juillet 1789, par M. Boucher, médecin.

La température de l'air a été assez uniforme dans tout le cours de ce mois. Nous n'avons pas éprouvé des chaleurs considérables, la liqueur du thermomètre n'ayant atteint, aucun jour, le terme de 20 degrés : ce n'est que le 4 du mois qu'elle s'est élevée à celui de 19 degrés $\frac{1}{2}$. Le temps a été pluvieux et nuageux tout le mois ; mais les pluies n'ont eu lieu que par ondées. Les vents ont presque toujours été *sud*, quoique le tonnerre ait grondé à diverses reprises, nous n'avons pas essuyé d'orages désastreux.

Le mercure dans le baromètre ne s'est guère éloigné, de tout le mois, du terme de 28 pouces, il a été néanmoins le plus souvent observé au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés $\frac{1}{2}$, au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 8 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
1 fois du Nord vers l'Est,
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
15 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couv. ou nuag.
17 jours de pluie.
4 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juillet 1789.

Quoique nous n'ayons pas essuyé de fortes chaleurs, dans le cours de ce mois, il a régné cependant des diarrhées bilieuses, et quelques personnes ont éprouvé le *cholera morbus*, qui en est ordinairement le produit. Ces maladies n'ont pas été accompagnées de symptômes qui indiquassent un traitement différent de celui que l'on emploie ordinairement : la cure, dans l'une et dans l'autre, devoit consister dans des boissons abondantes de décoction d'orge, d'eau de poulet, de bouillons de veau très-légers, et de petit-lait bien clarifié, et être terminé par un minoratif anti-bilieux.

Le peu de maladies aiguës qui ont eu lieu, ont été bornées au bas-peuple : c'étoient des fièvres bilieuses, partie inflam-

matoires, et partie participantes de la fièvre putride. La fièvre bilieuse a debuté dans quelques sujets par les symptômes de la pleuro-péripneumonie, l'une et l'autre a présenté dans quelques-uns des symptômes de malignité, que l'on a eu lieu de présumer avoir été plutôt l'effet d'un traitement peu convenable dans le premier période de la maladie, que son caractère essentiel. L'omission des émétiques, indiqués surtout dans celle qui présentoit des signes de saburre putride dans les premières voies, est entrée pour beaucoup dans ce caractère de malignité.

Il y a eu encore des angines inflammatoires, et des rhumatismes du même genre.

OBSERVATIONS météorologiques faites, à Lille, au mois d'août par le même.

Le temps, pendant tout le mois, a été à souhait pour la moisson, qui a été des plus riches. On ne se souvient pas d'avoir vu les blés aussi beaux, et qui aient fourni autant de farine. Les lins ont aussi réussi au mieux, ainsi que les autres productions de la terre. Les colsats que la rigueur de l'hiver avoit fait périr, ont été remplacés par les pavots cultivés, et par une autre plante du genre des crucifères, qui ne se sèment qu'après l'hiver, et dont la graine fournit de l'huile à brûler.

Les pluies, qui ont tombé à certains intervalles du mois, n'ayant été que des ondées, n'ont pas nui à la moisson.

Il n'y a pas eu de fortes chaleurs : la liqueur du thermomètre n'est parvenue au terme de 20 degrés que pendant cinq à six jours.

Le mercure dans le baromètre s'est peu éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation, et son plus grand abaissement a été de 9 degrés au-dessus de ce terme.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence dans ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord,
13 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
1 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couv. ou nuag.
12 jours de pluies.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'août 1789.

La principale maladie aiguë de ce mois, et presque la seule qui ait régné, a été la fièvre bilieuse inflammatoire, qui a attaqué quelques jeunes gens du peuple, et qui a mérité les plus sérieuses attentions pour la cure : un garçon de vingt à vingt-deux ans, paroissant d'une bonne constitution, soumis à nos soins dans l'hôpital de *Comtesse*, y a succombé au vingt-troisième jour, quoique traité avec toutes les attentions possibles dès le commencement de la maladie : il lui étoit survenu, vers le quatorzième jour, une parotide qui, ayant suppurée, a été ouverte avec la lancette : nonobstant cela, un rale survenu a étouffé le malade. Les symptômes de phlogose dans les entrailles, communs à cette maladie, exigeoient beaucoup de circonspection dans l'usage des laxatifs, qui ne devoient être que de la classe des minoratifs antiphlogistiques, tels que le petit-lait de tamarin, la solution de crême de tartre, etc., continués même pour entretenir les évacuations bilieuses spontanées; on devoit encore faire un usage suivi de lavemens émolliens pour baigner les entrailles.

Les diarrhées bilieuses ont persisté parmi les personnes de tous états. Il y a eu encore des personnes attaquées de rhumatisme inflammatoire. La maladie la plus commune a été la fièvre-tierce et la double-tierce.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, année 1785 (*a*), *avec l'histoire pour la même année; in-*4°. *de* 509 *pages, avec neuf planches et plusieurs tables. A Berlin, chez* Decker, 1787.

1. Il n'y a dans la PARTIE HISTORIQUE qu'un seul article qui nous concerne, c'est le rapport que feu M. *Cothenius* a fait à l'Académie d'un manuscrit que M. *Jacquinelle*, chirurgien-major du régiment d'Agénois lui a adressé, sous le titre de *Mémoire sur l'hydropisie des parties de la génération de la femme.*

L'auteur a divisé son opuscule en quatre Parties, dont les sujets sont 1°. l'hydropisie de l'utérus proprement dite; 2°. celle de l'ovaire; 3°. celle des trompes de Fallope; 4°. les conceptions dans l'ovaire.

Il admet trois espèces principales de ces hydropisies, 1°. celle où les eaux sont

(*a*) Les Mémoires des années 1781-82-83 84, ont été annoncés. *Voyez les Tables.*

épanchées librement dans les cavités ; 2°. celles où elles sont renfermées dans des sacs ou kystes ; 3°. celles où elles forment des hydatides.

Il les distingue encore en simples et compliquées, en externes et internes.

En parlant des conceptions dans les ovaires, M. *Jacquinelle* cite plusieurs exemples de conceptions qui ont eu lieu, tant dans les trompes que dans les ovaires, et il paroît en général qu'on ne sauroit se refuser à adopter le jugement de M. *Cothenius*, qui dit en terminant son rapport : » on ne peut se dispenser de donner de grands éloges au savoir et à l'exactitude de M. *Jacquinelle*, qui a tiré des auteurs, tant anciens que modernes, tout ce qui pouvoit répandre du jour sur le sujet qu'il avoit entrepris de traiter «. M. *Cothenius* remarque néanmoins avec surprise, qu'en citant plusieurs exemples de conceptions extra-utérines, l'auteur n'ait fait aucune mention de celui dont il est parlé dans un écrit allemand, publié par M. *Walter*, sous le titre d'*Histoire d'une femme, qui, pendant vingt-deux ans, a porté dans le bas-ventre un enfant desséché ;* dissertation dont la traduction se trouve dans le recueil des mémoires de l'Académie de Berlin.

La classe de PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE est composée des mémoires suivans, dont nous allons donner une notice.

I°. *Expériences faites dans la vue de s'assurer si le degré de chaleur de l'eau pure bouillante est un degré fixe et invariable, indépendant*

de toute autre circonstance que de la pression de l'atmosphère ; par M. ACHARD.

Il nous est impossible de nous arrêter aux descriptions des appareils, employés pour les différentes expériences, dont il est rendu compte, tant dans ce mémoire, que dans les autres. Nous copierons seulement celle du thermomètre, dont M. *Achard* s'est servi pour les expériences rapportées dans cet article.

« Les thermomètres ordinaires, dit-il, qui servent aux observations de la température de l'air, ne faisant pas connoître d'assez petites différences, j'en construisis un avec un tube des plus capillaires qu'il soit possible de faire, en y faisant une boule, dont la capacité étoit tellement proportionnée au diamètre du tube, que chaque degré de *Réaumur* avoit au moins un pouce d'étendue, qu'il pouvoit par conséquent très-bien être divisé en dix parties, et chacune encore, à la simple vue, être divisée en quatre parties, ensorte qu'à l'aide de ce thermomètre, j'étois très-bien en état de distinguer des différences de chaleur d'un quarantième degré de *Réaumur*. N'ayant besoin que de quelques degrés, il me suffit de donner seize pouces de longueur au tube du thermomètre, et de le remplir de façon qu'étant trempé dans l'eau bouillante par une pression moyenne de l'atmosphère, le degré de chaleur de l'eau bouillante formant un des points fixes, qui a servi à la construction de l'échelle, vienne environ à la distance de 6 pouces de l'extrémité du tube, pour obtenir un second point qui indique un degré de cha-

leur déterminé. Je plaçai ce thermomètre à côté d'un autre thermomètre dans du sable qui avoit une chaleur supérieure à celle de l'eau bouillante, et lorsque par le refroidissement succeſſif, il perdit assez de sa chaleur pour que le second thermomètre s'arrêtât à 70 degrés, je marquai le point où le mercure étoit dans l'autre, et divisai cet espace en dix parties, dont chacune indiquoit un dixième de degré. »

Rapportons à présent les résultats de quelques-unes des expériences mêmes. Lorsqu'on fait bouillir de l'eau (l'auteur a employé constamment de l'eau distillée) dans un vase de métal sur les paroîs extérieurs duquel l'air peut agir, et dont l'ouverture est telle que l'air agit librement sur la surface de l'eau, le degré de chaleur qu'elle prend dans l'ébullition, n'est pas constant, et varie suivant que l'air est plus ou moins en mouvement, et se porte avec plus ou moins de vîtesse, tant contre les parois du vase, que contre la surface de l'eau.

L'eau mise en ébullition dans un vase de verre, dont les parois sont exposés à l'action libre de l'air extérieur, prend un degré de chaleur qui reste le même, tant que l'ébullition dure, et le mouvement de l'air n'y apporte aucun changement. Cette différence paroît à l'auteur venir de ce que le métal perd beaucoup plus vîte sa chaleur et la transmet bien plus facilement aux corps moins échauffés qui le touchent, que le verre.

M. *Achard* ayant remarqué dans les expériences faites avec des vases placés dans

les mêmes circonstances et chauffés ensemble, mais de forme et de matières différentes, que le degré de chaleur de l'eau bouillante n'étoit pas le même, a cherché à connoître la cause de cette diversité : et il a reconnu que la forme y contribue plus que la matière. C'est sur-tout la différence des ouvertures qui influe sur le degré de chaleur que l'eau prend en bouillant, ensorte que plus l'ouverture, par laquelle l'air peut communiquer à l'eau, est grande, moins celle-ci acquiert de chaleur. Mais ce qui surprend est que la chaleur est moins grande dans les vases fermés le plus qu'il est possible, sans intercepter absolument l'évaporation, que dans les vases ouverts. La conclusion générale que M. *Achard* tire de toutes ses expériences est « que le degré de chaleur de l'eau bouillante, par une pression égale de l'atmosphère, n'est pas un terme fixe ; mais que plusieurs circonstances le font varier : qu'il est beaucoup plus inconstant dans des vases de verre ; et que l'action plus ou moins immédiate de l'air extérieur, tant sur les parois des vases, sur-tout quand ils sont de métal, que sur la surface de l'eau, produit des changemens assez considérables dans le degré de chaleur qu'elle peut recevoir en bouillant. »

» La construction des thermomètres se fondant sur la fixité du degré de chaleur de l'eau bouillante, ajoute M. *Achard*, il n'est pas étonnant que des thermomètres faits dans cette supposition avec le plus grand soin possible, ne soient pas toujours correspondans. »

II°. *Expériences faites dans la vue de déterminer ; 1°. le rapport entre le degré de densité de l'air, et le temps nécessaire au refroidissement des corps plus échauffés, avec lesquels il est en contact ; 2°. le rapport entre le temps nécessaire pour qu'un corps de même nature plus échauffé, placé dans l'air de la même densité, et d'une moindre, mais égale température, perde des degrés de chaleur plus ou moins différens de celui de l'air qui l'entoure ; 3°. l'influence de la température de l'air sur la vîtesse avec laquelle les corps s'y refroidissent ; par M.* ACHARD.

Ce mémoire est accompagné de deux tables, composées de différentes colonnes; elles contiennent plus de treize cents résultats, et malgré ce grand nombre d'expériences faites avec toute l'exactitude dont l'auteur a été capable, et bien qu'il les ait répétées plus d'une fois, il n'y a point trouvé la correspondance et la marche régulière auxquelles il s'attendoit. Il se propose de revenir sur ce sujet, dans l'espérance que de nouveaux essais le mettront à portée de déterminer la cause de l'irrégularité qu'on observe dans ces résultats, et de résoudre plus promptement le problême, dont ces expériences avoient pour but de fournir la solution.

III°. *Expériences faites dans la vue de déterminer quel effet produit l'extinction de la chaux vive sur l'air commun, et sur les différentes sortes d'air ; par M.* ACHARD.

L'affinité de la chaux vive avec l'air fixe, et la force avec laquelle elle tend à s'emparer de cet air, et à se combiuer avec lui

a engagé l'auteur à examiner, si elle n'absorberoit pas l'acide aérien, contenu dans l'air commun, et dans d'autres sortes d'air, et si elle pourroit ainsi opérer une espèce de décomposition, d'où résulteroient de grandes lumières sur la composition des airs en général, et en particulier sur les méthodes à mettre en usage, pour les analyser plus complètement.

Voici la méthode que M. *Achard* a suivie dans ces expériences : Il a plongé un verre cylindrique de 12 pouces de longueur et de 3 pouces de diamètre avec son ouverture, dans un baquet rempli d'eau, ensorte que la moitié du verre étoit rempli d'eau, et l'autre moitié, successivement, de différens airs. Il a ensuite introduit, dans le verre, de la chaux vive bien et récemment calcinée en morceaux de la grosseur d'une noix, et en assez grande quantité pour qu'il ne restât dans le verre que la quantité d'eau nécessaire pour éteindre la chaux, et la réduire en une pâte épaisse. M. *Achard* a cependant quelquefois introduit assez de chaux sous le verre, pour qu'une partie des morceaux de cette substance se trouvât dans l'air. Au moyen de ces procédés, il a opéré dans l'air commun, et dans l'air déphlogistiqué, des diminutions très-peu considérables à l'épreuve de l'air nitreux : l'air inflammable et l'air nitreux n'en ont pas essuyé du tout. L'air déphlogistiqué a néanmoins présenté une singularité qui ne s'est pas rencontrée avec les autres airs. « Il me semble, dit M. *Achard*, que l'air, qui étoit resté au haut du verre, diminua

assez considérablement de volume, lorsque pour pouvoir l'examiner, je le fis sortir du verre, et fus obligé de le faire passer par la chaux vive, qui s'étoit réduite en un lait de chaux assez épais : ce qui seroit assez remarquable, et sur quoi je me propose de faire encore dans la suite quelques expériences.»

Il faut remarquer que la chaux, employée à ces expériences, avoit été tenue assez long-temps sous l'eau avant de s'en servir, afin que tout l'air qui en remplit les interstices en fût chassé. L'auteur a jugé que cet air avoit fait partie de celui qui se trouvoit dans les endroits où la chaux avoit été conservée, et n'en différoit par aucune des propriétés : jugement que l'expérience a confirmé. Enfin, la dernière expérience lui a prouvé que, pendant l'extinction de la chaux vive, il ne se fait point d'absorbtion d'air.

IV°. *Sur l'Anévrisme*; *par* M. *Walter*.

Ce que l'auteur dit sur la structure des artères et sur les anévrismes en général, est reconnu; mais il faut rectifier ce qu'il dit, concernant l'anévrisme de l'artère poplitée, dont nos lecteurs connoissent, et le traitement introduit par M. *Hunter*, et les succès qu'il a eus.

Ce que ce Mémoire renferme de particulier, ce sont quatre observations.

La première, *sur un anévrisme vrai de l'arc entier de l'aorte*, rencontré dans une femme d'environ cinquante ans. Il y avoit, dans les membranes nerveuse et musculaire, une

quantité étonnante de parties terrestres qui rendoient les fibres musculaires et les membranes de l'aorte fort roides, et tout-à-fait disposées à se rompre.

La seconde, *sur une aorte qui avoit deux anévrismes* : le premier étoit placé immédiatement au-dessus des valvules sémilunaires ; le second, dans la région des neuvième et dixième vertèbres du dos.

La troisième observation, *sur un anévrisme qui commence tout près des valvules sémilunaires*, de sorte que cette partie de l'aorte se trouvoit déja fort élargie : ensuite cette artère continuoit à se dilater, jusqu'à l'origine des premières ramifications, formant, dans cet endroit, un sac d'une profondeur extraordinaire. Dans ces deux derniers anévrismes, M. *Walter* a également rencontré plusieurs endroits chargés de particules terrestres.

La quatrième observation, *sur un anévrisme qui, ayant percé la cavité de la poitrine, a carié quelques-unes des vertèbres* et des côtes, et s'est étendu par derrière, sur le dos, depuis la septième côte jusqu'à la douzième, en formant une avance extérieure considérable. Ce dernier est représenté par trois desseins, tracés par M. *Walter*, fils de l'Académicien. Il est probable que cette dilatation de l'artère a été une suite des coups de plat d'épée qui avoient été distribués fréquemment au sujet qui a porté cet anévrisme. « Le cas singulier et véritablement rare d'un semblable anévrisme, ajoute M. *Walter*, peut servir d'exemple et de leçon aux

médecins et aux chirurgiens, pour ne pas ouvrir tout de suite des tumeurs au dos; mais de bien examiner, et peser toutes les circonstances avant que de procéder à cette opération. »

V. *Sur les maladies du cœur; par M. WALTER.*

« L'académicien entend par *maladies du cœur*, tous les accidens qui peuvent altérer le mouvement de cet organe, ensorte que le cours du sang et des humeurs qui en dépendent s'embarrasse, ou même soit arrêté ». Il remarque d'abord que la grosseur des cœurs n'est pas égale, et que la diversité du sexe n'influe point sur cette inégalité; que souvent des hommes et des femmes, d'une grande taille, ont des cœurs qui ne sont pas plus grands que ceux des jeunes gens de douze à quinze ans; comme de l'autre côté, des hommes et des femmes, de petite structure et foibles, ont des cœurs fort grands: que cependant cette inégalité n'influe pas sur la régularité du mouvement du sang, pourvu que les grands vaisseaux se trouvent entre eux dans une proportion déterminée. M. *Walter* ajoute que, conformément à ses observations, les petits cœurs ont moins de graisse que les grands, que leurs fibres musculeuses sont un peu plus relâchées, et leurs ventricules un peu plus élargis qu'ils ne devroient l'être, à proportion de leur grandeur. Parmi des milliers de cœurs qu'il a examinés, il n'en a trouvé que deux qui fussent de la grandeur de celui d'un bœuf. « Le premier, dit-il, étoit celui d'un homme fort âgé, qui étoit mort dans

un état de marasme. Les grands vaisseaux avoient entre eux la proportion convenable. La taille de cet homme étoit à peine de cinq pieds, et la force de son corps n'avoit été que médiocre. Le second cœur étoit celui d'un homme d'environ quarante ans. Il avoit cinq pieds (rhinlundiques) et neuf pouces. Ses os étoient forts, sa poitrine, en particulier, avoit beaucoup de force et de largeur. Depuis bien des années, cet homme avoit éprouvé de grandes anxiétés et de fortes palpitations : il mourut subitement d'apoplexie. » Une autre particularité, dans la conformation du système des vaisseaux, dans cet homme, étoit que l'aorte, à l'endroit d'où sortent l'artère carotide et la souclavière gauche, se rétrécissoit tout-à-coup, au lieu que l'artère pulmonaire s'élargissoit beaucoup. Cette circonstance offre, selon M. *Walter*, des moyens d'expliquer la cause des anxiétés, et des palpitations auxquelles cet homme avoit été sujet.

Il est ensuite question, dans ce Mémoire, de quelques variétés dans la division et dans la position des principales branches de l'aorte. Les variations les plus intéressantes, sont celles où l'artère souclavière droite traverse d'un coté à l'autre, et passe par dessus la trachée artère. Cette position peut exposer à un grand péril, comme le prouve l'observation suivante : « J'ai connoissance, dit M. *Walter*, d'un cas dans lequel un professeur en chirurgie, fort célèbre, faisant l'opération de la bronchotomie, à la fille d'un autre professeur pareillement renommé ; le succès fut si mal-

heureux, que la patiente mourut entre les mains de l'opérateur qui, comme on peut se l'imaginer, fut au désespoir de cette catastrophe. Avec cela, il ne pouvoit concevoir comment et pourquoi cette fille avoit pu mourir sur-le-champ, vu que, suivant lui, il n'étoit rien arrivé dans le cours de l'opération qui put produire cet effet. Il est donc tout-à-fait vraisemblable qu'une des grosses artères, qui sortent du tronc de l'aorte, avoit pris son cours par devant l'artère *aspera*, et avoit été coupée pendant l'opération, d'où devoit naturellement s'en suivre la mort prompte et subite de la patiente.»

Viennent des observations sur des ossifications, l'hydropisie, l'adhésion du péricarde au cœur, et sur cette maladie qu'on appelle *corvillosum*, *spinosum* ou *hirsutum*. Un cas très-rare, que l'auteur rapporte, concerne un homme mort à l'âge d'environ cinquante ans, tourmenté depuis plusieurs années d'anxiétés et de palpitations. A l'ouverture de son cadavre, on trouva le yentricule postérieur du cœur fort mince, et composé de fibres musculeuses relâchées, la pointe, en particulier, s'étendoit et formoit un large sac.

Les considérations et observations sur les stéatômes, les mélicéris et l'inflammation, tant du cœur même que du péricarde, terminent ce Mémoire. L'auteur rapporte, au sujet de cette dernière maladie, qu'il a rencontré un cadavre dont le péricarde étoit fort épais et rude au toucher : « ses vaisseaux, dit-il, étoient très-élargis, et, en général, il paroissoit fort inflammatoire. Aussi-tôt que je l'eus ouvert, poursuit-il, il en sortit

quantité de pus jaunâtre, mêlé avec du sang; et l'on put alors voir que le cœur étoit tout entouré de petites lames de matière purulente. Plus je détachai de ces lames et approchai du cœur même, plus celui-ci se montroit raboteux et rongé dans plusieurs endroits, le pus ayant pénétré sa surface, et s'étant insinué profondément entre les fibres musculeuses du cœur, dont il en avoit détruit plusieurs. Cette destruction avoit particulièrement attaqué le ventricule antérieur qui paroissoit non-seulement raboteux, mais qui avoit été tellement ramolli et rongé, qu'il s'y étoit fait deux grands trous, que de semblables couches d'un pus épais bouchoient, empêchant par-là que le sang entrât du ventricule antérieur dans le péricarde. »

VI°. *Sur le degré de chaleur que prennent en bouillant les dissolutions de différens sels; par* M. ACHARD.

Ce Mémoire, n'étant pas susceptible d'être analysé, nous en détacherons seulement quelques observations curieuses. Toutes les fois qu'on ajoute du sel commun, principalement du sel commun régénéré, il se fait un bouillonnement très-fort, qui élève l'eau considérablement. Le sel commun décrépité, dissous dans l'eau, augmente le degré de chaleur qu'elle reçoit en bouillant; et cette augmentation croît à proportion de la plus grande quantité du sel dissous. Le sel commun, non décrépité, au contraire, produit un effet opposé. Le sel commun, régénéré, augmente dans toutes

les proportions où il est ajouté à l'eau, le degré de chaleur qu'elle prend en bouillant, et cette augmentation s'accroît suivant la plus grande quantité de sel dissous dans l'eau. Le sel ammoniac augmente singulièrement le volume de l'eau. Les premières portions diminuent le degré de chaleur que l'eau peut recevoir; mais, ensuite, elle l'augmente peu-à-peu. Le sel de Glauber, en délitescence, l'augmente aussi, mais à un degré peu considérable, et les dernières portions, moins que les premières. Le tartre vitriolé n'excite qu'un léger bouillonnement. L'augmentation de la chaleur, par l'addition des premières portions, est inconstante; mais ensuite elle devient stable. Par l'addition du sel de nitre, l'eau ne bouillonnoit que foiblement, et n'acquéroit, en aucun temps, un degré de chaleur fixe. Le borax, calciné dans toutes les proportions où il est dissous dans l'eau, la rend incapable de recevoir un degré de chaleur aussi considérable que quand elle est pure. Les premières portions de sel sédatif n'apportent aucun changement au degré de chaleur de l'eau bouillante: les suivantes l'augmentent. L'alkali minéral rend l'eau susceptible d'acquérir, en bouillant, un plus haut degré de chaleur qu'elle ne prend étant pure. Le sel de tartre fait violemment bouillonner l'eau. La première portion augmente la chaleur; un certain nombre, des suivantes, la diminue; après quoi de nouvelles additions la font de nouveau augmenter, mais foiblement. Les premières additions de l'alun, ne produisent aucun changement; les sui-

vantes rendent l'eau moins capable de s'échauffer au même degré qu'elle fait lorsqu'elle est pure, et les dernières enfin, remettent les choses dans l'ordre naturel. Le sel d'Angleterre diminue la chaleur que l'eau prend en bouillant, et n'arrête point l'ébullition, en l'y ajoutant. La sélenite diminue également dans l'eau la faculté de prendre un certain degré de chaleur en bouillant. Une chose particulière au vitriol blanc, est, qu'une drachme de ce sel, ajoutée à une livre trois onces d'eau distillée bouillante, produit tout autant d'effet que sept drachmes qu'on y ajouteroit peu-à-peu. Cet effet consiste dans la diminution de la propriété de s'échauffer autant que l'eau pure. Le sucre de saturne, et le vitriol de mars, agissent, à quelques différences près dans les degrés, comme le borax, le sel d'Angleterre, &c. Le vitriol de cuivre n'apporte exactement aucun changement.

A ce Mémoire est joint une table qui facilite la comparaison des différens résultats de ces expériences.

VII°. *Expériences faites dans la vue de déterminer le rapport qui se trouve entre l'augmentation du volume de l'eau, et la quantité des sels de differente nature qu'on y dissout ; par* M. *ACHARD.*

Nous nous contenterons de rapporter ici le début de ce Mémoire. « L'on trouve dans presque tous les cours de physique, comme un fait parfaitement prouvé, que lorsqu'on dissout une substance saline dans l'eau, le volume de la solution est moindre

que celui de l'eau joint à celui du sel avant la dissolution; ce qui provient, à ce que l'on assure avec beaucoup de confiance, de ce que l'eau ayant des interstices, une partie du sel s'y loge, et remplissant de cette façon, un espace qui n'étoit occupé auparavant que par l'air que la nouvelle substance qui prend sa place en expulse, ne peut augmenter le volume de la solution, de façon qu'il n'y a que la partie du sel qui ne trouve plus de place dans les interstices que laissent entre elles les parties de l'eau qui, étant obligée de les écarter, augmente le volume. Cette opinion appartient au nombre de celles que la confiance que les physiciens ont mise dans la première personne qui l'a adoptée, semble avoir uniquement établie, et sans s'embarrasser de la vérité du fait, on le fait même servir de preuve de la porosité de l'eau.»

« Les différentes recherches expérimentales que j'ai déja faites, m'ayant engagé de n'admettre comme vrai que ce qui est constaté par l'expérience, et n'en trouvant pas qui prouve qu'une partie d'un sel ajouté et dissous dans l'eau, se loge dans ces pores, l'incrédulité me porta à me convaincre de la vérité par de nouvelles expériences décisives. C'est le récit des expériences, faites dans cette vue, qui sera le sujet de ce présent Mémoire.»

Ces expériences servent à réfuter l'opinion que l'auteur s'est proposé d'apprécier.

VIII°. *Extrait des observations météorologiques, faites à Berlin; par* M. *de* BEQUELIN.

BLANCARDS Arzney wissenschafftliches woerterbuch, *&c. &c.* *Dictionnaire de médecine d'ETIENNE BLANCARD, contenant non-seulement les termes techniques de la médecine, mais encore ceux de l'anatomie, de la chirurgie, de la pharmacie, de la chimie, de la botanique, avec leur explication, l'étymologie des mots tirés du grec, les synonymes hollandois, françois, anglois, &c. et une table complette, rédigée de nouveau d'après la dernière édition d'ISENFLAMM. On y a joint une histoire, par ordre alphabétique, des plus célèbres médecins, avec une notice de leurs principaux ouvrages, et d'autres additions ; 3 vol. in-8°. ensemble de plus de mille pages. A Vienne, chez* Wucherer, 1788.

2. Ce dictionnaire peut être utile, malgré les corrections trés-importantes, dont il auroit encore besoin. L'auteur M. *George-*

Erneste Klatten, en profitant du travail de *Blancard* et de M. *Isinflamm*, y a néanmoins fait des changemens, si considérables, que son dictionnaire peut être regardé comme un ouvrage qui lui est propre.

Prime linee di pratica, &c. *Principes élémentaires de la pratique médicale, trad. de l'anglois de* GUILLAUME CULLEN *; par* FRÉD. ROSSI, *professeur de chirurgie, avec beaucoup d'annotations.* Premier vol. *A Sienne, chez* Carli, 1788 *; in*-8°.

3. Les œuvres de médecine de *Cullen* se trouvent aujourd'hui traduits dans presque toutes les langues vivantes. La version italienne, que nous annonçons, a été faite sur l'original anglois, tel que l'auteur l'a publié à Edimbourg, en 1786. La plupart des notes sont celles que M. *Bosquillon* a mises dans sa version françoise.

La traduction italienne contiendra quatre volumes.

GALENS Fieberlehre, *&c. Doctrine de* GALIEN, *concernant les fièvres ; par* HURT SPRENGEL ; *in*-8°. *de* 204 *pag. A Breslau et Leipsick, chez* Meyer, 1788.

4. A la traduction de la doctrine des

fièvres de *Galien*, M. *Sprengel* a joint des remarques dont les unes ont pour objet de comparer les opinions des modernes avec celles de son auteur; et les autres, d'annoncer les livres de médecine qu'il se propose de publier.

Critical introduction to the study of fevens, *&c. Introduction critique à l'étude des fiévres, lue au collége des médecins pour les leçons gulstoniennes; par* FRANÇOIS RIOLLAY, *docteur en médecine, in*-8°. *A Londres, chez* Cadell, 1788.

5. C'est un tableau historique et critique des théories de la fièvre que M. *Riollay* présente ici. Après avoir exposé les doctrines d'*Hippocrate* et de *Galien*, il passe à celles de *Sydenham*, et considère la cause occulte de ce médecin. Il démontre ensuite, et même d'après les observations de ce célèbre observateur anglois, que la chaleur et le froid, ainsi que l'humidité et la sécheresse influent sur la nature de la fièvre, et même généralement sur sa forme particulière. La critique de *Sauvage* nous paroît au moins mal fondée, et M. *Riollay* ne rend pas justice à ce savant. Il expose, avec plus d'impartialité, les lumières que *Boerhaave* et *Hoffmann* ont répandues sur cette matière. Selon lui, la description de la fiè-

vre de M. *Cullen* n'est pas admissible, et ses divisions, aussi bien que son aitiologie, sont trop simples. M. *Riollay* pense que jamais la fièvre n'est essentielle, &c.

Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Nancy, le 8 mai 1789, *sur la question suivante :* 1°. Assigner, dans la circonstance présente, (*au mois de janvier* 1789) quelles sont les causes qui pourroient engendrer des maladies; 2°. Déterminer quel sera le caractère de ces maladies, à l'époque où les vents du midi et du couchant nous rameneront un temps pluvieux, ou moins froid; 3°. Indiquer les moyens préservatifs et curatifs de ces maladies. *Par M* BOUFFEY, *docteur en médecine, médecin-consultant de* MONSIEUR, *et associé régnicole de la Société royale de médecine, à Argentan. A Paris, chez* Croullebois, *libr. rue des Mathurins,* 1789; *in-8°. de* 56 *pages.*

6. Rien de plus louable que la sollicitude

patriotique de l'Académie royale des sciences de Nancy, qui craignant que le froid rigoureux de l'hiver ne fut suivi de maladies, a desiré qu'on indiquât de quelle nature elles pourroient être, &c.; et a proposé un prix au meilleur Mémoire qui lui seroit envoyé (*a*). Comme ce sujet étoit important, elle n'a pas voulu s'en rapporter à ses lumières seules. Elle a donc invité le collége royal, et la Faculté de la même ville, de s'unir à elle pour juger conjointement les divers Mémoires envoyés au concours. Parmi le grand nombre de bons écrits, qu'elle a reçus sur ce sujet, celui de M. *Bouffey* a remporté le prix. Nous allons tâcher d'en donner une idée:

L'auteur commence par rappeler que l'influence des saisons, sur l'économie animale, imprime, aux maladies qui leur succèdent, un caractère plus ou moins tranchant, selon le degré et l'intensité de la saison qui les a fait naître. Mais ce n'est pas toujours, dit M. *Bouffey*, lorsque cette température domine qu'on en aperçoit mieux les effets. C'est lorsqu'elle cesse d'avoir lieu que les résultats en deviennent frappans, sur-tout si l'état de l'atmosphère change subitement, et ne passe point par gradation à une température opposée. Cette vérité, annoncée par le père de la médecine, n'a point échappé aux observateurs qui ont marché sur ses traces, et que leur génie semble avoir ga-

(*a*) Le programme de l'Académie de Nancy, a été inséré dans ce Journal, cahier de janvier de cette année 1789.

renti des erreurs de leur siècle. M. *Bouffey* expose donc les changemens qui surviennent dans les fonctions organiques, lorsque l'atmosphère garde long-temps une température froide et sèche, et passe subitement à une température pluvieuse ou moins froide.

Pour expliquer les phénomènes de la transpiration insensible, les variations qu'elle éprouve, et les changemens qui en résultent dans l'exercice des facultés organiques, il faut, dit-il, admettre un balancement d'actions et de réactions entre la peau et les entrailles. *Hippocrate* avoit indiqué cette correspondance, que *Bordeu* a mise dans un plus grand jour; elle trouve à chaque pas son application et ses preuves. On doit regarder également, comme une vérité, que la peau n'est point une enveloppe passive, un filtre sans action qui laisseroit transsuder la rosée à laquelle elle doit fournir un passage, et que d'autres puissances y conduiroient. La sensibilité qu'elle présente dans tous les points de sa surface, la constriction que lui font éprouver le froid subit, le chatouillement, la frayeur, un récit qui saisit vivement l'ame, l'élasticité qu'elle reçoit des vents septentrionaux, des bains froids, des frictions sèches, les effets des étincelles électriques, sont autant d'attributs de son organisation. De la correspondance et de l'antagonisme, perpétués entre l'organe extérieur et l'organe intérieur, de l'action et de la réaction réciproque de ces organes, il suit que la peau ne pourra acquérir plus d'élasticité, sans

que l'action de l'organe intérieur s'en trouve augmentée, et par la même raison, cette action diminuera, si la peau vient à tomber dans le relâchement et l'atonie.

C'est sur ces principes que M. *Bouffey* examine les effets sensibles d'une température durable sur le corps humain, et pour ne rien omettre de tout ce qui peut concerner son sujet, il examine d'abord quel étoit l'état de nos organes lorsqu'ils ont reçu l'impression des grands froids qui viennent d'avoir lieu. Il le déduit de l'air chaud et humide qui a régné pendant une partie de l'été et au commencement de l'automne.

Cette constitution de l'atmosphère diminue la force des organes intérieurs et extérieurs, leur réaction devient languissante. La constitution boréale, au contraire, augmente l'énergie de la peau, elle renvoie une portion de l'humeur transpirable vers l'intérieur, ou du moins, elle oppose une plus grande résistance aux efforts excréteurs qui la dirigent du centre à la circonférence. Il s'ensuit une diminution plus ou moins considérable, d'une excrétion qui surpasse, elle seule, toutes les autres excrétions réunies. Cette rosée perspirable sera donc surabondante, si la nature ne s'en débarasse par quelque autre voie. Mais, pour cela, il faut que l'action des organes internes augmente proportionnellement à la résistance de l'organe extérieur; sans quoi l'equilibre ne pourroit avoir lieu, et l'humeur de la transpiration, restée en arrière, faute d'une force suffisante pour être expulsé, donneroit lieu à la congestion.

C'est sur-tout dans la poche abdominale du tissu cellulaire que se forme cette congestion, sans que, pour cela, les autres départemens en soient garantis. Cette congestion sera proportionnelle à la supériorité que l'organe du dehors a acquise sur celui du dedans. Ainsi, plus la peau reste long-temps contractée, plus elle offre de résistance à ses antagonistes, et plus l'ordre de leurs mouveniens devient embarrassé, s'ils ne peuvent le remettre en équilibre avec elle.

Tel est, selon M. *Bouffey*, l'effet d'une constitution sèche et froide long-temps permanente. Il ne s'en tient pas là, il examine ensuite ce qui arrivera; le corps étant disposé, comme il vient de le dire, quand une atmosphère moins propre à resserrer les fibres cutanées survient; pour lors, la nature, tendant toujours à rétablir l'ordre dans ses fonctions, livre le corps à une sorte d'orgasme, et les humeurs sont exportées vers la circonférence. Ce que l'auteur prouve par le caractère des maladies du printemps. Toutes, dit-il, annoncent l'irruption des humeurs sur les divers points aboutissans du tissu cellulaire, leur direction vers la peau, et la dégénérescence acrimonieuse que leur séjour, à l'intérieur, leur a fait contracter. Cette révolution se trouve consignée dans un aphorisme d'*Hippocrate*, que M. *Bouffey* cite.

La succession de températures opposées, continue M. *Bouffey*, est trop conforme à l'histoire météorologique de l'année qui vient de s'écouler, pour ne pas nous aider

à reconnoître les désordres pathologiques qu'a dû causer la température constamment sèche et froide qui a régné depuis le mois de novembre jusque vers la fin de janvier, et nous faire pressentir les formes sous lesquelles ils se manifesteront aux approches d'une température moins rigoureuse et plus humide.

Il résulte, de là, que la diminution de la transpiration occasionnée par le froid, compliquée avec l'affoiblissement que les organes intérieurs ont contracté par l'humidité et la chaleur de l'été, ont produit une surchage humorale sur les entrailles, et sur tous les viscères intérieurs. De l'inertie et de l'engouement des entrailles, M. *Bouffey* déduit plusieurs maladies qui ont été fort communes en Normandie.

Cette inertie organique des vicères abdominaux, s'est encore accrue par la quantité de fruits, la disette d'ancien cidre, et par l'usage prématuré des cidres nouveaux, dont le froid a retardé ou suspendu la fermentation.

D'après ces détails, parfaitement exposés, M. *Bouffey* présente le résultat suivant: Congestion humorale, inertie des facultés organiques, affoiblissement du genre nerveux; voilà la triple source des maladies que l'on a dû attendre, et que plusieurs causes accidentelles peuvent développer et modifier diversement. Pour les assigner avec plus d'ordre, il reprend les vices ou défauts des six choses non naturelles, c'est-à-dire, de l'air, des alimens, du sommeil, du mouvement, des passions et des excrétions.

Nous avons cru nous étendre sur les vues médicinales de M. *Bouffey*; mais nous ne le suivrons point si exactement dans l'application qu'il fait des mauvaises dispositions qui ont dû naître des abûs forcés ou volontaires de ces causes occasionnelles de maladies, et qui, se réunissant avec les autres dispositions ci-dessus énoncées, ont développé leur énergie et leur caractère. Ce que M. *Bouffey* annonçoit à la fin de janvier et au commencement de février, s'est trouvé confirmé par l'observation. Les maladies, qui ont régné depuis la révolution arrivée dans l'atmosphère pendant le mois de février, et qui ont été mortelles à beaucoup de pauvres, à des vieillards et aux infirmes, ont eu le caractère annoncé par M. *Bouffey*; c'étoit principalement des péripneumonies catarrhales et catarro-bilieuses.

Il indique ensuite les moyens préservatifs et curatifs des maladies dont il a déterminé les causes.

La cure préservative ayant, dit-il, pour objet d'écarter ou de détruire la disposition à la maladie, elle ne peut se confondre avec la curation, proprement dite, dont le but est de combatre la maladie elle-même, lorsqu'elle s'est manifestée.

La première, plus simple et à la portée de tout le monde, ne demande, de la part des hommes de l'art, que quelques conseils faciles à suivre. La seconde, susceptible de modifications infinies, que le *tact* seul du praticien peut saisir et régler, emploie des moyens variés, dont le choix regarde le

ministre de la nature. Nous ne pourrons donc nous permettre, dit M. *Bouffey*, relativement à cette dernière, que des réflexions générales et des aperçus conditionnels ; mais nous tâcherons en même temps que ces reflexions puissent servir à tracer le traitement particulier que pourroit exiger chacune des maladies que nous avons assignées.

On sait qu'un régime exact, relatif à la constitution de chaque individu, et la saison qui domine, diminueroit beaucoup le nombre des maladies qui affligent l'humanité.

Dans les circonstances présentes, dit-il, un air sec, et pas trop échauffé; des vêtemens qui nous mettent à l'abri de l'influence du froid et de l'humidité, des alimens secs, et pris en quantité modérée; des boissons légères et toniques, un exercice et un travail convenable, des frictions sèches sur tout le corps, un sommeil proportionné aux fatigues du corps et de l'esprit, des passions gaies, seront le moyen de prévenir les mauvais effets de la constitution de l'atmosphère.

M. *Bouffey* examine si la saignée peut être utile, il expose parfaitement l'état du pouls qui l'indique, et il conclut que, dans les circonstances présentes, on ne doit recourir à ce moyen qu'avec circonspection, et seulement pour rendre les mouvemens organiques plus libres et plus marqués. Il expose, d'une manière claire, ce que c'est que la pléthore vraie, et la pléthore fausse. Ses réflexions sur l'usage des purgatifs, dans la vue de se garantir des maladies

régnantes, sont aussi de la plus grande sagesse et de la plus exacte vérité. Les purgatifs, dit-il, dans les circonstances présentes, offrent des secours d'une utilité bien générale. Les tempéramens pituiteux, les gens oisifs et accoutumés à la bonne-chère, doivent sur-tout employer ce moyen de se désempâter les entrailles; mais pour le faire avec plus d'avantage, ils doivent être donnés à doses brisées, pour ne point exciter des évacuations copieuses; c'est dans cette vue qu'on emploie, avec succès, la rhubarbe unie à la crême de tartre et au quinquina. M. *Bouffey* donne également des moyens curatifs pour toutes les affections qu'il a désignées Il termine, son excellent Mémoire, en observant que, dans les circonstances actuelles, on ne peut proposer que des conseils généraux, propres à rappeler aux praticiens les principes d'observation qui doivent les guider.

A cet extrait, nous ajouterons que la Société royale de médecine de Paris, vient de proposer la même question sur les effets du froid de l'hiver dernier, et sur les maladies qui en ont été la suite.

L'Académie de Nancy se glorifiera d'avoir prévenu son zèle sur l'intérêt public.

PLOUQUET von der unblutigen abnehmung der glieder, *&c. Sur l'amputation non sanglante des membres; par le docteur* GUILLAUME

GOTTFRIED PLOUQUET; *in*-8°. *de* 60 *pages. A Tubingue, chez* Heerbrandt, 1786

7. Nous avons rendu compte dans le lxv volume de ce Journal, pag. 153, de l'opuscule de M. *Wrabetz*, intitulé *Histoire d'un humerus gangréné à la suite de l'opération d'un anévrisme faux, faite selon les régles de l'art, et amputé sans le secours du tranchant*, &c. C'est cette même opération qui a donné lieu à la brochure que nous annonçons. Sans répéter ici ce que nous avons dit (dans le volume cité,) nous allons présenter un résumé des avantages et des inconvéniens propres à cette manière d'opérer, d'après M. *Wrabetz*, et M. *Plouquet*.

Les avantages de cette méthode, sont suivant M. *Wrabetz*; 1°. qu'elle inspire moins d'horreur au malade, que celle qui se fait avec le tranchant; 2°. qu'il n'y a point d'hémorrhagie à craindre, ni durant, ni après l'amputation; 3°. que la douleur, bien que de plus longue durée, est moindre, et que le malade s'y habitue peu-à-peu; 4°. que l'inflammation cesse plus promptement; 5°. que la suppuration s'établit plutôt et ne dure probablement pas si long-temps; 6°. qu'on peut éviter la saillie de l'os, attendu qu'on est le maître de le scier aussi près des chairs qu'on le veut.

Les inconvéniens, suivant *Plouquet*, sont 1°. que la gangrène attaque plus promptement un membre ainsi serré par la ligature, et étend plus loin ses ravages; 2°. que la

douleur est incontestablement très-grande et presque insupportable ; 3°. que le lien imbibé d'une liqueur caustique, peut couper les vaisseaux sanguins avant que leur cavité soit obliterée, d'où peuvent résulter des hémorrhagies dangereuses ; 4°. que l'irritation prolongée, et la suppuration doivent entraîner la perte des forces et la fièvre ; 5°. qu'on ne peut mettre en pratique cette méthode que sur des membres amaigris et exténués ; 6°. qu'elle est impraticable sur ceux où il y a deux os, savoir les avant-bras et les jambes ; 7°. qu'elle ne convient pas dans les cas où il faut promptement emporter le membre malade ; 8°. qu'elle ne dispense pas d'avoir recours aux instrumens (la scie) et ne présente pas de facilité pour donner une forme favorable au moignon.

Il paroît donc plus que probable que les malades préféreront une douleur plus forte (ce qui toutefois n'est pas bien décidé), mais de peu de minutes, et des souffrances peut-être un peu moindres, mais toujours très-violentes, et d'une durée infiniment plus longue.

SOEMMERING von hirn und ruckenmarck, *&c. Sur le cerveau et la moëlle épinière ; par S.* THOM. SOEMMERING. *A Maïence, chez* Winkopp *et Comp.* 1788.

8. Depuis douze ans M. *Soemmering* a fait

une étude particulière du cerveau et de la moëlle épinière. Il y a dix ans qu'il publia une dissertation sur ce sujet, et depuis ce temps il n'a cessé de s'occuper avec un soin et un zèle infatigables de tout ce qui peut contribuer à répandre des lumières sur une partie si importante de l'anatomie. Il a examiné avec la plus grande attention les crânes tant d'hommes que d'animaux qui se rencontrent dans les plus célèbres collections de l'Europe : il a disséqué lui-même cent trente-quatre cerveaux humains, et cent trente-six cerveaux d'animaux rares. Il a publié des dissertations sur chaque point en contestation, il a fait un recueil immense d'observations, il a compulsé tous les ouvrages interessans relatifs à la conformation du cerveau, il a passé des nuits entières à méditer sur ce viscère, et à digérer sa matière avant de donner au public cet écrit peu étendu pour le volume, mais de la plus grande importance pour les choses. C'est le cerveau de l'homme adulte, c'est-à-dire dans sa plus grande perfection, qui fait exclusivement le sujet du texte. Les notes renferment les éclaircissemens puisés dans l'anatomie comparée. L'auteur a eu le plus grand soin de citer ses autorités, et lorsqu'il ne produit pas ses garans, ses assertions sont fondées sur une observation répétée et portée jusqu'à l'évidence. Presqu'uniquement attaché aux faits, ce n'est que rarement qu'il hasarde des conjectures; mais elles sont si heureuses qu'on est tenté de les admettre pour des vérités. M. *Soemmering* a supprimé, avec raison, toutes les déno-

minations absurdes et indécentes, et s'est fait un devoir de n'employer que les noms les mieux choisis, les plus courts, et en même temps les plus expressifs. Il rend justice aux gravures exécutées sous la direction de M. *Vicq-d'Azyr*, reconnoît leur supériorité sur toutes les autres ; sans cependant les regarder comme parfaites. Il auroit même entrepris de les donner avec les corrections qu'il croit nécessaires, s'il avoit trouvé à Mayence des artistes capables de les exécuter ; à leur défaut il s'est contenté d'indiquer les changemens à faire, et les lacunes à remplir dans les tables de M. *Vicq-d'Azyr*, enfin il a eu soin de faire mention des auteurs qui, pour tels objets déterminés, méritent la préférence. Nous n'entrerons pas dans les détails relatifs à l'ouvrage même; ce que nous venons d'en dire, d'après la préface, pouvant suffire pour en faire apprécier le mérite.

Dissertatio medica sistens momenta quædam circà sexus differentiam. *Par* ADOLPHR FRED. NOLDE, *du duché de Mecklenbourg, doct. en médecine et chirurgie. A Gottingue ; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire*, 1788; *in*-8°. *de* 31 *pag.*

9. Après avoir exposé les sentimens d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Paaw*, de *Buffon* et de

M. *Roussel* sur la génération, la formation du fœtus et des deux sexes, M. *Nolde* donne ses réflexions particulières sur ces mystères de la nature.

Wie frauenzimmer, &c. &c. *Moyens de procurer aux mères des enfans beaux et sains, en se conservant à elles-mêmes ces avantages; par M. G. FR. HOFFMANN, chirurgien. A Francfort sur le Mein, chez* Yuger, 1788; *in*-8°. *de* 195 *pag.*

10. Il seroit à desirer, dit M. *Hoffmann*, que les jeunes personnes du sexe, celles surtout d'un rang supérieur, qui sont sur le point de se marier, connussent les devoirs de cet état, et qu'on les instruisit de ce qu'elles doivent observer pour entretenir leur santé, dans l'état de grossesse, et pour conserver le fruit qu'elles doivent porter.

En s'exprimant ainsi, M. *Hoffmann* annonce le but qu'il s'est proposé en composant cet ouvrage. Il l'a divisé en treize chapitres.

Il traite dans les cinq premiers, de la grossesse, des signes auxquels on la reconnoît, du régime qu'elle exige relativement aux alimens, aux boissons, du repos et du mouvement, de la veille et du sommeil.

Le sixième chapitre traite de la manière

dont il convient aux femmes enceintes de s'habiller.

Le septième, des saignées, des purgations et autres remèdes.

Le huitième, des secrétions naturelles.

Le neuvième, des passions de l'ame.

Les dixième et onzième, des soins de propreté, ainsi que des visites, des occupations, des lectures qu'on peut se permettre.

Le douzième, des fausses couches.

Le treizième, des signes qui annoncent l'accouchement et des soins que les femmes se doivent à elles-mêmes. Cet écrit est court, mais il peut être très-utile.

Ricerche fisiche sopra la fermentazione vinosa, *&c. &c. Recherches physiques sur la fermentation vineuse, présentées au concours pour l'année* 1787, *par le P.* JEAN-BAPT. DE SAINT-MARTIN, *et honorées de l'*accessit *par l'Académie royale des Géorgophiles de Florence; in-*8°. *de* 112 *pages. A Florence, chez* Carlieri, 1787.

11. L'hygiène et l'économie rurale, peuvent tirer de grands avantages des recherches, sur la fermentation vineuse, et quoique le père de *Saint Martin*, ne la considère

qu'en chymiste et en économe, son ouvrage n'en mérite pas moins notre attention. Des expériences nombreuses, et répétées sont la base de sa doctrine, et s'il n'a pas par tout atteint le dégré de perfection auquel on aspire; si le voile qui dérobe à nos regards les procédés secrets de la nature, lui est encore resté en partie impénétrable, c'est que, dans les connoissances humaines, rien n'est parfait. L'auteur, avant d'entreprendre son travail, s'y est préparé par l'étude de la plupart des ouvrages, qui ont rapport à son sujet; et des lumières qu'il a puisées dans cette lecture, réunies à celles qu'il s'est procurées par les expériences qu'il a faites, est résulté cette production, que nous allons faire connoître un peu plus en détail.

Le père de *Saint-Martin*, a soumis à ses expériences, tant le moût non fermenté, que le moût fermenté. Dans ce dernier il n'a point reconnu de matière sucrée, d'acide du sucre, d'acide extractif, (nom qu'il donne à l'acide tartareux) ni de gaz inflammable. La quantité d'air fixe, de terre et d'alkali fixe y a été moindre que dans le moût non fermenté; mais en revanche il contenoit de l'esprit de vin et plus d'eau.

Le moût non fermenté paroit à l'auteur, être privé de tartre. Selon lui ce sel ne se forme que dans le vin, où il se précipite à mesure qu'il se compose.

Quel que puisse être le concours de circonstances favorables à la fermentation, le père de *S. Martin*, assure qu'il n'a jamais pu exciter ce mouvement, dans une solu-

tion de sucre à moins d'y ajouter du tartre. Il donne ensuite la théorie de la chaleur qui accompagne le développement du mouvement fermentatif: il adopte les principes de M. *Crawford.*

Après avoir observé que l'esprit-de-vin, forme un puissant obstacle, à cete fermentation insensible, qui consume peu-à-peu la matière du sucre, il indique les qualités, que doit avoir un vignoble pour produire du bon vin; quelles sont les causes physiques qui alterent ou améliorent la qualité du vin; quels sont les rapports de gravité spécifique du moût à celle de l'eau; quel est le meilleur engrais pour la vigne; il propose un moyen de donner une qualité supérieure au vin, ou, pour mieux dire, il enseigne un procédé de préparer un vin aussi bon que la nature du raisin peut jamais le permettre. Voici comme il veut qu'on s'y prenne pour cet effet. On fera sécher les raisins sur des nattes, avec la précaution de les garantir de la gelée; on aura grand soin d'éplucher tous les grains gatés; on laissera ainsi les raisins jusqu'au mois de mars, époque à laquelle on en exprimera seulement le jus.

Nous remarquerons encore que le pere de *Saint-Martin*, a reconnu que le vin provenant de vieux-seps est plus généreux, que celui qui vient de jeunes plants; que l'air fixe et l'esprit-de-vin, donnent de la force au vin et le rendent propre au transport; enfin qu'en saturant des vins éventés d'air fixe, on leur rend leur première qualité.

Del nitro minerale, *&c.* C'est-à-dire, *Du nitre minéral, mémoire historique et physique ; par M. l'abbé* FORTIS *; in-8°. de 77 pages, sans nom du lieu de l'impression,* 1787.

12. Il y a quelques annés que M. l'abbé *Fortis*, a découvert à Molfetta, du nitre fossile et qu'il est parvenu à le faire exploiter. Cette entreprise, n'a pas réussi aussi bien qu'elle auroit pu, parce que, contre l'avis de l'auteur, on a fait usage d'une eau chargée de sel commun pour lessiver la terre nitreuse. L'objet de cet opuscule est donc, de prouver que cette manipulation vicieusc, est la cause de la non réussite de cette exploitation ; que nombre d'auteurs accrédités ont parlé de nitres naturels, qu'on a trouvés soit dissous dans l'eau, soit mêlés à différentes terres et pierres. M. l'abbé *Fortis* nous apprend encore qu'il a rencontré à Baja, de l'alkali minéral mêlé avec du sel de Glauber, et rappelle que *Constantin*, *Porphyrogenete* et *Leon*, font déjà mention de la poudre à tirer ; qu'il existe dans la bibliothèque du roi à Paris, un manuscrit du huitième siècle, intitulé *περι των πυρων*, dans lequel on lit la manière de préparer cette poudre. Il observe enfin, que toute la Pouille et toute la Calabre, sont très-riches en salpêtre, et qu'en 1550, l'exportation de ce sel rapportoit 2000 ducats à la chambre royale.

Manuel de botanique à l'usage des amateurs et des voyageurs ; contenant les principes de botanique, l'explication du systême de LINNÉ *; un catalogue des différens végétaux étrangers ; les moyens de transporter les arbres et les semences ; la manière de former un herbier, &c. A Paris, chez* Prault ; *et se trouve à Nancy, chez* Beaurain, 1787 ; *in*-8°. *de* 88 *pages, avec huit planches, par M.* LE BRETON, *de l'Académie royale d'Upsal, correspondant de la Société royale d'agriculture de Paris.*

[13. L'ouvrage de M. *Le Breton* est un abrégé élémentaire. Après avoir démontré l'utilité des méthodes, pour étudier avec succès la botanique, il expose les termes d'usage en botanique, avec leur signification ; une explication succinte, claire et précise, de la méthode sexuelle de *Linné*. Des moyens certains, commodes et peu dispendieux], pour transporter les graines et les plantes des Indes, dans le meilleur état possible ; la manière de former des herbiers ; une façon sure d'enlever les jeunes

plantes, qui doivent être transplantées dans nos îles méridionales. ou dans celles d'Amérique; le catalogue des plantes des grandes Indes et de l'Amérique, dont-il seroit avantageux d'avoir des semences, des pieds vivans, ou au moins des échantillons secs. Souvent aux noms latins, ou de toute autre langue, M. *Le Breton*, y a ajouté leur signification en françois, avec une notice sur l'usage de chaque végétal et l'indication de son pays natal. Le précis de diverses observations, sur la réproduction des plantes, l'indication des découvertes les plus importantes que les modernes ont faites sur cette matière.

Nous recommandons aux commençans l'usage de ce manuel. La *Philosophie botanique de Linné*, y est expliquée; l'exemple est toujours ajouté à chaque article.

Parmi les végétaux des Indes orientales et de l'Amérique méridionale, qu'il seroit avantageux de posséder dans notre climat, M. *Le Breton* indique;

Le Chanvre indien. Les feuilles et les semences de cette plante, sont en usage pour délivrer des grandes douleurs. Il croît, à Amboine.

La Scutellaire tierce. Cette plante est fort en usage en médecine, sur-tout contre la dysurie et la gonorrhée. On la trouve dans le territoire de Ternate.

L'Herbe du Paraguai. Les Espagnols croient trouver dans cette herbe un remède ou un préservatif contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive et diurétique, et il paroît certain qu'elle produit

produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que celui de procurer le sommeil, à ceux qui sont sujets à l'insomnie, et de réveiller ceux qui tombent en léthargie; d'être nourrissante et purgative, &c.

Le Ginseng. On attribue à cette plante la propriété de prolonger la vie, et de noircir les cheveux gris. Il suffit d'en boire quelque temps en infusion : elle est indigène à la Chine

L'Igname. Cette plante est nourrissante, facile à digérer, et peut servir de pain, si on la mange avec de la chair. On la trouve sur la côte occidentale de l'Afrique.

Le Caret d'Amboine. La décoction de ses racines et de ses tiges, prise en boisson, est un spécifique contre l'impuissance et contre les humeurs malignes, dans la gonorrhée.

Ce manuel curieux et utile, est terminé par la liste des arbres de haute futaie, dont on peut tirer des graines de l'Amérique Septentrionale, et qu'on pourroit employer avec avantage pour repeupler nos forets.

ANNONCES DE LIVRES.

CAROLI LINNÆI entomologia, faunæ suecicæ descriptionibus aucta, D. D. SCOPOLI, GEOFFROY, DE GEER, FABRICII, SCHRANK, &c. speciebus vel in systemata non enumeratis, vel nuperrimè detectis, vel speciebus

Galliæ australis locupletata, generum specierumque variarum iconibus ornata, curante et augente CAROLO DE VILLERS. Lugduni, 1789, 4 vol. in-8°. figuris, sumptibus PIESTRE et DE LA MOLIERE, et Parisiis, apud CROULLEBOIS, bibliop. *viâ*, dite *des Mathurins*, n°. 32. *Prix des quatre vol. in-8°. brochés, avec un petit vol. in-4°. contenant les figures, 36 liv.*

MAXIMILIANI STOLL, s. c. r. m. cons. nosocomii SS. Trinit. physici ordinarii et prof. prax. medicæ p. o. pars quarta et quinta rationis medendi in nosocomio pract. vindobonensi. Viennæ Austriæ, 1789, edidit et præfatus est JOSEPHUS EYEREL; *2 vol. in-8°.; se trouve à Paris, chez* Croullebois, *libr. rue des Mathurins. Prix 9 liv. broc. On trouve aussi chez le même lib.* Croullebois, *les trois premières parties du même ouvrage, à 6 liv. 12 sous, broché, et tous les autres ouvrages de STOLL détaillés au commencement de la quatrième partie du* Ratio medendi.

Recherches sur les vapeurs ; par M. BRESSY, docteur en médecine de l'université de Montpellier. A Londres ; et se trouve à Paris, chez Croullebois, *libraire, rue des Mathurins ;* Planche, *libr. rue de Richelieu-Sorbonne ; in-8°. de* 141 *pag.* 1789. *Prix* 1 *liv.* 16 *sous broché.*

PRIX

Distribués et proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 1er *septembre* 1789.

PRIX DISTRIBUÉS.

I. *Maladies contagieuses.*

La Société royale de médecine avoit proposé, dans la séance publique du 11 mars 1783, pour sujet d'un Prix de la valeur de 800 livres, la question suivante :

Exposer quelles sont les maladies qu'on peut regarder comme vraiment contagieuses ; quels organes en sont le siége ou le foyer, et par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre.

Le vrai sens de la question n'ayant point été saisi dans les Mémoires envoyés au concours, la distribution de ce Prix avoit été différée dans les séances du 15 février 1785, et du 28 août 1787. Aucun des Mémoires reçus, depuis cette époque, n'ayant rempli les conditions du programme, la Société s'est vue, avec regret, forcée de retirer cette question, espérant que ceux des médecins, soit régnicoles, soit étrangers, qui auront fait des recherches analogues, voudront bien les lui communiquer. Elle leur distribuera des Prix d'encouragement proportionnés au mérite de leur travail.

II. *Sur le Pus.*

La Société avoit proposé, dans sa séance publique du 28 août 1787, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer la nature du pus, et indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.

Parmi les Mémoires envoyés à ce concours, dont aucun n'a mérité le Prix, la Société en a distingué un qui a été adressé avec cette épigraphe :

. . . . . *Fas sit mihi visa referre.*

La partie pratique et expérimentale de cette dissertation méritent des éloges, mais elles ne sont pas assez complettes pour résoudre la question. L'auteur de ce Mémoire, est M. *Cusson*, vice-professeur de botanique dans l'Université de médecine de Montpel-

lier. La Société lui a accordé, comme Prix d'encouragement, une médaille de la valeur d'un jeton d'or, et en même-temps elle a arrêté que le même programme seroit proposé de nouveau, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, qui sera distribué dans la séance publique du carême de l'année 1791. Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

III. *Alaitement artificiel.*

La Société desirant de réunir toutes les connoissances acquises par l'expérience, sur l'alaitement artificiel des enfans nouveaunés, afin de présenter, sur ce sujet, au public, un ensemble de faits que rien ne puisse contredire, a rédigé un programme qui a été lu dans la séance publique du 12 février 1788, et qui a été aussitôt envoyé aux associés et correspondans de la compagnie, soit régnicoles, soit étrangers. Elle leur a demandé *quel plan ils ont suivi ou vu suivre dans les essais d'alaitement artificiel, dont ils ont été témoins; quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, soit pendant qu'ils se portoient bien, soit pendant qu'ils étoient malades; quelles ont été leurs maladies; quel a été le résultat de la mortalité, & à quelle cause on l'a attribuée; si c'est à la nourriture artificielle même, ou à des causes qui lui étoient étrangères, tels que la maladie vénérienne, l'entassement des enfans, ou le muguet.*

Ce Prix, de la valeur de 2000 livres, dû à la bienfaisance de M. *de Crosne*, alors lieutenant-général de police, devoit être

distribué sous la forme de médailles d'or de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés à ce concours.

Jamais aucun de nos programmes n'a fixé l'attention d'un plus grand nombre de médecins. La Société a divisé les Mémoires qu'elle a reçus en réponse à cette question en quatre classes.

Les Mémoires qui appartiennent à la première classe, riches d'un grand nombre de faits, présentent des vues nouvelles, des parallèles intéressans, & des résultats heureux. Ils ont le double mérite de répondre directement à toutes les parties de la question, et d'être rédigés avec beaucoup d'ordre et de clarté. Ces Mémoires sont au nombre de quatre. La Société a adjugé à chacun de leurs auteurs, une médaille d'or, de la valeur de 300 livres.

Le premier, intitulé *de recens natorum artificiali nutritione lucubratio*, et portant cette épigraphe : *beatus ille qui misertus pauperis*, &c. a été envoyé par M. *Iberti*, docteur en médecine, résident à Edimbourg.

Le second, remis avec l'épigraphe suivante :

Heu miserande nothe! amissâ qui matre relictus,
Ubere ab externo, vitia sæpè bibis.

est de M. *Jurine*, ancien chirurgien de l'hôpital-général de Genève, et résident dans cette ville.

Le troisième, intitulé *manière nouvelle d'élever artificiellement les enfans nouveau-nés*, a été envoyé par M. *Percy*, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et associé

régnicole de l'Académie royale de chirurgie.

Le quatrième est de M. *Hervet*, maître-ès-arts, et chirurgien de MONSIEUR, frère du Roi, à Mondoubleau.

Les Mémoires de la seconde classe, contiennent des recherches faites avec beaucoup de soin, dans des pays où l'alaitement artificiel est en usage, avec l'exposé des circonstances qui rendent cette pratique plus ou moins heureuse. On y trouve des remarques très-judicieuses, qui prouvent que les auteurs de ces Mémoires, ont suivi et observé attentivement les divers procédés de l'alaitement artificiel.

Ces Mémoires sont au nombre de cinq. La Société a décerné à chacun de leurs auteurs, une médaille d'or de la valeur de 100 livres.

Le premier de ces Mémoires a été remis par M. *Guégot-de-Traoulen*, docteur en médecine, à Ingrande, dans le bas-Anjou.

Le second est de M. *Dufau*, docteur en médecine, à Dax.

Le troisième, portant cette épigraphe: *dum lactant, mactant*, est de M. *Dufour*, docteur en médecine, à Noyon.

Le quatrième, est de M. *Degland*, maître en chirurgie, résident à Lille.

Le cinquième, envoyé avec cette épigraphe: *quibus tantò magis omnis observatio necessaria est, quantò magis obnoxia offensis infirmitas est.* Cels. lib. 1. in præf. est de M. *Strack*, professeur de médecine à Mayence.

La troisième classe comprend des Mémoires dans lesquels la Société a remar-

qué soit des recherches particulières sur quelques-uns des points du programme, soit un petit nombre de faits intéressans, présentés avec méthode, soit des rapprochemens utiles. Ces Mémoires sont au nombre de six. La compagnie a décerné à chacun de leurs auteurs une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Le premier de ces Mémoires a été envoyé par M. le chevalier *de la Coudray*, résident aux Sables d'Olonne, et l'un des députés aux états-généraux. Le deuxième, par M. *Maron*, maître en chirurgie, à Sompuis, en Champagne; le troisième, par M. *le Brun*, maître en chirurgie, à Vandœuvre; le quatrième, par M. *Germignac*, docteur en médecine, près Uzerche; le cinquième, par M. *Robineau*, maître en chirurgie, à Dourdan; le sixième, par M. *Lambron*, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, à Orléans.

Dans la quatrième classe sont rangées des observations particulières, dont les détails sont curieux et dignes d'être conservés. Plusieurs sont dues à des pères tendres et éclairés, qui ont tracé, avec reconnoissance, les méthodes aux succès desquelles ils doivent la conservation de leurs enfans. La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable de ces observations particulières, qui sont au nombre de six.

La première a été envoyée par M. *Bonin*, médecin à Clisson, en Bretagne; la seconde a été adressée de Caen, avec cette épigraphe : *Artem experientia fecit.* L'auteur est invité à se faire connoître. La troisième

est de M. *Sacombe*, chevalier de l'ordre du mérite; la quatrième est de M. *Pallet*, avocat au parlement, &c. résident à Bourges. La cinquième est de M. *Renou*, maître en chirurgie à Fougères; et la sixième, de M. *Moulet*, docteur en médecine, à Montauban.

La Société royale a trouvé que les résultats de ces nombreux écrits étoient propres à confirmer les essais qui ont été faits à Mouceaux, sous les yeux de ses commissaires, et à donner, au rapport très-détaillé qu'ils feront à ce sujet, le complement desiré.

IV. *Epilepsie.*

La Société ayant entrepris depuis plusieurs années un travail sur l'épilepsie, a engagé ses correspondans et associés à lui faire part de leurs observations sur ce sujet. M. *Ramel*, docteur en médecine à Aubagne, s'est distingué par son zèle, par l'assiduité de sa correspondance, par les détails nouveaux et intéressans qu'il a communiqués, et par la précision avec laquelle il a rédigé ses observations, qu'il a suivies pendant quatre années, circonstance qui ajoute beaucoup à leur mérite, puisqu'on ne peut assurer la guérison d'un épileptique qu'après un laps de temps considérable. La Société, voulant donner une marque de sa reconnoissance à M. *Ramel*, lui a adjugé une médaille, de la valeur d'un jeton d'or.

La Société a été aussi très-satisfaite des observations qui lui ont été adressées sur le traitement de l'épilepsie, par MM. *Tiébaut*, docteur en médecine à Dunkerque;

Dufau, à Dax; *Lorentz*, à Schélestatt; *Percy*, à Strasbourg; *Bagot*, à Saint-Brieux.

V. *Topographie médicale.*

La Société est dans l'usage de distribuer successivement, dans ses séances publiques, des Prix aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui ont été envoyés sur les maladies épidémiques et endémiques, sur les maladies des artisans, sur les épizooties, sur les eaux minérales et médicinales, sur la météorologie, et sur la topographie médicale des différens cantons et provinces du royaume.

Parmi les Mémoires que la Société a reçus sur ce dernier objet, elle en a distingué cinq, aux auteurs desquels elle a décerné des prix dans l'ordre suivant.

Le premier prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 100 livres, a été décerné à M. *Bagot*, docteur en médecine, auteur d'une description historique topographique et médicale du diocèse de Saint-Brieux, où il réside.

Les quatre autres Prix, consistant chacun en une médaille de la valeur d'un jeton d'or, ont été adjugés.

1°. A M. *Coze*, docteur en médecine, chirurgien major du régiment de chasseurs à cheval de Champagne, auteur d'une topographie médicale de la province de Gascogne; 2°. à M. *Moulenq*, docteur en médecine, qui nous a adressé un Mémoire médico-topographique sur la ville de Valence en Agénois, et sur ses environs; 3°. à M. *Cumoy*, médecin à Paray-le-Monial, auteur

d'un Mémoire sur la topographie médicale de cette ville et de son territoire; 4°. à M. *Luce*, maître en pharmacie à Grasse, auteur d'un tableau topographique et médical de la ville de Grasse et de ses hôpitaux. En général, la Société royale est très-satisfaite des derniers Mémoires qu'elle a reçus sur la topographie médicale; elle a remarqué, avec satisfaction, que ses coopérateurs ont fait des progrès dans ce genre de travail; qu'ils présentent leurs idées avec plus de précision, et qu'ils montrent des connoissances plus positives en histoire naturelle, en chimie et en physique; sciences sans lesquelles l'art de guérir sera toujours systématique et incertain.

La compagnie a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable des Mémoires suivans sur la topographie médicale.

1°. De la ville de Calais et du Calaisis, par M. *le Jau*, docteur en médecine, qui y réside; 2°. du bourg de Plombières et de ses eaux minérales, par M. *Didelot*, docteur en médecine à Remiremont; 3°. de la ville d'Orangé en Dauphiné, par M. *Brar de la Cossaye*, docteur en médecine; 4°. de Baune en Bourgogne, et de ses hôpitaux, par M. *Morelot*, maître en chirurgie; 5°. de la ville de Lamballe et de ses environs, avec la description des maladies endémiques et épidémiques qu'on y observe, par M. *de la Vergne*, docteur en médecine, à Lamballe en Bretagne; 6°. de la ville de Rosoy en Brie, et de son territoire, par M. *Bertin*, docteur en médecine, qui y réside.

PRIX PROPOSÉ.

Sur les inflammations chroniques.

La Société royale propose pour sujet du Prix, de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Existe-t-il des inflammations lentes ou chroniques dans le sens où elles sont admises par *Stoll* et par quelques modernes ? *Si elles existent, quels en sont les symptômes, & quel doit en être le traitement?*

On sait que les inflammations ont, en général, une marche aiguë, qu'elles sont accompagnées de gonflement, de chaleur, de rougeur avec fièvre, soit locale, soit universelle, suivant l'étendue et la sensibilité de la partie affectée. Ces sortes d'inflammations parcourent des périodes que l'expérience a déterminées, soit pour que la résolution se fasse, soit pour que la formation du pus s'opère. A la suite des engorgemens ou obstructions des viscères, on observe quelquefois un travail profond et lent, qui est analogue aux inflammations, sans avoir précisément tous les caractères qui se manifestent par la tension et par une augmentation de sensibilité, dont la durée surpasse beaucoup celle de ces mêmes symptômes, considérés dans l'état inflammatoire proprement dit, et qui se termine aussi par la purulence. C'est sur les affections organiques de cette nature que l'on desire de fixer l'attention des médecins. Peut-on regarder ces affections comme des inflammations *sourdes, lentes* ou *chroniques*? M. *Stoll*

les désignoit ainsi; il les a observées dans différens viscères de la poitrine, du ventre, et même dans le cerveau. Il est facile de voir que cette question est liée de toutes parts avec ce que le traitement des obstructions et des engorgemens de diverse nature offre de plus important et de plus difficile à rechercher.

Ce Prix sera distribué dans la séance du carême 1791. *Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1790 : ce terme est de rigueur.* Ils seront adressés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la Société, rue de Tournon, N°. 13, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le Mémoire.

Depuis 1776 que la société entretient une correspondance avec les médecins des provinces, elle a vu chaque année leur zèle s'accroître. Que ne doit-elle pas en attendre dans un moment où l'amour de la liberté échauffe tous les esprits, et où le bien public est le but vers lequel tendent tous les efforts. Au milieu d'une révolution opérée par le progrès des lumières, les médecins qui ont eu tant de part à l'avancement des sciences et des lettres, ne resteront point dans l'inaction. Après avoir rempli le premier, le plus sacré des devoirs, celui de citoyen, ils dirigeront leurs soins vers l'enseignement et la pratique de notre art qu'ils perfectionneront, et qu'ils rendront plus honorables, en les rendant plus utiles.

Ce vœu nous est exprimé d'un bout de la France à l'autre par tous nos confreres,

Depuis long-temps ils gémissent sur les maux sans nombre dont l'empirisme est la source, sur la vicieuse administration des hôpitaux, sur l'ignorance des chirurgiens & des sages-femmes qui sont répandues dans les campagnes; ils savent ce qu'il faut ajouter aux secours que les peuples reçoivent dans les temps d'épidémies; tous sont impatiens de voir la médecine dégagée de ses erreurs, et enseignée au lit des malades; ils feront connoître leurs vues, leurs conseils, leurs plans de réforme, et ces divers projets ne seront point mis en vain sous les yeux de l'auguste assemblée qui doit régénérer l'état.

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs mémoires ou observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du Conseil de 1776, par Lettres-Patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conseil de 1786.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les

ſuivre au-delà de la ceſſation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs obſervations un complément néceſſaire, & qui eſt négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la ſuite des recherches qu'elle a commencées, 1°. ſur la météorologie; 2°. ſur les eaux minérales & médicinales; 3°. ſur les maladies des artiſans. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens régnicoles & étrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La Compagnie fera, dans ſes ſéances publiques prochaines, une mention honorable des obſervations qui lui auront été envoyées, & elle diſtribuera des médailles de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus ſur ces matières.

Ordre des lectures faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, le premier septembre 1789.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu la diſtribution et l'annonce des Prix.

M. *de Fourcroy* a lu un Mémoire ſur les propriétés médicales de l'air vital.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu l'éloge de M. *de Mertens*, aſſocié étranger de la Société, à Vienne.

M. *Desperrières* a lu un Mémoire ſur l'analogie du mal de mâchoire des îles, avec l'endurciſſement du tiſſu cellulaire, auquel ſont ſujets les enfans nouveau-nés.

M. *Saillant* a lu des résultats d'observations faites à l'hôpital général sur différentes espèces d'épilepsie.

La Séance a été terminée par la lecture que M. *Vicq d'Azyr* a faite de l'éloge de M. *de Lassonne*, premier médecin du roi et de la reine, fondateur de la Société.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres, fondé par le Roi; proposé dans la Séance du 15 février 1785, & dont la distribution a été différée dans celles des 29 août 1786, & 12 février 1787 : *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebi & de jument.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, & proposé dans la séance publique du 12 février 1788 : *Déterminer, dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués, 1°. Quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres. 2°. Dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande*

distance du siége de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur. Les Mémoires se ont remis avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par le Roi, & proposé dans la séance du 26 août 1788: *Déterminer quels sont les inconvéniens, & quels peuvent être les avantages de l'usage des purgatifs, & de l'exposition à l'air frais dans les différens temps de la petite vérole inoculée, & jusqu'à quel point les résultats des recherches faites à ce sujet, peuvent être appliqués au traitement de la petite-vérole naturelle?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 300 livres, dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, & proposé dans la séance du 26 août 1788: *Déterminer, par une suite d'observations, quels sont les bons & mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de Son, considéré comme aliment ou comme médicament, dans la médecine des animaux?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 800 livres, fondé par le Roi, proposé dans la séance du 27 février 1787, & dont la distribution a été différée dans celle du 26 août 1788: *Déterminer, 1°. s'il existe des mala-*

dies vraiment héréditaires, & quelles elles ſont? 2°. S'il eſt au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles ſe ſont déclarées? Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme eſt de rigueur.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix dont la valeur eſt indéterminée, propoſé dans la ſéance du 28 août 1787, & dont la queſtion a été propoſée de nouveau dans l'Aſſemblée du 16 août 1788 : *Donner des renſeignemens exacts ſur la manière de faire rouir le chanvre & le lin, indiquer s'il en réſulte des inconvéniens pour la ſanté des hommes ou des animaux, & quels ſont ces inconvéniens ; ſi l'eau, dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contracte des qualités plus malfaiſantes par leur macération, que par celle des autres ſubſtances végétales? &c.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme eſt de rigueur.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. propoſé dans la ſéance du 7 mars 1786, & dont la diſtribution a été différée dans celles des 28 août 1787, & 3 mars 1789 : *Déterminer quelles ſont, relativement à la température de la ſaiſon & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conſerver la ſanté d'une armée vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes ſont le plus expoſées à cette époque, & quels ſont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies?* L'époque de la remiſe des Mémoires eſt indéterminée.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 7 mars 1786, & différé dans celle du 3 mars 1789 : *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siége, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & différé dans celle du 3 mars 1789 : *Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets ; & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 1600 livres, proposé dans la séance publique du 3 mars 1789. *Déterminer, par des observations & par des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque & ramollit les os dans le* RACHITIS, *ou la noueure, & rechercher, d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier février 1790. Ce terme est de rigueur.

ONZIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, proposé dans la Séance publique du 3 mars 1789. *Existe-t-il des inflammations lentes ou chroniques*, dans le sens où elles sont admises par *Stoll* ou par quelques modernes ? *Si elles existent, quels en sont les symptômes & quel doit en être le traitement ?* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue de Tournon, n°. 13, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*, rue de Tournon, n°. 13; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Directeur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins, physiciens & chirurgiens qui

ne correſpondent point avec la Société, parce qu'elle a déja, dans les lieux qu'ils habitent, des aſſociés ou des correſpondans. La Compagnie eſt bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle deſireroit avoir tous les gens de l'art pour correſpondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle eſt chargée de diſtribuer.

Extrait d'une Lettre de M. CARRERE, docteur en médecine, &c.

J'ai publié, en 1781, un *Traité des propriétés, uſages et effets de la douce-amère dans le traitement de pluſieurs maladies, et ſur-tout des maladies dartreuſes*, à Paris, chez *Cailleau*, in-8°. L'édition en étoit épuiſée, je me proposois d'en publier une nouvelle avec des changemens importans; mais on vient de réimprimer ce livre ſans m'en prévenir et ſans mon aveu, et on le vend chez le même libraire, ſous la date de 1789.

Je n'ai pu ni revoir, ni corriger, ni augmenter, ni ſoigner cette édition; auſſi, eſt-elle très-incorrecte; elle fourmille de fautes; on y a laiſſé ſubsister des objets qui auroient dû être ſupprimés, comme, par exemple, l'annonce que j'y faiſois (p. 21, note 1,) d'un remède contre le lait répandu; et une promeſſe d'en publier la préparation; j'ai rempli cet engagement depuis long-temps, et, en laiſſant ſubsister ce paſſage, on induit le public en erreur, et

on laisse croire que j'ai manqué à ma parole.

Je crois devoir désavouer cette édition comme *inexacte*, *infidèle et incomplète*, et prévenir en même temps le public que j'en prépare une, qui paroîtra bientôt, qui sera absolument différente de celle-ci, et qui contiendra beaucoup d'observations nouvelles, une nouvelle manière, bien plus efficace, de préparer ce remède, et des changemens importans dans son administration.

AVIS.

Le sieur *Oudet*, chirurgien-herniaire, donne avis qu'il a inventé de nouveaux bandages, dont le mécanisme très-simple et très-solide, leur donne une élasticité et une flexibilité infiniment plus parfaite que celle de tous ceux qui ont été inventés jusqu'à présent, ainsi que le reconnoissent les attestations qu'ont accordées, pour assurer les avantages de cette découverte, l'Académie royale de chirurgie, et la Société de médecine. Les bandages ont, outre plusieurs autres commodités, celle de pouvoir être placés par le malade lui-même; il peut les alonger ou les racourcir par le moyen d'une clef, avec laquelle on leur fixe une longueur à volonté.

Par le moyen du même mécanisme, on peut maintenir la pelotte dans toutes sortes de situations, avantage unique et particulier à ces bandages, ils sont également

propres aux deux sexes, à tous les âges et à toutes les espèces de descentes.

Le sieur *Oudet* prévient encore le public qu'il fabrique des corsets et des bottines mécaniques, pour prévenir ou pour redresser la mauvaise conformation du corps et des jambes des enfans, ainsi que pour effacer celles des personnes plus âgées, l'on trouve également chez lui des pessaires, suspensoirs, et également toutes les espèces de bandages relatifs à son art; il a perfectionné le mécanisme de plusieurs d'entre eux, et il ose se flatter que l'utilité de ses différentes découvertes, dans ce genre, se confirmera de plus en plus, à mesure que l'usage en deviendra plus général.

Son adresse est *rue Saint-André-des-Arcs, au coin de celle des Fossés Saint-Germain-des-Prés.*

N°s. 1, 2, 4, 5, 7, 8, 11, 12, M. GRUNWALD.
3, 6, 9, 10, 13, M. WILLEMET.

TABLE

RÉFLEXIONS & observations sur l'usage du tartre émétique. Par M. Archier, *méd.* page 3
Observ. sur l'utilité du quinquina, &c. Par M. Sédillot, *méd.* 12
Disposition à la phthisie nerveuse, &c. Par M. Gaterau, *méd.* 24

Réflexions sur l'abus des cautères, &c. Par M. Souville, *méd.* 27
Mémoire sur les morts subites. Par M. Taranget, *médecin*, 30
Description d'une manière de faire l'opération de la taille en deux temps. Par M. Camper, *méd.* 62
Essai de médecine sur la nature de l'if. &c. Par M. Gaterau, *méd.* 77
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1789, 95
Observations météorologiques, 98
Observations météorologiq. faites à Lille, 101
Maladies qui ont régné à Lille, 102
Observations météorologiques faites à Lille, 103
Maladies qui ont régné à Lille, 105

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 106
Médecine, 122
Chirurgie, 133
Anatomie, 135
Hygiène, 137
Chimie, 139
Botanique, 143
Bibliographie, 145
Prix distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, 147
Prix proposés, 156
Tableau de tous les sujets de prix, &c. 160

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1789.

LETTRE DE M. B.**(a),

*Médecin de la Faculté de Paris, à M. G. DE L.***, médecin de la Faculté de Paris, sur une mort inopinée, dont la cause a été déterminée par la goutte (b).*

VOUS vous êtes permis, Monsieur, de juger d'une maladie et de son trai-

(a) Ce 25 septembre 1786.

(b) M. G. de L. *** n'a point tardé d'avouer son erreur, et c'est ce qui nous a fait

tement, sans avoir des notions exactes ni sur cette maladie, ni sur son traitement. Vous n'avez vu le malade qu'une fois, peu d'heures avant sa mort, & cependant vous n'avez pas hésité de prononcer qu'il auroit pu être sauvé, si le quinquina à forte dose lui eût été administré. Une telle décision devoit faire croire que j'ai laissé mourir un malade qu'un médecin plus expérimenté ou plus attentif auroit sûrement guéri.

Après avoir avancé une telle assertion, vous vouliez, ayant occasion de me parler à moi-même, me consoler, et vous m'assuriez qu'autrefois, et dans les mêmes circonstances, le même malheur vous étoit arrivé; mais, Monsieur, comme de pareils motifs de consolation ne sauroient me suffire, si j'avois eu des torts, ils ne doivent pas non plus vous servir d'excuses, si vous avez porté un faux jugement.

Je vais vous mettre en état de prononcer vous-même, Monsieur, entre

---

différer la publication de cette lettre : elle n'a plus d'objet, en tant que polémique; mais l'observation qui y est rapportée est trop intéressante pour ne point la communiquer à nos lecteurs.

vous et moi ; il ne s'agit que de vous instruire des faits, et de rappeler succinctement ce que nos maîtres et l'expérience nous ont appris sur le traitement des fièvres intermittentes, et particulièrement sur l'usage du quinquina.

EXPOSÉ DES FAITS.

Depuis vingt ans M. *de* *** avoit éprouvé des ressentimens de goutte : elle étoit vague, et se portoit souvent à la tête. M. *Tronchin* prescrivoit une poudre tonique et sudorifique, et lorsque la tête étoit gravement affectée, et le pouls dur, ce médecin conseilloit l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux : cette saignée fut toujours suivie d'un soulagement marqué.

Depuis une année, la pesanteur dans la tête se faisoit ressentir plus fréquemment, le visage étoit plus rouge, que dans l'état habituel ; M. *de* *** disoit souvent avoir un balottement dans la tête ; et selon son expression, *c'étoit une boule qui y rouloit lentement.*

Cet été, et d'après le conseil de deux médecins de Bourbonne, M. *de* *** prit les eaux de Bourbonne, en com-

mençant par un verre, et allant graduellement jusqu'à trois. Ces eaux agissoient sans trouble, elles passoient aisément par les urines, et procuroient deux ou trois selles dans la matinée. M. *de* *** continua l'usage des eaux de Bourbonne pendant douze jours; il prit médecine le lendemain; le surlendemain il revint à l'usage des eaux de Bourbonne encore pendant douze jours, et il fut purgé, comme la première fois, avec deux onces de manne et un gros de follicules. Les accidens mentionnés ci-dessus continuoient néanmoins à subsister, et la pesanteur dans la tête, la dureté du pouls et la rougeur du visage étant plus remarquables encore vers la fin de juillet, on tira, par l'application des sangsues, trois palettes de sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux. Cette saignée procura un mieux-être pour quelques jours; mais le balottement dans la tête se fit toujours ressentir par intervalles, et plus encore dans certaines attitudes. M. *de* *** perdoit de plus en plus de son activité: sa démarche et sa parole devenoient plus lentes, et sa vue le servoit moins bien. C'est ce qu'on a eu lieu d'observer particulièrement à

une chasse qu'il a faite quelques jours avant l'invasion de la fièvre tierce.

Le premier accès de cette fièvre se fit ressentir la nuit du mardi 5 septembre, et se termina le mercredi pendant la nuit. Le jeudi se passa avec des mal-aises ; le vendredi matin, le malade arriva à Paris, et je le vis à deux heures : je lui trouvai le visage fort rouge, le pouls fréquent, plein et très-dur ; le malade rejetoit toute boisson. Je prescrivis une saignée du pied ; on tira trois palettes de sang : le pouls perdit de sa fréquence et de sa dureté, et les boissons passèrent bien. De ce moment la fièvre prit et conserva le type d'une fièvre tierce simple et bien réglée.

Ici, Monsieur, il faut nous arrêter et nous expliquer ; car, selon vous, la fièvre de M. *de* *** a été une fièvre comateuse ; et notre discussion exige que je rapporte, dans le détail le plus scrupuleux, tous les symptômes de la maladie, pour voir s'il y a de quoi fonder votre présomption. M. *de* *** a eu, pendant sa fièvre tierce, de la négligence dans les attitudes, de la lenteur dans la parole, et plus de disp-

sition au sommeil qu'on ne doit en avoir en état de santé.

Mais ces symptômes ayant été remarqués chez M. *de* *** avant l'invasion de la fièvre tierce, il ne dépendoient point du miasme fébrile, et conséquemment ils n'exigeoient point le spécifique du miasme fébrile : laissons pourtant supposer que ces symptômes n'aient point précédé la fièvre tierce, et qu'ils ne se soient déclarés qu'avec la fièvre tierce ; encore n'étoient-ils pas d'un caractère qui exigeât l'usage du quinquina, et si l'on se permettoit d'administrer le quinquina aux malades attaqués de la fièvre intermittente, à raison seulement de ce que, pendant le temps de l'intermittence d'un accès à un autre, ils auroient des lassitudes, de la paresse, un maintien négligé, et qu'ils aimeroient à dormir plus qu'en état de parfaite santé, on administreroit le quinquina à presque tous les fébricitans, et dans les périodes de la maladie où ce remède leur seroit non-seulement inutile, mais où il ne pourroit que leur devenir pernicieux.

Revenons à l'exposé des détails de la maladie : après le troisième accès,

les urines devinrent troubles, et déposèrent un sédiment briqueté, et, tant à l'aide des lavemens que spontanément, il y eut des évacuations bilieuses. Le ventre n'a j'amais été tendu, ni même sensible, et la langue, qui depuis le commencement de la maladie avoit été chargée d'une croûte blanche, épaisse et couenneuse, s'étoit bien et complètement humectée pendant la sueur du troisième accès. Le malade fut purgé (a) le lundi 11 septembre, jour d'intermittence, entre le troisième et quatrième accès. Il s'ensuivit six évacuations très-bilieuses. L'accès suivant a été, pour la durée et l'intensité, moins fort que les trois précédens. Du quatrième, jusqu'après le sixième accès, l'on a insisté comme on l'avoit fait depuis le commencement de la maladie, sur l'usage des boissons tempérantes et des lavemens. Ces accès n'ont rien présenté d'extraordinaire; ils commençoient par un léger frisson, qui duroit une heure et demie ou deux heures: la chaleur suivoit, et il lui succédoit une

(a) Avec un gros de follicules de séné, et deux onces de manne.

sueur très-abondante. L'état de la langue et du pouls, les urines et les garde-robes annonçoient la coction. La nuit du 16 au 17, au déclin de la fièvre, il survint trois évacuations bilieuses. Le 17 au matin, le malade a pris la même médecine que le lundi 11, et comme il l'a vomie presqu'en la prenant, une demi-heure après on lui a donné une once de sirop de fleurs de pêcher. J'ai vu le malade à dix heures du matin; il avoit déja eu cinq selles bilieuses. Le pouls étoit très-égal et soutenu, la langue humectée, et la tête parfaitement libre.

A neuf heures du soir, je trouvai le malade dans l'état le plus désespéré: l'on me dit que, vers les deux heures, sa physionomie s'étoit altérée, et que vers les six heures du soir tout son corps s'étoit refroidi. A peine sentois-je le pouls; il y avoit des soubresauts dans les tendons, la langue étoit aride, et la physionomie excessivement altérée. Le malade cependant conserva sa présence d'esprit, mais il ne pouvoit plus avaler que par cuillerée. On appliqua la moutarde aux pieds, des vessicatoires aux jambes le lendemain, et on ne cessa point de renouveler l'ap-

plication des linges chauds; mais aucun secours ne pouvoit plus rappeler ni le pouls, ni la chaleur, et le malade, ayant jusqu'à sa fin l'usage de ses sens, expira, sans aucune agitation, le lundi 18, à huit heures et demie du soir.

Actuellement, Monsieur, que vous avez une exacte connoissance des faits, je vous demande à quelle époque de la maladie vous auriez pu placer le quinquina? est-ce avant le troisième accès, dans le temps où il y avoit des dispositions inflammatoires? est-ce après la saignée, lorsque les urines étoient encore limpides et rouges, lorsque la langue étoit encore sèche et chargée d'une croûte blanche et couenneuse? est-ce après le troisième accès, le jour même où les urines offroient un nuage qui se précipitoit; où la qualité des selles, la souplesse du pouls et l'état de la langue, qui s'étoit entièrement humectée, nettoyée aux bords, et qui présentoit, à son milieu, des lambeaux couenneux et bilieux, qui se détachoient de toute part? tous les signes enfin annonçoient une coction; ils indiquoient un purgatif. Aussi ai-je purgé le malade; et ce qui prouve que le purgatif a été donné à propos

et convenablement, c'est que l'accès suivant fut moins fort et moins long de quatre heures; ce qui, dans la fièvre tierce, est d'un bon augure, et indique, pour l'ordinaire, que la fièvre aura à se terminer avec le septième accès. Enfin, Monsieur, auriez-vous placé le quinquina après le quatrième accès, ou entre le cinquième et le sixième, et tandis que la bile couloit abondamment, que des urines copieuses déposoient un sédiment briqueté, que les accès se terminoient par des sueurs abondantes et qui allégeoient le malade?

Je vous le demande, Monsieur, la fièvre étant bien réglée, les signes de la coction s'étant établis, la dépuration se faisant librement par tous les émonctoires, n'eût-ce pas été se jouer de la raison, de l'expérience de tous les temps, et de la vie du malade, que de lui donner du quinquina, et, comme vous le disiez, du quinquina à forte dose? Toutes les indications se réunissoient pour purger une seconde fois, et le malade l'a été le jour d'intermittence, entre le sixième et le septième accès. Rappelez-vous, Monsieur, que vers la fin du sixième accès, le malade avoit eu trois évacuations spon-

tanées très-bilieuses, et qu'ayant été purgé le lendemain, la bile coula facilement et abondamment. C'est à cet état, qui annoncoit une heureuse terminaison de la fièvre tierce, qu'a succédé un accident aussi prompt que funeste.

L'exposé des symptômes suffit pour faire juger que la mort avoit une cause indépendante de la fièvre tierce; mais arrêtons-nous pour nous représenter les phénomènes que l'examen anatomique nous a fait observer.

1°. Un engorgement muqueux dans le péricrâne.

2°. Une sérosité épanchée entre la pie-mère et la dure-mère, et leurs vaisseaux en partie gorgés de sang.

3°. A la surface supérieure de l'hémisphère du cerveau, quelques adhérences de la dure-mère et de la pie-mère au cerveau.

4°. Les vaisseaux d'une partie de la substance du cerveau gorgés de sang, et tout le cerveau couvert d'une matière muqueuse et gluante, laquelle se trouvoit aussi en grande quantité, dans les anfractuosités de ce viscère.

5°. Les vaisseaux du cervelet étoient, ainsi que ceux du cerveau, gorgés de sang, et il s'y rencontroit abondamment une matière visqueuse, pareille à celle qui s'étoit trouvée dans les anfractuosités du cerveau.

A Paris, ce 19 septembre 1786. Signés G.** de L.**, B.**, L.**, DESAULT.

C'est ici le lieu de vous rappeler une observation faite lors de l'examen anatomique; il n'en est point fait mention dans le procès-verbal. Elle concerne l'empâtement des tégumens communs de la tête. Vous, Monsieur, et M. DESAULT qui a fait l'ouverture, M.*** et moi, nous l'avons observé. M. *Desault*, auquel vous rendez sûrement justice du côté des connoissances anatomiques, nous observa, dans ce moment, qu'il avoit souvent rencontré pareil empâtement des tégumens dans les cas d'affection goutteuse.

Tous ces phénomènes sont précisément tels que, par eux-mêmes, ils rendent raison des sensations que M. *de* *** avoit éprouvées dans sa tête depuis plus d'une année, et plus sensiblement depuis quelques mois, ainsi que

des changemens qui ont eu lieu chez lui avant l'invasion de la fièvre tierce. Ces mêmes phénomènes sont aussi précisément tels, qu'en manifestant la cause de la mort, ils font reconnoître qu'elle est arrivée, et qu'elle seroit arrivée indépendamment de la fièvre tierce.

Mais c'est à vous, Monsieur, de soutenir encore que c'est le miasme fébrile qui a donné la mort, ou bien de convenir franchement que la matière gélatineuse, trouvée sur toute la surface du cerveau et dans ses anfractuosités, a été produite par la goutte, qui depuis long-temps avoit affecté la tête à l'extérieur et à l'intérieur.

En attendant votre réponse, et jusqu'à ce que je puisse profiter de vos avis, et des nouvelles lumières que vous avez à me communiquer, je ne donnerai le quinquina, pour arrêter les fièvres intermittentes régulières, ni dans le temps où tous les signes manifesteront la présence d'un foyer humoral, ni dans le temps où tous les signes annonceront la coction, et conséquemment le besoin des évacuations. Je ne donnerai le quinquina qu'après que des évacuations suffisantes auront

entraîné le foyer humoral ; c'est alors que le quinquina annulle le miasme fébrile, qu'il guérit la fièvre sans retour, et sans faire craindre des accidens fâcheux et souvent funestes. L'expérience la plus constante, les plus savans et les plus habiles praticiens nous apprennent qu'il en est du miasme fébrile, comme d'un remède héroïque ; que si le miasme fébrile peut tuer, il est aussi lui-même le moyen le plus efficace pour ébranler et résoudre la matière humorale, qui lui sert de foyer ; qu'une fièvre intermittente, bien réglée, guérit des maladies graves et rebelles aux seuls secours que fournissent et le régime et la matière médicale. Enfin, il n'est pas permis d'ignorer que des maladies graves, l'apoplexie et la mort subite, arrivent après des fièvres intermittentes suspendues par l'usage précipité du quinquina. Il faut donc, s'il survient une fièvre tierce, pourvu qu'elle soit bien réglée, laisser cette fièvre intermittente suivre son cours, lorsque antérieurement il a existé quelque affection chronique dont la fièvre peut devenir le remède. Il y a même des médecins d'un très-grand mérite, qui

emploient des moyens capables de rappeler la fièvre dans les cas où elle auroit pu, et où elle peut encore devenir le remède d'une affection chronique.

Mais s'il y a des cas où il importe de redonner la fièvre, il y en a aussi où il faut, dès les premiers accès, donner le quinquina à doses fortes et répétées, et au risque même de tous les accidens qui peuvent survenir après la suspension de la fièvre. Ces cas sont, 1°. lorsqu'il existe un foyer gangréneux ; 2°. lorsque le frisson a été si violent, qu'il y auroit à craindre que le malade ne succombât pendant le frisson suivant ; 3°. lorsque les accès se rapprochent de si près, qu'ils pourroient devenir subintrans ; 4°. lorsqu'un sommeil comateux fait soupçonner que le miasme fébrile porte ses efforts sur le cerveau.

Chez M. *de* ***, il n'existoit aucun signe de gangrène ; les frissons n'ont jamais été ni longs ni violens ; les accès ne se sont point rapprochés ; le quatrième accès a même duré quatre heures moins que les précédens, et entre les accès suivans, il y a eu toujours au moins un intervalle de vingt-

quatre heures. Aucun accident n'avoit fait craindre que le miasme fébrile se déposât sur le cerveau, et la fièvre tierce étant bien réglée, la dépuration se faisant amplement et convenablement par les sueurs, par les urines et par les selles, il y avoit plutôt lieu de se flatter que les accès de fièvre deviendroient eux-mêmes le remède des affections que M. *de* *** avoit ressenties avant l'invasion de la fièvre.

Enfin, Monsieur, nous savons tous aussi, que dans les cas où il existe un foyer humoral dans la poitrine, dans l'estomac, dans les intestins, ou dans quelques autres viscères du bas-ventre, soit que peu de temps ou long-temps après, le corps ait été soumis aux influences qui le disposent à recevoir le miasme fébrile, le miasme fébrile, selon ces différentes circonstances, peut exciter les symptômes de la pleurésie, occasionner des vomissemens, des coliques et d'autres affections relatives aux organes antérieurement engoués de matières fluxionnaires et dégénérées. Toutes ces affections symptomatiques étant excitées par le miasme fébrile, elles cèdent aussi à l'usage du quinquina. Que de victimes de sa pré-

vention ne feroit cependant pas un médecin qui tenteroit de guérir toutes les pleurésies, toutes les affections de l'estomac et des autres viscères, par l'usage du quinquina, et qui, avec le même remède, arrêteroit les fièvres d'accès trop tôt et sans des raisons suffisantes! mais il suffit à l'objet de notre discussion d'avoir présenté les moyens de reconnoître si la cause de la mort a été déterminée par la goutte ou par le miasme fébrile.

Les faits observés avant l'invasion de la fièvre tierce, les faits observés pendant cette fièvre, et les faits observés après l'ouverture de la tête, prouvent incontestablement que la cause de la mort existoit avant l'invasion de la fièvre, et qu'elle a été déterminée par la goutte.

Nos auteurs nous ont transmis des observations nombreuses sur les divers accidens que la goutte a produits dans les différens viscères, et particulièrement dans le cerveau.

Si les efforts de la goutte sont aigus et violens, ils sont aussi suivis d'accidens tumultueux, et qui apportent, dans l'instant même de leur action, un danger évident et éminent,

mais lorsque la goutte n'agit qu'avec des efforts peu sensibles, et soit que ces efforts se succèdent fréquemment, ou qu'ils agissent long-temps de suite, il en arrive des affections, qui, avant de donner la mort, peuvent subsister plusieurs mois, sans qu'aucun signe manifeste le danger, auquel néanmoins elles conduisent sourdement et infailliblement.

Dans ces cas, les vaisseaux du cerveau se sont accoutumés, depuis longtemps, à une charge étrangère; ils ont perdu graduellement, insensiblement de leur ton, de leur énergie; ils se prêtent, en conséquence, à la compression qui résulte des épanchemens, et des concrétions que la goutte a occasionnés lentement; et pour lors, les changemens qui surviennent, soit à l'extérieur du corps, soit dans les fonctions de la vie, ne permettent tout au plus que des conjectures sur l'espèce et sur le degré du désordre qui se prépare, et qui même, avant la menace, sans qu'on puisse ni l'éloigner ni la prévoir, amène une mort très-prompte.

Dans cette discussion, à laquelle j'ai dû donner quelque étendue, je

n'ai point écouté les intérêts de l'amour-propre ; je n'ai vu que l'objet en lui-même, et relativement à M. *de****, qui, par ses qualités personnelles, mérite les larmes de tous ses amis, et les regrets du public, par l'usage qu'il savoit faire d'une grande fortune. Quant à votre assertion, Monsieur, elle devoit, sans doute, me faire une certaine impression. Je me représente tout ce qu'une réputation de quarante années peut avoir d'imposant, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION (*a*)

Sur une suppression d'urine qui se termina par la mort, avec l'ouverture du cadavre ; par JACQUES STEVENSON, *chirurgien à Eghan en Surry.*

M. *Etienne Boult*, carrossier à Staines en Middlesex, âgé de soixante-

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. ix, part. iv, pour l'année 1789, page 382, traduit par M. *Assollant*.

trois ans, et d'une constitution robuste, fut attaqué le vendredi 25 novembre 1785, de très-vives douleurs au bas-ventre, et d'une envie continuelle de pisser, sans pouvoir rendre une seule goutte d'urine. Ces symptômes, étoient accompagnés d'un pouls fort, qui battoit cent vingt fois par minute, et d'une grande tension de tout l'abdomen.

Il étoit extrémement altéré, et avoit la langue fort séche; il se plaignoit aussi de malaise, mais il ne vomit point.

Après avoir tiré vingt-quatre onces de sang, on lui preserivit un lavement huileux émollient, à prendre toutes les quatre heures, et quatre cuillerées d'une potion purgative composée de tartre soluble, de manne et d'infusion de séné, de deux heures en deux heures; on eut aussi recours au bain chaud.

Le 26 au matin, sa douleur étoit un peu diminuée, quoiqu'il n'eut eu ni selles, ni évacuation d'urine. On introduisit alors la sonde, mais sans effet, la vessie paroissant être dans un relâchement complet.

Le pouls, étant encore très-fort,

on fit tirer douze onces de sang, et répéter la potion purgative, les lavemens et le bain chaud.

Le docteur *Lind*, médecin à Windsor, qui vit le malade ce jour-là sur le soir, recommanda de continuer le traitement que l'on avoit adopté; il y ajouta seulement un demi-gros de sel diurétique à donner de six heures en six heures dans quatre cuillerées d'une potion saline ordinaire.

Le 27, son pouls étoit à quatre-vingt-dix pulsations, et il avoit eu deux selles, mais il n'avoit pas rendu d'urine, on introduisit de nouveau la sonde, sans plus d'avantage qu'auparavant.

Le 28, la chaleur de la peau étoit beaucoup plus grande, et le pouls flottoit entre cent et cent-vingt pulsations par minute: après avoir marché sur le plancher qui étoit froid, le malade évacua goutte à goutte une once d'urine, de couleur naturelle. Ce jour et le précédent, on continua les remèdes purgatif et diurétique, et on fit usage des lavemens huileux, et du bain chaud. Sur le soir, comme la douleur à la partie inférieure de l'abdomen étoit beaucoup augmentée, on appliqua

six sang-sues qui, donnerènt considérablement de sang.

Le 29, le malade se sentoit bien soulagé; il avoit eu trois selles; il avoit coulé un peu d'urine sur ses draps de lit, mais le ventre étoit toujours tendu.

Le 30, il eut neuf selles de couleur noire, sans rendre d'urine. Son ventre étoit alors douloureux au toucher; son pouls plus fréquent, et il y avoit un peu de délire.

Le 1er. décembre, il avoit un peu reposé la nuit; mais il rendit alors ses excrémens involontairement; il eut des soubresauts dans les tendons, le hoquet, et du délire. Cet état continua jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 décembre au matin.

Le cadavre fut ouvert, environ huit heures après la mort: on trouva les intestins parfaitement sains, à l'exception d'une tâche bleue, et d'une teinte d'un rouge foncé sur la courbure du duodénum. On fit une attention très-particulière à l'état des reins, des uretères, de la vessie et de toutes les parties contigües; mais on n'y put découvrir la plus légère trace de maladie. Cependant à notre grand étonne-

ment, nous trouvâmes dans la vessie, plus d'une chopine d'urine pâle, inodore, qui paroissoit récemment séparée des reins, bien que la sonde y eut été inutilement introduite la nuit qui précéda la mort.

On examina ensuite l'estomac. Plusieurs parties de ce viscère, étant entièrement dépourvues du mucus qui l'enduit, on y observa plusieurs taches d'un rouge foncé tirant sur le bleu. On en pénétroit la substance avec le bout du doigt, par une très-légère pression.

La vésicule du fiel et ses conduits, paroissoient dans l'état naturel, et quoiqu'il y eut dans la première deux pierres d'un volume considérable, on n'apercevoit pas la plus petite marque d'inflammation sur aucune de ces parties. D'après toutes ces circonstances nous conclumes, que l'affection locale de l'estomac étoit la seule cause à la quelle on dut attribuer les symptômes de la maladie de M. *Boult.*

Durant les progrès de cette maladie, nous en regardâmes la cause comme obscure; mais nous fûmes tous d'accord qu'il falloit employer le régime antiphlogistique; et c'est ce que

nous fimes très-constamment, jusqu'à ce que les symptômes de foiblesse qui survinrent, montrerent évidemment qu'il ne convenoit point.

Enfin, cette maladie se présenta, sous un aspect tel qu'elle nous laissa entièrement dans l'obscurité sur sa cause primitive. Elle parcourut ses périodes avec des caractères tous étrangers, pour l'ordinaire, à une affection locale de l'estomac, des reins ou de leurs dépendances.

La vraie cause, je crois, ne pouvoit se découvrir qu'après la mort, par l'ouverture du cadavre; et il est très-clairement prouvé que c'étoit une inflammation idiopathique de l'estomac.

Nous sûmes par les informations que nous primes, que le jour qu'il tomba malade, M. *Boult*, avoit bu le matin, un verre d'une composition extrêmement âcre (*a*); et on ne peut

(*a*) C'étoit un mélange de raifort, de graine de moutarde, d'ail, de rue, de mauve, de pimprénelle, de graine d'anis et de rhubarbe distillés deux fois dans l'eau-de-vie. Je ne pus pas m'assurer de la quantité des différens ingrédiens, mais dans cette liqueur, qui étoit si extraordinaire-

guères

guère douter que cela n'ait été la cause immédiate de sa mort. Si cette conjecture est bien fondée, on conviendra, je crois, que cette observation diffère par quelques-unes de ses circonstances, de toutes celle que l'on se rappelle, puisque l'impossibilité de rendre l'urine, fut immédiate et permanente. N'est-il pas probable que le stimulus qui agit sur l'estomac, fit subir une constriction sympathique aux conduits excréteurs des reins?.... N'est-il pas étonnant aussi que le malade ne se soit jamais plaint de douleur aiguë, pongitive, dans la région de l'estomac, et qu'il n'ait rien rendu

---

ment âcre et piquante, que je ne crois pas qu'il soit possible d'en prendre plus d'une once, le goût du raifort prédominoit beaucoup. Ce pauvre homme, qui cherchoit à guérir des maladies telles que le rhumatisme et autres affections, avoit distillé environ trente ou quarante gallons (*) de cette préparation pour traiter ses amis; mais heureusement pour ceux-ci, il prit lui-même la première dose de ce fatal remède pour une douleur rhumatismale, à laquelle il étoit très-sujet.

(*) Un gallon est une mesure qui contient à-peu-près quatre pintes de Paris.

par le vomissement? Il est vrai qu'il ressentit du mal-aise, mais pourtant il ne vomit point, et la douleur fut bornée à la région hypogastrique, et surtout à la partie qui est immédiatement au-dessus du pubis. Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun poison mortel ait produit de semblables effets, et ait agi immédiatement sur les tuniques de l'estomac, sans y occasionner de douleur aiguë locale, de violents efforts pour vomir, une chaleur brûlante à l'épigastre, le vomissement, et ordinairement, je crois, le hoquet. Notre malade n'eut aucun de ces symptômes; et cependant une inflammation manifeste, et très-étendue, s'offrit à nous à l'ouverture du cadavre.

L'eau de laurier, comme on le sait très-bien, donne la mort aux animaux, mais sans produire aucune affection locale évidente dans l'estomac, son action paroissant se porter entièrement sur le système nerveux. La gantelée semble avoir la même puissance: peut-être aussi que plusieurs poisons végétaux la possèdent; mais je n'en connois aucun dont les effets ressemblent exactement à ceux

de la composition qui fut si funeste à la personne qui fait le sujet de l'observation que nous venons de rapporter.

Quoique après la découverte de ce poison, je ne doutasse nullement qu'il n'eût été la cause de la mort de M. *Boult*, je m'en procurai une certaine quantité; et sur les dix heures du matin, j'en donnai deux onces à un chien d'une moyenne taille. Cet animal, après avoir avalé la dose, courut pendant environ une heure, et dormit ensuite à-peu-près deux. Alors il se réveilla, paroissant souffrir beaucoup. Il refusa toute nourriture tant liquide que solide, et fut agité de convulsions. Sur le minuit, j'avois envie de mettre fin à ses souffrances; mais pour remplir le but que je m'étois proposé en faisant cette expérience, je me décidai à attendre que le poison eût eu son entier effet; ce qui probablement ne tarda pas à avoir lieu, car le lendemain matin à cinq heures, on trouva le chien froid et roide.

J'ouvris cet animal, et j'observai les mêmes phénomènes que j'avois remarqués dans l'estomac de M. *Boult*:

la seule différence qu'il y eût dans les deux cas, consistoit dans l'intervalle de la prise du poison à la mort; le chien ne vomit pas, quoiqu'il eût avalé une plus forte dose de cette liqueur que M. *Boult*, car le verre que prit celui-ci, n'en contenoit pas tout-à-fait deux onces.

NOUVELLES REMARQUES (*a*)

Sur l'efficacité du vitriol bleu dans la cure de l'hydropisie (b); par M. GUILLAUME WIGHT.

Conformément à ma promesse, je vous envoie aujourd'hui de nouvelles remarques sur la cure de certaines hydropisies, par le vitriol bleu; j'espère qu'elles vous paroîtront mériter

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. x, part. ij, pour l'année 1789, page 149, traduit par M. *Affollant*. *Voyez* Journal de médecine de Londres, vol. j, pag. 266.

(*b*) Voyez *les recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies; par M. BACHER*, §. 130, *pag.* 96.

une place dans le journal de médecine de Londres.

Les auteurs qui se livrent à la théorie, considérant le nombre des évènemens funestes occasionnés par l'usage des vaisseaux de cuivre, ont rejeté toutes les préparations de ce métal, comme dangereuses dans leurs effets, et d'une qualité délétère; mais les accidens qui en résultent dépendent entièrement des substances, avec lesquelles le cuivre est combiné. Il est bien vrai que le verd-de-gris introduit dans l'estomac en certaine quantité, produit des effets funestes; mais d'un autre côté, le *cuprum ammoniacum* (*a*) (*Pharm. Londinensis*) en doses convenables, a été employé avantageusement dans plusieurs cas d'épilepsie, et dans d'autres maladies spasmodiques. Depuis long-temps on a éprouvé les bons effets du vitriol bleu, dans les fièves rebelles, et dernièrement dans une phthisie pulmonaire. J'ai trouvé dans cette préparation un remède, non-seulement sans danger, mais encore d'un très-heureux

(*a*) Le cuivre combiné avec l'alkali volatil.

succès dans certaines espèces d'hydropisies, même dans les ascites, où l'on sentoit de la fluctuation dans l'abdomen, et qui dépendoient peut-être uniquement de relâchement et de foiblesse de tout le système. Je vais rapporter les deux observations suivantes, comme une nouvelle preuve de son efficacité dans ces sortes de maladies.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Jean Laurin, âgé de quatorze ans, fils d'une pauvre femme de la ville de Falmouth, dans le nord de la Jamaïque, et demeurant près d'un terrain marécageux, avoit contracté une fièvre imtermittente qui dura depuis le mois d'août 1784 jusqu'en avril 1785, qu'elle dégénéra en rémittente, et bientôt après en continue. Il fut enfin retiré de ce dangereux état, par les soins éclairés et l'humanité du docteur *Brown*; mais après la disparition de cette fièvre, le malade n'avoit ni appétit ni force.

Quand je le vis, dans le courant d'avril, il étoit très-foible: il avoit le visage pâle et enflé; ses pieds se tuméfioient la nuit, et ses urines étoient rares et très-colorées.

En considérant la durée de la fièvre, je fus d'abord porté à croire que les symptômes d'hydropisie étoient dus à l'obstruction des viscères. Je prescrivis en conséquence un grain de calomélas, et vingt gouttes de laudanum, à prendre en se mettant au lit. Le malade fit régulièrement usage de ces moyens l'espace d'une semaine, mais sans succès, car l'anasarque devenoit général. La verge et le scrotum étoient très-distendus; l'abdomen étoit tuméfié, et on y sentoit de la fluctuation.

Je commençai dès-lors à penser que l'opinion que j'avois d'abord conçue n'étoit pas bien fondée, et que les symptômes que j'avois attribués à l'obstruction des viscères, étoient purement l'effet de la foiblesse. Je me déterminai donc à changer le traitement, et à faire essai du vitriol bleu de la manière suivante.

Prenez *de vitriol romain*, } de chaque
d'opium, } 1 grain $\frac{1}{2}$.
d'écorce de canelle, 1 grain.
de mucilage de gomme arabique, quantité suffisante.

Faites-en des pilules.

Le malade prit une pilule le matin et le soir; et au bout de quelques jours, la dose du vitriol bleu fut portée à un grain.

Ce médicament ne lui causa aucune incommodité. L'urine devint chaque jour sensiblement plus abondante, l'enflure disparut bientôt, l'appétit revint, et au commencement de mai la cure fut parfaite.

IIe. OBSERVATION.

Une femme nommée *Penny*, âgée de trente ans, qui, en général s'étoit bien portée, éprouvoit depuis quelques mois une interruption de règles, pour laquelle elle avoit pris différens remèdes.

En mai 1785, on observa que le ventre se tuméfioit; et comme on y sentoit distinctement de la fluctuation, on fit usage des diurétiques, mais sans succès. Le docteur *Carlyle*, qui donnoit ses soins à la malade, jugea la ponction nécessaire, et cette opération fut pratiquée au commencement de juin.

Pour prévenir le retour de l'hydropisie, je conseillai d'avoir recours au bleu de vitriol et à l'opium. D'après

mon avis le docteur *Carlyle* prescrivit une pilule, contenant d'abord un, et ensuite deux grains de vitriol bleu, avec un grain d'opium à prendre le soir au lit. L'estomac supporta sans peine ce médicament, qui ne causa aucune espèce de trouble dans le canal intestinal. La quantité d'urine s'accrut bientôt d'une manière remarquable, et cette femme se trouva elle-même infiniment soulagée.

Vers le milieu de juin, comme il n'y avoit plus aucune apparence d'ascite, le docteur *Carlyle* déclara que la malade étoit hors de danger, et on cessa l'usage des pilules. Cette femme recouvra sa santé, ses règles se rétablirent, et depuis elle a continué de se bien porter.

OBSERVATION

SUR LE PEMPHIGUS;

Par J. A. Miroglio, docteur en médecine de l'université de Montpellier, membre de la Faculté de Génève.

Je viens de lire dans le Journal de

médecine, du mois d'août 1789, les observations de M. *Dickson* sur le pemphigus, qui m'ont rappelé le cas le plus caractérisé que l'on puisse rencontrer de cette maladie. Je ne desire le communiquer par la même voie, que parce que les exemples en sont rares ou douteux, comme le remarque M. *Dickson* lui-même, et que mon observation tend à prouver que cette maladie n'a rien de contagieux.

Une homme âgé de 75 ans, ayant toujours joui d'une bonne santé, entreprit, en juin 1784, un voyage de cent et quelques lieues, pour venir à Génève, sa patrie, dont il étoit absent depuis long-temps: la grande chaleur, ainsi que l'irrégularité du régime, le fatiguèrent un peu pendant la route; quelques jours de repos, après son arrivée, suffirent pour le remettre dans l'état de bonne santé où il étoit avant son départ; mais le bon vieillard, au bout de trois semaines, éprouva du dérangement dans sa santé, fut foible, perdit l'appétit et le sommeil. Il passa ainsi trois ou quatre jours, après lesquels il eut beaucoup d'angoisses, qu'il ne pouvoit rapporter à aucun siège fixe de douleur: dans la nuit, il

eut de la fièvre, un peu de rêveries, et, le matin, il se plaignit d'un *picotement de chaleur* (telle étoit son expression) sur toute la peau. Je le vis pour la première fois dans cette matinée; je lui trouvai moins de fièvre qu'il n'en avoit eu vraisemblablement dans la nuit: le pouls étoit développé et souple comme s'il eût été au commencement d'une crise par la sueur; la langue étoit peu chargée; il se plaignoit de mal de tête, et il me dépeignit de la même manière que ci-dessus, la sensation qu'il éprouvoit sur toute la surface de son corps.

Cet état n'offrant encore rien qui pût faire porter un jugement déterminé sur la nature de la maladie, je me contentai d'ordonner des sinapismes et un julep légèrement acidulé, moyens qui n'étoient indiqués que par trois symptômes fébriles très-généraux, le mal de tête, la chaleur et l'altération: ce jour (cinquième de la maladie) n'offrit rien de plus remarquable; la nuit suivante fut plus paisible, et le malade reposa un peu. Le sixième, je vis le malade à huit heures du matin: il me témoigna son contentement de la nuit qu'il venoit de passer; seu-

lement il se trouvoit plus foible, et la langue n'étoit pas plus chargée que la veille. Mais quelle fut ma surprise, lorsque lui demandant son bras pour lui tâter le pouls, je le trouvai couvert d'une éruption vésiculaire, dont les vésicules ovalaires et transparentes, assez distantes les unes des autres, ayant déja deux lignes environ d'étendue, renfermoient un liquide dont la couleur citrine ressembloit à celle de l'urine naturelle. Cette éruption s'étoit faite dans la nuit, à l'insçu du malade, ce dont je fus convaincu par l'étonnement mêlé de crainte qu'il me laissa apercevoir; mais il fut rassuré, quand je lui eus dit que le travail qui avoit précédé cette éruption, avoit été la cause de ses angoisses, et qu'elles n'avoient cessé que par l'apparition des vésicules qui déja avoit lieu sur les deux bras et le thorax. Il fut assez tranquille toute la journée jusqu'à sept heures du soir : alors il s'éleva un peu de fièvre, accompagnée d'angoisses et de mal de tête. Je le vis une heure après; je lui trouvai le pouls à 95, la peau un peu chaude, et le visage plus haut en couleur. J'ordonnai la continuation du même julep, de nouveaux

sinapismes, et un lavement ; car il n'avoit pas été à la selle depuis trente-six heures : ce lavement l'évacua un peu, et le tranquillisa. Le lendemain matin, septième, il me dit qu'il avoit passé une assez bonne nuit, quoique le nombre de ses vésicules eût beaucoup augmenté ; et en effet, le ventre et les cuisses en avoient beaucoup de la même grandeur et de la même forme que celles de la veille, et celles-ci s'étoient accrues en volume, au point qu'elles étoient de la grosseur d'une petite amande. Le malade étoit sans fièvre ; son pouls foible comme la veille : il me demanda une limonade légère, que je lui accordai ; et ne pouvant le revoir le soir, je lui ordonnai un lavement, en cas qu'il n'eût point de selle dans le jour, et les sinapismes, si, vers le soir, la fièvre et le mal de tête survenoient.

Le lendemain huitième, je le vis à sept heures du matin : il avoit été assez bien tout le jour précédent, et la nuit n'avoit pas été mauvaise, quoique l'éruption se fût faite sur les jambes ; les vésicules de la veille avoient grossi, et leur volume égaloit celui des premières. Le malade n'avoit point

de fièvre dans ce moment, mais il se trouvoit encore plus foible : je fis couper sa limonade avec un quart de bon vin vieux, et je lui permis une tasse de chocolat ; car jusqu'alors la fièvre m'avoit fait restreindre la diète à des bouillons. Il n'y eut rien de remarquable dans cette journée ; et dès le lendemain neuvième, les vésicules se desséchèrent dans le même ordre qu'elles avoient paru, ce qui lui occasionna une demangeaison assez incommode.

Cinq jours se passèrent dans cet état, sans que le malade prît aucun remède : au bout de ce temps, je lui conseillai un bain domestique peu chaud, dans lequel il ne passa que demi-heure ; le bain nettoya la peau, fit cesser la démangeaison, et j'étois sur le point de purger doucement mon malade, mais le quinzième, entre huit et neuf heures du soir, la fièvre se déclara de nouveau, par des frissons, des nausées, et les personnes qui environnoient le malade, lui donnèrent une infusion de camomille dans laquelle ils délayèrent une prise de thériaque : la chaleur et le mal de tête succédèrent au frisson ; on lui ap-

pliqua des sinapismes : le malade passa une nuit très-agitée ; il eut quelques rêveries.

Je fus appelé le lendemain seizième, à six heures du matin ; on m'apprit ce que je viens d'exposer : de nouvelles vésicules avoient paru pendant la nuit ; elles n'étoient pas en aussi grande quantité que les précédentes, mais elles étoient répandues sur toute la surface du corps : la partie postérieure du tronc, qui en avoit été exempte jusqu'alors, en avoit autant que l'antérieure; aussi le malade, fort agité, ne pouvant trouver aucune bonne position dans son lit, avoit fait ouvrir toutes ces vésicules, par des frottemens réitérés en tous sens : sa chemise étoit exactement collée à son corps excorié ; on apercevoit des traces sanguinolentes; l'agitation du malade tenoit du désespoir ; on ne savoit comment le toucher. Je l'exhortai à se laisser soigner, et je lui représentai qu'avec des précautions, on parviendroit à le débarrasser de sa chemise. Pour cet effet, je fis tremper du coton dans de l'huile d'olives, et, en touchant légèrement avec ce coton les places de son linge qui étoient le

plus adhérentes à son corps, on parvint, avec de la patience, à l'en dépouiller. Pendant ce temps, j'avois fait mêler de l'amidon en poudre fine dans une certaine quantité d'huile d'olives, et je fis enduire de ce mélange l'intérieur d'une chemise très-fine, qu'on lui passa dès qu'il fut nu. Je fis mettre des linges imbibés du même mélange sur les jambes, et on commença à lui donner une mixture calmante. Peu d'heures après, il fut beaucoup plus tranquille. Je le revis le soir, et je fis renouveler mon pansement général, qui déja avoit très-bien fait, et qui fut répété matin et soir pendant trois jours de suite : par ce moyen son état devint très-supportable ; à cette sensation vivement douloureuse, succéda une demangeaison un peu incommode, suite de la dessiccation, pour laquelle un chirurgien du voisinage conseilla, à mon insçu, des frictions de pommade de *Goulard*. Dès qu'on s'en fut servi trois fois, le malade enfla, eut de l'oppression, et les urines diminuèrent considérablement. Je fus peiné quand j'appris l'imprudence qu'on avoit commise ; et pour y remédier, j'ordonnai une mixture diu-

rétique, composée d'eau distillée de cerfeuil, d'oxymel scillitique, et d'esprit de nitre dulcifié : ce remède dissipa l'œdème, augmenta les urines, et fit cesser l'oppression; mais il eut l'inconvénient de porter sur les intestins, et donna une diarrhée qui, quoiqu'elle ne dura que quarante-huit heures, sans être bien forte, ne laissa pas de fatiguer beaucoup le malade, qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, avoit soixante-quinze ans, et s'étoit sensiblement affoibli pendant les premiers jours de la maladie.

Pour rempir l'une et l'autre indication, je prescrivis une décoction de quinquina et de glands, à laquelle j'ajoutai le sirop d'écorce d'oranges amères. Ce remède, dont le malade fit usage pendant huit jours, guérit sa diarrhée, lui redonna des forces et de l'appétit, ce qui me permit de le purger trois ou quatre fois, à quelques jours d'intervalle, avec de la magnésie calcinée : il prit quelques bains de propreté, et but, pendant une quinzaine de jours, les eaux de Seltz, que je lui ordonnai, parce que sa poitrine paroissoit foible, que sa voix avoit un peu changé, et qu'il avoit une toux sèche.

Malgré son âge et la gravité de sa maladie, le bon vieillard se rétablit parfaitement, et a joui depuis d'une très-bonne santé.

La durée de la maladie, la saison dans laquelle elle a eu lieu, la nécessité de l'attouchement pour soigner son corps ulcéré, sont autant de circonstances qui rendoient six personnes qui habitoient avec le malade, et qui tour-à-tour lui donnoient leurs soins, très-exposées à la contagion, si la maladie en étoit susceptible: les linges bien imprégnés de sérosité, ont été lavés, sans doute, et je n'ai pas appris que personne s'en soit ressenti. Ne suis-je pas fondé à croire que ce cas-ci, plus que tout autre, est bien propre à influer sur l'opinion de ceux des médecins qui regardent le pemphigus comme une maladie contagieuse?

HISTOIRE D'UNE PHTHISIE PULMONAIRE,

Parvenue au dernier degré, et guérie contre toute espérance, par des moyens extraordinaires;

Par M. DU BOUEIX, docteur agrégé, et professeur en médecine de l'université de Nantes, médecin de MONSIEUR, *Frère du Roi, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, médecin désigné par le Gouvernement pour les épidémies dans la subdélégation de Nantes, &c. A Clisson en Bretagne :*

Pleuritidi peripneumoniam, empyema, phthisim (*succedere.*)—Morbos magnos, naturâque potentiores nobis præmonstrabunt, &c. PROSP. ALPIN. *de præsagiendâ vitâ et morte, l. j, cap. ix, p.* 58.

[I.] JE présente un fait rare, je dirois presque unique dans son espèce, par le concours des circonstances qui

l'ont accompagné et suivi. Il s'agit d'une maladie où le salut est très-douteux dès son commencement, où la guérison est extrêmement difficile quand le mal a fait quelques progrès, et contre laquelle l'art ne connoît plus de ressources, lorsqu'elle est parvenue à son dernier période. Telle a cependant été la situation du malade dont je vais tracer l'histoire. Sa guérison n'est point l'ouvrage de l'art; son traitement, du moins, n'a point été dirigé suivant les principes adoptés par tous les praticiens les plus célèbres; un empirisme aveugle l'a inspiré. Cependant je n'ose assurer que ce même traitement, qui n'a pu être indifférent, n'ait pas été pour quelque chose dans le rétablissement du malade; peut-être même en est-il le véritable et seul agent. Quelque induction, d'ailleurs, qu'on puisse tirer de ce fait, il en résultera toujours qu'on ne doit pas proscrire trop légèrement, dans des cas extrêmes et désespérés, des moyens qui, quelque absurdes qu'ils semblent au premier coup-d'œil, peuvent cependant quelquefois produire des effets salutaires. Il en résultera de plus, que la nature se joue souvent de nos théories les plus

brillantes, et qui paroissent le plus solidement établies : *Vias medicis invias reperit natura*, &c.

[II.] Le sieur *Guilloton*, perruquier de cette ville, âgé d'environ quarante-deux ans, homme actif, laborieux, estimé dans le pays par sa bonne conduite et sa probité, faisant beaucoup d'exercice, d'un tempérament sec, bilieux, fort maigre, et d'une taille élancée, ayant le cou long, la poitrine etroite, les jambes grêles (*a*), fut, au commencement de janvier 1786, attaqué de la péripneumonie bilieuse-catarrhale épidémique, qui régnoit alors depuis plus d'un an dans ce canton. Le vent de N. et N-E, qui avoit soufflé depuis le commencement de l'hiver, s'étoit tout-à-coup tourné au S. et S-O., constitution la plus favorable au développement de la phthisie, suivant la remarque d'Hip-

(*a*) *Qui sunt propensi ad tabem cujusmodi sunt qui pectus angustum et thoracem habent, collum longum, et spatulas prominentes, de quâ propensione loquebatur* HIPPOCR. *ægro* 6, 3, *epid. quando dicebat. inerat aliquid tabidi connatum.* HIERON. Mercurial. in-4°. lib. Aphor. HIPP. Aph. viij.

pocrate : *Quippè austrina (tempestas) phthises gignit.* Epid:

[III.] Il ne fut pas saigné, malgré les symptômes inflammatoires qui se déclarèrent dès l'invasion ; et quoique l'expectoration ne tardât pas à s'établir, elle ne jugea point la maladie. Les crachats, d'abord très-chargés de sang, furent bientôt purulens, gris-cendrés, souvent mélangés de stries sanglantes; ils devinrent, en peu de temps, d'une abondance incroyable, tant le jour que la nuit, et la toux presque non-interrompue qui en procuroit l'expectoration, fut, pendant six mois, accompagnée d'un dévoiement continuel et de la fièvre hectique bien caractérisée. Le dévoiement cessa à cette époque ; mais les autres symptômes persistèrent, et s'aggravèrent de plus en plus, et le même dévoiement reparut quelque temps après.

[IV.] Vers le commencement de novembre 1787, le malade éprouva du mieux; la fièvre parut céder, quoique l'expectoration purulente fût plus abondante que jamais, et qu'elle fût accompagnée d'efforts accablans.

[V.] Ce répit ne fut pas de longue durée. La fièvre revint au mois de décembre suivant : dès-lors le malade commença à vomir tout ce qu'il prenoit, et à ressentir des douleurs insupportables dans la poitrine, l'estomac, le bas-ventre, les parties de la génération, et dans toutes les articulations. Le crachement de pus n'eut aucune interruption. Le tabisme devint extrême, la fièvre hectique acquit tout ce qu'elle pouvoit avoir d'intensité. Les crachats (*a*) prirent une fétidité insoutenable ; le malade exhaloit de tout son corps la même odeur cadavéreuse ; la face devint hippocratique ; l'insomnie fut continuelle pendant toute cette suite de souffrances, ainsi que les sueurs fétides, colliquatives. Les foiblesses devinrent fréquentes, la voix rauque et la gorge douloureuse, &c., ce qui, comme on sait, forme le tableau complet des signes précurseurs de la mort des phthisiques.

(*a*) *Sputa gravia, solida, olentia, dulcia cum signis ultimis* (1026) *desperata.* BOERH. Aph. 1027.

[VI.] Cet état fut le même jusqu'au 10 janvier 1788; la toux devint alors encore plus violente et plus laborieuse; le pus sortoit à pleine bouche; et dans le même jour (10 janvier) le malade, après des efforts terribles, expectora une espèce de paquet (*a*) gros comme le pouce, d'une consistance tenace, de couleur brune-jaune-grise, et d'une puanteur inexprimable, qualité que les crachats avoient déja depuis long-temps [IV.] Le malade fut alors pendant une huitaine de jours à l'extrémité. Au lieu de pus, il ne cracha presque, pendant cet intervalle, que du sang pur et clair.

[VII.] Après cette hémoptysie, la fièvre cessa, ainsi que la toux et les crachats : il commença à goûter le sommeil, et à prendre des alimens sans les vomir. Les forces revinrent peu-à-peu, même assez promptement; le marasme fit place à un embonpoint, tel aujourd'hui que le sujet n'a jamais été aussi frais, ni en aussi bonne chair. C'est à la fin de janvier dernier qu'on

(*a*) C'étoit sans doute un tubercule.

doit

doit fixer sa convalescence, et le rétablissement complet qui s'en est suivi.

[VIII.] J'attendois que le temps l'eût confirmé, pour donner cette observation. Tout en annonçoit le complément et la solidité, lorsque sur la fin de juillet dernier, un orage inattendu vint de nouveau menacer ses jours, et détruire notre espérance. Il fut attaqué d'une péripneumonie très-grave le 25 dudit mois. Son imprudence lui valut cette rechute, qu'il gagna pour s'être mouillé et refroidi les pieds pendant tout un jour entier, après avoir beaucoup sué dans une course fatigante. La fièvre et le point de côté furent violens, le délire dura plusieurs jours, le crachement de sang fut abondant. Je le fis, dès l'abord, saigner trois fois du bras; et le septième jour, je fis appliquer un vessicatoire sur le point douloureux. Ce traitement eut un parfait succès : la maladie fut terminée le 14 août suivant, ayant été jugée par une expectoration louable et critique. Il jouit enfin aujourd'hui (20 septembre 1788) d'une aussi bonne santé qu'avant cette maladie, et il s'est aussi parfaitement rétabli, que s'il n'eût

jamais essuyé précédemment le moindre désordre dans la poitrine.

[IX.] J'ai dit plus haut [III.], que le malade ne fut pas saigné lors de la péripneumonie qui précéda l'état que je viens de décrire ; [III, IV, V, VI, VII], il s'opposa tellement à cette opération, qu'il ne fut pas possible de l'y résoudre. Sa situation, dans le commencement de sa phthisie, ne lui donna pas beaucoup d'inquiétude ; je le perdis quelque temps de vue : cependant la continuité de la toux, des crachats purulens, la fièvre lente qui s'établit bientôt, commencèrent à l'alarmer. Il me consulta ; je lui conseillai les différens moyens indiqués par la médecine en pareille circonstance. Il fit de son chef, ou de l'avis de diverses personnes, plusieurs remèdes, dont il ne reçut aucun soulagement. Il employa les bouillons de mou de veau, ceux d'escargots ; il respira long-temps des fumigations balsamiques et résineuses. Je lui prescrivis l'eau de goudron, coupée avec le lait de vache. Il en prit une assez grande quantité. Son régime fut exact et d'autant mieux réglé, que le sujet est naturellement très-sobre,

Toutes ces précautions furent vaines et infructueuses. Il en fut de même d'un large exutoire, que je lui avois fait ouvrir au bras, et qu'il laissa fermer au bout de quelques mois, n'en éprouvant d'autres effets que des douleurs trés-vives dans toute cette partie.

[X.] Au bout de huit mois de souffrances, voyant les progrès journaliers de son mal, et l'inutilité des remèdes qu'il avoit jusqu'à ce moment mis en usage, il se décida, par le conseil d'un ancien goutteux, et à mon insçu, il se détermina, dis-je, à essayer des *poudres d'Ailhaud*. Il débuta par une demi-prise; huit jours après il en avala une dose entière. En éprouvant, ou croyant du moins en éprouver quelque soulagement, décidé d'ailleurs à employer toute espèce de moyens de guérison, de quelque part qu'ils lui fussent conseillés, et quelque dangereux qu'ils pussent paroître, il continua à en prendre tous les huit jours. L'appétit revint un peu, et le dévoiement cessa [III] sans que la toux se modérât. Au bout d'environ deux mois d'usage des poudres, il parut reprendre un peu d'embonpoint; mais cette es-

pèce de mieux ne dura pas plus que le mois de novembre, et partie de décembre 1786, [IV, V.] Il devint alors pire que jamais; [V.] le tabisme, la maigreur, étoient tels, qu'il ne pouvoit plus demeurer assis.

[XI.] Dans cet état désespérant, il ne discontinua pas les *poudres* d'*Ailhaud*. Il a observé que, pendant leur effet, la toux étoit suspendue, et qu'il rendoit alors beaucoup de glaires et de matières purulentes de la nature de ses crachats, par les selles.

[XII.] Pendant les six derniers mois, il se réduisit à une prise de quinze en quinze jours, et il ne cessa ces poudres qu'à l'époque du 10 janvier 1788, [VI.] où la nature, par un dernier effort, sembla rassembler tout ce qui lui restoit de ressources pour attaquer son ennemi; combat dont elle sortit enfin victorieuse, quoique le malade, pendant cette crise orageuse qui dura plusieurs jours, eût, pour ainsi dire, un pied dans le tombeau.

[XIII.] Quelque surprenante que soit cette guérison, elle le devient bien autrement par l'étrange moyen qu

paroît l'avoir opérée. Le sieur *Guillo-ton*, pendant le cours de sa maladie, se rapelle avoir pris cinquante doses entières de *poudres* d'*Ailhaud*. C'est le sentiment unanime de tous les auteurs, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, sentiment confirmé par l'expérience, que les médicamens purgatifs sont nuisibles dans la phthisie, qu'ils accélèrent la mort, en déterminant un dévoiement colliquatif, qui est un accident mortel dans cette maladie. « *Quando quidem non solùm hujusmodi tabidi non sunt per superiora purgandi, verum etiam nec per inferiora, quod facilè in alvi fluxum incidant, quo capi tabidos lethale esse dixit Hippocrates. libr. v, Aphor.* 14. (HIERON. MERCURIAL. in-4°, libr. Aphor. p. 270.»)

[XIV.] Chez le malade dont il s'agit ici, les *poudres* d'*Ailhaud*, au lieu d'occasionner le dévoiement, paroissoient l'avoir modéré, l'avoir même arrêté, et en avoir prévenu le retour. Cet *Arcane*, qui ne l'est plus depuis qu'on en a découvert la composition, possède-t-il une vertu anti-septique, capable d'avoir corrigé la dégénéres-

cence putride et arrêté la fonte colliquative des humeurs, suite de la résorption continuelle du pus formé dans la substance pulmonaire? ou bien auroit-il agi par une espèce de métastase, en transportant sur les émonctoires des intestins la plus grande partie de la même matière purulente? Dans le dernier cas, une autre espèce de purgatif n'auroit-il pas produit le même effet? Mais l'on connoît le danger des catartiques dans pareilles circonstances. Dans le premier, on sait également avec combien peu de succès on administre les anti-septiqués les plus puissans et les plus énergiques, tels que le quinquina, les balsamiques, même les acides minéraux, &c. On sait aujourd'hui que les *poudres* d'*Ailhaud* sont un mélange de purgatifs résineux masqués avec de la suie de bois passée au tamis. Je suis assurément bien éloigné de faire l'apologie de ce remède empirique, imprudemment prôné comme universel, par celui qui en fait le vil et très-lucratif commerce, dans l'impertinente et plate rapsodie publiée par lui, pour en multiplier le débit, et qui, quelque enflée qu'elle soit de certificats de toutes couleurs, ne peut

en imposer qu'à l'ignorance. J'en ai vu plus d'une fois de funestes effets, et différens observateurs en ont vu de même. (*Voyez* Journal de médecine, tom. xxxvj, pag. 25. xxxviij, pag. 315 et 419, tom. xl, pag. 261). D'ailleurs, un fait isolé comme celui-ci, ne prouve absolument rien pour l'établissement d'une méthode curative. Je suis même persuadé qu'on n'en répéteroit pas la tentative sans danger. Cependant, dans une circonstance absolument semblable, je ne m'opposerois pas à ce qu'on en fît l'essai, vu la nullité des autres secours de la médecine, et parce que, du reste, *in casu extremo satiùs est anceps experiri remedium, quàm nullum.*

DES ANTI-EPILEPTIQUES;

Par M. Le Comte, médecin à Evreux.

I. Je dois cette réponse et des remercimens à M. *Rochard* (*a*). J'ai vu, comme lui, mais sans succès, une

(*a*) Août dernier, pag. 206.

demoiselle d'environ trente ans, épileptique depuis plus de quinze, se brûler tout un bras, au point qu'elle en est restée estropiée. Je n'ai garde cependant de contester ni ses observations, ni celles que M. *Tissot* a rassemblées en beaucoup plus grand nombre, sur l'utilité des cautères (*a*), moi qui pense que l'épilepsie guérit souvent d'elle-même et sans remèdes. Ce que je demande par conséquent, ce sont des remèdes qui ne soient pas équivoques, qui nous servent mieux que l'empirisme, le temps et la nature, et qu'on puisse regarder comme de vrais anti-épileptiques. On devroit en avoir depuis long-temps les caractères. Souvent ce n'est point par le cerveau qu'un malade est épileptique, mais par le sommet de la tête, par une lèvre, par la nuque, par une oreille, par une épaule, par un bras, par une main, par un doigt, par une des aînes, par une cuisse, par une jambe, par le dessus ou par la plante du pied, par un orteil (*b*). On trouve, en ces endroits, un corps étranger,

(*a*) De l'épilepsie, pag. 387.
(*b*) TISSOT, *loc. cit.* pag. 85.

une carie, un ganglion, &c., et souvent on n'y trouve rien du tout (*a*). Chacun voit, sans que je le dise, ce que nous avons à faire dans le premier cas : le traitement dans l'autre, est celui des venins, le *cautère*, mais placé sur le lieu même de l'irritation et non ailleurs, une ligature placée au-dessus, ou l'amputation. Tous les anti-épileptiques alors, la valériane, l'assa-fétida, le musc, la rhue, les feuilles d'oranger, l'opium, &c. seroient les remèdes populaires de la rage, comparés au traitement de M. *Sabatier* ou de M. *Le Roux*, c'est-à-dire, une chose presque ridicule. Il est cependant probable, d'un autre côté, qu'en prescrivant, dans ces espèces d'épilepsies, de brûler ou d'emporter la partie, lorsque la cause de l'irritation ne s'aperçoit pas, l'art va au-delà du but ; et que s'il savoit extraire quelques molécules d'une liqueur âcre, comme il sait enlever une pièce d'os cariée, l'épilepsie, dans un cas comme dans l'autre, cesseroit sans rien détruire. J'en juge parce que, dans la rage, les plaies énormes qui saignent beaucoup et qui

(*a*) *Loc. cit.*

suppurent copieusement, sont celles précisément qui n'ont pas besoin de traitement. J'ai dit (et on ne peut trop y prendre garde) que dans le premier genre d'épilepsie le cerveau étoit sain: la preuve en est, qu'uniquement en traitant le local, lors même que la maladie étoit ancienne, l'épilepsie n'a pas reparu. Il n'est donc pas vrai, au moins en général, que le cerveau, dans ce cas, s'altère si promptement, et qu'un petit nombre d'accès le rendent, comme on le dit, épileptique. Il y a plus, et les nerfs eux-mêmes de l'endroit d'où part l'irritation, ne le deviennent souvent point par une longue répétition d'accès. Autrement, après l'extirpation d'un corps étranger, d'un ganglion, d'une carie, l'épilepsie continueroit, et l'expérience prouve qu'elle ne continue pas. On n'a pas cet avantage dans la rage: à cela près, les deux théories se confirment admirablement l'une et l'autre. Il est prouvé des deux côtés, mais surtout pour l'épilepsie, que l'accès ou le désordre général est souvent causé uniquement par l'irritation mécanique de quelque corps étranger ou d'une humeur âcre déposée quelque part, sans que le cerveau ni les nerfs soient eux-

mêmes viciés. Je conçois cependant que les nerfs du point irrité peuvent, comme dans le cancer, s'altérer à la longue, et peut-être promptement; mais il paroît que ce cas, s'il arrive, est très-rare : l'unique ressource seroit alors, comme dans le cancer, de détruire le local.

II. Je reviens à la simple irritation. On ne concevroit pas qu'elle pût se rencontrer presque par-tout au-dehors, et que les parties internes en fussent exemptes. On sera même porté à penser que cette seconde espèce d'épilepsie, l'épilepsie interne, doit être beaucoup plus commune que l'autre. Elle l'est dans ma pratique, au moins dans la proportion de 30 à 1. On présume encore que le mal ne doit pas être plus grand dans l'une que dans l'autre, c'est-à-dire, qu'en enlevant la cause irritante, il doit cesser. Aussi des épileptiques ont-ils été guéris sans retour, en rendant des pierres urinaires, des pierres biliaires, des vers plats, des vers ordinaires; quelques-uns même l'ont été en rendant une bile âcre (*a*), circonstance qui prouve que la cause des épilepsies internes

(*a*) *Loc. cit.* pag. 48.

peut être, comme dans les épilepsies externes, une humeur. C'est sur-tout l'estomac qui est exposé à cette irritation humorale : M. *Tissot* l'a dit (*a*), et on trouvera peu de malades qui ne l'aient assuré. Ce n'est point parce que ce viscère est très-nerveux ; le palais et la bouche le sont encore plus, et cependant on ne cite aucune épilepsie qui ait eu son siège dans la bouche. Ce n'est donc pas non plus parce que l'estomac est de tous nos organes celui que nous occupons de la manière la moins naturelle, la bouche et l'œsophage sont dans le même cas ; mais parce qu'au bout de quelques heures de décomposition dans l'estomac, sur-tout si ce viscère est délicat, s'il n'est pas net, ou si quelque cause en a dérangé le travail, nos alimens, loin d'être encore ce qu'ils étoient à leur passage par la bouche et l'œsophage, se convertissent en une matière souvent plus âcre que celle placée par tout ailleurs sous la peau, suscite des accès d'épilepsie. On peut en juger par les rapports qu'ils renvoient. C'est encore pis à mesure qu'ils avancent dans les intestins. Ainsi on

(*a*) *Loc. cit.*

ne sera pas épileptique par l'œsophage, mais on le sera par l'estomac et par toute la portion du canal intestinal qui conserve à-peu-près la sensibilité de l'estomac, et on le sera plus souvent par-là que par aucune autre partie. Delà, pour ne plus parler des vers, le seul épileptique que j'aie guéri, après plus de vingt-cinq ans de maladie, l'a été par le régime; et malgré l'impatience ou l'indocilité de la plupart des malades, lorsqu'il s'agit d'un long régime, les observateurs en rapportent beaucoup d'autres exemples. Je n'ai commencé à réussir, qu'après avoir réduit tous ses repas à un seul. Je ne puis donc trop insister sur le conseil de *Cheyne*, de bien examiner d'abord, dans les maladies nerveuses, l'état de l'estomac et des intestins. Si ensuite on parcourt toutes les autres irritations locales, je pense qu'il restera peu d'épilepsies qu'on puisse uniquement rapporter au cerveau. Il n'est presque personne qui ne crût en voir une dans cette jeune fille dont parle *Wepfer* (*a*), qui étoit devenue absolument imbécille, qui avoit en-

(*a*) *Loc. cit.* pag. 59.

tièrement perdu la mémoire, qui ne reconnoissoit pas sa mère, qui mangeoit ses excrémens, &c. Cependant délivrée de son épilepsie, par la sortie d'un ver solitaire, dès le troisième jour, elle se reconnut, elle demanda d'où elle venoit, et peu-à-peu elle se rétablit parfaitement. On voit par-là à combien de maladies la théorie des irritations peut s'étendre. Je conclus qu'il n'est presque aucune de nos parties qu'elles ne puissent rendre épileptiques, sans altérer en rien le cerveau, ni même les nerfs qu'elles touchent immédiatement. Je conclus donc qu'il est peu d'épilepsies dont le traitement ne doive être aussi sûr que le nouveau traitement de la rage. Je devois ajouter, à mon énumération, des parties très-susceptibles d'épilepsie par irritation, la matrice, qui probablement explique cette observation de M. *Tenon*, que sur quinze épileptiques à peine se rencontre-t-il un homme (*a*).

III. On auroit cependant tort de croire que le tempérament ne contribue en

---

(*a*) TENON, *Mémoire sur les hôpitaux de Paris*, pag. 219.

rien à l'épilepsie. La preuve qu'il y concourt nécessairement, c'est que les mêmes causes d'irritation, placées dans d'autres sujets, produisent d'autres maux, ou même ne produisent rien du tout. Ce principe, qui embrasse presque toutes nos maladies, peut se démontrer même dans la rage. Je ferai seulement remarquer que, comme dans cette dernière maladie, dès qu'on a enlevé ou détruit l'irritation locale, ce penchant à l'épilepsie n'a pas besoin de remèdes, que la maladie s'arrête là, et qu'ainsi les anti-épileptiques, dans ce cas, sont ordinairement inutiles. C'est la conséquence de toutes les cures que j'ai indiquées. Je n'ai pas dit assez; et non-seulement le tempérament doit être compté pour une des causes de l'épilepsie, mais il y a des épilepsies, même en grand nombre, dans lesquelles le tempérament est la seule cause, ou dont le principe n'a rien de matériel. Telles sont les épilepsies venues d'une peur. Cette espèce, sans doute, est la plus embarrassante à traiter; cependant on ne doit pas la regarder comme incurable. Elle doit l'être moins, ce me semble, que la rage mélancolique, que M. *Nugent*

et d'autres ont guérie. Il en est d'ailleurs ordinairement de cette épilepsie, comme des paralysiés, qui, graves d'abord, sè corrigent ensuite peu-à-peu d'elles-mêmes avec le temps, si on aide à la nature, ou si seulement on ne la contrarie pas; enfin l'épilepsie, de cause morale, rentre à plusieurs égards, et peut-être absolument, dans le genre des épilepsies par irritation. Si on y regarde bien, on verra, comme dans l'épileptique pour lequel M. *Rochard* me répond, que la peur a produit, non-seulement dans quelque organe en particulier, mais dans presque tout le système nerveux, un éréthisme habituel, ou une sorte d'état de vapeurs, dans lequel les malades, surtout ceux qui ne sont pas occupés, sont blessés par une multitude de petites causes qu'ils ne sentoient pas auparavant. Il s'agit d'écarter ces causes, et de bien calculer par conséquent le degré de cette irritabilité, qui, dans les premiers temps sur-tout, est souvent extrême. Je me sers, à dessein, de la comparaison des vapeurs, pour indiquer les moyens en même temps que le but. J'avertis qu'avec ces moyens cependant on ne tiendra rien, si on ne

se rend maître du moral, et si ces malades ne sont tellement exercés de corps, qu'on ne laisse pas à leur esprit un instant pour penser. On sait de quelle conséquence est cette attention dans toutes les maladies mélancoliques; et de-là vient que tant d'épileptiques guérissent naturellement, en quittant la ville ou le cabinet, pour mener la vie champêtre. J'ignore quels sont ceux de nos remèdes anti-épileptiques qui seront conservés dans ce plan. Je conçois, au surplus, que, soit des suites d'une peur ou autrement, le tempérament peut être tellement épileptique, qu'il n'y ait pas de remède. Dans ce cas, non-seulement les malades n'éprouvent aucune irritation locale, mais ils ne peuvent rien indiquer qui éloigne ou qui détermine leurs accès. Je n'en ai encore eu qu'un exemple : l'accès étoit si périodique, que, pendant plus de trois mois, il n'avoit pas manqué de revenir tous les dimanches, à la même heure, le matin avant la messe; il reculoit ou avançoit ensuite d'un jour, mais de loin en loin, sans que la malade en pût rendre aucune raison. D'autres, quoique épileptiques de constitution,

n'ont cependant encore rien à faire, parce qu'ils le sont trop peu. Ainsi j'ai vu une femme qui ne tomboit qu'une fois l'an, et souvent plus rarement, à l'occasion d'un saisissement imprévu ou de quelque forte surprise : le tonnerre avoit eu le même inconvénient; mais elle étoit parvenue peu-à-peu à se mettre au-dessus de cette peur.

IV. J'ai oublié d'énoncer entre les causes d'irritation, la pléthore, non la pléthore ordinaire, que M. *Tissot* a marquée (*a*), ni les causes connues qui portent le sang à la tête, qu'il a marquées aussi (*b*), mais l'engorgement du cerveau causé par le resserrement de la peau ou par le sommeil. J'ai vu un épileptique qui, depuis plus de trente ans, n'avoit eu aucun accès au lit ; et d'autres, au contraire, n'en ont que là, ou plutôt n'en ont qu'en dormant. Je ne dis rien du traitement, qui se déduit naturellement de la simple notion de ces deux causes ; dans le premier cas, l'irritabilité de la peau, ou cette facilité avec laquelle le contact

(*a*) TISSOT, *loc. cit.* pag. 277.
(*b*) *Loc. cit.* pag. 285.

de l'air extérieur en arrêtoit la transpiration, tenoit au mauvais état de l'estomac.

OBSERVATIONS(*a*)

Sur des cures spontanées d'anévrismes, avec des remarques ; par M. EDOUARD FORD, chirurgien du dispensaire général de Westminster.

UN anévrisme des gros vaisseaux, quand il se rencontre dans le tronc, est une maladie ordinairement fatale; et il n'est par rare qu'il se termine malheureusement, quand il survient aux extrémités, la méthode curative, dans ce dernier cas, soit par l'amputation du membre, soit par la ligature de l'artère, étant généralement réputée très-douteuse. Ces considérations m'ont porté à vous demander une place dans le journal de médecine de Londres,

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. ix, part. ij, pour l'année 1788; traduit par M. *Assollant.*

pour les observations suivantes, écrites dans la vue d'attirer les regards du public sur les efforts que la nature fait quelquefois spontanément pour se délivrer de cette maladie : ces efforts, quoiqu'ils n'aient pas entièrement échappé à la connoissance des praticiens, n'ont cependant pas obtenu, dans ce pays-ci, toute l'attention qu'ils méritent. Des recherches ultérieures répandront probablement assez de lumière sur cette branche importante de la pathologie des anévrismes, pour conduire à en perfectionner beaucoup le traitement. Les observations que je vous communique, servent à établir ce fait, que dans des cas d'anévrismes, les efforts de la nature seule, sans le secours de l'art, ont produit, dans les tuniques des vaisseaux, une réunion assez ferme de leurs parois, pour rendre l'artère imperméable, capable de résister à l'effort du sang qui s'y portoit, tandis que la circulation a été amplement fournie par les branches collatérales qui partoient de l'artère au-dessus de la tumeur anévrismale.

Il y a plusieurs années que j'eus, pour la première fois, occasion de prendre connoissance de ce fait. Un

porteur de chaise s'adressa à moi, au dispensaire de Westminster; il avoit une tumeur au jarret, qui étoit évidemment un anévrisme de l'artère poplitée, et qui fut regardée comme telle par les médecins du dispensaire, ainsi que par plusieurs chirurgiens de distinction. Le malade fut ensuite reçu dans un hôpital : au bout de trois mois, il me consulta de nouveau. Je trouvai que la tumeur avoit entièrement disparu, et que le membre avoit diminué de volume, et étoit un peu plus foible que l'autre ; mais cet homme étoit en état de vaquer à ses affaires. Les efforts de la nature, que la position horizontale du corps et une diète régulière pouvoient avoir secondés, me parurent, par les recherches que je fis, le seul moyen auquel cette cure dût être attribuée.

Cet homme mourut bientôt après d'une fièvre. Comme on ne disséqua point le membre pour l'examiner, et qu'il y avoit du doute si la tumeur étoit anévrismale ou non, les circonstances de cette observation ne furent pas estimées assez décisives pour justifier la conséquence que l'on en pourroit tirer ; mais elles servirent à m'ex-

citer à donner une attention plus particulière à la maladie ; et dans le cas qui suit, j'eus une occasion favorable d'obtenir des éclaircissemens ultérieurs sur un phénomène aussi remarquable.

CAS PREMIER.

Jean Cathay, âgé de trente-six ans, de la grande rue Saint-André, me fit appeler pour une tumeur située à la partie antérieure et supérieure de la cuisse droite, environ trois pouces au-dessous du ligament de Poupart. Elle étoit de la grosseur d'un œuf de poule-d'Inde, et on y sentoit une forte pulsation. Le malade me dit qu'elle avoit été plusieurs semaines à se former. Le membre, à cette époque, n'avoit souffert aucune autre altération, et la marche paroissoit se faire avec aisance. Le malade me montra, en même temps, une autre tumeur au jarret gauche, de la grosseur d'un œuf de poulette, et dans laquelle je sentis une pulsation tremblante ; mais celle-ci, à ce qu'il me dit, n'étoit accompagnée d'aucun accident. Cet homme paroissoit d'une fort bonne santé ; il avoit un état qui exige un violent

exercice des muscles des extrémités inférieures et supérieures.

J'avois si peu de chose à lui indiquer qui pût lui procurer le plus léger soulagement, que je fus deux mois sans le voir. Au bout de ce temps, il me fit prier de me rendre auprès de lui. Je le trouvai au lit, ayant la peau brûlante, le pouls fréquent et plein, la respiration difficile, et de la tendance au délire. La tumeur de la cuisse droite, dont les dimensions étoient considérablement augmentées, étoit couverte d'un cataplasme principalement composé de graine de moutarde, et qui avoit été appliqué par un empirique, dans la vue de provoquer la suppuration; on avoit ordonné un régime fortifiant pour tendre au même but. Le traitement antiphlogistique, qui paroissoit si clairement indiqué, fut celui que j'adoptai; et il eut tant de succès, qu'en peu de jours la fièvre fut abattue, et l'inflammation locale, occasionnée par l'application du cataplasme irritant, un peu diminuée. Cependant il restoit encore une tumeur énorme, qui s'étendoit depuis l'aine presque jusqu'au genou : on y

sentoit une forte pulsation, et sa surface étoit un peu enflammée.

MM. *Andrée, Cruickshank, Adair-Hawkis, Jean Howard, Vaux,* et feu M. *Justamond,* virent alors cet homme, et ils pensèrent tous comme moi, qu'à cette époque de la maladie, on ne pouvoit raisonnablement rien espérer, pour sa guérison, d'aucune opération chirurgicale. Nous examinâmes ensuite l'autre jambe; mais nous n'y trouvâmes aucunes traces de la tumeur que j'avois vue dans ma première visite. Cette tumeur, que j'appellerai bientôt anévrisme de l'artère poplitée, (parce qu'en disséquant cette extrémité, je me suis convaincu qu'on devoit lui donner ce nom) avoit totalement disparu; mais la certitude qu'elle avoit existé antérieurement, et la conviction que cette connoissance entraînoit avec elle, qu'il y avoit dans la constitution une tendance à cette affection, nous avoient rendu plus réservés sur les moyens que, dans des périodes plus avancées de la maladie, on auroit pu tenter pour soulager le malade. L'objection contre l'opération fut alors, en quelque façon,

çon, levée par la disparition de la tumeur au jarret gauche ; mais le volume de l'anévrisme qui étoit encore énorme, l'impossibilité absolue de fixer une ligature assez bas pour laisser l'espoir de garantir le membre de la gangrène, et la difficulté de faire une compression assez forte sur l'artère pour prévenir une hémorrhagie dangereuse, furent des raisons suffisantes pour ne pas tenter une opération incertaine.

On couvrit la tumeur d'un plumaceau enduit de cérat blanc ; des opiats, de doux laxatifs et des saignées selon l'indication, contribuèrent, pendant environ six semaines, à pallier les symptômes; mais au bout de ce temps, les parties enflammées devinrent livides, et la gangrène qui survint aux tégumens, termina la vie du malade sans aucune hémorrhagie.

Le jour qui suivit sa mort, on examina l'état du membre, en présence de plusieurs des gens de l'art, dont on a cité les noms, et de M. *Watson*, chirurgien de Westminster. La dissection nous présenta les circonstances ordinaires qui accompagnent les anévrismes. Les tuniques de l'artère avoient

cédé, et s'étoient ouvertes à la partie antérieure; mais l'issue du sang au dehors avoit été prévenue par un épais coagulum qui adhéroit aux tégumens enflammés et gangrénés, et opposoit une barrière assez solide aux efforts du sang.

La partie interne du sac anévrismal étoit couverte de couches de lymphe coagulée, qui étoient adhérentes au vaisseau dilaté, et en quelques endroits, ces couches avoient trois pouces d'épaisseur. Nous trouvâmes aussi, en continuant de disséquer, que la dilatation s'étoit portée jusqu'à environ un pouce et demi au-dessous de l'artère profonde: ce dernier vaisseau étoit dans un état parfaitement sain. Il n'y avoit qu'environ deux pouces en longueur de l'artère fémorale, qui eussent subi de l'expansion, au point de former la tumeur, dont l'étendue étoit telle que nous l'avons décrite plus haut; tout le reste de l'artère, soit au dessus ou au-dessous de cet endroit, étant entièrement exempt de la maladie. Le sang sembloit avoir traversé le centre de cette masse; car l'artère fémorale n'avoit souffert aucune diminution au-dessous de l'anévrisme, ni l'artère pro-

fonde aucune dilatation; et l'œdématie, ni le froid du pied n'étoient portés à un plus haut degré qu'il soit à supposer qu'ils l'auroient été par la compression.

L'anévrisme du jarret gauche devint ensuite le sujet de nos recherches. Il n'y avoit extérieurement aucune marque de tumeur; mais en mettant à découvert l'artère poplitée, nous y trouvâmes une grosseur du volume d'une noisette. Nous ouvrîmes l'artère au-dessus et au dessous de cet endroit, nous essayâmes d'y passer une sonde; mais les instrumens ne purent jamais la traverser, quoique l'on usât d'une certaine force. Par un examen ultérieur, nous vîmes qu'elle étoit bouchée par une substance ferme et solide (*a*).

CAS II.

Dans l'observation précédente, nous avons vu la nature, par des efforts spontanés, lutter en vain contre une méthode curative mal indiquée, ou peut-être contre la violence irrésistible de

(*a*) J'ai actuellement en ma possession cette portion de l'artère poplitée.

la maladie ; dans celle que je vais exposer, l'issue a été plus heureuse. La maladie, dans ce second cas, offrit le même appareil de symptômes effrayans ; mais la nature abandonnée à elle-même, et n'étant point troublée dans sa marche, procura une terminaison plus favorable.

Jacques Robson, âgé de 30 ans, et d'un bon tempérament, eut recours à moi, le 24 septembre 1785, pour une tumeur à la cuisse. En examinant cette tumeur, elle me parut manifestement anévrismale, tant à cause de la forte pulsation qu'on y sentoit, qu'à raison de l'enflure œdémateuse de la jambe et du pied. Elle avoit alors à-peu-près le volume d'une moyenne orange de la Chine, et croissoit à vue-d'œil. Le malade étoit dans un état tel, qu'il ne restoit plus aucune espérance de lui sauver la vie, ni par l'amputation du membre, ni par la ligature de l'artère. En conséquence, je me bornai à lui recommander de garder le lit, de se tenir le ventre libre par de doux laxatifs, et d'observer une diète rigoureuse.

Plusieurs personnes de l'art le virent, parmi lesquelles étoient le docteur *Jackson*, M. *Hawkins*, M. *Home*,

M. *Jean Howard*, M. *Hunter*, M. *Pearson* et M. *Vaux;* ils furent tous d'accord sur la nature de la maladie, et sur l'impossibilité d'apporter aucun secours au malade par l'opération que l'on pratique ordinairement dans les anévrismes. On essaya cependant, de l'avis unanime de ces Messieurs, de faire une compression sur l'artère à l'aine; mais la douleur qui se fit sentir dans le membre, quand la compression fut assez forte pour modérer la pulsation de la tumeur, nous obligea bientôt à renoncer à cette tentative. La maladie fut alors abandonnée à la nature; et pendant quatre mois, les symptômes qui ont coutume de précéder une terminaison fatale, continuèrent à dominer. Le pouls étoit dur et plein; la tumeur, dont le volume augmentoit chaque jour, s'étendoit depuis le ligament de Poupart, jusqu'au jarret. Le genou étoit fléchi, sans qu'il fût possible de l'étendre; la jambe et le pied étoient froids et œdémateux; la pulsation se faisoit sentir fortement dans chaque partie de la tumeur; la peau étoit tendue et enflammée, et paroissoit sur le point de s'ouvrir en différens endroits. Le malade fut fort long-temps

dans cet état, attendant chaque jour le moment où les tégumens venant à se rompre, donneroient lieu à une hémorrhagie funeste.

Au bout de six mois, pendant lesquels je fus fréquemment appelé auprès de lui, le malade commença à s'apercevoir que la pulsation étoit moins forte, et que la tumeur avoit cessé d'augmenter de volume; car les progrès qu'elle faisoit lui ayant causé beaucoup d'inquiétude pendant tout le cours de sa maladie, il l'avoit mesurée régulièrement chaque semaine. Des circonstances si favorables l'encouragèrent à continuer le plan qu'on lui avoit tracé, le repos et la diète; et il en obtint de si heureux effets, qu'au mois de mars, la circonférence de la tumeur étoit beaucoup moindre, et la douleur avoit cessé. Il y avoit aussi moins de tension; l'inflammation de la peau avoit disparu, et celle-ci étoit devenue rude, parsemée de différentes couleurs, paroissant brune en quelques endroits, et dans d'autres orangée. Le malade pouvoit aussi étendre un peu le genou, et le froid et l'enflure du pied se dissipoient. Pendant les deux mois qui suivirent, la tumeur alla toujours

en diminuant. On modéra par degrés la diète qui avoit été prescrite ; on permit de temps en temps au malade, un peu de nourriture animale, et il commença à prendre des forces et à s'asseoir sur son lit. Dès qu'il fut en état d'être transporté sans danger, on l'envoya dans son pays, où il recouvra en peu de temps ses forces et l'usage de son membre, au point qu'au bout de trois mois, il fut en état de faire plusieurs milles à l'aide d'un bâton. Il y a actuellement environ deux ans qu'il est à même de vaquer à ses occupations. Il lui arrive fréquemment de faire dix milles en un jour sans éprouver aucun accident, sans tuméfaction de la jambe ou du pied. La cuisse a deux pouces et demi de circonférence de plus que l'autre ; et à l'endroit où étoit l'anévrisme, il y a une tumeur dure, incompressible, mais qui ne cause aucune incommodité.

REMARQUES.

L'histoire des cas extraordinaires, particulièrement de ceux dont la terminaison a été heureuse, n'est pas ce que l'on peut communiquer de plus

utile pour les progrès de l'art. Les sentimens d'humanité sont une forte objection contre les opérations chirurgicales, et l'observation d'un membre que l'on a préservé de l'amputation, a souvent coûté la vie à plusieurs personnes. Il est cependant un fait qui n'est que trop authentique, c'est que dans les anévrismes de l'artère fémorale ou de l'artère poplitée, ni l'opération par la ligature de la manière dont on la pratique ordinairement, ni même l'amputation du membre, ne peuvent être classées parmi les moyens que la chirurgie emploie avec le plus de succès. Ainsi nous ne devons point être surpris de voir les efforts que l'on fait pour rendre l'opération moins incertaine dans ce cas, en perfectionnant la manière de la pratiquer, ou pour la rendre inutile, en suivant les indications de la nature dans la cure de l'anévrisme. Il est évident, par les observations d'anévrismes, rapportées par *Morgagni* (*a*), d'après *Valsalva*, que cette méthode a été employée avec beaucoup de succès; mais la manière

(*a*) *De sedibus et causis morborum, epist.* xvij, *art.* 30.

dont les cures furent opérées, étant alors inconnue, elles parurent avec un air d'empirisme, et on hésite à croire ce qu'on n'est point en état d'expliquer. Cependant depuis cette époque, plusieurs écrivains parlent de la possibilité de guérir un anévrisme, et ils ont proposé différens remèdes à ce sujet; mais jusqu'à présent ils ont mis leur principale confiance dans la saignée, les laxatifs, la diète et dans le repos qu'ils prescrivent au malade. Je présume qu'ils ont adopté ce plan de traitement, pour avoir observé que la nature a quelquefois opéré des guérisons, lorsqu'on l'a suivi. On fait mention dans les livres, de quelques cures d'anévrismes du tronc, opérées par des médicamens; mais comme elles ne sont appuyées sur aucun principe d'anatomie, on doit fortement révoquer en doute leur authenticité. Il est certain néanmoins qu'une artère peut rester dilatée plusieurs années, avant que le moment fatal arrive; et si l'on prend des précautions convenables, les tuniques du vaisseau, quoiqu'elles aient cédé en quelques endroits, peuvent pendant long-temps soutenir l'effort du fluide sanguin.

Dans l'ouvrage (*a*) de *Guattani* sur ce sujet, nous avons une série de faits bien circonstanciés, relatifs aux anévrismes des extrémités. Dans quelques-unes des observations qui y sont rapportées, la cure ne peut s'attribuer qu'aux efforts spontanés de la nature; dans d'autres, la maladie a été guérie par des compresses et des bandages appliqués au-dessus de la partie affectée. En somme, je pense que, d'après les observations dont je viens de donner l'histoire, d'après celles que l'on rencontre dans les auteurs, et d'une manière très-circonstanciée dans *Guattani*, on peut présumer :

1°. Que les seuls efforts de la nature suffisent pour opérer la cure de plusieurs anévrismes.

2°. Que ces efforts ont été suivis du succès, même dans des cas où on les a contrariés par un traitement, comme dans l'anévrisme de l'artère poplitée de *Jean Cathay*, dont j'ai rapporté l'observation plus haut ; mais qu'une position du membre qui en favorise le repos, avec un régime antiphlogistique, contribuent à la guérison.

(*a*) *De externis aneurismatibus*, *hist.* 3, 4, 6 et 7.

3°. Que la cure opérée par la nature est permanente.

4°. Que la masse inorganique qui en est la suite, ne paroît produire aucun mal.

5°. Que la terminaison malheureuse de l'opération dans l'anévrisme de l'artère poplitée ne dépend d'aucune circonstance particulière, suite de l'obstruction de la circulation dans le jarret, mais qu'elle est due à d'autres causes.

Par rapport à la manière dont elle se fait, je considérerois la *coalition* de l'artère comme une suite de l'accumulation des couches de la lymphe coagulée, dont le sac anévrismal est ordinairement rempli : ces couches paroissent se déposer de temps en temps, jusqu'à ce qu'enfin elles occupent tout le sac. Toutes les fois que cela a lieu, si les branches collatérales au-dessus de la tumeur sont assez considérables pour entretenir la circulation dans l'extrémité, le malade peut (comme dans le cas de *Robson*) se rétablir ; mais si elles ne peuvent point y suffire, il faut nécessairement que la gangrène s'ensuive.

OBSERVATION

Sur une fracture traversale de la rotule ; par M. SOUVILLE, correspondant de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital général de Calais, &c. &c.

Madame *Duflos*, fermière à Guimpes, âgée de quarante-huit ans, étant au marché de Calais, fit une chûte de sa hauteur sur le pavé, le premier juin 1785 ; chûte qui porta sur le genouil, ce qui occasionna, non-seulement une vive douleur à cette partie, mais même un gonflement si considérable, qu'elle ne put se rendre à son auberge. Son premier soin fut d'appeler un chirurgien ; il s'en présente un de la campagne, qui ne reconnoît qu'une forte contusion. Cette dame, quoique souffrante, et ne pouvant faire un pas, s'en retourna en voiture à sa ferme, distante de trois lieues de cette ville.

Inquiète de son état, elle me fit appeler. Le gonflement étant un peu

dissipé, tant par le repos et la situation, que par l'application de compresses trempées dans l'eau salée, je reconnus la fracture transversale de la rotule. La malade, son époux et les assistans, eurent de la peine à se rendre à ma décision, différente de celle du chirurgien de campagne, et pour les y ramener, je fus nécessité de fléchir la jambe sur la cuisse, et de leur faire sentir, par ce mouvement, l'intervale des deux pièces fracturées, ce qui les convainquit. Je pris une bande de futaine très-longue, je la passai autour du corps, et la fis descendre sur toute la cuisse, en formant des doloirs, jusqu'à la distance d'environ trois pouces de la partie supérieure de la rotule ; j'assujettis tous ces doloirs ensemble, moyennant divers points de couture.

Je pris une autre bande de flanelle, que j'attachai au pied, en forme d'étrier ; je montai par des doloirs, faits sur la jambe, jusqu'à trois pouces de la partie inférieure de cette même rotule ; j'assujettis ces doloirs comme les précédens.

Je cousis trois bandelètes à chaque extrémité de ces doloirs, et après les

avoir fenêtré et appliqué des compresses en dessus et en dessous de la rotule, je formai le bandage unissant à six chefs, que j'attachai avec des épingles, et que je pouvois, ainsi que la malade, serrer et déserrer à volonté. Je maintins la cuisse et la jambe étendues dans de faux fanons, soutenues par une gouttière en bois, qui ne permettoit nulle flexion.

Cette dame a peu souffert; on l'a levée tous les jours, et elle a marché le vingt-neuvième de son accident, en prenant les précautions convenables. (*a*)

Cette observation toute simple qu'elle est, fait voir que les pièces fracturées de la rotule ne sont pas aussi difficiles à maintenir qu'on le croit, et que ce bandage, qu'on a toujours à la main, peut suppléer, sur-tout en campagne, à ceux inventés par MM. *Brasdor* et *Bossus*, insérés dans les Mé-

---

(*a*) *Note du Rédacteur.*

Par une lettre de M. *Souville*, en date du 20 août de cette année, nous apprenons que la dame qui fait le sujet de cette observation n'a point eu de nouveaux accidens, & marche avec facilité.

moires de l'Académie royale de chirurgie.

OBSERVATION

SUR

LE NITRE D'ARGENT,

Considéré comme un moyen spécifique contre la putréfaction, par M. HAHNEMANN; article extrait des annales chimiques de M. CREEL;

Par M. COURET.

Je vais rapporter ici en peu de mots, la découverte intéressante, que le nitre d'argent est le plus grand antiputride que je connoisse. Lorsqu'on en dissout un peu dans l'eau (1:500), la viande ne s'y putréfie jamais. Si on fait digérer pendant quatorze jours de gros morceaux de viande dans une dissolution de nitre d'argent un peu plus forte, on peut les en retirer ensuite, et les exposer encore tout mouillés à la chaleur, (ou la viande se pourrit autrement en peu de temps): ils sécheront peu-à-peu sans répandre aucune

mauvaise odeur ; ils deviendront très-durs, et seront à l'abri des vers.

L'eau de rivière dans laquelle on a fait dissoudre une très-petite quantité de ce sel (L. 100000), se conserve en bon état dans tous les vaisseaux, quoiqu'ils soient exposés à toutes sortes de chaleurs, et même au soleil.

J'ai observé qu'on pouvoit faire usage avec succès de ce sel dissous dans l'eau, contre le scorbut, et on peut l'administrer aux malades comme une boisson ordinaire très-innocente.

Si l'on souhaite priver l'eau de ce nitre d'argent avant de la boire, on n'a qu'à y ajouter un peu de sel marin, et faire rejaillir la clarté du jour (encore mieux les rayons du soleil) sur le vaisseau, et la poudre noire se précipitera au fonds, en quelque petite quantité qu'elle puisse se trouver (*a*).

(a) *Note du Traducteur.*

On peut produire le même effet par une chaleur quelconque ; alors il se fait à l'instant une double décomposition, & une double combinaison. Tandis que d'un côté l'acide marin quitte sa base, pour former avec le nitre lunaire un précipité qui n'est autre chose que la lune cornée, colorée par le principe de la chaleur, de l'autre l'alkali minéral libre s'unit à l'acide ni-

L'odeur putride et la mauvaise couleur des anciennes plaies, sont dissipées en très-peu de temps, par le moyen de ces dissolutions très-foibles, (1:1000) j'en ai vu employer dans pareilles circonstances avec beaucoup d'avantage.

J'en ai vu faire usage aussi en gargarisme, avec beaucoup de succès, dans une esquinancie putride, ainsi que dans les aphthes, par les mauvais usages du mercure.

La propriété fortifiante et dessiccative de la dissolution nitreuse d'argent, est extraordinaire.

ESSAI sur la cause des grands froids de l'hiver de 1788-1789; *par M. PINAC, D. M. M. à Bagnères de Bigorre.*

La terre a été très-humectée par les pluies abondantes de 1787.

---

treux, & produit un nitre quadrangulaire, dissous dans l'eau qui surnage la matière précipitée. Jusqu'ici on n'a point encore reconnu de propriété malfaisante au nitre quadrangulaire, étendu dans beaucoup d'eau.

L'été et l'automne de 1788 ont été très-chauds.

Donc il s'est élevé de la terre beaucoup de vapeurs pendant ces deux saisons.

L'évaporation refroidit.

Donc l'hiver de 1788-1789 a dû être très-froid.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre 1789.

Du premier au quinze, la colonne de mercure, dans le baromètre, s'est soutenue sept jours, de 28 pouc. à 28 p. 4 lignes; elle s'est abaissée deux jours de 28 pouc. 3 lignes, à 27 pouces 10 lig. et six jours, de 27 pouc. 11 lig. à 27 p. 7 lign. Du seize au trente, elle s'est soutenue sept jours de 28 pouc. à 28 pouc. 3 lign.; elle s'est abaissée un jour de 28 pouc. à 27 pouc. 9 lig., et sept jours, de 27 pouc. 11 lig. à 27 pou. 5 lignes.

La plus grande élévation a marqué 28 pouc. 4 lig., la moindre 27 pouc. 3 lig., différence 11 lignes.

Le thermomètre a marqué du pre-

mier au quinze au matin, de 8 à 14, dont cinq fois 9 et 11 ; à midi, de 15 à 21, dont cinq fois 17, trois fois 15 à 16; au soir, de 8 à 13, dont quatre fois 10 à 13, trois fois 12, et deux fois 8. Du seize au trente au matin, de 5 à 12, dont six fois 8, quatre fois 7, à midi de 10 à 16, dont cinq fois 14, trois fois 12 à 13; au soir, de 6 à 11, dont quatre fois 8 à 9, trois fois 7.

Le plus grand degré de chaleur a marqué 21 ; le moindre 6, différence 15 degrés; du premier au quinze, le ciel a été pur et beau quatre jours, couvert six, et variable cinq jours. Il y a eu deux fois de l'orage, six fois averses, une fois pluie continue, une fois vent fort par S. Les vents ont soufflé S. une fois et fort, S-S-E. trois fois, O. trois fois, S-S-O. trois fois, N. une fois, N-E. une fois, calme deux fois, variable une fois.

Du seize au trente, le ciel a été beau deux jours, couvert dix jours, et variable trois jours ; il y a eu sept fois de la pluie, dont trois fois continue, et souvent par O. et O-S-O., quatre fois averses, dont une avec vent, par O-N-O., quatre fois brouillard épais, et une aurore boréale. Les

vents ont soufflé O. deux fois, dont une fois fort, O-N-O. une fois et fort, O-S-O. trois fois, dont une fort, S. deux fois, S-O. trois fois, S-S-O. une fois fort, N-N-E. une fois, calme deux jours.

La température de ce mois a été froide et humide; il n'y a eu que quelques jours de chaleur dans la première quinzaine; les pluies et les brouillards ont entretenu l'humidité. Les fièvres intermittentes ont été très-nombreuses, sans être rebelles au traitement de ces fièvres automnales: on en a vu quelques-unes d'irrégulières et de protéïformes, mais en très-petit nombre. Les sinoques bilieuses simples ont été communes: elles ont cédé aux délayans et aux évacuans. Les catarrhes, les rhumes, les fluxions, les dévoiemens, les courbatures, n'ont point résisté au régime indiqué; les coqueluches ont été plus tenaces chez les adultes.

Les affections rhumatismales ont pris le caractère inflammatoire; les saignées seules ont ramené le calme. Les affections goutteuses ont paru être disposées à se porter sur le bas-ventre; elles ont cédé au traitement indiqué.

Les affections hémorrhoïdaires ont été très-nombreuses ; elles ont exigé les saignées du bras, quelquefois les sangsues et les toniques, telles que l'infusion de cresson de fontaine, d'arnica, la poudre tempérente unie à l'alun ou au fer, &.

Les petites-véroles ont continué à régner et ont été bénignes. Les fièvres rouges, la rougeole, ont été communes, et très-bénignes.

Les affections éruptives ont été nombreuses. On a observé beaucoup de maladies de femmes, soit perte, soit suppression.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

SEPTEMBRE 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	8,0	17,6	12,8	27 10,2	27 9,3	27 8,8
2	11,8	16,8	12,3	27 8,6	27 8,7	27 9,2
3	9,2	19,3	10,9	27 8,7	27 8,0	27 7,6
4	11,8	16,5	12,5	27 7,6	27 8,7	27 10,0
5	11,4	17,5	13,1	27 11,0	28 0,0	28 0,2
6	12,8	15,4		28 0,3	28 0,7	
7	11,8	18,0	12,7	28 1,1	28 1,6	28 2,0
8	10,0	17,0	10,3	28 2,4	28 3,3	28 3,5
9	9,2	18,3	13,2	28 3,3	28 3,4	28 2,8
10	9,9	21,4	13,4	28 1,8	27 11,9	27 10,7
11	14,6	16,8	8,3	27 11,1	27 11,9	28 3,3
12	9,2	14,8	8,2	28 3,2	28 4,5	28 4,2
13	9,4	15,4	8,9	28 3,2	28 2,2	28 0,7
14	10,8	17,0	10,7	27 11,8	27 10,8	27 10,7
15	10,6	15,1	9,9	27 11,0	27 11,3	27 10,8
16	6,4	14,1	6,2	27 10,6	27 10,7	27 11,3
17	7,8	13,5	7,5	27 11,1	27 11,2	27 11,5
18	5,6	12,7	9,5	27 10,8	27 9,8	27 7,9
19	8,6	10,5	7,8	27 6,3	27 5,3	27 5,3
20	7,2	11,2	9,4	27 5,8	27 7,0	27 9,0
21	8,8	12,8	7,9	28 9,9	27 11,6	28 1,0
22	7,8	14,2	10,8	28 2,0	28 2,4	28 2,1
23	9,6	13,9	10,0	28 1,5	28 1,2	28 1,7
24	8,6	14,4	8,6	28 2,0	28 2,6	28 3,0
25	8,4	14,5	8,1	28 3,2	28 3,2	28 3,2
26	8,4	13,7	7,9	28 3,3	28 3,4	28 2,6
27	7,8	16,1	9,9	28 1,8	28 1,3	28 0,9
28	10,2	14,5	9,4	28 1,0	28 1,0	28 0,3
29	10,4	15,9	11,5	27 11,8	27 10,7	27 9,8
30	12,0	12,5	8,0	27 9,3	27 11,9	27 11,3
31						

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Ciel pur.	Ciel couv.	*De même.*	S-S-E.
2	Ciel couv.	Ciel clair. & co. alt.	*De même.*	S-S-O.
3	Ciel couv.	Ci. co. or.	Ciel couvert.	S-S-E.
4	Averſes.	Pluſi.cou. de ton.av.	Aſſez beau.	S. fort.
5	Aſſez beau.	Couvert.	Averſe.	S-S-O.
6	Ciel couv. pl. par int.	*De même.*	*De même.*	O.
7	C. aſſ. beau.	*De même.*	*De même.*	Calme.
8	Beau ciel.	*De même.*	*De même.*	O.
9	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
10	Ciel aſſ. be.	*De même.*	*De même.*	S-E.
11	Ciel couv.	Plu. abondante.	Ciel éclairci.	Variable.
12	Beau ciel.	Couvert.	Beau ciel.	N.
13	Nua. & va.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
14	Ciel couv.	*De même.*	Un peu éclairc.	Calme.
15	Ci.c. en pa.	*De même.*	Averſe.	O.
16	Ciel aſſez b. gout.d'eau.	Ciel couv.	Beau ciel.	O-S-O.
17	Beau tems.	Plu. vent.	Couvett.	O-N-O. f.
18	Ciel ſe cou. à 11 heur.	Go. d'eau.	Averſe à 10 h.	O. fort.
19	Pluie.	Pluie.	Pluie.	S-S-O.
20	Pluie continuelle.	*De même.*	*De même*, & la nuit.	O-S-O. f.
21	Pluie.	*De même.*	Ciel éclairci.	S-O.
22	Brouillard.	Ci. à d. co.	*De même.*	S.
23	Ciel couv.	Pl.ve. 1 h.	Ciel couvert.	O-S-O.
24	Aſſez beau.	*De même.*	Ciel pur.	N-N-E.
25	Brouill. fo.	Beau ciel.	*De même.*	Calme.
26	Brouillard.	Be. tems.	*De même.* Aur. boréale.	Calme.
27	Brouill. fo.	Ciel pur.	Quelq. nuages.	S-O.
28	Ciel couv.	*De même.*	S'éclaircit.	S-S-O.
29	C. en gr. p.	*De même.*	*De même.*	S.
30	Averſe à 1 heu. du m.	Couvert.	Couvert.	S-O. fort.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 21 ; 4 deg. le 10
Moindre degré de chaleur... 5 6, le 18

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 4, 5, le 12
Moindre élévat. de Mercure.. 27, 5, 3, le 19

Nombre de jours de Beau.... 9
de Couvert.. 12
de Nuages.... 3
de Vent..... 1
de Tonnerre.. 1
de Brouillard.. 4
de Pluie..... 11

Le vent a soufflé du N..... 1 fois.
N-N-E.. 2
S..... 3
S-E..... 1
S-S-E... 2
S-O.... 3
S-S-O... 4
O..... 3
O-S-O... 3
O-N-O.. 1

Quantité de pluie, 1 pouce 7 lignes $\frac{2}{10}$.
TEMPÉRATURE : froide & humide.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de septembre 1789; par M. BOUCHER, méd.

Aprés quelques jours de pluie, le temps s'est remis au beau, et ayant continué à y être jusqu'au 18 du mois, la moisson des blés, qui avoit été retardée, parce qu'on avoit été obligé d'en ensemencer la plus grande partie à l'issue de la gelée, s'est achevée, sans inconvéniens, depuis le 18 jusqu'au 30 du mois; il y a eu des intervalles de pluie.

Le temps a été, tout le mois, à un état de température moyenne, la liqueur du thermomètre, depuis le 2, ne s'étant pas élevée au-dessus du terme de 15 degrés.

Le mercure, dans le baromètre, a varié depuis le terme de 27 pouces 6 lignes, jusqu'à celui de 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord,
3 fois du Nord vers l'Est.
11 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
3 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couv. ou nuag.
15 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
3 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de septembre 1789.

La diarrhée bilieuse a encore été commune, et accompagnée, dans un certain nombre de personnes, d'épreintes plus ou moins vives, qui désignoient un caractère de flux dyssentérique. Dans ce cas, les évacuations étoient fréquentes, en petite quantité, et entremêlées de mucosités. Il régnoit, en même temps, un genre de colique avec constipation, provenant d'engouement dans les entrailles.

Nous ayons eu à traiter dans nos hôpitaux, vers la fin du mois, quelques sujets, tant de la bourgeoisie que de la garnison, de la pleuro-péripneumonie, et quelques autres de rhumatisme inflammatoire. Dans la classe des indigens, quelques familles, en petit nombre, ont été infestées

de la fièvre maligne du plus mauvais caractère : les fièvres intermittentes se répandoient, et sur-tout la fièvre tierce.

Nous avions observé, dans le cours du mois précédent, nombre de personnes, attaquées d'ébullitions ou échauboulures par tout le corps ; quelques personnes ont encore éprouvé cette incommodité au commencement de ce mois. D'autres ont été affectées d'érysipèle au visage.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, T. III; *in-4°. de* 33 *pag. pour l'histoire, et de* 495 *pour les mémoires, orné de gravures de tableaux et de tables de la hauteur et de la longitude du Nonagésime*, &c. *A Toulouse, de l'imprimerie de* Declassan; *et se vend à Toulouse, chez* Manavit, *et à Paris, chez* Crapart, 1788.

1. On a rendu compte des volumes pré-

cédents de cet intéressant Recueil (*a*). Celui que nous avons sous les yeux, contient encore divers articles, dignes de notre attention. L'histoire nous apprend d'abord que plusieurs académiciens s'occupent à étudier sur les lieux même l'histoire naturelle des Pyrénées. M. *de Puymaurin*, excité par le respect dû aux assertions des *Montesquieu* et des *Rousseau*, s'est déterminé à vérifier leurs opinions sur l'influence du physique sur le moral. Pour cet effet il a entrepris un voyage dans différentes parties des Pyrénées, et a lu à l'académie un mémoire sur les mœurs et l'histoire des habitans de ces contrées, D'un autre côté MM. *de la Peyrouse* et *Reboul* se sont attachés à approfondir la constitution physique de ces montagnes; et tandis que l'un a observé avec le plus grand soin leurs végétaux et leurs minéraux, l'autre a gravi les rochers les plus escarpés, et mesuré les hauteurs et les distances des pics les plus élevés. M. *de la Peyrouse*, qui a déja publié, en 1786, sous l'approbation et avec le privilége de l'Académie un Traité des mines de fer et des forges du comté de Foix, travaille à-présent à la composition d'une flore de Pyrénées. « Les jardins de l'Académie, confiés à sa direction, dit l'historien, doivent à ses soins et à ses voyages multipliés, plus de huit cents espèces de plantes les plus rares

(*a*) Le premier volume de ces Mémoires a été annoncé dans ce Journal, *tom.* lxxx, *pag.* 266, *et suiv.* Le second volume l'a été *pag.* 433, *même tome.*

des Pyrénées ; non-seulement cette collection, peut-être unique, de plantes alpines offre les plus précieux avantages aux élèves qui suivent les cours que l'Académie fait faire dans ses jardins, mais entre les mains de ce laborieux académicien, elle sert encore au perfectionnement de la science. En épiant avec attention les degrés d'altération que la culture variée avec intelligence produit sur les plantes, l'Académie a des moyens plus sûrs, pour reconnoître la limite qui sépare les espèces, et pour déterminer celle des variétés qui leur sont subordonnées ». Il expose ensuite les objets qu'une bonne flore doit remplir, et annonce enfin que M. *de la Peyrouse* se propose de publier les dessins qu'il a fait faire avant que d'entrer dans les détails, qui sont réserves pour la flore même. Il a adopté, pour cet ouvrage, le format des flores d'Autriche et de Russie par MM. *Jacquin* et *Pallas;* ensorte que cette production, qui pourra renfermer mille ou douze cents figures, fera suite à celle de ces savans célèbres, et concourra à compléter l'histoire des plantes de l'Europe. M. *de la Peyrouse* en a déja présenté à l'Académie la première décade, et demandé des commissaires pour l'examiner. Cet ouvrage aura pour titre : *Icones Floræ* PYRENAÏCÆ, *cujus plantas in natalibus exploravit, ex vivo depingi curavit, descriptas notis et observationibus illustravit* Philippus Picot de la Peyrouse, Baro de Bazus, &c. *Reg. Scient. Acad. Tolos. Holm. Soc. Acad. scient. Paris. Corresp. necnon Soc. Agrar.* &c. On apprend encore dans cette histoire que MM.

Vidal et *Reboul* étoient sur leur départ pour un voyage dans les Pyrénées de la Bigorre, afin de faire des observations sur les différentes couches de l'atmosphère, et de déterminer en même temps la hauteur du pic du midi, au-dessus de la plaine de Tarbe.

Parmi les notices biographiques il n'y a que celle de M. *Pierre Ponderous*, qui nous intéresse; mais comme ce que l'historien en dit, le présente plutôt comme un médecin-citoyen, digne des regrets de sa patrie, et comme un académicien empressé de répondre aux vues de cette compagnie, que comme un médecin, auteur et célèbre par son utilité à la Société en général, nous ne nous y arrêterons pas.

Passons aux mémoires qui sont de notre ressort (*a*).

I°. *Extrait d'un mémoire, concernant l'analyse d'une pierre calcaire du lieu de Puymaurin, en Gascogne, diocèse de Comminges: des observations sur la manière de la réduire en chaux, et sur son usage dans l'art de bâtir; par M.* DE PUYMAURIN *le fils.*

Ce mémoire fournit une nouvelle preuve de l'assertion de M. *Quatremère d'Ijonval*, que de toutes les terres calcaires, celle qui convient le mieux à la confection du mortier est la plus impure. M. *de Puymaurin* en indique les raisons à l'égard de celle qu'il a analysée.

(*a*) Nous ne ferons qu'annoncer le titre de ceux qui ne nous paroîtront pas assez satisfaisans, pour entrer dans quelque détail à leur égard, ou qui ne sont pas susceptibles d'analyse, &c.

II°. *Deux nouveaux genres de la famille des Liliacées, désignés sous les noms de* LOMÉNIA *et de la* PEYROUSIA *; par M. l'abbé* POURRET.

Ces deux plantes ont été apportées de l'île de Bourbon par M. *Commerson*, et communiquées à M. l'abbé *Pourret*, par M. *Thouin*. Notre auteur a fait hommage de la première, aux deux frères, M. le cardinal *Etienne-Charles de Loménie de Brienne*, et M. *Marie-Athanase de Loménie*, comte de Brienne. La *Loménie* est un genre de la famille des Liliacées, dans la division des flambes : il tient le milieu entre les *ixia* et les *glayeuls*.

L'autre qui a pour sol natal l'Isle de France, et qui a reçu le nom de M. *de la Peyrouse*, se distingue essentiellement de tous les genres de la famille des liliacées, par une corolle monopétale infundibuliforme, dont le tube est très-alongé, et le limbe divisé en six parties inégales.

III°. *Mémoire sur la réductibilité du sac herniaire; par M.* VIGUERIE.

Les opinions étoient partagées sur la réductibilité du sac herniaire, lorsqu'en 1768, l'Académie royale de chirurgie de Paris, en faisant insérer dans le Recueil de ses mémoires une dissertation, dans laquelle l'auteur décide que la rentrée du sac herniaire est impossible, sembloit fixer le sentiment des gens de l'art sur ce point. Accoutumé à regarder cette Académie comme le tribunal suprême de chirurgie, et ses décisions comme des oracles, le public crut sur parole à cette impossibilité; cependant M. *Viguerie*, ayant

été convaincu par diverses observations de l'erreur de cette doctrine, écrivit en 1778, à l'Académie, et lui envoya une pièce de conviction. Il reçut même de cette compagnie par l'organe de son secrétaire pour réponse, que » *la vérité étoit l'unique but de ses travaux, et qu'elle ne craignoit pas de révenir sur ses pas, lorsqu'elle s'en étoit écartée*». Malgré cela, deux ans après, M. *Hevin*, membre de l'Académie et professeur de chirurgie, a publié un ouvrage dans lequel il nie de nouveau la possibilité de la rentrée de cette poche. M. *Viguerie* animé du zèle le plus pur pour la vérité, et pour l'intérêt des pauvres herniaires, ayant vainement attendu que l'Académie de chirurgie fît usage de ses observations, s'est enfin déterminé à les communiquer à l'Académie de Toulouse, qui partageant son zèle pour le bien de l'humanité, les a fait insérer dans ce volume.

M. *Viguerie* croit que la réductibilité du sac herniaire se rencontre chez les personnes, dont le bandage n'a pas constamment contenu la hernie, et donne ensuite le détail de deux faits choisis qui sont un témoignage évident de la rentrée de ce sac. Nous allons copier ces deux observations, parce qu'elles sont importantes. » Un homme, âgé de cinquante ans, qui portoit une hernie depuis plusieurs années, vint à l'hôtel-dieu le 29 juillet 1777. Il y avoit trois jours que M. *Begué*, maître en chirurgie de cette ville, avoit fait rentrer la hernie par le taxis. Le malade fut d'abord soulagé ; mais peu de temps après la réduction, les accidens reprirent leur intensité, et ils étoient des

plus violens, lorsque je vis le malade. Son pouls étoit à peine sensible, ses extrémités froides, son visage cadavereux, les vomissemens et le hoquet très-fréquens. La tension du ventre étoit extrême, sans être plus douloureux près de l'anneau que dans le reste de la circonférence de cette cavité. L'anneau étoit libre : je fis tousser et lever le malade ; mais pendant tout ce procedé je ne sentis rien contre mon doigt qui pût m'annoncer qu'il y eût dans le ventre, derrière l'anneau quelque chose, qui donnât lieu aux accidens graves que le malade éprouvoit. Dans une consultation que je convoquai d'abord, il fut décidé que le malade étoit près de sa fin ; mais les avis furent partagés sur la cause de son état : les uns crurent que c'étoit un volvulus ; les autres, une grande inflammation de boyaux, ou l'inertie de la portion qui avoit été déplacée. Le malade périt quatre heures après. L'ouverture faite en présence de MM. *Dubernard* et *Burnet*, médecins, et *Tarbés*, chirurgien, fit voir une tumeur membraneuse, arrondie, placée derrière l'anneau qui avoit livré passage aux parties à un pouce d'étendue de son ouverture. Cette tumeur se terminoit en pointe, derrière l'os pubis : elle avoit deux pouces deux lignes de longueur, et quatre pouces de circonférence : elle étoit très-resserrée à sa partie supérieure. Personne ne se méprit à son aspect : elle fut de suite reconnue pour un sac herniaire ; une portion de l'intestin iléum s'y enfonçoit, et y étoit étranglée de manière à ne pouvoir en être retirée que très-diffi-

cilement. J'ouvris cette poche dans son milieu, et nous vîmes de suite la portion de l'intestin qu'elle contenoit : elle avoit quatre pouces et demi de long. La compression que le cercle du sac y avoit faite, ressembloit à l'empreinte d'une forte ligature. »

L'autre observation est rapportée en ces termes.

» Le 12 mai 1784, un garçon boulanger se présenta à moi, ayant les accidens d'une hernie étranglée : je les calmai d'abord en replaçant les parties dans le ventre ; mais dix heures après je revis le malade, et le trouvai dans l'état le plus alarmant par la violence des accidens. L'anneau qui avoit livré passage à la hernie étoit libre ; j'y passai mon doigt, mais rien ne put me faire soupçonner la présence d'un sac herniaire, ni de l'intestin étranglé derrière l'anneau, car la douleur n'étoit pas plus forte là, que dans toute la circonférence du ventre. Le malade auroit été sans ressource, si quelques observations ne m'eussent prouvé que le sac herniaire pouvoit rentrer dans le ventre ; qu'après sa rentrée, il pouvoit produire les accidens que mon malade éprouvoit, et qu'il étoit possible de le sauver par une opération, par laquelle j'avois sauvé les nommés *Auguste Barty*, *Benoît Bonnet*, *et Bernard Campardon*. J'en conférai avec M. *Dubernard*, qui fut de mon avis. Je fis en sa présence une incision à l'anneau, et je trouvai à sa face postérieure dans la cavité du ventre le sac herniaire que je retirai au-dehors, autant qu'il me fut possible avant de l'ouvrir. L'intestin étoit en bon état ;

mais je ne pouvois le dégager, parce que le cou du sac herniaire, qui l'étrangloit, étoit loin dans le ventre. Ne pouvant le retirer au-dehors, je portai mon doigt indicateur de la main gauche dans l'endroit resserré, et à sa faveur je glissai mon bistouri boutonné (*a*). Je l'engageai dans le cou du sac que je coupai : sa résistance fut si forte que M. *Dubernard* et tous les assistans entendirent le craquement qui résulta de cette section. Le malade guérit, et jouit aujourd'hui d'une parfaite santé, qu'il doit à une opération des plus délicates de la chirurgie. »

IV°. *Mémoire sur des portions de mâchoire trouvées dans le Comminges, en 1783 ; par M.* DE JOUBERT.

On ne connoit pas d'animal, dont cette mâchoire inférieure ait pu faire partie.

V. *Détails chimiques et observations sur la conservation des corps qui sont déposés aux caveaux des Cordeliers et des Jacobins de Toulouse ; par M.* DE PUYMAURIN *fils.*

On n'a parlé jusqu'ici que du caveau des Cordeliers ; cependant celui des Jacobins est tout aussi digne de l'attention des curieux et des physiciens : les corps y sont même moins tannés et mieux conservés. La

(*a*) Le bistouri ordinaire m'ayant paru fort dangereux pour ces opérations, j'en ai fait exécuter un, dont la lame n'a pas deux lignes de largeur; par ce moyen je puis l'introduire dans des endroits fort resserrés : sa pointe est armée d'un bouton, pour écarter du tranchant, les tuniques des boyaux.

seule différence qu'il y a à l'avantage du premier est qu'on y voit des corps de femmes et d'enfans, au lieu que dans l'autre il n'y en a point. Nous ne rapporterons pas la description de ces sépulcres; nous ne nous arrêterons qu'à ce qui concerne directement ces corps conservés, ou les circonstances qui peuvent jeter du jour sur les causes de ce phénomène singulier. Les cadavres qui sont déposés dans le caveau des Cordeliers ont été retirés de quelques tombeaux de l'église et du cloître, qui ont seuls le privilège de les garantir de la dissolution. On croit que la chaux, qui a servi à la construction de l'église, bâtie vers le milieu du quinzième siècle a été éteinte sur le terrain où ces tombeaux sont placés, et qu'elle y a séjourné long-temps. On porte au clocher ces corps trouvés entiers à l'ouverture des fosses; on les y laisse quelque temps, et quand ils sont parfaitement desséchés, on les dépose dans le caveau. Comme on ne trouve plus si fréquemment des corps conservés en entier, il paroît que la propriété de ce terrain s'affoiblit. Les cadavres des Cordeliers, qu'on enterre dans un canton destiné pour eux seuls, ne se conservent pas entiers; au lieu que chez les Jacobins ce n'est exclusivement que leurs dépouilles terrestres qui sont garanties de la destruction. Cependant il est probable que le mortier, pour la construction de leur église, a été, comme chez les Cordeliers, préparé dans l'endroit où l'on creuse les tombeaux; mais il y a certaines particularités à l'égard des fosses des Jacobins,

qui méritent d'être rapportées. Ces fosses, (il y en a vingt-quatre,) sont construites en briques et en pierres de taille, maçonnées à chaux et à sable : elles ne sont jamais r'ouvertes qu'à leur tour. « Les religieux sont deposés dans ces tombes, dit M. *de Puymaurin*, tout habillés, le visage couvert de leur capuchon, et couches sur le dos. Cette position est, sans doute, la cause que les parties dorsales, qui touchent immédiatement le fond de la tombe, sont moins bien conservées que les autres. On les recouvre d'une grande pierre, que l'on scelle à chaux et à sable, ensorte que l'air n'a aucun accès dans ces sépulcres. Les corps s'y consomment plutôt qu'ils ne s'y pourrissent. Cette consomption même n'a lieu que dans les parties qui touchent immédiatement, ainsi que je viens de le remarquer, le sol humide de la tombe. Les autres s'y dessèchent parfaitement, et n'ont pas besoin, comme aux Cordeliers d'être transportés au clocher, pour acquérir cette dessiccation complète qui permet de les manier sans les rompre». Toutefois, comme tous les corps qu'on y depose ne se conservent pas indistinctement, l'académicien pour parvenir à connoître la cause de cette différence, propose aux supérieurs de cette maison, de faire insérer dorénavant dans leur Nécrologe des détails purs et exacts sur l'âge, la manière de vivre, et le tempérament des religieux qui meurent, sur la nature, le genre et les circonstances de leur dernière maladie. Notre auteur passe ensuite aux détails sur l'état de conservation des corps

déposés dans ces deux caveaux. La singularité de ce phénomène nous fait penser que nos lecteurs seront empressés d'en connoître les particularités les plus intéressantes. Nous allons donc les satisfaire. Toutes les parties internes de ces corps, dans l'un comme dans l'autre caveau, musculeuses, tendineuses, cartilagineuses, le foie, le poumon, et tous les viscères dans les trois grandes cavités ressemblent à de l'amadou, et prennent feu comme lui, mais n'ont point la même souplesse, ni la même solidité. Ils tombent en poussière, quand on les presse entre les doigts, par l'effet de l'attaque constante des mites qui les dévorent. Le périoste est également détruit en partie. Les paupières, les lèvres, les oreilles, la langue, sont bien conservées, mais ne ressemblent plus qu'à un cuir sec et ridé : il en est de même de la peau. Le tissu cellulaire a régulièrement sa souplesse et son intégrité. Le nez et ses cloisons intérieures, les dents et les ongles sont aussi, à-peu-près, comme dans leur premier état. Les ongles de certains corps ont même conservé toute leur fraîcheur. Il faut une force considérable pour diviser les ligamens et les tendons avec le scalpel. Les os sont très-légers ; ils ont la solidite ordinaire : l'acide nitreux les attaque. Quelques-uns de ces corps ont les parties de la génération bien conservées : le seul scrotum existe dans les autres, mais sans nulle apparence de testicules. Tous les traits de la physionomie sont conservés au point de reconnoître les personnes. Le cerveau de pres-

que tous est réduit en une poudre jaune et grossière, qui n'a ni odeur ni saveur : elle ressemble à de la sciure de bois, et prend feu comme elle, mais avec quelque détonnation. Le plus grand des corps, que M. *de Puymaurin* a examiné à la balance, avoit cinq pieds quatre pouces de haut, et pesoit douze livres, poids de marc : la pesanteur moyenne des autres étoit de dix livres. Deux onces de la peau et des parties cartilagineuses et osseuses d'un des fragmens de ces cadavres, renfermées dans une cornue de verre luttée, et à laquelle on a adapté un ballon, et l'appareil de Woulfe ont été distillées à un feu gradué. » Il parut d'abord, dit notre Académicien, un phlegme jaunâtre, et l'air qui passoit sous la cloche ne différoit presque pas de l'air atmosphérique. Le feu ayant été poussé vivement, une huile légère, de couleur citrine, passa dans le récipient : l'air qui passoit sous la cloche, prit bientôt une odeur empyreumatique détestable, odeur due au dégagement de l'huile animale. L'acide aérien se dégagea alors en abondance. La cornue étant rouge, il passa alors une huile brunâtre très-pesante, qui se figeoit le long des parois du ballon, tapissé peu après de ramifications d'alkali volatil. L'acide aérien se dégagea bientôt. Ayant voulu l'essayer par l'eau de la chaux, la terre calcaire se précipita ; l'air inflammable combiné à l'acide aérien se trouvant libre, prit feu, mais sans détonnation. Sur la fin de l'opération, il ne passoit plus que de l'air inflammable, sans aucun mélange d'acide

aérien, qui brûloit facilement avec une légère détonnation. Voici quel fut le résultat de cette distillation. »

» Produits liquides,

Six gros de phlegme, légérement acide,

Demi gros d'huile légère,

Demi-once d'huile épaisse très-solide, plus pesante que l'eau.

Produits solides et produits aériformes.

Demi-gros d'alkali volatil,

Air fixe, air inflammable, qui, purifié par l'eau de chaux, donne une belle flamme bleue.

« Résidu, charbon noir spongieux, et ayant la couleur de l'iris, quatre gros. »

« On peut évaluer les produits aériformes, et la perte qui a pu se faire à travers les jointures, un gros; ce qui donne la quantité de deux onces, soumise à la distillation. »

« Cent quarante-quatre grains du charbon, calcinés au rouge pendant un quart-d'heure, ont donné une odeur d'ail, une flamme phosphorique, et ont perdu six grains. Le résidu a été indissoluble dans l'acide nitreux; sa lessive a verdi le sirop violat, et paroît contenir le phosphate de soude ou sel perlé de Proust ».

L'auteur résume ensuite le calcul des produits de cette analyse, et remarque qu'un corps humain de cinq pieds six pouces, pesant pendant son vivant cent cinquante livres, et réduit après le desséchement à celui de douze livres ne contient que qua-

tre livres de charbon incombustible ou vrai élément terreux. Il propose après cela une conjecture pour expliquer la conservation de ces cadavres. Il suppose que l'air fixe ne pouvant dans les circonstances où les cadavres se trouvent, se dégager, la putréfaction, dit-il, est suspendue, les corps se dessèchent lentement, se dissolvent sans se détruire, perdent leur poids, mais conservent leur contexture et leur forme.

En terminant ce mémoire M. *de Puymaurin*, fait mention d'une vingtaine de cadavres rangés à la file, et placés debout dans une tribune qui est dans le porche de l'église de Saint-Nicolas, et dont l'unique particularité est, qu'exposés au grand air depuis un grand nombre d'années, il se sont parfaitement bien conservés.

VI. *Observat. chirurgicales; par M.* RIGAL.

Ces observations roulent 1°. sur une affection spasmodique universelle périodique, guérie au moyen d'une forte dose d'émétique, donnée au moment du retour des avant-coureurs du paroxysme. 2°. Sur une nyctalopie accidentelle dissipée par l'usage d'un bandeau, et ensuite d'une gaze pliée d'abord en douze doubles, et dont on a peu-à-peu ôté un double. 3°. Sur l'efficacité particulière de l'insufflation dans le nez pour rappeler à la vie les enfans qui viennent au monde asphyxiques.

VII. *Analyse du feld-spath de Baveno; par M.* SCOPOLI.

VIII. *Mémoire sur la culture et les usages de la patate; par M.* PARMENTIER.

IX. *Mémoire sur la mortalité des ormes aux environs de Toulouse ; par M.* DE LA PEYROUSE.

X. *Mém. sur la nécrose ; par M.* VIGUERIE.

L'objet de l'auteur est de faire connoître les symptômes caractéristiques de cette maladie, et les moyens doux et peu douloureux qu'il a substitués avec succès aux opérations cruelles, effrayantes et dangereuses que quelques maîtres de l'art avoient indiquées comme les seules praticables en pareil cas. L'académicien, après avoir insisté sur la nécessité d'extraire le séquestre, annonce qu'il remplit cet objet, en attaquant avec un caustique les fistules recouvertes de chairs fongueuses. « L'escarre, dit-il, » après la chute, laisse une ouverture qui » suffit le plus souvent pour extraire l'os » mort ». Il faut lire dans l'ouvrage même les considérations qu'il y a à faire pour procéder avec succès, en suivant cette méthode dont l'utilité est constatée par six observations très-intéressantes que M. *Viguerie* a jointes à ce mémoire.

XI. *Examen des phénomènes de l'acide nitreux ; par M.* REBOUL.

XII. *Extrait de la* CHLORIS NARBONENSIS, *renfermée dans la relation d'un voyage fait depuis Narbonne jusqu'au Montserrat, par les Pyrénées ; par M. l'abbé* POURRET.

« La Gaule Narbonnoise, dont l'étendue est d'environ 4500 lieues quarrées, c'est-à-dire d'environ un sixième de tout le royaume, renferme elle seule un nombre plus consi-

dérable de plantes que n'en présente toute la flore françoise de M. le chevalier *de la Marck*. Son heureuse position la rend propriétaire d'une infinité de productions plus intéressantes les unes que les autres. Située entre l'Espagne et les Alpes, elle embrasse une partie du domaine que Flore s'est choisie entre les sables brûlans de l'Afrique et les glaces perpétuelles de la Laponie. On retrouve dans son sein des productions particulières à ces deux climats disparates; et elle jouit du précieux avantage de posséder une foule de plantes que la nature leur a réfusées, et qu'elle n'a accordées qu'aux pays tempérés qui les séparent». Tel est le début de cet extrait. On y apprend ensuite que M. l'abbé *Pourret* a fait à la *flora Monspeliaca*, un supplément de plus de douze cens espèces, parmi lesquelles il s'en trouve environ deux cents trente-six, qui ne sont point citées dans les ouvrages de *Linné*; plus de cent trente qui n'avoient pas encore été vues ou décrites par les auteurs modernes, ou qui mal-à-propos avoient été confondues avec d'autres espèces; et un grand nombre, qui, quoique connues, avoient paru exiger des remarques ou des observations particulières. On annonce ensuite que M. *de la Peyrouse* se propose de publier incessamment plusieurs dissertations, dont on fait en même temps connoître les sujets. Cet article est terminé par un catalogue d'environ cent trente plantes.

XIII. *Observations sur l'influence de l'air et de la lumière dans la végétation des sels; par M.* CHAPTAL.

L'auteur décrit ici les expériences qu'il a faites pour connoître la marche et les causes de ces productions salines, qui se forment sous certaines circonstances au-dessus des solutions des sels, et dont l'air est le principal agent, comme il s'en est assuré.

XIV. *Recherches sur le ver blanc qui détruit l'écorce des arbres; par M.* DE PUYMAURIN.

XV. *Extrait d'un mémoire de M.* MAZARS, *sur l'électrisation par bain, par souffle et par aigrettes.*

Ce sont des faits que M. *Mazars* oppose ici aux prétentions des auteurs qui refusent une certaine efficacité à ces différentes manières d'électriser. Il a présenté à l'Académie douze observations très-concluantes en leur faveur. On ne trouve dans cet extrait que les détails de la première et de la dernière de ces observations. Quant aux autres on a simplement annoncé les sujets. Nos lecteurs ne seront sûrement pas fâchés de trouver ici l'exposé de la première. Le voici : « le sieur *Daubriac*, premier huissier de la sénéchaussée de Toulouse, âgé de quarante-deux ans, avoit été électrisé pendant deux mois par frictions et par étincelles à la main et au bras droit, à raison des douleurs qu'il y souffroit, et d'une grande débilité, depuis plusieurs années ; d'ailleurs il ne se servoit de cette main qu'avec beaucoup de peine, et la plume et le tabac s'échappoient de ses doigts. »

« Lorsqu'il fut guéri, et que M. *Mazars* lui annonça qu'il pouvoit se dispenser de continuer l'électrisation, le malade lui ré-

pondit, qu'il cesseroit lorsqu'elle auroit entièrement dissipé un autre mal qu'il avoit cru jusqu'alors insurmontable, parce qu'il avoit résisté à tous les moyens employés pour le détruire. »

« Depuis la petite vérole, qu'il avoit eue dans son enfance, la cornée transparente de l'œil gauche étoit couverte de tâches, d'une couleur qui en imposoit pour celle de la pupille, à tel point qu'on ne pouvoit les apercevoir sans une attention particulière, mais d'une manière si contraire à la vision, qu'à peine distinguoit-il de cet œil la lumière des ténébres. «

« Il y éprouvoit des changemens si considérables depuis l'électrisation du bras et de la main, qu'il commençoit à voir très-distinctement, et que les taches en étoient presqu'entièrement dissipées »

« Cependant jusqu'alors l'œil n'avoit été électrisé que par bain, et seulement lorsque le bras et la main l'étoient par étincelles et par frictions. Il le fut dès cet instant par souffle et par aigrettes. «

« La séance ne duroit qu'environ dix à douze minutes. La moitié étoit employée à transmettre le fluide de l'extérieur à l'intérieur avec les procédés que M *Mauduyt* y a ajoutés, et l'autre moitié à le faire passer de l'intérieur au-dehors. Cette méthode eut un si grand succès qu'en moins d'un mois le malade fut en état de lire, en fermant l'œil sain, une page d'un livre in-12, caractère cicéro, et d'apercevoir d'assez loin le trou d'une aiguille à coudre, de moyenne grosseur »,

« Il fut obligé bientôt après de passer trois jours et trois nuits consécutifs à un dépouillement de livres de commerce d'une faillite, et de transcrire les pièces justificatives de la faillite, sans que cet œil, qui concouroit avec le droit à ce travail forcé, éprouvât d'autre incommodité qu'un peu de lassitude ».

XVI. *Description d'un eudiomètre atmosphérique ; par M.* REBOUL.

Ce mémoire est accompagné d'un planche gravée pour l'intelligence de la description de cet eudiomètre.

XVII. *Fragmens de minéralogie des Pyrénées : excursions faites dans une partie du comté de Foix ; par M.* DE LA PEYROUSE.

XVIII. *De l'acide fluorique, de son action sur la terre siliceuse, et de l'application de cette propriété à la gravure sur verre ; par M.* DE PUYMAURIN *fils.*

Les expériences sur la force dissolvante de l'acide fluorique, rapportées par M. *de Puymaurin* dans ce mémoire, sont très-curieuses. Elles ont été faites sur un grand nombre de pierres, tant précieuses qu'autres, et sont terminées par l'exposé de la méthode qui a réussi à l'académicien, pour graver sur du verre à l'acide fluorique, comme les graveurs en taille-douce gravent à l'eau forte sur le cuivre. Cette découverte peut devenir très-importante.

XIX. *Observations météorologiques.*

Ce ne sont que des tableaux qui résul-

tent du résumé général des observations faites par moi.

Pathologie de Gaubius, traduite du latin, par M. P. SUE, ancien prévôt du collége de chirurgie, conseiller et commissaire pour les extraits de l'Académie royale de chirurgie, &c. membre des Académies de Montpellier, Rouen, Dijon, &c. nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée sur la troisième édition latine, publiée, en 1781, *à Leyde par* DAVID HAHN, *et sur celle publiée en* 1787 *à Nuremberg, par* ACKERMANN. *A Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins, n°.* 18, 1788; *in-8°. de* 556 *pag.*

2 Cette traduction, annoncée dans le 32e. volume de ce journal, page 381, mérite d'être plus particulièrement connue. On desiroit que la pathologie de *Gaubius*, qui est quelquefois obscure, par la forme abstraite sous laquelle les matières sont présentées, passât dans notre langue. Elle

ne pouvoit manquer, si la traduction étoit bien faite, d'acquerir, dans ce passage un plus grand degré de clarté pour bien des lecteurs; et M. *Sue* a bien rempli l'attente du public.

Professant dans une école où l'esprit et les principes de *Boerrhaave*, régnoient avec tout l'empire que sa grande réputation lui avoit acquis, *Gaubius* sentit cependant combien le joug d'une admiration outrée est funeste au progrès des sciences. Lorsqu'il s'avisa d'écarter le préjugé pour ne croire que l'observation et la raison, il vit que *Boerrhaave* ne les avoit pas toujours consultées, lorsqu'il arrangeoit, en stile d'aphorismes, les fondemens d'une théorie non moins arbitraire, que méthodique : aussi sera-t-il aisé de s'apercevoir combien il s'est écarté de la route que son maître lui avoit tracée; et sa pathologie est un des monumens les plus propres à attester l'influence heureuse des nouvelles connoissances, sur le système médicinal. Rien ne paroît sans doute plus méthodique, que de diviser un sujet pour en mieux examiner chaque partie; c'est pourquoi *Boerrhaave*, en traitant des maladies, commença par celle de *la fibre*. Mais la division que chaque sujet comporte, a ses bornes, au-de-là desquelles elle devient idéale. Il ne faut point diviser ce qui est indivisible. Les auteurs classiques tombent trop souvent dans ce défaut, qui devroit sur-tout avoir moins lieu parraport à la médecine, que parraport à toute autre cience; car dans les êtres vivans, les affec-

tions

tions ne sont point isolées dans telle ou telle autre partie élémentaire du corps, elles ne sont telles que dans la tête du professeur. *Gaubius* s'est assujetti a la forme scholastique, mais ses divisions sont plus justes et mieux entendues que cellet de ses prédécesseurs. Il commence par traites des maladies les plus simples des parties solides. Il y a dans le corps humain, des parties solides et des parties fluides. La différence de ces deux manières d'être nous est connue; l'idée de ces deux états nous est trop familière, pour que notre esprit se refuse à concevoir cela, d'une altération survenue dans l'un ou dans l'autre. L'idée du solide tient à la seule cohésion des parties constituantes, qui doit varier dans chacun des organes, selon les diverses fonctions qu'ils ont à remplir dans l'économie animale; et on conçoit que la cohésion peut être de deux manières, par diminution ou par excès, lors qu'une partie acquiert trop de dureté ou trop de mollesse; ce qui suppose à cet égard un grand nombre de nuances, et des affections graduées, depuis la ténacité des os, jusqu'à l'extrême fluidité.

Le progrès qu'ont fait depuis quelque temps les connoissances médicinales, se fait encore mieux sentir, dans le chapitre où *Gaubius* traite des *maladies du solide vif*. On s'est apperçu enfin que les forces qui animent les élémens solides des corps vivans, sont bien différentes des forces simplement physiques, qui, leur sont communes avec toute la nature, et qu'ils sont doués d'une faculté qu'on appelle *vitale*,

en vertu de laquelle, ils se contractent et se crispent, lorsqu'ils sont touchés et irrités. Cette faculté agissant d'après des lois qui lui sont propres, et d'une manière qui exclut toute idée d'action méchanique, elle a dû nécessairement ouvrir le champ à de nouvelles notions pathologiques, et devenir le fondement d'une nouvelle théorie; *Gaubius* admet dans la fibre irritable, une sorte de sentiment qui précède sa contraction, sentiment différent de la sensation qui appartient à l'ame. Cette distinction nous paroît juste; et quoique le sentiment qu'il attribue au solide vif, ne soit point démontré, il a trop d'analogie, avec l'effet des impressions qui occasionnent la sensation, pour ne point l'admettre au moins comme une idée très-probable. *Gaubius* a envisagé cette faculté sous des rapports qui ont échappé même aux médecins, qui se sont spécialement occupés de cet objet, tels que Haller et autres. Au surplus, il ne donne le nom d'*irritabilité* qu'à cet excès de la *force vitale*, qui fait que la plus légère cause stimulante, excite dans le solide vif, des mouvemens extraordinaires qui troublent l'ordre naturel des fonctions; et il appelle *langueur*, l'état opposé. Mais ces deux états, il les distingue de la roideur et de la foiblesse.

Gaubius se fait deux questions, au sujet de l'*irritabilité*, qu'il ne résoud point. « L'ame, » *dit-il*, rend-t-elle le corps plus irritable? « Le corps rend-t-il l'ame plus irritable? » C'est ce qu'on ne peut décider, l'un n'étant « pas plus probable que l'autre. « Ces deux

questions peuvent cependant être décidées par l'observation ; et si *Gaubius* l'avoit consultée, il se seroit probablement dispensé de les faire. Nous croirions faire une injure à un médecin, de supposer qu'il n'a jamais été frappé de l'influence puissante que les diverses dispositions de l'ame ont sur le corps, et de celle que les maladies ont sur l'ame; la plus part des hommes de lettres sentent combien l'exercice abusif de la pensée les rend plus délicats, pusillanimes et *irritables*. La morosité, le chagrin, rendent le corps visiblement plus sensible à l'impression des agens physiques. Quel est le médecin qui ignore combien les passions tristes disposent le corps à l'action des miasmes des maladies contagieuses. Quant aux dispositions vicieuses du corps, elles donnent toutes à l'ame un caractère plus ou moins irritable, et on n'est embarrassé que du choix des faits et des exemples, pour prouver cette vérité.

Gaubius, dans l'examen des altérations que peuvent subir les fluides, ou comme on les appelle dans les écoles, de leurs acrimonies, a évité jusqu'à un point les subtilités hypothétiques de *Boerrhaave*, qui avoit écrit qu'on pouvoit se les représenter d'après des qualités chymiques, ce qui est certainement une très-grande erreur. On peut donner le nom d'*âcre*, à une humeur qui n'aura chimiquement aucune âcreté ; on s'est autorisé à lui donner ce nom parce qu'elle est propre à exciter de l'inquiétude et du trouble dans l'économie animale. Pour en citer un exemple, il n'y a rien de moins *âcre*

que l'eau tiède, cependant elle excite les convulsions de l'estomac, les vomissemens. On en pourroit peut-être déduire ce principe, que toute humeur, mal constituée qu'elle soit douce, ou *âcre*, peut produire l'effet d'une acrimonie, en troublant l'ordre des fonctions. La doctrine des acrimonies est encore couverte de nuages. *Gaubius* ne les a point dissipés; et sur beaucoup d'autres articles essentiels, il laisse à desirer des considérations plus approfondies, que celle qu'il présente.

Des convulsions dans l'enfance, de leurs causes et de leur traitement; ouvrage qui a remporté les deux prix de la Faculté de médecine de Paris, et du cercle des Philadelphes du Cap-François; par M. BAUMES, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au collége de médecine de Nîmes, médecin de l'hospice de charité de la même ville, associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris, associé national du Cercle des Philadelphes du Cap-François, correspondant de l'Académie royale des sciences,*

belles-lettres et arts de Dijon, et de la Société royale des sciences de Montpellier. A Paris, chez Théophile Barrois *le jeune, libraire, quai des Augustins,* 1789; *un vol. in-8°. de* 464 *p. Prix* 5 *liv. br.* (*a*).

3. Cet ouvrage est une des productions de M. *Baumes*, qui attestent le mieux le savoir, la sagacité et l'ardeur infatigable de ce médecin. Il semble avoir voulu épuiser la matière, et il n'est pas douteux, qu'il ne l'ait envisagée sous les rapports les plus étendus et les plus variés. Il avoue lui-même que son objet a été *de lier en un seul corps de doctrine, les principaux faits qui peuvent jetter du jour sur ce sujet intéressant, de rechercher quelles sont les différentes espèces de convulsions, chez les enfans; quelles sont les causes qui peuvent les produire, les moyens de les prévenir, et le traitement qui convient à chaque espèce.* Le genre des convulsions renferme plusieurs maladies particulières aux enfans, telles que les mouvemens convulsifs, ou les convulsions proprement dites, le mal de mâchoire, les tranchées intestinales des

(*a*) Le Mémoire sur le *carreau*, annoncé dans ce Journal, sans indice de prix, et de lieu de vente, se vend à Paris, chez *Théophile Barrois*, quai des Augustins; à Lyon, chez les frères *Perisse*; à Montpellier, chez la veuve *Gonthier* et *Bascon*; à Nismes, chez *Castor Felle*; chez l'auteur, hôtel Marguerite, rue des Lombards.

nouveau-nés, le hoquet, le vomissement le cochemar, l'ictère spasmodique, le strabisme, l'éclampsie et l'épilepsie, la coqueluche et la danse de Guy. Voila quelle est la carrière immense que M. *Baumes* s'est engagé à parcourir.

Il met au nombre des causes des convulsions, les vices de la constitution, les mauvaises impressions de l'air, l'abus des alimens et des boissons; les erreurs à l'égard du sommeil et du repos, de la veille et de l'exercice; l'état des excrétions et des rétentions; l'effet des irritants physiques et méchaniques; le pouvoir des maladies aigües et chroniques, les passions, la révolution de la puberté. Tous ces objets sont discutés avec beaucoup de méthode et d'érudition. La transmission des affections convulsives du père ou de la mère aux enfans, est prouvée, dans l'ouvage de M. *Baumes*, par un grand nombre de faits analogues. Pour nous, il nous semble que s'il y a des maladies, qui soient transmissibles, d'un individu à un autre par la génération, ce sont les maladies convulsives idiopathiques, parce qu'elles tiennent à l'essence intime du principe vital, et que ce principe, dans l'acte par lequel il se propage, ne peut se donner qu'avec les attributs qui le constituent essentiellement. D'ailleurs la nature a voulu qu'il y eût dans les espéces vivantes, surtout dans celles qui sont destinées à exister en société, un principe qui fût capable d'en rallier les individus. C'est ce principe d'imitation, par lequel les mouvemens d'un individu se communiquent rapidement à ses

semblables, et qui n'agit dans toute son énergie, que lorsque des situations intéressantes, vives et tumultueuses les jettent dans un état convulsif, ou qui tient plus ou moins de la convulsion. L'acte par lequel la vie se communique à un nouvel être, réunit ces circonstances, et paroît très-propre à la lui transmettre avec toutes les formes qui la caractérisent dans l'individu dont elle émane.

M. *Baumes* examine ensuite les vices naturels de constitution, qui donnent aux enfans une aptitude décidée aux convulsions. Il les tire de l'état de machine humaine, dans le premier période de la vie, et présente, à cet égard, toutes les inductions plus ou moins probables que l'anatomie peut fournir. En exposant les vices acquis qui rendent les convulsions plus familières à l'enfance, il développe des vues très-sages, et établit des préceptes d'hygiène très-utiles, relativement à l'air, à la température, aux vêtemens, aux boissons, aux alimens, au repos, à l'exercice et au sommeil. On doit lui savoir gré d'avoir recueilli, dans les différens auteurs, toutes les observations précieuses qui s'y trouvent, relativement à l'objet qu'il traite. Dans la section où il expose les causes d'irritation méchanique qui peuvent occasionner les convulsions, on verra combien on s'expose tous les jours par des actions, qu'on croit indifférentes, à éprouver ou à causer des maux très-graves. M. *Baumes* rapporte une observation de M *Fouquet*, qui, dans son ouvrage, sur la petite-vérole des en-

fans, fait mention d'une petite fille de cinq ans, tombée dans des convulsions alarmantes, au sortir des mains de son perruquier, qui lui avoit tiraillé les cheveux, et cautérisé une partie de la tête pendant plusieurs heures. Nous pourrions ajouter ici une observation qui nous est propre. Nous avons vû une femme qui nourrissoit, attaquée d'une apoplexie laiteuse, pour avoir eu l'imprudence de se livrer de la même manière à son perruquier et aux mêmes tourmens.

Un jeu trop ordinaire et non moins dangereux, c'est le châtouillement, qu'on cherche quelquefois à faire subir aux enfans. Pour en faire sentir tout le danger, M. *Baumes* cite, d'après *Van-Swieten*, le cas d'une fille de dix-ans, très-saine et née de parens très-sains, qui ayant été châtouillée vivement à la plante des pieds par quelques-unes de ses compagnes, éprouva sur le champ une attaque d'épilepsie, qui se reproduisit ensuite ; car les maladies convulsives, ont encore ce caractère particulier de devenir facilement habituelles, et d'être assujetties à des retours plus ou moins fixes.

Les observations rapportées par M. *Baumes* sur les effets des passions, ne sont pas moins importantes ni moins utiles. Une des plus à craindre pour les enfans est la peur, familière à cet âge, ou parce qu'elle est fondée sur le sentiment de sa foiblesse, ou parce qu'elle dépend d'une imagination impétueuse, que l'expérience n'a point encore réglée, et que le temps

n'a point encore amortie. D'après une observation de M. *Tissot*, un coup de pistolet tiré par un homme ivre aux oreilles d'un enfant de dix-ans, excita des symptômes épileptiques, des mouvemens convulsifs très-variés, et ce qu'il y a de plus singulier, *le scelotirbe festinans* de Sauvages; ces convulsions finirent par jetter l'enfant dans la fatuité. *Van-Swieten* fait mention d'un autre enfant, qui fut si fort effrayé par un gros chien qui sauta sur lui, qu'il fut dans le même moment atteint d'un accès d'épilepsie, qui se renouveloit toutes les fois qu'il voyoit ou qu'il entendoit aboyer un gros chien.

Le traitement varié qu'exigent les différentes affections convulsives, est toujours bien adopté par M. *Baumes* aux causes, aux circonstances, au tempérament, et il n'adopte les moyens empiriques, que lorsque leurs effets sont bien constatés. D'ailleurs ces moyens ne sauroient être applicables à tous les cas; et ils pourroient devenir quelquefois dangereux, si on n'avoit point égard aux indications qui doivent les faire admettre, ou les faire rejetter. M. *Baumes* ne manque point de distinguer ces diverses indications, et son livre est par cela aussi utile, qu'il est recommandable par son érudition.

De morbis gastricis phthisin mentientibus; *par M. GEORGE WOLFGANG EICHHORN, docteur en philosophie, médecine et chirur-*

gie, médecin du prince de Limbourg, et du comté de Puchler. A Gottingue; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, *libraire*, 1788; *in-8°. de* 38 *pag.*

4. En Allemagne et dans tous les pays, il y a des maux d'estomac, qu'un jeune médecin ne trouve pas suffisamment décrits dans les auteurs; c'est pour suppléer à ce défaut que M. *Eichhorn* a composé cette dissertation. Il la termine par l'histoire de quatre malades attaqués de ces anomalies. Nous allons extraire l'observation quatrième qui regarde une fille de vingt-quatre ans. Elle étoit d'une foible constitution; après avoir essuyé des douleurs, pendant un hiver entier, elle eut recours au printemps suivant à la médecine. A la suppression ancienne des règles, se joignoit une respiration laborieuse, foiblesse des membres, petite fièvre continue, toux avec des crachats jaunes, oppression de poitrine, gonflement de l'estomac, blancheur de la langue, douleur de tête, teint pâle, jaunâtre, des urines crues aqueuses. Je prescrivis, dit M. *Eichhorn* à cette malade, des résolutifs pendant plusieurs jours; j'excitai ensuite des évacuations par les premières voies avec le tartre émétique, ce qui lui fit rejeter une grande quantité d'humeur muqueuse et bilieuse : après avoir passé aux purgations convenables, je travaillai à purifier les viscères du bas-ventre, et à rétablir le cours

des menstrues ; je réussis par le moyen de pillules composées avec l'assa-fœtida, la limaille de mars et le fiel de taureau, lesquelles procurèrent de l'appétit, fortifièrent le corps entier, et rétablirent parfaitement les règles.

Descriptio phrenitidis et paraphrenitidis Monasterii in Westphalia circa medium mensis martii grassari incipientium vere contàgiosarum, earumque factæ curationis a FERD. SAALMANN, M. D. *In*-8°. *de* 45 *pag. A Munster*, 1788.

5. L'épidémie de Munster, que M. *Saalmann* décrit ici, étoit violente : on comptoit, dans quelques maisons, jusqu'à huit malades, et depuis le 2 avril jusqu'au 30 juin, le nombre des personnes qui l'avoient éprouvée, montoit jusqu'à 450. Elle étoit la plus répandue parmi les pauvres, et maltraitoit sur-tout ceux qui étoient dans la vigueur de leur âge.

Medicina Agaunensis seu observationes practicæ Agauni factæ, &c. *Médecine de S. Maurice en Vallais, ou Observations pratiques faites à S. Maurice ; par M.* CHRISTIAN-GEORGES DE LOGES, *D. M.*

de Montpellier. A. S. Maurice, 1787; *in*-8°. *de* 139 *pages.*

6. Ces observations de médecine-pratique roulent principalement sur les maladies épidémiques, endémiques et sporadiques, que M. le docteur *de Loges* a traitées à Saint-Maurice, petite ville du bas Vallais et dans ses environs.

Avant que de traiter son sujet, l'auteur expose la topographie de cette contrée; il parle de ses eaux, du froid, des alimens, des constitutions, des influences de l'air. Les eaux glaciales de la montagne de Saint-Léonard et autres, dit M. *de Loges*, ont la propriété de rendre les personnes qui en boivent *flaccides*, goëtreuses, et donnent des obstructions. Comme les montagnards de ce canton vivent de pain d'orge, de féves, de sarrasin, de viandes salées et de vieux fromages, leurs humeurs contractent de l'acrimonie et une disposition au scorbut. Ceux qui se nourrissent de laitage et de viandes ordinaires sont sujets aux vers; ceux qui respirent l'air méphitique des marais sont exposés à d'autres affections. M. *de Loges* parle aussi des vents et des variations de l'atmosphère, relativement à leurs effets sur l'économie animale.

Il donne ensuite l'histoire des malades qu'il a traités

Cet opuscule est dédié à M. *Gardin*, docteur en médecine et professeur à Turin, et à M. l'abbé *Bertholon*, *&c.*

Traitemens des maladies vénériennes, faits par ordre du Roi, avec des végétaux, sur des soldats dans l'hôpital militaire de Grenoble, desservi par les PP. de la Charité; par M. MITTIÉ, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Nanci, ancien médecin de feu STANISLAS, *roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, &c.; in-4°. de 38 pag.*

7. Cet écrit consiste dans des procès-verbaux d'inspection des malades soumis au traitement de M. *Mittié*, du traitement fait par ordre du roi, dans l'hôpital militaire de Grenoble, certificat des commissaires, certificat du chirurgien en chef de l'hôpital de la charité de Grenoble, certificat des Pères de la Charité, du chirurgien-major des chasseurs royaux-Corses, diverses lettres de M. *Mittié*, et des ministres relativement à la méthode de traiter les maladies vénériennes particulière à ce médecin. Il résulte des procès-verbaux, que vingt-huit malades, soumis à son traitement, *ont été guéris, trouvés en bonne santé, sans aucun symptôme de la maladie dont ils*

étoient atteints. Il se présente ici une difficulté : les maladies vénériennes ne sont point comme la plupart des autres maladies, qu'on peut regarder comme guéries, lorsque leurs symptômes ont disparu ; les symptômes extérieurs de la maladie vénérienne peuvent être dissipés, et la maladie constitutionelle subsister encore. Ce n'est que par une masse de faits mille fois répétés, et par le temps, que la vertu d'un remède anti-vénérien peut être constatée. Si on faisoit aujourd'hui le premier essai du mercure, et que ce moyen eût tout l'effet qu'on en peut attendre, je ne voudrois point assurer que le sujet sur lequel il auroit été employé, est complettement guéri. Si le mercure est aujourd'hui réputé, à juste titre, un remède anti-vénérien, c'est parce que le temps et l'expérience de tous les médecins, excepté ceux qui ont un nouveau remède à proposer contre le mal vénérien, lui ont confirmé cette qualité, de sorte qu'on peut regarder comme illusoires toutes ces épreuves de nouveaux remèdes anti-vénériens, ordonnés par les ministres séduits.

M. *Mittié* avoue que, dans le traitement fait d'après sa méthode, « les symptômes extérieurs ont été traités par les moyens ordinaires ; les crêtes et condilomes, et les poreaux ont été coupés, après quoi on a lavé la partie avec une décoction de plantes émollientes, et d'autres avec de l'eau de savon, et d'autres avec l'eau végéto-minérale, à quelque-uns avec une solution de sublimé corrosif, à la dose de vingt-quatre

grains par pinte, avec une solution de cristaux de Vénus, à la dose de douze grains par pinte ». Personne ne doute que les moyens ne soient suffisans pour dissiper ces symptômes extérieurs du mal vénérien. Qu'est-ce qui reste pour prouver l'effet des végétaux administrés intérieurement par M. *Mittié*? est-ce dans l'espace de quelques jours après le traitement, qu'on peut s'assurer qu'un malade est parfaitement guéri?

M. *Mittié* a du malheur : il a présenté sa méthode aux Académies, aux Sociétés de médecine ; par-tout elle a été regardée comme suspecte. Enfin son traitement, fait à Grenoble, a essuyé les contradictions d'une partie de ses commissaires ; et il se plaint beaucoup de M. *Villard*, médecin de l'hôpital, de M. *Noël*, chirurgien-major d'Austrasie, et de M. *Colon*, chirurgien-major de Royal-la-marine. Quel parti lui reste-t-il pour être utile à l'humanité ? C'est d'exposer, sans ambiguité, ses vues, ses moyens et sa méthode, afin que les médecins puissent en faire usage, et déterminer, par leur expérience, le degré de confiance qu'ils méritent. Il certifie qu'à *son âge*, les grâces, les places, les pensions ne sauroient le dédommager de ses travaux, et que le plaisir de faire du bien à ses semblables est le seul prix qui soit digne de lui. Il sera sûr de de l'obtenir, en faisant ce que tous les médecins, qui avoient des lumières à répandre, ont fait dans tous les temps : ce n'est pas en disant, d'une manière vague, que l'angélique, la bourrache, la casse, le cerfeuil, &c., guérissent le mal vénérien, mais

en exposant le choix qu'on en doit faire suivant les circonstances, et les modifications avec lesquelles on doit les administrer; et lorsque l'expérience aura mis le sceau à l'excellence de ses découvertes, il recevra, de ses contemporains ou de la postérité, le tribut d'hommages qu'on doit aux bienfaiteurs du genre humain.

De la bienfaisance nationale; sa nécessité et son utilité dans l'administration des hôpitaux militaires et particuliers; par M. l'abbé DESMONCEAUX, *pensionnaire du Roi. A Paris*, 1789; *in*-8°. *de* 55 *pag.*

8. M. l'abbé *Desmonceaux*, connu par le zele avec lequel il traite depuis long-temps les maladies des yeux, a cru qu'en dédiant quelques observations sur les hôpitaux aux représentans de la nation, il ne pouvoit pas leur rendre un hommage plus digne d'une assemblée qui ne s'occupe que du bonheur de la nation. M. l'abbé *Desmonceaux* ne prétend pas dire quelque chose de nouveau sur l'administration des hôpitaux; mais il pense, sans doute, qu'il y a des vérités qu'on ne sauroit trop répéter; telles sont celles qui ont pour objet le soulagement des pauvres malades. Les devoirs des individus et des sociétés envers eux, sont bons à être sans cesse retracés, pour que personne n'oublie

une dette si sacrée; et M. l'abbé *Desmonceaux*, en nous y rappelant, acquiert un nouveau droit à l'estime publique dont il jouissoit déja.

Dissertatio medico chirurgica de optima abscessûs aperiendi methodo; *par M. CHARLES-HENRI DE OLNHAUSEN. A Gottingue, chez* Barmeier, 1788; *in*-4°. *de* 29 *pag.*

9. Trois chapitres, composés de vingt-trois paragraphes, forment cet écrit. Dans le premier chapitre M. *de Olnhausen* donne plusieurs méthodes pour ouvrir les abcès; il examine, dans le second, l'utilité et les inconvéniens de ces méthodes; il propose, dans le troisième, une méthode pour certains abcès.

Dissertatio medico-obstetricia sistens comparationem inter versionis negotium et operationem instrumentalem; *par M. AUGUSTE-LOUIS-GUILL. MITHOFF, de Schwerin dans le Mecklembourg, docteur en médecine et chirurgie. A Gottingue, chez* Grape, 1788; *in*-8°. *de* 62 *pag.*

10. Cette dissertation est dédiée à M. *Wes-*

tendorff, docteur en médecine, et médecin-physicien de la ville de Gastrow. Elle est composée de cinq chapitres, subdivisés en soixante-huit paragraphes.

L'histoire de l'art des accouchemens, notamment des écrivains qui en ont traité, fait l'objet du premier chapitre que M. *Mithoff* a séparé en plusieurs périodes, dont la première commence à *Hippocrate*, et s'étend jusqu'à *Moschion*; la deuxième période embrasse le temps qui s'est écoulé depuis *Moschion* jusqu'à *Ambroise Paré*; la troisième, depuis celui-ci jusqu'à *Scipion de Mercuriis*; la quatrième mene jusqu'à *Mauriceau*; la cinquième, jusqu'à *Van-Horne*; la sixième va jusqu'à *La Motte*; la septième, depuis cet habile accoucheur jusqu'à *Levret*; la huitième et dernière période va jusqu'à nos jours : cette histoire littéraire est curieuse.

Le second chapitre traite des accouchemens difficiles et contre nature.

On indique dans le troisième le moment où il faut employer le forceps.

On donne, dans le quatrième, la manière de pratiquer les accouchemens laborieux, et contre nature, soit en retournant l'enfant, soit en se servant des instrumens.

Le cinquième et dernier chapitre est destiné à comparer entre eux l'accouchement pratiqué avec la main, et l'accouchement exécuté avec les instrumens.

Traité de la cataracte, avec des observations qui prouvent la nécessité d'inciser la cornée transparente et la capsule du cristallin d'une manière diverse, selon les différentes especes de cataractes; par M. DE WENZEL *fils, baron du S. Empire, médecin de la Faculté de Nancy, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris. A Paris, chez* Duplain, *libraire, cour du commerce, rue de l'ancienne comédie françoise*, 1786; *in*-8°. *de* 224 *pag.*

11. Les yeux sont la partie du corps humain dont les affections ont été traitées avec le plus de détail; et parmi ces affections, la cataracte est celle dont le traitement atteste le plus le pouvoir de l'art; rendre la lumière, est un acte fait pour exciter l'admiration; ainsi l'opération de la cataracte est une des plus brillantes par ses effets, et la méthode de la pratiquer, une des plus variées. Le but que M. *de Wenzel* s'est proposé dans cet ouvrage, c'est de manifester la méthode de M. son père, et les succès qu'elle a eus, afin de rectifier les erreurs de ceux qui l'ont décrite, sans la connoître parfaitement.

Il donne d'abord la définition de la cataracte, et présente les idées des anciens, sur le siège de cette maladie. Il s'occupe peu de ses causes, parce qu'elles sont peu connues. Il se contente de dire que les personnes qui sont souvent exposées à un feu vif, comme les forgerons, les serruriers, les verriers, &c. y sont plus sujets que les autres.

M. *de Wenzel*, regarde comme superflus, tous les remèdes tant externes qu'internes, employés pour guérir la cataracte avancée, et met en doute la vérité des observations de ceux qui prétendent avoir guéri, par ces moyens, la cataracte complette. Il pense qu'on s'est mépris sur la nature des affections qu'on a gueries par ces moyens; que ce n'étoit que des engorgemens lymphatiques de la cornée, au lieu d'être de véritables cataractes.

M. *de Wenzel* nous paroît réfuter très-bien les objections qu'on fait encore à la méthode par *extraction*, qui est la sienne, et celle de la plupart des oculistes; car la méthode par *abaissement*, qui remonte à *Celse*, a encore quelques partisans, même parmi des hommes célèbres, tels que *Percival Pott*. M. le baron *de Wenzel* réclame fortement l'invention de l'instrument dont il se sert, que M. *Richter*, médecin de Gottingue, *dit-il*, s'attribue. Sans nous établir juges dans cette dispute, nous pouvons dire qu'on trouvera peut-être frivole la raison sur laquelle M. *de Wenzel* fonde l'imputation qu'il fait à M. *Richter* de s'approprier l'invention de son instrument. Il dit que M. *Richter*,

qui voyageoit, s'étant arrêté à Londres, s'y munit, chez un nommé *Savigny*, coutelier, qui travaille pour M. *de Wenzel*, d'une douzaine des instrumens qui étoient destinés pour lui.

Avant de décrire sa méthode, il a soin d'indiquer les cas où l'on peut pratiquer l'opération avec espérance de succès, et ceux où l'on doit s'abstenir de l'entreprendre; ce qui est très-essentiel, pour ne point exposer les malades à de nouveaux maux sans les délivrer des anciens. Les moyens qu'il indique, pour disposer les malades à l'opération, sont très-simples. Ceux qu'on emploie communément lui paroissent au moins inutiles. Pour lui, il se borne, lorsque les sujets sont d'ailleurs sains, et que leur état n'offre pas d'indication particulière, à faire prendre quelques bains de pieds et des lavemens. Une précaution qu'il prescrit sur-tout, et qu'il croit suffire dans les cas ordinaires, c'est de diminuer la nourriture des malades cinq ou six jours avant de les opérer. Le choix de la saison lui paroît indifférent. Quant à l'instrument qu'il emploie, le lecteur en verra, avec plus de fruit, la description dans l'ouvrage même, que dans l'esquisse que nous pourrions en donner. M. *de Wenzel* regarde comme inutiles et dangereux tous les ophtalmostats, ou instrumens propres à fixer l'œil. Il croit qu'on peut s'en passer, et qu'avec de l'adresse, on saisit aisément l'instant où l'œil s'arrête. Il expose d'une manière très claire le manuel de l'opération, et toutes les modifications que les

diverses circonstances exigent qu'on y apporte ; et il n'est point de particularité, dans la méthode de M. *de Wenzel* qui ne soit appuyée par un grand nombre d'observations, parmi lesquelles il y en a de très-intéressantes.

Ce qui caractérise la méthode de M. le baron de *Wenzel*, c'est le traitement simple qu'il emploie après l'opération. Comme son opération ne dure qu'une demi-minute dans les cas ordinaires, et se fait le plus souvent d'un seul trait avec un seul instrument, ou tout-au-plus deux dans certaines occasions, elle doit entraîner peu de ces accidens qui demandent de grands secours. Lorsqu'elle est finie, il s'abstient de mouiller les yeux avec quelque liqueur que ce soit. Il se contente de les couvrir avec une compresse sèche, assujettie par un bandage. Il se sert aussi d'un plumasseau de charpie. Il lève tous les jours l'appareil, pour essuyer les larmes et la matière qui s'amasse dans le grand angle de l'œil et au bord des paupières. Il fait coucher le malade sur le dos, s'il a été opéré des deux yeux ; s'il ne l'a été que d'un œil, il le fait coucher sur le côté de cet œil. Le premier et le second jour, le malade ne prend que du bouillon, fait usage d'une boisson adoucissante et rafraîchissante, telle que l'eau d'orge, de veau, de poulet, le petit-lait, le lait d'amande, &c. Si le troisième jour le malade est exempt de douleur, on lui permet l'usage de quelques mets légers, du potage, des légumes accommodés au gras. S'il survient de l'in-

flammation; on a recours à la saignée du pied, et au régime anti-phlogistique. Si ces accidens n'ont pas lieu, on n'emploie aucun de ces moyens. Le larmoiement, le gonflement des paupières, la dépravation de la vue, qui subsistent quelque temps après l'opération, ne présentent rien de dangereux, et se dissipent sans secours, selon M. *de Wenzel*. Quoique sa méthode soit sujette à peu d'accidens, cependant comme il peut en survenir dans toutes, il indique la manière de les traiter; et ce qu'il dit sur chacun d'eux est fondé sur les principes d'une saine pratique, et sur sa propre expérience.

Bibliothèque de chirurgie du nord, ou extrait des meilleurs ouvrages de chirurgie publiés dans le nord; par M. DE ROUGEMONT, *docteur en médecine, professeur d'anatomie et de chirurgie en l'université électorale de Bonn sur le Rhin;* tome premier, première partie. *A Bonn, chez* J. P. Abshoven, *imprimeur de l'université; et à Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libr. quai des Augustins*, 1788.

12. Rien n'est plus précieux pour les chirurgiens qui ignorent la langue allemande,

pour ceux qui ne peuvent point se procurer des ouvrages trop volumineux, ou qui n'ont pas assez de temps pour les lire, qu'une collection d'extraits des meilleurs livres de chirurgie publiées dans le nord. Les principales notices que M. *de Rougemont* présente dans cette première partie, ont été puisées dans la bibliothéque de chirurgie de M. *Richter*; et il y a joint des remarques qui peuvent en augmenter l'utilité. Il annonce que chaque volume sera composé de trois parties, de treize feuilles chacune.

Le lecteur verra avec plaisir, dans celle que nous annonçons, un extrait d'un recueil d'observations chirurgicales, par M. *Schmucker*, chirurgien en chef des armées de sa majesté prussiene. La plupart de ces observations sont relatives aux plaies de la tête; objet important sur lequel on trouvera des vues neuves. M. *Schmucker* a suivi l'armée prussienne dans onze campagnes. Il eut une occasion très-favorable au siége de Schweidnitz, d'examiner avec soin les effets des plaies à la tête. Dans la plupart des cas qui sont rapportés, la plaie paroissoit de peu de conséquence; l'os étoit à découvert, mais sans lésion. Les malades se trouvoient bien les premiers jours; mais vers le dixième, il survenoit des douleurs de tête, des vertiges, de la foiblesse, de la fièvre, la plaie extérieure devenoit sèche. On eut recours au trépan. Le plus souvent on ne trouva qu'une lésion intérieure assez légère; quelquefois même, il n'y en avoit point du tout. Cependant, malgré tous les secours dont on étoit capable

pable, tous les malades périssoient, après avoir paru sans danger dès les premiers jours. A l'ouverture des cadavres, on trouva presque toujours du pus, ou une matière gélatineuse, blanchâtre, entre la pie-mère et l'arachnoïde. Quelquefois le cerveau ne présenta aucune trace de désordre.

Cette malheureuse singularité porta M. *Schmucker* à douter de l'insuffisance des moyens employés jusques alors. L'arachnoïde, pourvue d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, lui parut le siége du mal. Il conjectura que la commotion ou la contusion, déterminant, dans cette partie, un engorgement de la lymphe, il étoit nécessaire, pour le résoudre, d'y rétablir le ton, et l'eau froide lui parut le moyen le plus convenable pour la rendre plus effective; il l'employa selon la formule suivante :

Prenez dix livres d'eau, une livre de bon vinaigre, quatre onces de nitre, et deux onces de sel ammoniac. Après avoir dilaté et pansé la plaie, et pratiqué une saignée, il faisoit appliquer, sur le bandage qui couvroit la tête, un morceau de flanelle imbibé de cette fomentation froide, et qu'on renouveloit toutes les heures. En même temps il administroit intérieurement le nitre, les sels neutres, les clystères irritans, les émolliens et les laxatifs. Cette méthode eut les succès les plus heureux.

On trouvera encore, dans cette partie, l'histoire d'une ophthalmie très-aiguë, venue à la suite de la suppression d'une gonorrhée, et dissipée par l'application des

sangsues aux paupières, les fomentations émollientes au périné, et l'usage du calomel ; moyens qui rappelèrent le flux gonorrhoïque. Un principe de M. *Schmucker*, bien digne d'attention, et qu'il doit à une expérience répétée, c'est qu'on ne doit point entreprendre l'extirpation d'un squirrhe à la mamelle, lorsque les yeux sont rouges, et que les glandes de Meibomius sont enflammées. Ces symptômes annoncent que le mal n'est plus local, et que l'opération ne seroit point suivie du succès. Au surplus, il pense que la ciguë est plus nuisible qu'utile dans ce genre de maladie.

Cette première partie de l'ouvrage entrepris par M. *de Rougemont*, ne peut qu'en donner une idée avantageuse, et encourager son auteur à le continuer.

Etrénnes d'hygie, ou recherches médico-physiques sur l'inoculation de plusieurs maladies ; et particulièrement celle de la petite-vérole, terminées par un avis aux mères de famille sur leurs filles de quatorze ans ; par M. CHEVILLARD, *docteur en médecine et en chirurgie de la Faculté de Montpellier. A Londres ; et se trouve à Paris, chez* Cailleau, *im-*

primeur-libraire, rue Galande, n°. 64, in-16 de 95 pag.

13. L'inoculation est un moyen préservatif, et se trouve par conséquent du ressort de l'hygiéne; ce qui justifie le titre que l'auteur a donné à cet ouvrage. Son but est de rendre facile la pratique de l'inoculation, et d'exciter toutes les classes de la société, sur-tout MM. les curés et toutes les mères de famille, à s'y livrer dans l'étendue de leurs relations. L'auteur avoue qu'il a profité des recherches des meilleurs praticiens, auxquels nous devons des traités sur l'inoculation. Cet ouvrage semble donc n'être pas précisément destiné aux médecins, qui sont supposés instruits des connoissances, qu'il cherche à rendre populaires. Les principes relatifs à la pratique, sont les principes avoués des personnes qui se livrent partculièrement à l'étude de cette matière. Mais lorsqu'il s'abandonne à des explications, qui s'éloignent un peu de l'observation des faits, sa marche n'est pas aussi sure; cependant, comme il s'agit moins ici de théorie, que de préceptes utiles, l'auteur a à-peu-près rempli son but.

Cours élémentaire de matière médicale, suivi d'un précis de formules; ouvrage posthume de M. DESBOIS DE ROCHEFORT, *écuyer, docteur-régent de la Fa-*

culté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital de la Charité, censeur royal, &c. deux volumes in-8°. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, près les écoles de chirurgie*, 1789.

14. La matière médicale est la partie de la médecine qui, pour être bien traitée, demande le plus d'expériences, de sagacité, d'esprit, d'observation et de logique; car il faut répéter cent fois une expérience ou une observation, pour être assuré du résultat; il faut savoir démêler l'effet véritable d'un remède, d'avec l'action d'un grand nombre d'autres causes, qui lui sont étrangères, et distinguer ce qui lui appartient réellement de ce qui dérive des mouvemens naturels de l'économie animale. Avec ces qualités et une très-longue pratique on parviendra peut-être à s'éloigner de la routine, et à s'élever à de nouvelles vues. Mais si on ne veut que compiler ce qui se trouve dans les différens livres de matière médicale, redire ce qu'on a toujours dit, en changeant seulement la distribution des matières, tout le monde peut faire une matière médicale. Celle de M. *Desbois de Rochefort*, sans offrir de nouveaux aperçus, peut-être distinguée, pour son exactitude, de beaucoup d'autres ouvrages élémentaires de ce genre. Cependant la définition qu'il donne de la matière médicale, n'est pas juste; il la définit *l'explication de l'ac-*

tion des différens corps sur l'homme. L'explication de l'action de ces corps, est ce qu'il y a de plus incertain en médecine. Ce seroit beaucoup de bien connoître, par une expérience sure, leur degré d'action, quand même on ignoreroit absolument leur manière d'agir. Mais qu'on connoisse ou non parfaitement l'action des corps que la médecine emploie pour la guérison des maladies, c'est d'après cette connoissance supposée, qu'on a entrepris de présenter par ordre, les différens moyens employés dans le traitement des maladies ; de sorte qu'il nous semble que la matière médicale, devroit être définie la *connoissance* plutôt que *l'explication* de l'action des différens corps sur l'homme.

M. *Desbois de Rochefort* n'a suivi aucune des divisions des médicamens qui ont règné successivement, et il en a fait voir les défauts. Les uns les avoient divisés en alimens, médicamens et poisons; mais des alimens peuvent devenir médicamens, et des poisons, un aliment. D'autres avoient divisé les médicamens, en altérans et en évacuans; mais les uns, suivant les circonstances et les doses, peuvent produire l'effet des autres. Une autre division étoit tirée de leurs effets particuliers sur différens organes : cet ordre étoit très-vicieux, en ce qu'il y a très-peu de spécifiques d'organes. On avoit aussi divisé les médicamens, en raison de leurs effets dans certaines maladies ; cette manière de les classer a paru à M. *Desbois de Rochefort* trop circonscrire les qualités des médica-

mens; ensorte qu'un anti-scorbutique, un remède mercuriel, un emménagogue, &c. seroient trop resserrés dans leurs emplois, si on ne les appliquoit qu'aux maladies, dont-ils tirent leur nom générique. M. *Desbois de Rochefort* a crû devoir les diviser en trois règnes. Dans le règne minéral, il a procédé des substances les plus simples aux plus composées, pour examiner ensuite chaque substance sous ses rapports chimiques et pratiques. Quoique la division en évacuans et en altérans soit fautive, il l'a conservée dans le règne végétal, tant il est difficile de faire des divisions! mais il a subdivisé les substances, 1°. en celles qui servent dans leur totalité; 2°. en celles qui ne servent que dans quelques-unes de leurs parties.

Cette méthode est moins sujette, que la plûpart des autres, à favoriser l'erreur, et à ce mérite, l'auteur a joint celui de présenter avec clarté et précision, les lumières que la chimie moderne a répandues sur certains objets de la matière médicale.

Dissertatio medica de aquæ frigidæ usu medico externo; *par M. THÉOPHILE-FRED. GRUNDELER, de Hanovre, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Dieterich, 1788; *in*-8°. *de* 36. *pag.*

15. Cet opuscule est dédié à M. *Lampe*, premier chirurgien du roi d'Angleterre, et à M. *Wehrde*, pharmacien, et magistrat de la

ville de Hanovre. M. *Gründeler* fait d'abord mention des effets de différens airs sur le corps humain; de l'usage du feu, comme le moxa, la poudre à canon, le cylindre de M. *Pouteau* dans plusieurs cas; des bains de terre, et enfin de l'usage de l'eau froide, qu'il est utile d'employer en bains, en lotions, en fomentations, contre beaucoup de maladies.

DEHNES, &c. versuch einer vollstændigen abhandlung von dem maiwurm, &c. C'est-à-dire, *Essai d'un traité complet sur le ver de mai, et son usage contre la rage et contre l'hydrophobie, avec des remarques sur la nature de cette maladie, le principe de sa contagion et sur son traitement; par le docteur* JEAN-CHRÉT. CONRAD DEHNE, *physicien de la ville, des campagnes de Schæningen et du bailliage, membre de l'Académie électorale de Maïence à Erfort, deux parties; in-8°. ensemble de 942 p. non compris la préface et l'introduction. A Leipsick,* 1788.

16. La PREMIÈRE PARTIE de cet ouvrage, est divisée en neuf chapitres.

L'auteur présente d'abord des recherches historiques, sur le nom de ce ver, sur sa conformation et sur son introduction dans la matière médicale.

Jean Weyher est le premier qui l'ait fait connoître et vanté contre les morsures des animaux enragés et venimeux. Il en donne la figure gravée en bois.

Les deux chapitres suivans, roulent sur l'histoire naturelle et l'analyse chymique de cet insecte. Il résulte de cette analyse, que le principe actif du ver de mai est un acide, et que par conséquent le venin rabifique doit être de nature alkaline.

Après avoir disserté dans le quatrième chapitre, sur la manière d'agir du ver de mai, sur son usage tant interne qu'externe, pour l'homme aussi bien que pour les animaux; après avoir observé, qu'il exerce principalement son activité sur les voies urinaires, (car il excite la strangurie et même le pissement de sang) M. *Dehne*, détermine l'espèce de cet insecte qu'on doit choisir pour l'usage médicinal, et la manière de s'en servir. Il se jette à cette occasion dans des discussions historiques, et des longueurs fatigantes, sur les précautions à prendre en ramassant ce ver. L'essentiel est qu'on le reçoive sur une feuille, et qu'on le transporte ainsi sans le toucher, afin qu'il ne répande pas ce suc couleur d'orange, très-caustique qui séjourne dans des réservoirs, placés sous les couvertes des ailes. M. *Dehne* pense qu'on doit employer la totalité de ce scarabée.

Le septième chapitre est intitulé : *de l'usage d'autres insectes, principalement des mouches cantharides et des hannetons, contre la morsure des bêtes enragées ; et sur la question, si l'on peut substituer le hanneton au* meloë proscarabœus, LIN. *dans cette maladie ?*

Les propriétés médicinales de cet insecte, font le sujet du septième chapitre, et dans le suivant M. *Dehne* fixe les doses auxquelles on doit l'administrer. A un enfant de six ans, on en donne toutes les heures depuis un grain jusqu'à un grain et un quart : un adulte en prendra un grain et demi, même deux grains avec quatre fois autant de sel de nitre. Si l'irritation qu'excite ce remède dans les voies urinaires, se fait sentir trop promptement, on y ajoute de la gomme arabique et l'usage d'une boisson abondante, telle que l'infusion des fleurs de sureau, de guimauve, &c. On prescrit des lavemens émolliens, des fomentations relâchantes sur le bas-ventre, des opiatiques, des émulsions, afin de remédier à l'érethisme des parties internes : avec ces précautions on continue l'usage du ver de mai, jusqu'à ce qu'on voie nager dans l'urine du malade des filets de sang. Bien que les effets ordinaires de ce remède se manifestent dans les organes uropoetiques, il y a des exemples qu'il est survenu en même-temps des sueurs, des vomissemens, le dévoiement. Son âcreté ou plutôt sa causticité est telle, qu'il attaque quelquefois les parties intérieures de la bouche, rend la déglutition difficile, cause une salivation abondante, en un mot tous les accidens

qui surviennent à l'usage imprudent des cantharides.

Le dernier chapitre de cette partie est consacré aux indications et aux contr'indications relatives à l'emploi de cet insecte.

SECONDE PARTIE : Le premier chapitre contient plusieurs observations sur l'usage du ver de mai, contre la morsure du chien enragé, et pour prévenir la rage et l'horreur de l'eau.

Dans le second, M. D*ehne* a réuni plusieurs remarques sur les différentes manières dont peut se communiquer le virus rabifique, et sur les hydrophobies qui n'ont pas été causées par des morsures de bêtes enragées.

L'auteur avance dans le troisième chapitre destiné au traitement prophylactique, que le ver de mai décompose et neutralise le virus hydrophobique, que du moins, à l'aide du trouble qu'il excite dans la circulation de la partie aqueuse de nos humeurs, il l'entraîne par les voies urinaires, en même temps qu'opposant une irritation vive à l'éréthisme local de la plaie, il détourne le virus des parties nobles et le jette sur des parties moins essentielles à la vie.

On lit dans le suivant des considérations sur l'hydrophobie, depuis son commencement jusqu'à sa fin ; et dans le dernier, les conseils pratiques tant préservatifs que curatifs. L'auteur ne veut pas qu'on cautérise la plaie avec le fer rouge, de crainte, dit-il, que l'effroi qu'excite le feu, ne cause des spasmes qui fassent entrer dans le corps

la partie la plus subtile du virus, (l'usage du beurre d'antimoine, n'est pas dans le cas de causer cette appréhension) ; et s'il tolere l'excision, ce n'est que pour s'accommoder au préjugé.

Dans la guérison de cette maladie, tout roule selon M. *Dehne*, sur l'efficacité du ver de mai ; ce qu'il cherche à établir dans le sixième chapitre, par six observations, qui lui sont propres, et dont la troisième ne prouve absolument rien, parce qu'il a été constaté par la suite que le chien qui a mordu, n'étoit pas enragé. Comme M. *Dehne*, se montre évidemment trop prévenu en faveur de ce prétendu spécifique, les autres observations ne paroîtront pas fort concluantes.

L'auteur annonce en finissant, que M. *Beireis*, également partisan de ce remède *antilisse*, ou *anti-hydrophobique*, se dispose à mettre au jour un ouvrage complet sur ce sujet, accompagné de trois observations, qui viennent à l'appui de l'opinion favorable au ver de mai, comme spécifique contre la rage.

JOH. AUG. VON WASSERBERG chemische abhandlung von schwefel: *Traité de chimie sur le soufre ; par M. JEAN-AUG. DE WASSERBERG. A Vienne, chez* Krause ; 1788 ; *in*-8°. *de* 375 *pag.*

17. Après l'excellent traité du soufre de

Stalh, on lit encore avec plaisir celui qui fait l'objet de cette annonce. Son histoire naturelle et médicale y est complete. Ses propriétés résolutives y sont exposées avec toute la clarté possible; on y a rassemblé le témoignage des écrivains les plus instruits sur cette matière.

D. GEORGII RUDOLPHI BOEHMERI, universitatis Witteberg. senioris bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium realis systematica: *Bibliothéque des écrits sur l'histoire naturelle, l'économie, &c. par M. GEORGE-RUDOLPH. BOEHMER, doyen de l'université de Wirtemberg*, 1787; *in*-8°. *de* 642 *pag. A Leipsick, chez* Junius; *se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *et dans la librairie académique*, partie troisième, *contenant le second volume de la phytologie. Prix* 6 *liv.*

18. Ce volume (*a*) contient, par ordre

(*a*) Le premier volume a été annoncé dans ce Journal, *tom.* lxxv, *pag.* 346.

alphabétique, les noms des végétaux, avec le titre des ouvrages qui en traitent *ex professo*, en quelque langue qu'ils aient été composés, de sorte que, d'un coup-d'œil, on trouve les principaux écrits sur telle ou telle plante. Au reste, pour former un pareil livre, il ne faut que compulser les journaux, les recueils, les bibliothèques et copier.

On trouve, dans cette bibliothèque, le titre de 230 écrits sur le café; de 304 sur les fungus; de 172 sur les gramens; de 76 sur le gaïac, de 40 sur l'ipécacuanha; plus de 300 sur le quinquina; près de 300 sur le tabac; 160 relatifs à l'opium et au pavot.

Philosophie botanique de CHARLES LINNÉ, *chevalier de l'ordre royal de l'Etoile polaire, premier médecin du roi de Suéde, professeur émérite de médecine et d'histoire naturelle en l'Académie royale d'Upsal, de presque toutes les académies; dans laquelle sont expliqués les fondemens de la botanique, avec les définitions de ses parties, les exemples des termes, des observations sur les plus rares, enrichie de figures; traduite du latin par* FR. A. QUESNÉ,

avec cette épigraphe, extraite de la promenade de JEAN-JACQUES ROUSSEAU :

> Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir et de la curiosité, à l'étude de la nature.

A Rouen, chez Le Boucher; *et se trouve à Nanci, chez* Matthieu, 1788; *in*-8°. *de* 456 *pag.*

19. La philosophie botanique du chevalier *de Linné* offre tout-à-la-fois la base fondamentale et les élémens de cette science. Les termes de l'art y sont exactement définis, et les parties des plantes parfaitement décrites. La traduction françoise de cet ouvrage a été tentée plusieurs fois en vain; M. *Quesné* vient enfin de triompher des difficultés. Il a travaillé pour les personnes peu initiées dans la langue latine: sa version est exacte et littérale, les mots techniques fidèlement rendus.

Tentamen floræ Germaniæ, &c. *Essai d'une flore d'Allemagne; par M.* ALBERT-GUILL. ROTH, *doct. en médecine, &c.* Premier volume. *A Leipsick; et se trouve à Strasbourg,*

chez Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 560 *pag.*

20. Ce premier volume contient la description des plantes indigènes à l'Allemagne, l'indication des endroits où elles se trouvent spontanément. Dans le second volume, M. *Roth* se propose de communiquer les observations d'autres botanistes; de sorte que celui qui fait l'objet de cette annonce, peut être regardé comme un ouvrage achevé, et le second en sera comme supplément.

Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium, curante *D. J. C. T. SCHLEGEL, Vol. III; in*-8°. *de* 286 *pag. A Leipsick, chez* Schneider, 1788.

21. Les opuscules réunis dans ce volume (*a*) sont :

BOSE, dissertatio prior et posterior de diagnosi vitæ fœtûs et neogeniti, 1771.

EJUSDEM programma de judicio vitæ ex neogenito putrido, 1785.

REIFFEISEN et EHRMANN dissertatio de veneficio doloso. 1781.

EHRMANN de veneficio culposo, 1782.

(*a*) Le premier volume parut en 1783. Il est annoncé *tom.* lxiv de ce Journal, *pag.* 491. Le deuxième fut imprimé, en 1787. *Voy. le tom.* lxxiv de ce Journal, *pag.* 376.

Reglement für die K. K. feld chirurgen, *&c.* C'est-à-dire, *Réglement pour les chirurgiens de l'armée de l'empereur; par M.* BRAMBILLA, *proto-chirurgien impérial.* Première *et* seconde Partie. *A Vienne; et se trouve à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, 1787 *et* 1788; *in*-4°.

22. Ce réglement, fait par ordre de l'empereur, renferme des vues sages et utiles, pour les hôpi-aux en temps de guerre; on y trouve les formules de médicamens adoptés pour les troupes de l'armée impériale.

Supellex librorum omnis ordinis latina, aliisque doctioribus linguis conscriptorum, sparsis hic et illic annotatiunculis litterariis, prostant venales Argentorati in bibliopolio Amandi Kœnig, 1789; *in*-8°. *de* 486 *pag. Prix* 3 *liv.*

23. Ce répertoire contient six catalogues de livres dans tous les genres, qui se trouvent chez M. *Kœnig*, libraire à Strasbourg.

Deux catalogues sont pour la médecine; le premier contient une liste des livres de médecine, de chirurgie, d'anatomie, d'histoire naturelle, de botanique, de chimie, &c., les Mémoires de la plupart des Académies.

Le second catalogue offre d'anciennes dissertations de médecine, de chirurgie, d'anatomie, de physique, de botanique et de chimie, soutenues dans les diverses Universités de l'Europe, et de nouvelles dissertations écrites en grec, en allemand, en italien, en anglois, &c.

EXTRAIT du programme de l'Académie royale des science, sinscriptions et belles-lettres de Toulouse.

L'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, « avoit proposé pour sujet du prix ordinaire de 500 livres, qui devoit être distribué cette année, (est-il dit dans son programme) *de déterminer la cause et la nature du vent produit par les chûtes d'eau, principalement dans les trompes des forges à la catalane, et d'assigner les rapports et les différences de ce vent avec celui qui est produit par l'éolipyle.*" Parmi les Mémoires envoyés au concours, aucun n'a entièrement rempli ses vues. Celui qui a pour épigraphe, *Causas rerum naturalium non plures*, sans atteindre le but proposé, a mérité en particulier ses éloges par la méthode qui y

règne, l'étendue des connoissances et la sagacité qu'il suppose. Cependant l'Académie, toujours convaincue de l'importance de la question proposée, l'annonce de nouveau pour le sujet du prix de 1792, lequel sera de 1000 livres. Elle désire que les solutions qu'on lui présentera soient fondées sur des expériences directes, et que les auteurs aient pour but principal la théorie des trompes ou soufflets d'eau, tels qu'on les emploie dans les forges des Pyrénées ».

« Le sujet proposé pour la seconde fois en 1784, pour le prix double de 1787, étoit *d'assigner les effets de l'air et des fluides aériformes introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale;* mais les Mémoires qui furent présentés en 1784, et ceux qui le furent en 1787, n'ayant rempli qu'une partie des vues de l'Académie, elle crut devoir renoncer à ce sujet, et proposer le suivant pour le prix de 1790, qui sera de 500 livres : *Déterminer les effets de l'acide phosphorique dans l'économie animale* ».

« Les membres de l'Académie sont exclus de prétendre au prix, à la réserve des associés étrangers ».

« Ceux qui composeront sont priés d'écrire en françois ou en latin; et de remettre une copie de leurs ouvrages, qui soit bien lisible, sur-tout quand il y aura des calculs algébriques ».

« Les auteurs écriront au bas de leurs ouvrages une sentence ou devise; ils pourront y joindre aussi un billet séparé et cacheté qui contienne la même sentence ou de-

vise, avec leur nom, leurs qualités et leur adresse ».

« Ils adresseront le tout à M. *Castilhon*, avocat, secrétaire perpétuel de l'Académie, ou le lui feront remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse. Dans ce dernier cas, il en donnera son récépissé, sur lequel sera écrite la sentence de l'ouvrage, avec son numéro, selon l'ordre dans lequel il aura été reçu ».

« Les paquets adressés au secrétaire doivent être affranchis ».

« Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de janvier des années pour le prix desquelles ils auront été composés. Ce terme est de rigueur ».

« L'Académie proclamera dans son assemblée publique du 25 du mois d'août de chaque année, la pièce qu'elle aura couronnée ».

« Si l'ouvrage qui aura remporté le prix a été envoyé au secrétaire en droiture, le trésorier de l'Académie ne délivrera le prix qu'à l'auteur même qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part ».

« S'il y a un récépissé du secrétaire, le prix sera délivré à celui qui le présentera ».

« L'Académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera ».

ANNONCES DE LIVRES.

Dissertation sur l'extraction des corps étrangers, des plaies, et spécialement de celles faites par armes à feu, avec la description et les figures de plusieurs instrumens nouvellement imaginés pour rendre cette opération plus facile et plus sure; par M. THOMASSIN, *chirurgien, membre de plusieurs académies: on y a joint la description d'un double lithotome propre à l'opération de la taille chez les femmes, inventé par M.* LOMBARD, *avec deux planches. A Strasbourg, chez* Treuttel, *libraire, et à Paris, chez* Barrois jeune, *et* Croullebois, *libr.* 1788, *in*-8°.

Le vœu d'un agriculteur, ou Essai sur quelques moyens de remédier aux ravages de la grêle, et à la disette des grains; par M. SONNINI DE MANANCOURT. *A*

Berlin, ou à Londres ; et se trouve à Paris, chez Née de la Rochelle, *libraire, rue de Hurepoix, et à l'hôtel de Calais, rue Coquilliere,* 1788, *in*-8°.

Le Systême de la rose magnétique se vend à Paris, chez Née de la Rochelle, *rue de Hurepoix.*

Réflexions adressées aux Etats généraux, par un habitant de la ville de Paris, sur les différens projets qui ont été proposés pour le transport des tueries de bestiaux, et fonderies des suifs, hors l'enceinte des villes.

Méthode pour traiter toutes les maladies, par M. VACHIER, *médecin,* tome viij, ix, x et xj. *A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, et* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins,* 1789; 10 *liv. les quatre vol. brochés; chez les mêmes libraires, les onze volum. Prix* 32 *liv.* 10 *sous.*

N°. 1, 5, 16, 20, 21, M. GRUNWALD.
2, 3, 7, 8, 11, 12, 13, 14, M. ROUSSEL.
4, 6, 9, 10, 15, 17, 18, 19, 22, 23, M. WILLEMET.

Errata pour le cahier d'avril 1789.

Page 27, ligne 6, au lieu d'ostalgie, *lisez* otalgie.
Page 69, ligne 5, mature, *lisez* nature.
Page 71, ligne 29, supprimez l'*et.*
Page 112, ligne 4, supprimez la virgule après *serius.*
Ibid. ligne 7, tuschenbuch, *lisez* taschenbuch.
Ibidem, ligne 8, touhter, *lisez* tœchter.
Page 121, ligne 1, chesi, *lisez* che si.
Ibid. ligne 10, theden, *lisez* thoden.
Ibidem. lach, *lisez* laeh.
Page 136, ligne 6, thestuman bady. *lisez* the human body.
Page 147, ligne 14, arzney mittet, *lisez* arzney mittel.

Cahier du mois de mai.

Page 286, ligne 7, au lieu de rachte, *lisez* rechte.
Ibid. ligne 8, krankhecten, *lisez* krankheiten.
Page 293, ligne 7, Delly, *lisez* Dilly.
Ibid. ligne 27, widerher stellung, *lisez* wiederherstellung.
Ibidem. gehers, *lisez* gehœrs.
Page 295, ligne *dernière*, butch, *lisez* burth.
Page 299, ligne 15, einer, *lisez* einen.
Ibid. ligne 16, beuchs, *lisez* bruchs.
Ibidem. rindvich, *lisez* rindvieh.
Ibid. ligne 17, des, *lisez* das.
Ibidem. gran, *lisez* gras.
Ibid. ligne 19, verschen, *ltsez* versehen.
Page 309, ligne 9, der, *lisez* des.
Page 311, ligne 10, Quedlen, *lisez* Quedlin.

Page 321, ligne 17, verlesungen, *lisez* vorlesungen.
Ibid. entwarfen, *lisez* entworfen.
Ibid. ligne 18, abhanlungen, *lisez* abhandlungen.
Page 300, ligne 19, guraltſame, *lisez* gewaltſamen.
Page 332, ligne 17, des, *lisez* den.
Ibid. ligne 19, es, *lisez* est.
Page 333, ligne 21, kohlaas, *lisez* kohlhaus.
Ibid. 25, Montan, *lisez* Montag.

Cahier du mois de juin.

Page 457, ligne 12, bell, *lisez* bell.
Page 462, ligne 1, arzmeyvorrath, *lisez* arzney-vorrath.
Page 464, ligne 26, grauven, *lisez* grauen.
Page 489, ligne 7, trèsarefroidie, *lisez* très-refroidie.
Ibid. ligne 6, jusqu'au jour, *lisez* jusqu'au premier.

Cahier du mois d'août.

Page 182, ligne 17, trées, *lisez* tré.
Page 183, ligne 21, jai, *lisez* j'ai.
Page 283, ligne 11, *lisez* comme il suit : cas très-singulier et curieux d'un hernie de la vessie urinaire, et de deux autres hernies, &c.
Page 284, ligne *pénult.* Nerwack, *lisez* Newack.
Page 293, ligne 7, allgemeiner, *lisez* allgemeinen.
Page 295, ligne 22, vond. *lisez* von.
Page 296, ligne 26, societ, *lisez* socio.
Page 315, ligne 28, claires, *lisez* clairs.
Page 328, ligne 17, voix, *lisez* voie.

TABLE

*LETTRE de M. B.**, médecin, à M. G. de L. ***, méd. sur une mort inopinée, &c.* Page 169
Observation sur une suppression d'urine qui se termina par la mort. Par Jacques Stevenson, *chir* 187

Nouvelles remarques sur l'efficacité du vitriol bleu dans la cure de l'hydropisie. Par M. Guillaume Wight, 196
Observat. sur le pemphigus; par J. A. Miroglio, *médecin*, 201
Histoire d'une phthisie pulmonaire, parvenue au dernier degré, &c. Par M. Du Boueix, *méd.* 211
Des anti-épileptiques. Par M. Le Comte, *méd.* 223
Observ. sur des cures spontanées d'anévrismes, avec des remarques. Par M. Edouard Ford, *chir.* 235
Remarques. 247
Observ. sur une fracture en travers de la rotule. Par M. Souville, *méd.* 252
Observat. sur le nitre d'argent, &c. Par M. Couret, *médecin*, 255
Essai sur-la cause des grands froids de l'hiver de 1788-1789. Par Pinac, *méd.* 257
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre 1789, 258
Observations météorologiques, 262
Observations météorologiq. faites à Lille, 265
Maladies qui ont régné à Lille, 266

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 267
Médecine, 287
Chirurgie, 305
Hygiène, 314
Matière médicale, 315
Chimie, 323
Botanique, 324
Médecine légale, 327
Histoire littéraire, 328
Bibliographie, ibid.
Extrait du Programme de l'académie royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse, 329
Annonces de livres, 332

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1789.

OBSERVATION (*a*)

Sur un hépatitis, avec des remarques; par M. GEORG. WILKINSON, chirurgien à Sunderland, membre du collége royal de chirurgie, et membre honoraire de la Société chirurgico-médicale d'Edimbourg.

JEAN KEMP, maître d'école, âgé de soixante-cinq ans, et doué d'une

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. x, part. ij, pour l'année 1789, page 142, traduit par M. *Assollant*.

assez forte constitution, éprouva, en juin 1783, un frisson accompagné de toux, de difficulté de respirer, d'une légère expectoration, et d'une douleur vive et piquante, selon ses expressions, à la partie inférieure du sternum, particulièrement du côté droit. Il avoit le pouls plus plein et plus fréquent que de coutume, mais sans être très-altéré. Son appétit avoit diminué et il étoit constipé.

Pour remédier à ces symptômes, j'appliquai un liniment volatil sur la partie affectée, et un vessicatoire entre les deux épaules. Je purgeai selon l'indication, et je prescrivis le *lac ammoniaci*, avec l'oximel de squille, à prendre dans le cours de la journée, et un opiat la nuit.

En suivant ce traitement, le malade sentit bientôt du mieux, au point qu'au huitième ou neuvième jour, je cessai mes visites, et n'entendis plus parler de lui jusqu'au 12 septembre, que je fus encore appelé pour lui donner du secours. Il avoit une très-grande difficulté de respirer, les yeux jaunes, et les jambes très-œdémateuses. Il se plaignoit d'une grande soif, et avoit de fréquentes envies de

vomir. Son pouls étoit très-fréquent, son urine extraordinairement colorée et peu abondante ; enfin il éprouvoit une constipation si opiniâtre, qu'il y avoit neuf jours qu'il n'étoit allé à la selle.

Sa maladie, qu'à l'époque de mes premières visites j'avois soupçonnée être une affection du poumon, et que j'avois traitée en conséquence, se montra, évidemment alors, avec les caractères de l'inflammation du foie. J'en fus encore plus fortement convaincu, en apercevant une tumeur assez considérable, et un peu inégale, qui s'étendoit depuis et sous le cartilage xiphoïde, jusqu'au nombril, et qui sembloit soulever un peu les fausses-côtes à droite.

En recherchant plus particuliérement la cause et les progrès de cette maladie, j'appris de M. *Kemp*, qu'il avoit souvent senti une sorte de gêne ou douleur à la région du foie, qu'il attribuoit à ce qu'il s'étoit beaucoup appuyé contre un pupitre en écrivant. Il avoit observé que cette tumeur s'étoit accrue par degrés, quelque temps avant que je le visse pour la première fois, ce qui datoit d'environ

trois mois, et il avoit été attaqué plusieurs fois dans la nuit de frissons irréguliers, accompagnés de sueur, et d'une constipation opiniâtre. Ses déjections fécales avoient été quelque temps blanchâtres.

Non-seulement alors la région du foie étoit très-sensible à la plus légère pression, mais le malade sentoit aussi la douleur s'étendre au haut de l'épaule du côté droit, et particulièrement toutes les fois qu'il essayoit de se coucher ou de se retourner sur le côté opposé.

La nature de la maladie étant donc bien connue, je me déterminai (malgré l'âge avancé du malade, et les fortes raisons que j'avois de craindre que la suppuration ne fût déja établie) à faire usage du mercure, ayant présent à l'esprit l'adage de CELSE, *melius est anceps remedium quàm nullum.*

Je commençai par prescrire un lavement purgatif, et je fis prendre, dans le cours de la journée, deux scrupules de *pilul. ex colocynth.* et six grains de calomélas en pilules. Ces médicamens n'avoient pourtant produit aucune évacuation, le 13 au ma-

tin, quoique l'on eût administré un second lavement, et que toutes les pilules eussent été retenues, ce qui ne s'étoit pas fait sans peine, vu l'état d'irritabilité de l'estomac.

Etant porté à croire qu'une surabondance d'acidité avoit empêché la dissolution, et par conséquent l'effet des médicamens, je donnai deux scrupules de sel de tartre, et un demi-gros de magnésie blanche dans un véhicule convenable, de deux heures en deux heures. Les bons effets de cette potion furent bien remarquables et bien évidens, lorsque le malade prit la seconde dose, puisqu'il s'ensuivit, non-seulement une selle très-copieuse, mais encore une évacuation considérable d'urine.

Je fis faire des frictions sur la région du foie avec deux gros d'onguent mercuriel, et je donnai la nuit cinq grains de calomélas en bol. Ces remèdes furent répétés selon l'indication jusqu'au 18. A cette époque, on avoit employé environ six gros d'onguent, en frictions, et donné vingt grains de calomélas. La tumeur s'étoit beaucoup affaissée, et étoit moins douloureuse quand on la comprimoit. Mais le ma-

lade se plaignit d'un sentiment de plénitude aux environs de l'ombilic, ou plutôt dans la région hypogastrique, laquelle, en y frappant avec le doigt, donna des signes évidens de fluctuation. Jusqu'à ce moment les selles avoient été sans couleur; mais ce jour là, le malade en eut une qui paroissoit contenir un peu de bile. Le lendemain (19 septembre) le traitement mercuriel fut suspendu, et j'y substituai une potion saline avec l'oxymel de squille, la teinture aromatique et le laudanum.

Sa bouche, pendant ce temps là, avoit été affectée; il étoit survenu un peu de salivation. La conjective avoit perdu sa teinte jaune, et la quantité d'urine étoit considérablement augmentée. Le vingt, cependant, le malade fut tout-à-coup alarmé en rendant par les selles beaucoup de matière purulente blanchâtre, assez semblable à la lymphe que la cavité de l'abdomen contient souvent dans l'inflammation du péritoine.

Je le trouvai très-foible après cette évacuation, et j'observai, à mon grand étonnement, que la tumeur du bas-ventre avoit entièrement disparu.

Il continua à sortir, avec les excrémens, plus ou moins de cet écoulement purulent, jusqu'au 27 septembre, temps auquel le malade commença à se rétablir, quoique encore extrêmement foible. La salivation avoit cessé, et l'urine étoit en quantité convenable, quoique mêlée par fois à une sorte de mucus ressemblant à du pus. Je lui fis prendre alors une décoction de quinquina, et un opiat la nuit.

Deux jours aprés, le 29 septembre, je lui trouvai du mal-aise, de la fièvre, le pouls fréquent et de l'altération, ce qui me causa quelques alarmes : la veille, sur le soir, il avoit eu un violent frisson, et avoit passé la nuit sans reposer.

Je me déterminai alors à recourir sur-le-champ au quinquina en substance, et j'en fis prendre depuis deux scrupules jusqu'à un gros toutes les trois ou quatre heures. Ce traitement fut continué avec de légers changemens pendant environ quinze jours, au bout duquel temps le malade fut bien rétabli, et il jouit maintenant d'une assez bonne santé.

Cette observation fixera peut-être

l'attention des médecins par sa terminaison remarquable, et par l'exemple bien tranché qu'elle offre d'une maladie généralement reconnue pour être très-rare en Europe; j'entends, considérée comme affection primitive, ce qu'elle paroît avoir été dans la personne qui a été confiée à mes soins. L'hépatitis symptomatique ou secondaire qui est l'espèce de maladie la plus fréquente dans ce pays-ci, se termine rarement par suppuration, mais souvent par squirrhe, dont l'hydropisie est la suite.

Dans l'observation que je viens de rapporter, il semble y avoir de fortes raisons de penser que la maladie fut partielle, je veux dire bornée à une partie du foie, et à un endroit qui favorisoit l'épanchement dans le canal intestinal; ce qui sera peut-être encore plus probable, en considérant combien la terminaison a été prompte, et avec quelle facilité s'est rétabli le malade.

Il faut convenir que les abcès du foie se terminent moins fréquemment par les selles qu'autrement. Cependant, il n'est peut-être pas sans probabilité qu'il s'en rencontre plus d'exemples que

les praticiens n'en observent, faute par eux de faire une attention suffisante aux déjections fécales.

Je ne prétendrai point déterminer quelle part a eu l'usage du mercure à l'heureuse terminaison de cette maladie ; mais il paroît certain que ce remède a été employé avec des succès, bien supérieurs à tout autre, dans les affections du foie ; et l'observation remarquable rapportée par le docteur *Clark* (*a*) dans laquelle il est probable que la suppuration avoit commencé à s'établir, me porta, malgré la disparité d'âge de nos malades, à me servir de ce remède.

Si la nature de cette maladie avoit été bien clairement déterminée dans les commencemens, on auroit peut-être prévenu la suppuration ; mais l'obscurité des symptômes, comme je l'ai déja dit, me la fit regarder comme une affection du poumon seulement ; et je perdis de vue l'objet essentiel. Cette observation, cependant, outre qu'elle fournit une preuve frappante des puissantes ressources de la nature

(*a*) *Edim. med. comment.* vol. v, pag. 423.

dans les maladies de ce genre, peut aussi servir du diagnostic des cas semblables. Ces considérations, Monsieur, m'ont engagé à vous la communiquer, pour l'insérer dans votre précieux recueil.

AVEUGLEMENT occasionné par la métastase d'une humeur critique, traité sans succès par l'électricité, et guéri par les vessicatoires et les remèdes internes.

SURDITÉ occasionnée par la métastase d'une humeur critique, traitée sans succès par l'électricité, et soulagée par les vessicatoires, les sétons et les remèdes internes; par M. DE LAVAUD, ancien chirurgien-major dans la marine du Roi, &c. &c.

Après l'ouragan qui eut lieu dans le golfe du Mexique le 6 septembre 1776, et qui bouleversa spécialement l'île de la Guadeloupe, il se manifesta une fièvre épidémique. Dans le plus grand nombre, le principal et le

premier caractère de cette maladie étoit *putride*. Dès les commencemens, les symptômes étoient violens, et se soutenoient jusqu'au sixième jour, quelquefois jusqu'au neuvième. A ces époques, les malades tomboient d'abord dans un affaissement pénible, et ensuite léthargique : la plupart mouroient du 17e au 21e jour. Ceux qui passoient ce dernier terme, en réchappoient; mais leur convalescence étoit extrêmement longue et difficile : enfin, plusieurs d'entre eux mouroient à la suite d'un dépôt au foie, ou d'une dyssenterie putride.

Quelques-uns de ces malades éprouvèrent la cessation de tous les accidens et la métastase de l'humeur critique sur quelques-uns des organes.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le nommé *Guérin*, natif des environs de Caen en Normandie, âgé de quarante-sept ans fut attaqué de la maladie régnante ; dès le sixième jour, les accidens cessèrent entièrement, mais il perdit la vue aussitôt. A l'époque où je vis ce malade, il me parut en fort bonne santé, à son aveu-

glement près, le pouls et l'appétit étant bons, et toutes les fonctions animales s'exécutant parfaitement.

IIe. OBSERVATION.

Le nommé *Salmon*, natif de Ganat en Auvergne, âgé de quarante-deux ans, fut également attaqué de la fièvre épidémique. Les accidens furent très-violens, et se soutinrent jusqu'au vingt-deuzième jour, terme où il commença à entendre difficilement, et il étoit devenu parfaitement sourd dans l'espace de six semaines. Ce fut à cette époque que je vis ce malade, ainsi que le précédent; mais *Salmon* avoit le pouls lent, quoique régulier, l'appétit capricieux et rare; la transpiration étoit visqueuse et fétide; lorsque cette dernière avoit lieu, toute la surface du corps se couvroit de poux. Il étoit encore devenu paresseux, sombre et brutal, d'actif, doux et gai qu'on l'avoit connu.

Tel étoit l'état dans lequel ces deux hommes se trouvoient réduits, pour n'avoir pas appelé des secours à temps, et pour avoir laissé la nature s'épuiser en vains efforts. Je crus devoir leur conseiller de repasser au plutôt en

France, où ils pourroient recouvrer, dans leur climat naturel, des forces, que celui des Antilles leur avoit enlevées, et par là même, seconder plus efficacement les secours mieux dirigés que les gens de l'art pourroient leur donner. Mon avis fut suivi : ils se rendirent, au commencement de janvier 1777, à Marseille, d'où ils partirent pour aller à Montpellier. Etant arrivés dans ce lieu, ils furent soumis à différens moyens curatoires : le dernier qu'on employa, fut l'électricité, qui, quoique long-temps continué, n'eut pourtant pas le moindre succès, quant à l'aveuglement et à la surdité. Il n'en fut pas de même par rapport à l'état individuel, ce qui, je crois, mérite une attention particulière. Depuis l'usage de l'électricité, *Guérin* étoit tombé dans l'affoiblissement et dans une tristesse profonde; toutes les fonctions animales se faisoient irrégulièrement. *Salmon* au contraire avoit recouvré l'appétit, l'activité et la douceur; enfin la transpiration visqueuse et les poux avoient disparu entièrement. C'est dans cet état que je les retrouvai à Paris, au mois d'août 1777, sept mois ou environ après leur arrivée, et

quatre après la cessation de tout traitement. Croyant qu'il n'y avoit plus de guérison pour eux, puisqu'ils n'en avoient pas obtenu à Montpellier, ils restoient à Paris sans consulter personne. Je profitai de la confiance qu'ils avoient eue en moi pour les faire revenir de leur erreur. Je les menai chez M. *Petit*, à qui je fis l'exposé le plus précis et le plus exact qu'il me fut possible de tout ce qui s'étoit passé. Cet habile médecin adopta, ainsi que je l'avois présumé, les vessicatoires, les sétons, le cautère, secondés des vomitifs et des purgatifs, concluant que, si on pouvoit encore avoir quelque espoir de guérison, on ne devoit le fonder que sur ces moyens, en ce qu'ils étoient les plus propres à ces deux cas, et qu'ils n'avoient pas été employés. D'après cet avis, je déterminai ces deux malades, non sans peine, à suivre un traitement long et douloureux.

Guérin fut le premier qui s'y soumit. Je le fis vomir copieusement, et je lui appliquai un vessicatoire à chaque bras. Il survint de la fièvre, que je ne crus pas devoir combattre alors par les boissons, me réservant de

faire, si elle devenoit trop considérable. Dès le quatrième jour, la suppuration avoit considérablement diminué ; mais je la rappelai par des vessicatoires nouveaux, ce qui ramena la fiévre. Le cinq au soir, je fis prendre deux verres de petit-lait camphré, les cantharides ayant porté sur les voies urinaires. Le 6, le 7, le 8, la fièvre n'étoit que ce que je desirois qu'elle fût ; mais la suppuration des vessicatoires étoit extrêmement abondante. Le 9 au soir, le malade tomba dans un assoupissement l'éthargique qui se termina, le 10 au matin, par une sueur abondante, suivie d'une évacuation bilieuse qui ne le fut pas moins. Le 11 et le 12, la sueur et l'évacuation eurent lieu à la même heure, mais en bien moindre quantité : la suppuration se soutenoit toujours. Le 13, le malade annonça, dès la pointe du jour, qu'il avoit un appétit extrême, et ouvrant lui-même le rideau de son lit, il jeta un cri, qui épouvanta la personne qui le gardoit ; mais il la rassura bientôt, en lui apprenant qu'il la voyoit bien. Dès-lors je lui fis prendre des alimens, et je remis à le purger aussitôt que la sup-

puration des vessicatoires me le permettroit, ce qui n'eut lieu que vingt jours après avoir recouvré la vue.

Il est à remarquer que ce malade avoit plus de force réelle à l'époque de ce purgatif, que lors que je commençai le traitement, encore que la diète eût été soutenue pendant trente-trois jours, et que les évacuations de toute espèce eussent été très-considérables.

Salmon, converti par l'événement, me pria de commencer au plutôt à le traiter, étant parfaitement résolu à me laisser faire tout ce que je jugerois à propos pour sa guérison. Je profitai de sa bonne disposition; et dès le moment même, je lui administrai un émétique assez fort; en même temps je lui appliquai un large vessicatoire entre les deux épaules. Bientôt j'eus lieu d'observer que la secousse que je procurai par ces deux moyens, étoit bien moins vive que dans le malade précédent, bien que l'émétique fût plus fortement dosé. Je commençai à perdre l'espérance que j'avois conçue de réussir avec autant de facilité, dans ce dernier, que dans son camarade; néanmoins, je n'omis rien de ce qui pouvoit allumer la fièvre, comme d'appliquer un ves-

sicatoire à chaque bras, indépendamment de celui déja subsistant entre les deux épaules ; de panser ces trois plaies artificielles avec le *basilicum* fortement saupoudré de cantharides, &c. La fièvre ne fut toujours que médiocre. Il se passa trente-huit jours sans que le sujet parût affoibli par la suppuration, ni par la diète, et sans qu'il y eût la moindre amélioration du côté de l'ouïe. La suppuration des trois vessicatoires étant venue à se tarir, je ne crus pas devoir en appliquer de nouveau; mais j'y substituai un séton au-dessous de chaque apophyse mastoïde. Avec la suppuration de ces deux sétons, il s'établit des sueurs assez considérables : dès-lors, l'ouïe commença à devenir sensible au bruit des voitures, sans l'être en aucune manière à la voix, ni au battement d'une montre, à quelque distance qu'on se plaçât, ou qu'on mît la montre. Pour seconder la nature, je donnai des sudorifiques et des diaphorétiques, qui, en effet, augmentèrent les sueurs, et firent gagner sensiblement à l'organe de l'ouïe ; mais le malade ne pouvant plus résister à son appétit, s'y livra sans aucune discrétion : alors les transpira-

tions diminuèrent sensiblement; il ne voulut plus souffrir les sétons; il laissa refermer les plaies; je perdis de vue ces deux malades, l'un guéri, et l'autre beaucoup mieux.

OBSERVATIONS

Sur la paralysie des extrémités inférieures; par M. MARTINENQ, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin à Sixfours en Provence.

PREMIERE OBSERVATION

Paralysie des extrémités inférieures, guérie par un abcès au-dessous de l'oreille droite.

Au mois d'août 1784, j'avois vu la fille de ma sœur; cet enfant, âgée de trois à quatre ans, marchoit bien pour son âge, et paroissoit jouir d'une parfaite santé; je la revis le 20 septembre; je la trouvai maigre, pâle; son ventre étoit prodigieusement gros, et donnoit à peine des marques de douleur à une assez forte compression. Une fièvre

hectique la consumoit ; elle éprouvoit des redoublemens bien marqués soir et matin. Les jambes étoient d'une maigreur considérable, la chaleur étoit diminuée dans les parties ; les extrémités inférieures ne pouvoient plus la soutenir ; faciles à plier, elles cédoient à tous les mouvemens qu'on vouloit leur donner. La paralysie, des extrémités inférieures, étoit complete. J'appris que, depuis une vingtaine de jours, sa mère s'apercevoit de la diminution du mouvement des extrémités inférieures ; que l'enfant avoit commencé par marcher difficilement, qu'elle aimoit mieux rester assise que d'être debout ou de marcher ; qu'elle tomboit souvent, et qu'enfin on étoit obligé de la porter sur les bras, parce que, quand on vouloit essayer de la faire marcher, elle poussoit les hauts cris.

A mon arrivée, je fus fort embarrassé, parce que dans ce temps là, je n'avois aucune connoissance de l'ouvrage de *Percival Pott*, sur la paralysie des extrémités inférieures (*a*) ; mais

(*a*) Ouvrage traduit de l'anglois, par M. *Becrenbrock*, D. M. Paris, 1783, chez *Mé-*

j'avois oui dire néanmoins que cette paralysie dépendoit d'un vice de la colonne vertébrale. J'examinai scrupuleusement cette colonne, depuis le haut jusqu'au bas, et n'y ayant rien trouvé qui fût contre nature, ni éminence, ni cavité qui pussent me faire soupçonner la cause du mal, je crus qu'on en avoit imposé à ma bonne-foi. Je me disposai, en conséquence, à faire la médecine des symptômes les plus apparens; je commençai par traiter la fièvre hectique par les adoucissans, les incrassans, les toniques et l'usage du lait. Croyant que cette paralysie complete des extrémités inférieures dépendoit d'une atonie des solides, j'ordonnai les bains aromatiques, les frictions sèches, l'électricité, et les linimens aromatiques, recommandés dans la paralysie des extrémités, par M. *de Fourcroy* (*a*), dans ses notes sur *Ramaz-*

---

quignon l'aîné : je me suis procuré depuis le second essai que *Percival* a publié sur cette maladie, et dont M. *Duchanoy*, docteur régent de la Faculté de Paris, nous a donné la traduction.

(*a*) M. *de Fourcroy* dans ses notes sur *Ramazzini*, mal. des art. Paris 1777, in-12, pag. 92, recommande l'électricité, les pur-

zini; tout cela fut inutile, et devoit l'être, puisque je prenois l'effet pour la cause. Loin d'en recevoir le moindre soulagement, la malade devenoit de jour en jour plus inquiète; la fièvre augmentoit, et je commençois à en désespérer, vu l'état pitoyable auquel elle étoit réduite.

La mère n'attendant plus de soulagement de l'art, ne chercha qu'à amuser sa fille, et à faire diversion à ses douleurs. Elle lui proposa de lui faire percer les oreilles, et de lui mettre des boucles à la mode; la petite, qui le desiroit, y consentit sans peine.

On perça les lobes des oreilles (*a*)

---

gatifs, les eaux ferrugineuses, et les linimens aromatiques, aux peintres qui sont quelquefois attaqués de la paralysie des extrémités inférieures, après avoir éprouvé la colique saturnine.

(*a*) Je crois avec *Rivière* (observ. med. 100.), que quoique cette opération paroisse au premier coup d'œil minutieuse et de peu de conséquence, on ne doit cependant pas la négliger; on peut en retirer un grand avantage dans plusieurs maladies; comme efflorescences bénignes, éruptions cutanées, soit à la tête, soit derrière les oreilles, rentrées, par l'application imprudente et malheureusement trop fréquente

avec un curedent en argent ; l'on y mit les boucles ; mais soit que les boucles fussent trop pesantes, soit que

---

des topiques ; si ces éruptions bénignes ne sont pas une maladie, elles peuvent en faire naître, et même de très-sérieuses, lorsqu'on emploie les répercussifs et les topiques mal-à-propos.

Si on perce le lobe de l'oreille, nous dit *Rivière*, avec une éguille triangulaire rougie au feu, et que l'on passe dans le trou un brin de fil ou de soie, que l'on tire de temps en temps de côté et d'autre pour en rafraîchir les bords comme pour le séton, il se porte à cette partie, et il en coule une prodigieuse quantité d'humeurs viciées ; et cette évacuation procure quelquefois la guérison de certains maux de dents et d'oreilles, et même de plusieurs maladies graves qui font craindre la phthisie.

Plusieurs médecins, les oculistes sur-tout ont recommandé cette pratique dans plusieurs maladies. M. *A. Severin* (de effic. med. pag. 72), pense d'après *Paracelse*, qu'une pareille opération peut être d'une très-grande utilité dans la surdité commençante.

Henninger, dans sa Dissertation sur les maladies des yeux, imprimée à Strasbourg en 1720, conseille pag. 8, d'introduire dans le trou qu'on a fait au lobe de l'oreille, un petit morceau de racine de garou, laquelle procure puissamment la révulsion et l'éva-

l'instrument avec lequel on avoit fait l'opération ne fût pas propre à cela, il survint, dès le lendemain, une rougeur considérable à l'oreille droite, avec chaleur et douleur vive; on fomenta la partie avec une décoction

---

cuation des humeurs viciées dans l'ophthalmie, la goutte sereine et autres maladies des yeux. *Not. tirée des instr. de chirurgie d'*HEISTER, *tom. ij, pag. 6 et 7.*

J'ai fait pratiquer cette opération avec succès à un enfant de dix mois, qui à la suite d'une répercussion, par des topiques, de la suppuration du derrière des oreilles, tenoit depuis quinze jours les yeux fermés. Les bords des paupières étoient considérablement enflammés. Comme je ne pus faire consentir les parens à l'application d'un léger vessicatoire, soit entre les deux épaules, soit derrière les oreilles, et qu'ils consentirent assez facilement qu'on perçât les lobes des oreilles, disant, que ce seroit une peine épargnée lorsqu'elle seroit grande, je mis, aux trous faits aux oreilles, un très-petit morceau de racine de garou, que j'avois preparé, ce qui procura la révulsion de l'humeur qui s'étoit portée aux yeux: les deux oreilles suppurérent abondamment; j'entretins la suppuration par l'application de la poirée, je fis bassiner les yeux avec une décoction émolliente, je lâchai en même temps le ventre avec le sirop de fleurs de pêcher, et la petite fut parfaitement guérie dans peu de temps.

d'herbes émollientes. Quatre jours après, on aperçut, au-dessous de l'oreille droite, quelque chose de dur, de la grosseur d'un œuf de pigeon. On crut que l'irritation, qu'on avoit produite à l'oreille, avoit procuré l'engorgement d'une glande du col, et on mit dessus un cataplasme résolutif simple; tout cela fut inutile : la tumeur augmenta de jour en jour, et au bout de dix, fut aussi grosse que le poing. Ma sœur m'envoya chercher de nouveau : je trouvai, à la première inspection, une tumeur dure, ne présentant aucun signe d'inflammation ; comme le cataplasme résolutif n'avoit aucun effet, je m'avisai de faire appliquer dessus un cataplasme adoucissant et émollient. Ce remède ayant procuré une détente considérable aux solides, la tumeur augmenta de volume, sans donner aucune marque d'inflammation, et fit apercevoir, au tact, un endroit mol; on sentoit, sous les doigts, quelque chose qui rouloit, mais on ne pouvoit deviner si c'étoit du pus, quoiqu'on continuât l'application des mêmes cataplasmes. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours, qu'on aperçut, au milieu de la tumeur, quelque chose de blanc.

Je

Je fis ouvrir aussitôt la tumeur avec un bistouri; il en sortit une assez grande quantité de pus, assez consistant et bien lié; je fis aggrandir l'ouverture de presque toute la longueur d'un doigt, et fis panser la plaie avec un simple digestif, et par dessus un cataplasme émollient. La plaie suppura abondamment pendant un mois et demi, et j'eus la satisfaction de voir l'impotence des extrémités s'évanouir peu à peu, à mesure que la plaie suppuroit (*a*). Comme la plaie se cicatrisa d'elle-même, la petite fut assez forte au bout

---

(*a*) Lorsque *Percival Pott* méditoit son premier essai sur l'impotence, il vit, comme *Hippocrate* l'avoit décrite, une paralysie des extrémités inférieures, guérie par un abcès aux lombes. Le D. *Cameron*, médecin à Worcester, imita avec succès cette pratique dans un cas semblable. *Pott*, premier Mémoire, pag. 25 et 29.

Lorsqu'un abcès est devenu critique dans cette maladie, on l'a toujours observé à la colonne vertébrale, excepté dans le cas que je rapporte ici. Doit-on regarder le cas, rapporté dans mon observation, comme une exception à la règle, ou si l'on doit en conclure qu'un dépôt dans quelle partie que ce soit, peut devenir critique dans cette maladie, c'est ce que je n'ose décider.

de ce temps pour marcher, soutenue d'une lisière, et maintenant elle est aussi forte qu'aucun enfant de son âge: elle jouit d'une parfaite santé, et n'a aucun reliquat qui puisse faire soupçonner quelque vice, soit à la colonne vertébrale, soit ailleurs.

IIe. OBSERVATION.

Paralysie des extrémités inférieures, guérie par l'application d'un simple vessicatoire.

Dans le mois de mars de cette année 1789, je fus appelé pour voir le nommé *Joseph*, paysan, âgé de cinquante-neuf ans, détenu au lit depuis trois mois, à cause d'une paralysie des extrémités inférieures qui le tenoit au lit, sans pouvoir faire le plus léger mouvement. Un hermite, qu'il avoit consulté au commencement de sa maladie, lui avoit ordonné les bains aromatiques; il n'en avoit pas obtenu plus de succès que moi, quand je les ordonnai à ma nièce; je lui trouvai, à ma première visite, les jambes si roides aux articulations du genou et des chevilles, les pieds si alongés, la pointe

si basse, qu'il auroit été, pour ainsi dire, possible de faire tenir tout son corps en équilibre, sans que les articulations eussent cédé; car il me fut impossible, aidé d'un chirurgien, de les faire plier.

J'appris, du malade, que son mal avoit commencé par un froid qui lui avoit roulé (c'est son expression) le long de l'épine du dos, et que ce froid lui avoit fait éprouver pendant plusieurs jours, quelque chose de désagréable qu'il ne pouvoit définir.

Mon premier soin fut de porter mon attention du côté de la colonne vertébrale, persuadé des principes de M. *Pott*, qui n'admet point de paralysies sans courbure de l'épine, et par conséquent sans carie, puisqu'il regarde ce point comme *conditio sine qua non*; il admet cependant la carie sans courbures aux vertèbres dorsales (*a*).

(*a*) M. *Percival Pott* nous dit dans son second Mémoire, pag. 40, que la carie avec courbure et impotence des membres, appartient plus ordinairement aux vertèbres cervicales ou dorsales, et la carie sans courbure aux lombaires, quoique ceci ne soit en aucune manière ni constant ni nécessaire. Qu'on

Je fus fort surpris, d'après l'examen le plus scrupuleux, de ne point trouver, à la colonne vertébrale, ni éminence, ni cavité (*a*) qui pussent m'indiquer le siége du mal, pour pouvoir y porter remède. Je visitai exactement chaque vertèbre, appuyant assez fortement sur chacune, pour voir si quelque partie donneroit des signes de sensibilité, et me feroit par là con-

---

fasse maintenant attention au cas que je rapporte ici, et on verra s'il est possible que la carie ait existé pendant si long-temps sans faire soupçonner son existance, soit avant, soit après la guérison de la malade.

(*a*) M. *Duchanoy* a reconnu à un enfant de sept à huit ans, la cause de la paralysie, à l'enfoncement que présentoient les sixième et septième vertèbres cervicales et qui faisoient immédiatement au-dessus de la première dorsale une fosse, dans laquelle on pouvoit aisément placer une noix. Un médecin de mes amis, dans une paralysie, qui ne lui présentoit aucune courbure, ni cavité, reconnut le siége de la maladie à la sensibilité, mêlée de douleur que la malade éprouvoit à une vertèbre dorsale, lorsqu'on passoit fortement le doigt dessus, et il procura en peu de temps la guérison de la maladie, en faisant appliquer un cautère profond qui prenoit le corps même de la vertèbre.

noître une carie cachée; tout cela fut inutile : je ne savois quel parti prendre. Appliquer un cautère, il auroit fallu savoir l'endroit positif du mal, puisqu'il ne donnoit par lui-même aucun signe extérieur : après bien des considérations, je fis appliquer, d'après le sentiment de M. *Pott*, qui admet la carie sans courbure aux vertèbres lombaires, un large vessicatoire, qui prenoit sur le corps des deux dernières vertèbres lombaires, et s'étendoit de deux travers de doigt sur l'os sacrum.

Ce ne fut qu'avec bien de la peine que nous fîmes consentir le malade à se laisser appliquer ce vessicatoire; il trouvoit extraordinaire, qu'ayant mal aux extrémités, on fût lui faire une plaie au dos.

Le vessicatoire fut appliqué à trois ou quatre heures après midi; on ne le leva que vers six heures du matin : les vésicules étoient remplies d'une liqueur claire et roussâtre; on pansa la plaie avec la poirée enduite de cérat de *Galien*. Le soir, ayant trouvé la plaie sèche, je fis saupoudrer la partie de poudre de cantharides pour ranimer la suppuration; mais dans la nuit, le malade, n'ayant pu supporter

l'action des cantharides, s'arracha l'em-
plâtre. Il me dit, à ma visite le lende-
main, qu'il aimoit mieux cent fois res-
ter comme il étoit, impotent des ex-
trémités, que de souffrir une pareille
douleur qui ne devoit aboutir à rien.
Je retournai fort mécontent du ma-
lade, voyant qu'il refusoit le seul
moyen qui auroit pu, avec le plus de
probabilité, lui procurer le plus grand
soulagement.

La plaie, étant exposée à l'action
de l'air extérieur, se sécha aussitôt;
je crus qu'il ne retireroit aucun fruit
de l'application de ce vessicatoire,
puisqu'il en avoit empêché l'effet; mais
je fus fort surpris en apprenant, dix
jours après, que le malade se levoit
de son lit, qu'il pouvoit se tenir de
bout, qu'il avoit même fait quelques
pas, mais en chancelant et entrelaçant
les jambes.

Depuis ce temps là, ayant refusé l'ap-
plication d'un second vessicatoire, il
ne se fia qu'aux forces de la nature,
et dans ce moment-ci, il peut faire
une demi-lieue en marchant doucement
et à l'aide d'un bâton; il pourra,
à ce que je crois, en prenant souvent
de l'exercice, recouvrer le libre usage

de ses jambes, sans avoir besoin d'aucun autre remède.

D'après ces deux observations, ne pourroit-on pas conclure :

1°. Que la paralysie des extrémités inférieures peut attaquer toute sorte de personnes et à tout âge, et que si elle se manifeste le plus souvent dans un âge tendre, elle peut néanmoins avoir lieu au-delà de cinquante ans?

2°. Que la paralysie peut se déclarer long-temps avant la tuméfaction du corps des vertèbres, et que l'impotence des extrémités peut avoir lieu avant qu'on puisse l'annoncer, si l'on n'a d'autre signe pour la connoître que la courbure de l'épine?

3°. Que l'impotence des extrémités peut exister sans qu'il y ait carie aux vertèbres; car je demande s'il y avoit carie à la colonne vertébrale de la petite malade qui fait le sujet de la première observation, et aux vertèbres lombaires du malade de la seconde observation; et en supposant la carie existante dans les deux sujets, si elle a pu être guérie, dans le premier, par un dépôt éloigné de la colonne épinière; et dans le second, par l'application d'un simple vessicatoire, et qui

a suppuré pendant si peu de temps, sans laisser aux deux malades, après la guérison de leurs maladies, des restes qui puissent faire soupçonner cette carie cachée?

4°. Que si l'impotence dépend souvent de la carie des vertèbres, soit cervicales, soit dorsales ou lombaires, elle peut exister après l'engorgement de la colonne vertébrale par une humeur quelconque hétérogène et vicieuse qu'on peut guérir par tous les moyens qui pourront procurer une révulsion salutaire de cette humeur étrangère?

5°. Qu'une impotence complète peut être guérie par un dépôt quelconque, sans qu'il soit nécessaire que ce dépôt se fasse à la colonne épinière, pourvu que le dépôt soit dans une partie du corps qui puisse procurer la révulsion de l'humeur viciée qui engorgeoit la colonne vertébrale?

DES STAPHYLOMES,

De leurs funestes effets sur le globe de l'œil et sur la vue ; nouvelle théorie de ces maladies ; moyen de les prévenir et de les traiter, et méthode de les opérer, plus douce et plus sûre que celle qu'on avoit employée jusqu'à-présent ; par M. GLEIZE, docteur en médecine, médecin-oculiste ordinaire de Messeigneurs le comte D'ARTOIS, *le duc* D'ORLÉANS, *le prince* DE CONDÉ, *et correspondant de plusieurs académies, &c.*

On entend par *staphylôme* une élévation ou tumeur contre-nature, au-dessus de la cornée du globe de l'œil.

Les auteurs anciens le nommoient *proptosis*, mot grec qui signifie toute espèce de tumeur qui prend naissance sur ce globe ; mais actuellement on comprend sous le nom de *staphylômes*, les tumeurs qui occupent la cornée, soit qu'elles surviennent par l'é-

lévation de cet organe, soit qu'elles se manifestent à travers la division. On leur donne encore différens noms, relativement aux choses qu'elles représentent. Par exemple, quand la base de cette tumeur est large, et la superficie arrondie, elle est nommée *grain de raisin ; tête de mouche*, quand elle ressemble par sa grosseur ou par sa couleur à la tête de cet insecte ; *clou*, lorsqu'elle a quelque rapport à la tête d'un clou, (celle-ci forme la hernie); mais lorsque la tumeur est plus considérable que les précédentes, on la nomme *pommette*, parce qu'elle ressemble par sa grosseur et par sa rondeur à une petite pomme.

Je crois que l'on a exagéré sur cette dernière tumeur; à moins que l'on n'ait vu l'iris sortir presque entièrement par une grande division de la cornée, et qu'étant alors boursoufflée, elle n'ait acquis tout au plus la grosseur d'une noisette : dans ce cas, le parti le plus sûr et le moins douloureux pour le malade, est d'opérer le staphylôme, et d'en faire l'extraction.

Aujourd'hui on ne compte que quatre espèces différentes de *staphylômes*; la première, l'élévation de la cornée

transparente; la deuxième, l'élévation de la cornée opaque ; la troisième, celle de la tunique de l'humeur aqueuse, et la quatrième enfin, celle de l'iris.

En général, les causes de *staphylômes* sont internes ou externes. Les internes sont communément les abcès ou les ulcères; et les externes, sont principalement occasionnées par les piqûres ou par les instrumens tranchans, et même contondans, &c.

La première espèce de *staphylôme* que je décris, est celle de l'élévation de la cornée transparente. Cette tumeur survient ordinairement à la suite de la petite-vérole ; en ce que l'humeur de cette cruelle maladie se portant chez certains sujets avec violence sur l'organe de la vue, forme un abcès entre l'uvée et la cornée, ou entre les interstices des lames de cette dernière membrane, et par le séjour de cette matière mordicante ronge et détruit une partie de l'épaisseur de cette tunique, et la met conséquemment dans un état d'inertie et d'opacité.

Mais cette tunique, si nécessaire à la perception des objets, ayant perdu sa diaphanéïté, ainsi que sa force na-

turelle, ne peut plus désormais remplir ses fonctions. Dans cet état d'impuissance, l'action organique des corps transparens, et l'impulsion de l'humeur aqueuse, suivent la même règle que la nature leur a prescrite, forcent cette portion de tunique, déja offensée, et l'obligent insensiblement à une extension qui représente, pour l'ordinaire, un grain de raisin, comme nous l'avons dit plus haut, et qui, non-seulement rend la figure difforme, mais aussi cause la perte de la vue.

Étant à Limoges en 1782, un laboureur des environs de cette ville, amena trois de ses enfans, pour me les faire voir, en présence de M. *Fougeres*, médecin : tous les trois étoient tout-à-fait aveugles par les suites de la petite-vérole. L'aîné, âgé de dix ans, avoit perdu la vue par un *staphylôme* à grain de raisin, posé sur chaque œil, devenu monstrueux ; et les deux autres, par des taies qui avoient terni l'éclat de cet organe, et l'avoient atrophié. Un autre paysan du même canton, me fit voir aussi deux de ses enfans, qui, par les suites de la même maladie, avoient été affectés d'un *sta-*

phylôme à chaque œil, ce qui causoit la cécité la plus parfaite (*a*).

Voici un moyen que j'ai employé, avec succès, chez les enfans attaqués de la petite-vérole, afin de leur conserver au moins une partie de la vue. Lorsqu'un malade se sent un picotement à l'œil, c'est un signe non équivoque de la présence d'une pustule. Je lui fais instiller de temps en temps dans l'œil de l'eau distillée de fleurs de sureau, et même quelquefois j'en applique avec des compresses, si la cuisson

---

(*a*) J'ai remarqué à plusieurs personnes un petit staphylôme, tantôt aux deux yeux, tantôt à un seul œil, qui se terminoit en pointe, et qui occupoit le centre de la cornée : cette tumeur gênoit beaucoup la vue, quoiqu'elle fût aussi transparente, que le reste de la cornée : cette incommodité leur étoit venue naturellement. J'ai observé que cette espèce de staphylôme n'augmente ni ne diminue, et je conseille aux malades de ne faire aucun remède. Néanmoins j'ordonnai une fois, à une religieuse, qui étoit dans ce cas, de recevoir la vapeur de l'alkali volatil fluor, près de ses yeux : elle se trouva soulagée, c'est-à-dire que sa vue lui paroissoit moins trouble toutes les fois qu'elle employoit ce remède.

est plus sensible. Il faut avoir l'attention de ne pas appliquer des collyres froids sur les yeux malades, parce qu'ils arrêtent la transpiration de l'humeur de la petite-vérole, et pourroient occasionner la perte de cet organe. On donnera souvent au malade à boire de la tisane de scorsonère, en y mettant un peu de sucre ou de sirop de capillaire.

Si toutefois la douleur et la rougeur de l'œil augmentoient, alors on appliqueroit, sans perdre de temps, un emplâtre vessicatoire entre les deux épaules, et l'on mettroit une compresse imbibée de l'eau distillée de fleurs de sureau, que je préfère à tout autre sur l'œil, en ayant soin de l'arroser de temps en temps. Qu'on fasse encore bien attention de ne donner au malade que des alimens légers, tels que des œufs frais, des crêmes d'orge ou de riz ; car les alimens solides et d'un mauvais suc, sont très-contraires à la perception de la vue. Les moyens que je donne quand ils sont bien observés avec prudence, préviennent les plus grand accidens.

Quelquefois, faute des précautions nécessaires, la douleur de l'œil augmente ainsi que l'inflammation, la fiè-

vre et le gonflement de cet organe; c'est pour lors un signe certain que l'abcès va se former. Alors il n'y a pas de temps à perdre, si l'on veut conserver la vue au malade : il faut lui appliquer sur-le-champ quatre ou cinq sangsues à la tempe ou près des paupières, ensuite lui mettre des vessicatoires derrière les oreilles ou entre les deux épaules, et lui défendre tout aliment solide, jusqu'à ce qu'on ait arrêté la fougue des accidens. On lui tiendra l'œil bandé, comme ci-dessus, avec la même eau, et on aura soin de changer les compresses deux fois pas jour, et de les tenir arrosées toutes les deux heures; on fera aussi grand usage des lavemens et des bains de pieds.

Si les accidens ne sont point arrêtés en vingt-quatre ou trente heures, on peut augurer que l'abcès est formé : dans ce triste état il n'y a point d'autre ressource que d'appliquer un cataplasme émollient, fait avec la mie de pain blanc et le lait, afin de faire percer au plus vîte l'abcès ou *hypopyon*. Je dois faire observer qu'on ne doit jamais appliquer ce cataplasme, ni trop chaud, ni entre deux linges,

parce qu'il opère beaucoup moins par ce procédé.

Si après avoir calmé les accidens, l'abcès n'a point percé les lames de la cornée, il faudra alors faire usage, en compresse, de la décoction de fleurs de guimauve, qui le fait disparoître insensiblement par transpiration. Cette dernière méthode, quoique un peu longue, je la préfère infiniment à toutes les autres. Il y a des maîtres de l'art qui pratiquent l'opération; mais j'avoue que par le mauvais succès que j'en ai vu résulter, je me la suis interdite entièrement.

Dans cette maladie affreuse, il n'y a effectivement pour dernière ressource, que les vessicatoires, les cataplasmes, l'eau de guimauve, et le régime sévère à employer, afin d'éviter de plus grands ravages à l'œil, qui, faute de ces secours, tomberoit immanquablement en fonte par une grande suppuration, ou bien l'on verroit naître ces *staphylômes*, qui sont si désagréables à voir. Si nombre d'enfans perdent la vue, on doit presque toujours l'attribuer au traitement contraire.

Quand le *staphylôme* à grain de raisin a lieu, on y remédie en enle-

vant la portion de la tunique difforme. Pour faire cette opération, je prends une aiguille garnie d'un fil, je la passe à travers le *staphylôme*, et avec les deux bouts de ce fil, je fais un nœud sur la tumeur; ensuite avec un bistouri à cataracte, je la traverse, et je la coupe dans la partie inférieure de la base, et en retournant le bistouri, je coupe la partie supérieure : je panse l'œil avec une légère décoction de plantain ou de thé, et je le couvre d'une double compresse imbibée de la même eau, et assujettie par un bandeau. Deux heures après l'opération, je fais saigner le malade; si c'est un enfant, je recommande de le faire manger modérément pendant deux jours, et si c'est une personne adulte, je la tiens vingt-quatre heures au bouillon et à la tisane; après quoi elle peut prendre quelque aliment solide. J'insiste pendant ce temps sur les lavemens et les bains de pieds; par ce moyen la plaie se rapproche peu-à-peu et sans accident, et elle se trouve parfaitement cicatrisée au bout de dix-huit ou vingt jours. Quelque temps après, on peut placer, si l'on veut un œil artificiel, qui aura le même mouve-

ment que le bon œil. Les paysans, qui n'ont pas le moyen d'acheter de ces yeux, ou qui ne se soucient point d'en porter, paroîtront toujours moins difformes. Cette opération, que j'ai souvent faite avec succès, doit avoir la préférence sur celle de diviser le *staphylôme*, pour le vider, parce que la plaie venant à se cicatriser, la tumeur se remplit de nouveau. Cette opération doit avoir encore la préférence sur celle de la couper partiellement et dans la sclérotique, à cause des accidens très-graves qui s'ensuivent, comme il en sera parlé dans l'article du *staphylôme* suivant (*a*). (*b*).

(*a*) M. *Pellier* nous fait entendre que la régénération de la cornée transparente a eu lieu à un jeune homme de dix-huit ans, qu'il opéra à la suite d'un staphylôme, formé par l'élévation de cette membrane : l'œil étoit aussi affecté d'hydrophthalmie. Mais cet auteur ne pensa pas que toute partie intégrante n'est point susceptible d'alongement ; conséquemment les lèvres de la plaie se rapprocherent pour se réunir parfaitement, parce que l'œil se débarrassa de l'humeur superflue que procuroit l'hydrophthalmie à cet organe. *Voyez* son ouvrage ou Recueil de Mémoires, pag. 395.

(*b*) Ayant été demandé, l'année dernière, à Faujaux en Languedoc, pour opérer plu-

La seconde espèce de *staphylôme*, est celle de l'élévation de la cornée opaque ou scléretique : on voit plus rarement paroître cette tumeur seule, parce

---

sieurs personnes affectées de la cataracte, un jeune homme des environs de Carcassonne, vint me consulter pour un staphilôme, sur chaque œil : ces tumeurs étoient causées par les suites de la petite vérole; l'une et l'autre occupoit le bas de la cornée transparente, et étoit accompagnée de vaisseaux variqueux. La portion élevée de la cornée, étoit très-épaisse et très-dure. Le malade étant décidé à l'opération, je lui coupai premièrement les vaisseaux variqueux dans toute leur longueur sur la conjonctive; ensuite je diminuai un peu la surface externe de cette tumeur, de crainte que l'action organique des corps transparens, n'augmentât avec le temps les staphylômes, en rendant cette membrane trop mince ou trop foible. Deux mois après l'opération, le malade m'écrivit qu'il voyoit beaucoup mieux, en ce que la tumeur avoit diminué à chaque œil, et qu'on lui voyoit aussi même la prunelle à découvert. J'attribuai le succès de cette opération à ce que j'avois diminué le staphylôme, et que j'avois coupé les vaisseaux variqueux, qui interceptèrent promptement la nourriture superflue et étrangère à ces deux tumeurs, ce qui pouvoit avoir donné lieu à leur trop grand accroissement.

qu'elle se trouve presque toujours accompagnée de celle de l'élévation de la cornée transparente. J'ai encore observé que ces deux tumeurs paroissoient quelquefois ensemble ou séparément de couleur de violette ou de bleu-de-ciel.

La cause de ce *staphylôme* vient, comme le précédent, à la suite d'un abcès, ou d'un ulcère, &c., qui a détruit en partie l'épaisseur de cette membrane; et alors l'action des corps transparens du globe de l'œil occasionne l'élévation de cette partie offensée.

Il faut que cet organe soit bien affecté, pour que cette tumeur ait lieu; car si l'on jette un coup-d'œil sur la structure de la sclérotique, on verra qu'elle est fabriquée d'un tissu très-serré et très-difficile à se distendre, et même à se rompre. Néanmoins *Saint-Yves* parle d'un *staphylôme* occasionné par la rupture de cette membrane.

Voici comme s'explique cet auteur: « J'ai vu, à l'occasion d'un coup reçu à l'œil, à la partie supérieure du globe, à une ligne de la cornée transparente, arriver un *staphylôme* à la conjonctive.

La violence du coup avoit fendu la cornée opaque, sans endommager la conjonctive; et l'humeur aqueuse s'échappant par cette fente, soulevoit la conjonctive en manière de *staphilôme*. Je l'ai guéri par un bandage compressif appliqué (l'œil étant fermé) sur l'endroit de la paupière qui répondoit à la tumeur; ce qui fit repasser l'humeur aqueuse dans la cavité de l'œil, et donna lieu aux membranes de se rejoindre ».

Peut-on croire qu'il ait été possible de faire rentrer dans le globe de l'œil, par la pression que cet auteur a employée, de faire rentrer, dis-je, l'humeur aqueuse qui par sa sortie formoit la tumeur? ne sait-on pas que l'œil s'en remplit d'une nouvelle un moment après, afin de suppléer à celle qui est déja sortie, ce que l'on voit si souvent arriver après l'extraction de la cataracte? Si la fente, comme le dit *Saint-Yves*, avoit lieu dans la cornée opaque, pourquoi le *staphylôme* se seroit-il formé de préférence par le moyen de l'humeur aqueuse, plutôt que par le moyen de l'humeur vitrée, puisque cette dernière sort à la moindre division de la sclérotique? Cet auteur s'est donc

trompé, pour avoir pris l'une pour l'autre? D'ailleurs, ce qui me fait encore douter que cette espèce de *staphylôme* ait existé, c'est la manière dont il a été guéri.

Un gentilhomme Limousin, vint pour me consulter sur une tumeur de la grosseur d'une noisette qui soulevoit la conjonctive, et qui occupoit le petit angle de l'œil droit; d'abord je pris cette tumeur pour le *staphylôme* de *Saint-Yves*; mais quand le malade m'eut dit qu'elle étoit venue à la suite d'une ophthalmie, je rectifiai mon jugement. Je fis la ponction; il sortit, de la tumeur, une matière *ichoreuse* qui ressembloit au suif fondu, et le malade fut guéri quelques jours après.

Quelques auteurs ont pensé aussi que le *staphylôme* de la choroïde pouvoit avoir lieu à la suite d'une division de la sclérotique. Pour moi je ne connois pas cette maladie, et je la crois rare pour ne pas dire impossible. Cependant j'ai traité plusieurs personnes qui avoient une division de cette membrane; entre autres, le fils de M. le juge de Villemur, en Languedoc, qui se donna lui-même, en

jouant, un coup de couteau dans l'œil droit, du côté du petit angle; la pointe de l'instrument étoit entrée au moins de trois ou quatre lignes, et cependant le malade fut radicalement guéri, sans qu'il parût à la conjonctive aucune tumeur formée par la choroïde, et la vue n'en fut presque point affectée. D'ailleurs la choroïde, qui est appliquée dans toute la concavité du globe de l'œil, ne peut guère passer à travers une division de la cornée opaque, en ce que les bords de cette plaie se rapprochent tout de suite, afin de se réunir.

Voici encore une observation qui prouve que le *staphylôme* de la choroïde n'est guère possible.

Le maître de l'hôtel de l'Ours, à Angers, décrochoit de la viande, sa chaise glissa, un de ses yeux, qui étoient fort saillans, porta sur un des crochets assez pointus, qui lui déchira la sclérotique, au moins de cinq à six lignes : il ne parut aucune espèce de tumeur de la choroïde, et la plaie se cicatrisa parfaitement; mais il perdit la vue de cet œil, par l'oblitération de la prunelle.

Aucun auteur n'a parlé jusqu'à présent d'avoir guéri parfaitement le *sta-*

phylôme de la sclérotique par le secours des médicamens, à l'exception néanmoins de M. *Janin*, qui dit l'avoir guéri à un garçon tailleur, par l'application de l'huile glaciale d'antimoine: Voyez son ouvrage pag. 401. Comment peut-il se faire qu'un caustique, tel que celui de l'huile glaciale d'antimoine, ait pu opérer la guérison de la tumeur formée par la sclérotique, en traversant la conjonctive et l'albuginée, sans avoir grièvement offensé ces deux tuniques si délicates? Comptera-t-on pour rien la douleur et l'inflammation que ce remède aura sans doute causé à cet organe? J'oserai soutenir, à cet auteur, qu'on ne peut absolument pas guérir cette maladie par le secours des médicamens; qu'aucontraire l'application des remèdes, sur-tout caustiques et stimulans, augmentent plutôt la tumeur que de la diminuer, relativement à la plus grande action organique des corps transparens, que tous ces caustiques peuvent procurer à cet organe. Ainsi M. *Janin* peut s'être trompé sur la nature de cette tumeur, en prenant un boursoufflement de la conjonctive, pour un *staphylôme* de la sclérotique; s'il

s'il a guéri le malade, c'est par l'effet des autres remèdes qu'il a employés, et malgré l'huile glaciale d'antimoine qui est un remède très-violent et contraire à cette maladie.

Dans ces cas, le plus sage conseil que je donne aux malades, c'est de ne rien faire, que la vue soit perdue ou non, excepté néanmoins lorsque le *staphylôme* est volumineux ou douloureux; alors, on emploie les adoucissans, les calmans; et si les accidens persistent et portent atteinte à l'œil sain, on propose au malade l'opération, qui consiste à couper seulement la cornée transparente à une demi-ligne de la sclérotique, et à tirer l'iris avec une petite pince.

Quelquefois les humeurs de l'œil se trouvent confondues, alors cet organe se vide d'abord après l'opération, mais il se remplit insensiblement de nouveau; et j'ai observé que la membrane sclérotique, qui forme le *staphylôme*, se retire et se resserre, au point que cette tumeur disparoît tout-à-fait; et l'œil se trouve, après la guérison, sphérique, et de la grosseur qui convient, afin de pouvoir placer un œil artificiel: l'opération et le traitement sont

les mêmes que ceux du *staphylôme* précédent.

Cette opération est très-peu douloureuse au malade, et il ne lui arrive jamais d'accidens fâcheux, pour peu qu'il suive le régime. Trois ou quatre malades, que j'ai opérés de cette espèce de *staphylôme*, m'ont confirmé le succès de cette méthode.

Mais si l'on coupe l'œil partiellement dans la sclérotique, comme *Saint-Yves* et d'autres auteurs le recommandent, on verra arriver des accidens affreux.

Mademoiselle *Vancaux*, d'Orléans, et la fille d'un conducteur de diligences de Dijon, ont eu l'une et l'autre un *staphylôme* volumineux, que je coupai dans la sclérotique, à une demi-ligne de la cornée transparente. L'opération fut très-sensible; vingt-quatre ou trente heures après, ces deux malades éprouvèrent de la fièvre, de l'insomnie, et des douleurs terribles à l'œil et dans l'intérieur de la tête, qui durèrent avec violence pendant trois ou quatre jours. Il survint une hémorrhagie assez considérable, qui se répéta trois fois dans deux jours, et qui

ne cessa enfin que par le gonflement œdémateux des paupières. La guérison ne se termina que quarante jours après, et le globe fut fondu par une grande suppuration.

Les accidens qu'ont éprouvés ces deux malades m'ont fait faire les réflexions suivantes : 1°. La sclérotique est une membrane très-sensible, parce qu'elle est formée par l'expansion de la dure-mère ; conséquemment, c'est la plaie de cette tunique, qui cause une douleur si aiguë à cet organe, et dans l'intérieur de la tête, laquelle douleur se manifeste particulièrement du côté de l'œil opéré. 2°. L'albuginée est formée par les tendons des quatre muscles droits, et par celui du grand oblique. La plaie de cette tunique, par sa grande sensibilité, procure à l'œil, et aux parties qui l'environnent, une irritation et un gonflement douloureux, qui ne cessent qu'à force de cataplasmes, qui déterminent la suppuration du reste du globe. 3°. Il survient toujours une hémorrhagie, parce que l'on coupe une partie des vaisseaux de la conjonctive, ainsi que ceux qui rampent sur la sclérotique, et d'autres qui vont à l'iris, lesquels

partent de grosses branches qui percent la cornée opaque.

Ainsi cette opération est non-seulement douloureuse, mais encore dangereuse. J'avois observé les accidens que je viens de décrire sur deux autres malades, après une semblable opération, mais je les avois attribués à des circonstances étrangères à l'opération (*a*).

La troisième espèce de *staphylôme* est formée par la chûte de la tunique de l'humeur aqueuse : cette tumeur paroît à travers une division de la cornée transparente, survenue soit par

(*a*) Voici encore une preuve que la sclérotique divisée ou blessée est douée d'une sensibilité très-exquise : quand on opère la cataracte par abbaissement chez les personnes adultes, elles éprouvent pour l'ordinaire dans l'intérieur de la tête et à l'œil opéré des douleurs violentes, et qui durent deux ou trois jours presque sans relâche; au lieu que les personnes, âgées de soixante-dix ou soixante-quinze ans, celles qui sont d'un tempérament cacochyme, et les jeunes sujets n'éprouvent presque point ces douleurs, ce que j'attribue à ce que leur fibre nerveuse est plus lâche, et par conséquent beaucoup moins irritable, que chez les personnes adultes jouissant d'une bonne santé.

un ulcère qui aura succédé à une inflammation, soit par l'action de quelque instrument

Nos anciens maîtres n'ont parlé d'aucune manière de cette espèce de *staphylôme*, ni de cette tunique qui a son siége dans la partie concave de la cornée transparente; et c'est à M. *Descemet*, médecin de la Faculté de Paris, que l'on doit principalement sa découverte. Je n'ai point encore rencontré celle qui est causée par un abcès ou un ulcére, mais je parlerai d'un autre venue à la suite de l'extraction de la cataracte.

M. *Janin*, rapporte une observation sur le *staphylôme* à la suite d'un ulcére. Entre autres remèdes, cet auteur employa l'huile glaciale d'antimoine, dont une seule application suffit pour remettre en place cette tunique; et «il n'y eut, dit-il, que le point de la cicatrice de cette tunique qui resta opaque; mais elle ne mit point obstacle à la perception des objets, même minutieux, parce la cicatrice se trouva placée un peu plus bas que la prunelle». Je répondrai toujours, avec juste raison, à M. *Janin*, que ce caustique est dangereux, parce qu'il au-

roit pu s'étendre plus loin sur cette tunique, la rendre opaque, et par conséquent intercepter la lumière.

M. *Pellier* fait mention (dans son ouvrage, page 365) d'un vigneron qui eut un ulcère à l'œil à la suite d'une inflammation, et chez lequel, quelque temps après, la tumeur se manifesta : l'œil étoit rouge et douloureux ; il ouvrit la tumeur : « J'appliquai, dit-il, le lendemain de cette opération, à l'endroit du *staphylôme*, (de la grosseur d'un grain d'orge) d'une pommade faite avec le beurre frais, la tutie, et un peu de précipité rouge, qui ne fut pas continuée huit jours, que l'œil du malade fut entièrement guéri, et la vue rétablie ».

Quoique cette guérison ait été bien prompte, je n'approuve pas cependant cette pommade, relativement au précipité rouge, qui auroit pu passer par le trou qui formoit le *staphylôme*, atteindre l'iris et l'enflammer, ou affecter quelque autre tunique, comme la capsule cristalline. D'ailleurs, l'œil de ce malade étoit rouge et douloureux ; conséquemment, il auroit mieux vallu lui appliquer un collyre un peu astringent et résolutif, qui l'auroit

guéri de même, et avec moins de danger.

Enfin, pourquoi brûler ou cautériser, et inciser cette tunique qui sert à la perfection de la vue, sans préalablement avoir tenté les remèdes internes et externes? Comment entraînera-t-on les molécules grossières et malignes qui s'arrêtent dans l'œil, si l'on n'emploie les remèdes préparatoires? En vérité les personnes de l'art, qui ne pensent qu'à couper, qu'à cautériser et à inciser, sont des fléaux, en ce qu'il en résulte très-souvent les plus grands accidens. Pour moi, si je rencontre le *staphylôme* de la tunique de l'humeur aqueuse à la suite d'un abcès ou d'un ulcère, je le traiterai d'abord par les adoucissans. Je passe maintenant au *staphylôme* que j'ai cru formé par la chûte de la tunique de l'humeur aqueuse.

J'opérai la cataracte aux deux yeux, à madame *de Lentillac*, religieuse de l'abbaye royale de la Règle, à Limoges. Cette malade étoit d'un tempérament un peu cacochyme; l'œil gauche fut opéré le premier, et dans le moment que je faisois la pression pour faire sortir ce corps opaque, la

malade fit un mouvement involontaire, ce qui fit sortir la cataracte précipitamment, avec une portion de l'humeur vitrée; ensuite l'œil fut couvert, et j'opérai le droit : dans celui-ci, la cataracte sortit sans accident, et la malade discerna les objets.

Le lendemain, je trouvai cette dame un peu agitée, la figure étoit rouge, le pouls élevé, et elle se plaignoit de l'œil droit. Je le découvris, et j'aperçus une petite vésicule transparente et arrondie comme un pois, qui pendoit aux bords entr'ouverts de la plaie et des paupières ; je la saisis avec de petites pinces ; il en sortit de l'humeur aqueuse, et quelques gouttes d'humeur vitrée : les accidens cessèrent, et la malade vit clair dix-huit jours après des deux yeux.

RÉFLEXIONS.

Il faut considérer que les plaies de cet organe sont bien délicates, puisque le moindre obstacle qui s'oppose à leur réunion, met en danger de perdre la vue. Comment put-il se faire que cette tunique de l'humeur aqueuse n'ait point été déchirée ou entraînée

par le passage de la cataracte? il faut donc croire qu'elle n'avoit été détachée qu'en partie, et qu'ensuite l'impulsion de l'humeur aqueuse l'avoit précipitée sur les bords de la plaie, et ensuite hors de l'œil. Il faut encore croire que cette tunique fut détruite à l'autre l'œil, par la chûte précipitée de l'humeur vitrée avec la cataracte; sans quoi elle auroit peut-être paru de même. On pourroit observer, après la mort des personnes qui ont subi cette opération, si cette tunique se trouve détachée ou détruite, l'œil étant gelé. M. *Pellier* fait mention, en deux endroits, de cette espéce de *staphylôme* qu'il opéra avec succès. Voyez son ouvrage, page 350 et 352.

Enfin, je pense que cette vésicule pourroit plutôt provenir par une extension de la membrane hyaloïde du corps vitrée, que de la tunique de l'humeur aqueuse; car cette dernière est si fine ou si mince, que je crois réellement qu'elle n'existe plus après l'extraction de la cataracte. D'ailleurs, ce qui me donne plus fortement à croire que c'est la membrane hyaloïde, c'est la chûte d'une partie de l'humeur vitrée que je vis sortir, après que j'eus

emporté cette vessie. M. *Pellier* ne parle point de la sortie de cette dernière humeur; mais il dit qu'il en rejaillit une certaine quantité d'humeur aqueuse, qui procura un léger affaissement du globe, Pour procurer l'affaissement du globe, il est à croire que la quantité d'humeur, qui en sortit, étoit une partie de la vitrée, convertie en aqueuse (*a*).

(*a*) « La capsule de l'humeur aqueuse, dit M. *de Wenzel*, dans son Traité de la cataracte, pag. 177, a une si grande facilité à s'étendre, que quelquefois après avoir été emportée d'un coup de ciseau, et l'humeur aqueuse qu'elle contenoit étant évacuée, on trouve le lendemain un second staphylôme à la même place: il faut le couper de nouveau. Nous avons été obligé quelquefois de faire cette opération trois fois de suite, parce que cette membrane s'agglutine, et se cicatrise beaucoup plus vite que la cornée ». Je répondrai à cet auteur, que le premier staphylôme étoit formé par l'extension de la membrane hyaloïde, et les deux autres par l'extension des cellules du corps vitrée, et si ces maîtres n'ont point apperçu la chûte de l'humeur vitrée, c'est qu'elle s'étoit convertie en humeur aqueuse, par son séjour et par la séparation des autres cellules; au moins telle est mon opinion.

Cette espèce d'ondulation, qu'on aperçoit dans la chambre antérieure, dans ceux qui ont les yeux saillans, et qui ont subi l'opération de la cataracte par extraction, est occasionnée par l'absence de la tunique de l'humeur aqueuse et du cristallin; parce que cette humeur se trouve alors moins soutenue, et vacille. M. *de Wenzel*, dans son ouvrage, page 139 et 140, pense qu'elle provient par la seule absence de la lentille cristalline, en ce que, dit-il, l'iris se trouvant moins soutenue, oscille ou se meut en sens contraire; mais il faut croire que l'absence de la tunique de l'humeur aqueuse peut aussi contribuer beaucoup plus à ce tremblotement, en ce que les deux chambres de l'œil, contenant une plus grande quantité d'humeur aqueuse, par l'absence de ces deux objets, qui formoient, dans l'état d'intégrité de cet organe, deux cloisons étroites, procurent cette espèce d'ondulation, que l'action ou le mouvement organique du corps vitrée rend plus ou moins sensible aux yeux de l'observateur.

Je n'ai jamais aperçu cette ondulation de l'humeur aqueuse chez les personnes opérées de la cataracte qui ont

les yeux petits et enfoncés. La raison en est que la chambre antérieure et postérieure se trouvent petites et étroites, et renferment par conséquent peu d'humeur aqueuse ; mais j'ai observé qu'alors leur vue est plus forte que chez ceux qui ont les yeux saillans.

La quatrième espèce de *staphylôme* est formée par le déplacement ou la chûte de l'iris, qui a passé à travers une division de la cornée. Quelques auteurs lui ont donné le nom de *hernie*, parce que cette tunique forme quelquefois une espèce d'étranglement.

Cette tumeur est manifestement à craindre, en ce qu'elle cause, quand elle n'est pas bien traitée, la perte de la vue, ou la diminue sensiblement.

Les accidens, qui surviennent pour l'ordinaire dans cette maladie, sont la douleur de l'œil et de la tête, des battemens, de l'inflammation, de l'insomnie, de la fièvre, un flux de larmes brûlantes, qui, quelquefois sont accompagnés d'une douleur si aiguë, qu'elle ressemble à celle que l'on causeroit par une piqûre d'épingle.

Dans presque tous les élémens de cette partie de l'art de guérir, lorsque cette espèce de *staphylôme* n'est

pas guéri par le secours des médicamens, on conseille de recourir à une opération proposée par *Celse*; mais qui est actuellement désapprouvée par tous les auteurs. Cette opération consistoit à passer une aiguille enfilée d'un double fil à travers la tumeur, à faire un nœud double, à le serrer modérément, mais cependant assez pour mortifier la tumeur, qui, par ce moyen, se séparoit de l'œil, huit ou dix jours après.

Je pense que *Celse* avoit imaginé cette ligature, parce qu'il croyoit qu'en emportant d'un seul coup cette tumeur avec l'instrument, l'œil se videroit à l'instant; et par le peu de connoissance qu'il avoit sur la structure de cet organe, il pensoit encore que la régénération des humeurs ne devoit point avoir lieu.

Mais les accidens, qui survenoient quelquefois après la ligature, occasionnoient, non-seulement la perte de la vue, mais aussi la fonte du globe, par la suppuration. C'est ce qui avoit répugné à *Maître-Jean*, qui dit ne l'avoir vu pratiquer qu'une fois, et ne l'avoir lui-même fait qu'une sans succès; et qui ajoute qu'en opérant de

cette manière, on ne peut éviter que l'œil ne se vide, ne se flétrisse, ou ne demeure fistuleux.

Saint-Yves opéroit d'une autre manière cette tumeur; il dit : « Quand le *staphylôme* n'est point étendu sur toute la surface externe de la cornée, je prends une aiguille courbe, je la passe au milieu de la tumeur, et avec une lancette je la coupe dans sa base. Je panse la plaie avec l'esprit de vin et l'eau ; par ce moyen le *staphylôme* cesse, soit que la cornée qui se cicatrise devienne plus épaisse, ou qu'il reste un petit trou au milieu de la plaie, par lequel l'humeur aqueuse se vide, à mesure qu'il y en a trop dans l'œil ; ce qui n'apporte aucune incommodité au malade, cette humeur prenant le cours ordinaire par le nez ».

Mais quand le *staphylôme* étoit volumineux, et qu'il occupoit toute la cornée transparente, alors cet auteur coupoit l'œil partiellement ; et, à cet effet, il renvoie au chapitre de cette opération, page, 289.

On ne doit jamais couper ni inciser le *staphylôme*, qu'au préalable on n'ait tenté d'administrer aux malades les remèdes internes et externes, ex-

cepté néanmoins qaand la tumeur est ancienne, volumineuse et calleuse ; dans ce cas, le parti le plus sûr seroit de la couper.

Quant au trou ou fistule que ces deux auteurs disent avoir vu après l'opération, je puis assurer que l'ulcère de la cornée se cicatrise parfaitement avec le temps, et pour peu que le malade soit soigné ; et si toutefois la plaie reste sans se réunir, c'est qu'il y a un obstacle qui l'empêche, qui est celui d'une portion de l'iris ; en voici un exemple :

Madame *Le Grand*, du Berry, fut affectée d'un *staphylôme* nommé *tête de clou*, qui occupoit la partie inférieure de la cornée ; le chirurgien, qui en prenoit soin, lui appliqua différens remèdes stimulans, qui, bien loin de faire rentrer cette tumeur, la firent au contraire devenir calleuse : je la lui coupai d'un coup de ciseau ; la plaie ou le trou demeura comblés d'une partie de l'iris, et qui prit la couleur d'un gris-cendré quelques jours aprés la guérison. La prunelle que j'aperçus étoit transversale et fort étroite ; cette irrégularité provenoit de la portion de l'iris que j'avois coupée, et de

celle qui étoit dans la plaie. Cette dame voyoit de cet œil la forme des objets. Trois mois après, elle fut atteinte d'une ophthalmie à ce même œil : dans le traitement j'observai qu'à l'endroit de la tumeur, la portion de l'iris étoit devenue fort rouge ; et après la disparition de l'ophthalmie, cette taie, qui étoit large comme une très-petite lentille, reprit sa même couleur cendrée. Je la touchai avec la tête d'un épingle, et je trouvai qu'elle étoit très-adhérente aux bords de la plaie de la cornée. Cette observation démontre évidemment combien l'iris est sujette à s'enflammer dans les ophthalmies violentes ; et combien il faut aussi mesurer le temps avant d'entreprendre cette opération, à cause de l'irrégularité de la prunelle, et même son oblitération qu'on procurera toujours en emportant une portion de l'iris.

M. *Pellier* nous apprend, dans ses recueils d'observations, page 372, qu'en appliquant des sangsues, il en laissa prendre une sur le *staphylôme*, et que le dégorgement qu'elle procura, le fit rentrer. Mais je répondrai, à cet auteur, qu'il auroit mieux valu

qu'il eût incisé cette tumeur, que d'avoir laissé attacher une sangsue, qui, par sa pesanteur ou son action de sucer, auroit pu entraîner, en partie ou en totalité, cette tunique hors de l'œil; car M. *Hoin* a observé, qu'au plus petit tiraillement de cette membrane, elle se sépare totalement de la choroïde: *Voyez* le Mercure de France du mois d'août 1769.

Quelques auteurs ont écrit qu'on pouvoit faire rentrer ce *staphylôme*, par le moyen d'un stylet boutonné, et qu'étant ainsi rentré, il falloit tenir le malade couché sur le dos, en lui appliquant sur l'œil un blanc-d'œuf, ou le mucilage de coings, jusqu'à ce que la plaie fût réunie: d'autres se sont servi de sang de pigeon, de pommades, d'astringens-stiptiques, de caustiques même, &c.; et tous ces moyens sont défectueux: j'indiquerai plus bas des moyens plus doux et plus efficaces pour guérir cette maladie.

M. *Guérin* dit que, si le *staphylôme* est petit, et que l'usage des astringens ne soit pas venu à bout de le réduire, on peut tenter un moyen qui lui a réussi; voici comme il s'exprime:

« Il est possible d'être heureux: Au-

trefois M. *** avoit un *staphylôme* peu ancien, et point adhérent à la circonférence du trou par où il passoit. Je fis une incision dans le voisinage du *staphylôme*, et avec un instrument étroit et plat, placé dans cette incision, j'étendis l'iris, et l'obligeai de se mettre en place. C'est peu encore d'avoir réduit le *staphylôme*, l'iris auroit repassé bientôt par la même ouverture, si j'eusse borné à cela les précautions; elle y auroit repassé, parce que l'humeur aqueuse, par sa présence, l'y auroit déterminé; c'est ce que je prévis, et pour éloigner cet effet, je tins l'œil en vacuité pendant huit jours; toutes les quarante-huit heures, je soulevai l'un des bords de la cornée de la plaie que j'avois faite, et l'humeur aqueuse s'évacuoit; pendant ce temps je travaillai à la réunion de l'ulcère de la cornée, qui fut d'autant plus prompte, que les bords de cet ulcère étoient naturellement rapprochés, parce que la cornée étoit flétrie ».

M. *Guérin* fit donc une incision dans le voisinage du *staphylôme*; il étendit l'iris avec un instrument, et l'obligea de se mettre en place; et il tint l'œil en vacuité pendant huit jours,

en soulevant, toutes les quarante-huit heures, l'un des bords de la plaie, et dans ce temps-là, il travailloit à la réunion de l'ulcère : (tout cela est écrit).

Mais ne sait-on pas que l'incision de la cornée se réunit en grande partie dans quarante-huit heures, et que si on la décolle au bout de ce temps, elle procure au malade non-seulement des douleurs très-aiguës, mais aussi l'opacité de la cornée, par la stase de la lymphe, qui prive cet organe de la lumière. Ce cas m'est arrivé à moi-même pour avoir voulu sortir à une dame la capsule cristalloïde par la même ouverture, trente heures après l'extraction de la cataracte. Je demande à tous les oculistes, si on peut tenir l'œil flétri ou évacué pendant huit jours, en soulevant les bords de la plaie toutes les quarante-huit heures, attendu qu'on sait que l'humeur aqueuse se régénère d'abord, ou un moment après, pour tenir ce globe plein et sphérique. Comptera-t-on encore pour rien cette seconde plaie, qu'il fit à l'œil, qui étoit déja si affligé de la première ? encore pour tenir cet organe en vacuité ou flétri, il auroit fallu que ces deux plaies

eussent été continuellement ouvertes (*a*).

Voici le traitement que j'ai employé dans une semblable maladie. M. *Fougeres*, médecin à Limoges, m'adressa un homme affecté d'un *staphylôme* qui me parut deux fois plus gros que la tête d'une mouche. Ce malade avoit passé la nuit dans une fièvre, une agitation et une insomnie terribles. Je lui fis faire d'abord une ample saignée; j'appliquai sur son œil une compresse imbibée d'une décoction de fleurs de guimauve, qui appaisa un moment après

---

(*a*) M. *de Wenzel* a remarqué aussi bien que moi, qu'il ne falloit que quarante-huit heures, pour que la cicatrice de la cornée fût assez bien formée. *Voyez* son Traité sur la cataracte, pag. 169, et *S. Yves*, qui en présence de M. *Mery* incisa à un marchand de Sédan la cornée, pour avoir la cataracte qui avoit passé dans la chambre antérieure, nous assure que le lendemain la plaie étoit cicatrisée, pag. 237; et quand on décolle de nouveau cette plaie, on procure des douleurs véhémentes à l'œil du malade; conséquemment je dois dire, avec vérité, que cette méthode, indiquée par M *Guerin*, est tout-à-fait défectueuse, et évidemment contraire à la guérison du staphylôme.

la douleur : il prit du bouillon et de la tisane pendant trois jours, ainsi que plusieurs lavemens et bains de pieds, et le *staphylôme* rentra tout-à-fait peu de jours après; pour guérir l'ulcère, j'employai le collyre suivant.

Prenez *douze grains de couperose blanche*,
Deux gros de teinture de myrrhe,
Trois gros d'eau-de-vie camphrée.

Mettez le tout dans six onces d'eau de rivière.

J'ordonnai qu'on en instillât sur l'ulcère, trois ou quatre fois par jour, et que l'on tint sur l'œil des compresses imbibées du même collyre. Dans l'espace de quinze jours, le malade fut radicalement guéri : sa vue fut néanmoins beaucoup affectée, soit par les accidens qu'il avoit éprouvés, soit par le rétrécissement de la prunelle, ou même par la cicatrice de l'ulcère qui avoit formé une taie à la cornée.

La réflexion que me fournit cette cure heureuse, me fit concevoir combien cette cruelle maladie demande

de prompts secours, combien la diète et l'application des remèdes doux font d'effet ; car cette maladie est fort à craindre, en ce que, pour l'ordinaire, elle détruit l'organe.

Le staphylôme qui vient après l'opération de la cataracte par extraction, est beaucoup moins douloureux, et beaucoup moins dangereux pour la vue que le staphylôme, provenu à la suite d'un ulcère, parce que cette tumeur vient à la suite d'une opération délicate, et qu'elle se manifeste dans la partie inférieure de la cornée à travers l'incision, dont la cicatrice est moins à craindre ; au lieu que le staphylôme, qui est produit par un ulcère, offense la cornée par la cicatrice, et peut encore se placer vis-a-vis la prunelle, et intercépter l'usage de la lumière. Je rapporterai ici une observation qui confirme celles que j'ai déja avancées dans mon premier ouvrage sur les maladies de l'œil, page 67.

Madame *Rigaut*, d'Orléans, étant d'un tempérament cacochyme, fut affectée de la cataracte aux deux yeux ; M. son fils voulut absolument que j'en fisse l'opération par extraction ; je commençai par un œil. Le lendemain, je

trouvai la malade agitée, son œil étoit rouge, larmoyant, et portoit un staphylôme, comme je l'avois prédit. J'appliquai un vessicatoire entre les deux épaules; je me servis de différens collyres astringens et un peu styptiques, que l'on instilloit sur la tumeur, qui au lieu de diminuer, ne faisoit au contraire qu'augmenter. En réfléchissant, je me persuadai que cette augmentation d'accidens, ne provenoit que de ce que je faisois ouvrir l'œil trois fois par jour: je m'aperçus encore que l'impression de l'air étoit contraire, qu'il faisoit pleurer abondamment, procuroit plus fortement la sortie du staphylôme, qui étoit déja de la grosseur d'un pois; alors j'appliquai un plumaceau de charpie sèche entre deux linges, que l'on changeoit toutes les vingt-quatre heures. Je fis observer à la malade un régime exact. Au quinzième jour, je fis ouvrir l'œil un moment, et j'aperçus avec satisfaction que la tumeur étoit rentrée, mais la plaie n'étoit pas bien consolidée: j'engageai la malade à porter encore un bandeau pendant neuf jours, et j'obtins tout le succès desiré.

M. *de Wenzel* nous assure dans son

Traité, pag. 176, que les staphylômes qui surviennent après l'opération, disparoissent avec un peu de temps, par les mouvemens des paupières, si l'on laisse l'œil libre et sans aucun bandage; et M. *Janin* dit, page 392, qu'il laissa l'œil ouvert d'un malade affecté de cette humeur, après la même opération, dans l'espérance que l'écoulement superflu de l'humeur aqueuse favoriseroit sa rentrée; il fut trompé dans son attente : douze jours s'étant écoulés, le staphylôme resta aussi volumineux qu'auparavant; il fut obligé pour le guérir, d'avoir recours à l'incision, et la vue fût rétablie.

Si les progrès de l'art exigent que les observateurs transmettent les faits avec exactitude, le rétablissement des malades exige aussi qu'ils ne s'écartent point du régime prescrit.

Quand le staphylôme vient aux personnes qui n'ont pas observé de régime, &c. après l'opération de la cataracte, je les mets à une diète un peu rigoureuse, jusqu'à ce que les grands accidens se soient calmés; je leur applique aussi sur l'œil une compresse imbibée de l'eau distillée de fleurs de sureau, qu'on a soin de tenir humectée de temps

en

en temps. Lorsque les accidens sont dissipés, je leur permets de manger un peu; ensuite je leur applique le plumaceau de charpie comme ci-dessus. Depuis peu de temps, j'ai observé chez plusieurs de mes malades, qu'en faisant baigner l'œil pendant trois minutes une fois par jour dans une baignoire remplie du collyre, dont la formule est ci-dessus, le staphylôme rentroit plus promptement, et que la guérison étoit plutôt accélérée.

Si j'insiste sur le grand régime, c'est que j'en ai vu de bons effets, et je ne saurois trop le recommander. Il ne faut pas être trop indulgent, sur-tout pour les malades du bas-peuple; car ils nous trompent toujours.

Je proscris tous les remèdes caustiques et stimulans, &c. vantés avec tant d'emphase par quelques auteurs, tels que la pierre infernale, l'huile glaciale d'antimoine, ainsi que tous les astringens styptiques, en ce qu'ils bouchent les points lacrymaux, ou obstruent leurs conduits, cautérisent ou brûlent les bords de la plaie de la cornée, et la rendent conséquemment dure, calleuse, et très-difficile à reprendre : delà il s'ensuit des taies très-larges, par

la stase de la liqueur lymphatique et des inflammations, qui quelquefois causent la fonte de l'œil par une grande suppuration.

Je conclurai de ces deux observations, que la nature, secondée par le régime, fait presque tout pour la guérison des maladies de l'œil.

En faisant ce Mémoire, je n'ai voulu que rendre compte de ce que j'avois vu, et faire part des réflexions que la pratique m'a mis à portée de faire. Je ne me dissimule pas qu'un autre y auroit mis plus d'ordre, auroit soigné davantage son style; mais ce qui me rassure, c'est que ce sont mes observations et non pas ma diction que j'expose au jugement des personnes de l'art.

MÉMOIRE

Sur un polype extraordinaire, extirpé du naseau d'un cheval ; par M. ICART, professeur royal en chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, chirurgien-major, et surveillant des hôpitaux militaires et de charité de la province de Languedoc, chirurgien en chef de l'hôpital de Castres, extrait du Journal de médecine militaire, cahier d'avril 1789, avec des notes ; par M. HUZARD.

Un cheval de remonte, âgé de quatre ans, de la taille de cinq pieds, sous poil alezan, fut envoyé dans le mois de mars 1781, au régiment de Royal-Picardie, en quartier à Castres. Arrivé au régiment en bon état, il fut soigné et nourri comme les autres : quoiqu'il ne parût pas malade, on s'aperçut cependant qu'il maigrissoit, et qu'il avoit l'air triste et souffrant. Les maréchaux l'examinèrent sans pouvoir découvrir

la cause de sa maigreur. Le cheval étoit sans fièvre, mais il mangeoit moins qu'à l'ordinaire. On lui fit prendre inutilement plusieurs remèdes. Au bout de quelques mois on s'aperçut que la respiration étoit gênée, et qu'un écoulement de matière purulente, verdâtre et de mauvaise odeur, avoit lieu par le naseau droit. Cette découverte ne laissa pas douter que le cheval ne fût morveux ; on en étoit d'autant plus persuadé, qu'il étoit glandé. On le sépara des autres, et on tenta encore quelques moyens de guérison ; mais la respiration devenoit tous les jours plus embarrassée, avec un sifflement incommode, qu'on entendoit de cent cinquante pas (*a*). L'animal dépérissoit à vue d'œil, et on ne savoit plus quel parti prendre, lorsqu'on vit une excroissance charnue qui remplissoit entièrement le naseau ; ce qui dissipa les doutes sur la prétendue morve dont on le croyoit attaqué. Vers la fin de mai,

(*a*) Ce sifflement est ce qu'on appelle *cornage*, *sifflage*, ou *hallée*. Voyez mon *rapport fait au conseil du Roi*, *sur le cornage des chevaux*, imprimé à la suite de mes *essais sur les eaux aux jambes*, pag. 76, 78.

il y eut une consultation de maréchaux, dans laquelle il fut décidé qu'il falloit couper cette excroissance charnue. On mit le cheval au vert pour le préparer à l'opération, et on y procéda vers la fin de juin suivant. Le sieur *Toussaint*, maréchal-expert du régiment, et élève de l'école vétérinaire de Paris, fit l'opération. Il coupa, avec un bistouri, tout ce qui étoit apparent, et aussi haut qu'il lui fut possible : cette portion du corps polypeux extirpé, avoit, d'après le rapport même du maréchal, environ cinq pouces de long, et dix de circonférence ; elle étoit du poids de seize onces ; sa substance étoit squirrheuse dans la partie inférieure, et spongieuse à l'endroit de la section.

Après cette opération, voyant que le cheval continuoit à ne pas manger, qu'il ne respiroit qu'avec la plus grande peine, qu'il maigrissoit tous les jours, et qu'il ne lui restoit qu'un souffle de vie, les maréchaux le condamnèrent à être jeté à la voirie comme incurable, ce qui fut fait le 11 juillet 1781.

J'avois beaucoup entendu parler de ce cheval par MM. les officiers du régiment, et de l'opération qui lui avoit

été faite. La curiosité me porta à le voir. Après l'avoir attentivement examiné, je m'aperçus que l'opération n'avoit été faite qu'à demi, que le corps polypeux n'avoit été qu'ébranché, et que le naseau en étoit exactement rempli. Je crus qu'il étoit encore temps d'en faire l'opération, et que c'étoit le seul moyen de parvenir à la conservation de cet animal; je le fis donc emmener dans mon écurie, pour la tenter une seconde fois; on eut beaucoup de peine à l'y conduire, tant il étoit foible et décharné.

M. le comte de Narbonne, colonel en second, et M. le vicomte de Laqueille, major de ce régiment, instruits que j'avois retiré ce cheval, et que je devois lui faire une seconde opération, me firent prier de les avertir. La curiosité des autres officiers fut également excitée; les maréchaux du régiment et ceux de la ville demandèrent avec instance d'y assister, et s'y trouvèrent, ainsi que le chirurgien-major et quelques chirurgiens de la ville.

Le cheval ayant été abattu, je fis mettre sa tête sur un sac rempli de foin, ce qui me donna beaucoup de facilité pour exécuter cette pénible

opération. Le polype, comme je l'ai déja remarqué, avoit été coupé si près du naseau, qu'il n'étoit plus possible de le saisir sans fendre ce même nazeau, qui en étoit si exactement rempli, qu'il ne permétoit l'introduction d'aucune espèce de tenette. Il étoit si distendu par l'expansion du corps polypeux, qu'il formoit une éminence très-considérable en dehors, aussi ferme et aussi rénitente qu'une partie osseuse. La pression, qu'exerçoit le polype sur les lames osseuses, les avoit disjointes et considérablement écartées, ce qui rendoit la tête du cheval très-difforme; l'œil étoit larmoyant et chassieux, suite nécessaire de la compression de ce corps sur le conduit nasal qui formoit obstacle au libre cours des larmes, et les faisoit refluer par les points lacrymaux.

Pour parvenir à extraire cette masse énorme, je fendis le naseau et la fausse narine d'environ quatre pouces: alors une partie de la masse parut à découvert; je trouvai le polype adhérent dans toutes ses parties; je passai à travers une aiguille enfilée d'un gros cordonnet, afin de pouvoir le soulever et en observer les attaches; mais malgré la

force que j'employai, il ne fut pas possible de l'ébranler ni de lui faire faire le moindre mouvement : il fallut la force des doigts vigoureux d'un des maréchaux pour le détacher de la partie inférieure près du naseau. Je le liai ensuite avec un large ruban de fil; et par les divers mouvemens et les fortes secousses d'une tenette, il se détacha et entraîna avec lui vingt-cinq petites piéces osseuses, presque toutes de la largeur et de l'épaisseur d'une lentille. Ces pièces tiennent encore au polype que je conserve dans l'esprit de térébenthine.

Aussitôt qu'il fut arraché, le cheval respira avec la plus grande liberté, et lors de l'extirpation, le sang couloit abondamment du naseau, de sorte que les personnes qui se trouvèrent à portée, en furent arrosées. Cette grande hémorrhagie me donna de l'inquiétude et me fit craindre pour la vie de l'animal; mais comme je l'avois prévue, je m'étois muni de différentes poudres astringentes, et d'une grande quantité de charpie. Le polype, qui avoit considérablement élargi le naseau, et la section que j'avois faite, me permirent de porter facilement la

main dans tout ce vide, et d'y placer la quantité de charpie nécessaire pour comprimer fortement les vaisseaux ouverts, et former un point d'appui suffisant : cette forte compression arrêta presque subitement l'hémorrhagie. Je m'occupai alors à rapprocher les parties divisées, et à les contenir par le moyen des points de suture, et pour plus grande sûreté, je passai à la partie inférieure de la division une épingle, afin d'y pratiquer la suture entortillée. Le cheval, qui devoit être affoibli par la perte de six à sept livres de sang, se releva néanmoins avec agilité; il avoit un air infiniment plus fier qu'avant l'opération (*a*). A peine fut-il à l'écurie, qu'il se coucha de tout son long, la tête étendue sous la crêche. Deux heures après, je le trouvai *sur son séant* (*b*), le sang

(*a*) Une hémorragie de six à sept livres de sang ne peut, dans le cheval, être regardée comme une grande hémorragie, puisqu'on lui en tire cette quantité dans une saignée; mais celui qui fait le sujet de l'observation étoit très-foible.

(*b*) *Sur son séant.* L'homme dans cette position repose sur ses fesses, la partie inférieure de son corps est sur une ligne hori-

avoit totalement cessé de couler. Je lui fis donner du son mouillé, qu'il mangea avec avidité, ce qu'il ne faisoit pas auparavant : l'après midi, je lui fis donner cinq livres de foin, qu'il mangea également en très-peu de temps. Le lendemain, il paroissoit assez gai ; il mangea dix livres de foin dans la journée, et quatre boisseaux de son mouillé avec l'oxicrat (*a*) : le

---

zontale, et la partie supérieure sur une perpendiculaire. Il est impossible au cheval, et à tous les autres grands quadrupèdes de se tenir dans une pareille position. Ils ont deux manières de se coucher : celle d'être entièrement sur l'un des côtés, la tête sur la même ligne et les jambes étendues, c'est ce qu'on appelle *coucher de tout son long*. Dans l'autre, les jambes de devant sont reployées sous la poitrine et celles de derrière sous le ventre ; l'avant-main est droite comme dans le cheval levé, et la poitrine ne pose que sur le sternum ; cette position, qu'on appelle *demi-couché*, est sans doute celle que M. *Icart* a appelé *être sur son séant*.

(*a*) Cette quantité de son, est beaucoup trop considérable, même pour un cheval en santé, qui n'en mange ordinairement qu'un boisseau et demi. Cet aliment étant très-fermentescible, il est heureux qu'il n'ait point donné lieu à une indigestion ; l'oxicrat en le faisant aigrir promptement l'aura empêché de produire cet effet.

troisième jour, la charpie tomba d'elle-même à cause de l'humidité purulente dont elle étoit arrosée : le cinquième jour, en se froissant à la crêche, les points de suture furent coupés. Pour éviter un pareil inconvénient, j'employai le lendemain des fils de plomb passés à la filière.

Pour abréger les détails, j'observerai seulement, que la suppuration a été très-abondante les quinze premiers jours, qu'elle diminua insensiblement le reste du mois, et qu'elle cessa enfin totalement. Les seuls médicamens employés, ont été des injections vulnéraires et détersives; depuis l'extirpation, l'appétit s'est bien soutenu; le cheval n'eut la fièvre que le second jour. A proportion qu'il a pris de l'embonpoint, il s'est presque pelé de toutes les parties du corps : les jambes de derrière ont été engorgées pendant un mois, comme il arrive quelquefois aux personnes qui ont essuyé de longues maladies; mais deux saignées à la jugulaire ont dissipé cette enflure. Le cheval aujourd'hui qu'il est aussi-bien portant que s'il n'avoit jamais été malade, me dédommage par

son travail, du service important que je lui ai rendu.

Ce polype est d'un volume extraordinaire; on peut même dire qu'il n'y a guère d'exemple d'une pareille production : il a neuf pouc. trois lignes de longueur, et si on y ajoute les cinq que le maréchal en avoit retranchés lors de la première opération, ce sera quatorze pouces; il en a huit de circonférence dans sa partie inférieure : son poids est de vingt-trois onces, ce qui, joint à seize onces que pesoit la masse emportée par le maréchal, fait en total trente-neuf onces : sa forme est celle de la langue d'un bœuf. Dans quelques-unes de ses parties, il est d'une consistance squirrheuse, et cartilagineuse dans quelques autres.

On voit par cet exposé, les progrès de cette maladie dans l'espace d'un an; et on voit en même temps si j'ai eu raison de présenter ce polype, à cause de son volume, comme le phénomène le plus singulier, dont aucun auteur hippiatrique ait encore fait mention (*a*).

(*a*) Presque tous ceux qui ont écrit sur

Ne seroit-il pas à desirer que les chirurgiens des régimens de cavalerie voulussent bien agir de concert avec les maréchaux-experts dans les cas graves, et dans les maladies extraordinaires des chevaux? ce seroit le moyen d'en conserver un grand nombre, qui périssent souvent faute de connoissances ou de soins bien dirigés (*a*)! N'est-on pas en droit de penser que *la moitié des chevaux, et peut-être un plus grand nombre, qu'on traite de la morve et qu'on jette à la voirie, n'ont que des*

---

l'hippiatrique, s'étant jusqu'à présent bornés à ne donner que des préceptes, et ayant négligé de recueillir les observations particulières, celle de M. *Icart* peut être regardée comme unique, et mérite d'être connue.

(*a*) L'espèce d'égoïsme scientifique, que les artistes vétérinaires portent dans les différens corps où ils sont placés, leur fait regarder les médecins et les chirurgiens, comme bien éloignés de pouvoir leur donner des conseils utiles; et d'une autre part beaucoup de médecins et de chirurgiens regardent encore l'art vétérinaire dans un trop grand éloignement pour daigner s'en occuper. La réunion de l'enseignement dans un centre commun, pourra seule lever tous ces obstacles.

polypes ulcérés ! on a d'autant plus de raisons pour le croire, que *les chevaux sont aussi sujets aux polypes que les hommes ;* mais comme ces excroissances sont quelquefois très-petites, et qu'elles peuvent se trouver placées très-profondément dans le nez, elles échappent souvent à la vue. On ne peut alors en juger que d'après les symptômes, et il n'y a que la sonde qui puisse les découvrir. *Les polypes ulcérés offrent les mêmes signes que la morve ;* ils ont, comme elle, leur siége aux glandes de la membrane pituitaire, et à la membrane même (*a*).

(*a*) C'est principalement lorsqu'on est peu versé dans l'histoire des maladies des animaux, qu'on se livre à des hypothèses dénuées de fondement, et démenties par des observations journalières. M. *Icart* a fait ici comme beaucoup d'écrivains ; d'un fait isolé il en a tiré plusieurs conséquences générales, sur lesquelles je crois devoir faire les remarques suivantes :

1°. Le plus grand nombre des chevaux morveux qu'ont jette à la voirie, n'ont point de polypes ulcerés comme l'auteur croit qu'on est en droit de le penser. Tous ceux qui ont décrit les ravages de la morve dans les cadavres, n'auroient pas manqué d'en faire mention, et aucun n'en a parlé ;

Le cheval dont j'ai parlé avoit un écoulement de matière verdâtre et puante par le naseau droit ; les glandes lymphatiques de la ganache étoient considérablement gonflées, et rénitentes du côté affecté.

---

ils n'ont donc jamais trouvé de polype dans des chevaux crus morveux, et tués comme tels. Les inspections judiciaires et multipliées, que je suis à portée de faire de ces sortes de chevaux, ne m'en ont jamais laissé voir la moindre trace.

2°. Les chevaux ne sont pas aussi sujets aux polypes que les hommes ; cette maladie est même très-rare parmi ces animaux. Le plus grand nombre des vétérinaires n'en parlent point ; ceux qui en disent quelque chose, paroissent n'avoir jamais traité cette maladie ; et il est aisé de s'apercevoir qu'ils n'indiquent qu'un traitement d'analogie. Une pratique de quinze années dans la capitale, ne m'en a encore fourni qu'un seul exemple.

3°. Enfin si les polypes ont des symptômes semblables à ceux de la morve ; et si on peut quelquefois confondre ces deux maladies, il est des signes pathognomoniques, auxquels ne peut se méprendre le praticien observateur ; et si le bruit, que fait l'animal en respirant, peut quelquefois laisser des doutes, l'absence ou plutôt l'impossibilité du passage de l'air dans le naseau polypeux, et la présence du polype lui-même n'en laisseront aucun.

Les maréchaux savent que les chevaux morveux ont un écoulement semblable, et que les glandes sont plus ou moins engorgées. Ils savent encore, que la morve ne se manifeste ordinairement que par un des naseaux, et qu'il n'y a que les glandes du même côté qui soient affectées.

Tous ces signes s'étant rencontrés dans le cheval opéré du polype, on sera moins surpris des méprises journalières qui se font à ce sujet (*a*). Cette observation prouve qu'on peut se méprendre sur le genre de maladie, lorsqu'on n'est pas guidé par des connoissances premières et par l'expérience qui les confirme (*b*); elle peut d'ailleurs jeter un plus grand jour sur cette matière, en faisant distinguer ces deux maladies par les signes qui leur sont propres. Les maréchaux sont tellement attachés à leurs préjugés, qu'il n'y en a aucun

---

(*a*) *Voyez* la note précédente.

(*b*) C'est en effet ce que prouve principalement l'observation de M. *Icart*; mais ce qui est plus intéressant, c'est qu'elle prouve aussi la possibilité de la guérison du polype dans le cheval, par l'extraction, contre l'assertion d'un hippiâtre moderne.

parmi le grand nombre de ceux qui ont vu le cheval, avant l'opération, qui ne l'ait condamné et jugé morveux.

Dans les différentes maladies chirurgicales qui surviennent aux bestiaux en général, un chirurgien ne pourra-t-il pas être utile par ses conseils, vu le rapport, l'analogie et la connexité qu'il y a entre quelques-unes de leurs maladies, et celles des hommes? En partant de ce raisonnement, qui est conforme à l'expérience, on verra qu'un bon chirurgien peut rendre de grands services dans l'art vétérinaire (1).

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1789.

La colonne de mercure, dans le baromètre, du premier au vingt-deux, ne s'est soutenue que de 27 pouces 3 lignes à 27 pouces 11 lignes. Du vingt-trois au vingt-huit, elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouc. 3 lignes. Les vingt-neuf et trente, elle s'est abaissée de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes. La plus grande élévation a été de 28 pouc. 3 lignes.

(1) M. Icart est déja connu par des succès dans le traitement de cette maladie. Il a publié dans le Journal de médecine, tom. xxvj, pag. 459, une observation sur deux polypes, arrachés à la même personne, l'un par le nez, et l'autre par la bouche.

La moindre 27 pouces 3 lignes ; ce qui fait une différence de 12 lignes.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 2 à 9, dont quatre fois 7, trois fois 5, 6 et 8 ; à midi, de 9 à 11, dont trois fois 9, cinq fois 10, sept fois 11 ; au soir, de 3 à 9, dont quatre fois 6, cinq fois 7, trois fois 8. Du seize au trente, il a marqué, au matin, de 3 à 9, dont trois fois 8 et 9, quatre fois 5 ; à midi, de 7 à 14, dont trois fois 8 et 9, deux fois 7, 10, 12 et 14 ; au soir, de 3 à 10, dont quatre fois 5, 6 et 9.

Dans la première quinzaine, le ciel a été couvert onze jours, beau deux, et variable deux autres, il y a eu quatre fois pluie continue et abondante, trois fois averses fréquentes, deux fois averse, trois fois de la pluie, brouillard épais deux fois, un coup de tonnerre. Les vents ont soufflé deux jours Sud fort et violent, deux jours S S-O. fort et violent, deux jours O-S-O., dont un fort, un jour O., un jour S-O., trois jours S-E., dont une fois un jour S-S-E., deux jours calme, un jour variable.

Dans la seconde quinzaine, le ciel a été beau trois jours, couvert neuf et variable trois jours. Il y a eu pluie continue un jour, vent et pluie une fois, averse deux fois, brume une fois, brouillard épais une fois, une aurore boréale. Les vents ont soufflé deux jours S-E. et S-O., trois jours N-N-E., un jour N., N-O., O-N-O., S., S-S-E., calme deux jours et variable un jour.

La constitution du mois a été très-humide, le ciel a été couvert, les vents ont été orageux, et variable par S., S-O. et S-E.

Du premier au vingt-sept, l'atmosphère n'a conservé que très-peu d'élasticité Cette constitution a entretenu les fièvres intermittentes qui ont régné: plusieurs ont été anomales et difficiles à conduire; quelques-unes protéiformes. Le traitement qui a paru le mieux convenir dans les fièvres ordinaires, soit quartes, soit tierces, a été, après l'émétique, de purger et de passer au purgatif avec le quinquina, et au quinquina à forte dose pour arrêter les accès. En laissant longer les accès, elles sont devenues plus difficiles en raison de leur multiplicité.

Les synoques bilieuses ont été moins communes, et n'ont rien présenté d'extraordinaire. Il a régné beaucoup de rhumes, de fluxions, d'ophthalmies, d'affections érysipélateuses, de dévoiemens, dont quelques-uns ont dégénéré en dyssenterie: en général, elles ont cédé facilement au traitement indiqué. Les affections hémorrhoïdaires ont été très-communes; elles ont présenté beaucoup de symptômes anomaux, ce qui n'a point échappé aux médecins instruits: des saignées, les sangsues à la fin, et quelques toniques administrés avec sagacité, ont ramené le calme. A quelques-uns, le petit-lait nitrée, ou la poudre tempérante rouge à petite dose, ont suffi pour les dissiper,

Les affections arthritiques et rhumatismales ont beaucoup fatigué ceux qui y sont sujets.

Les attaques d'apoplexie ont été communes, et fâcheuses. Les petites-véroles continuent de régner et d'être bénignes. Il y a eu beaucoup d'affections, dites suites de couches; plusieurs ont été fâcheuses.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

OCTOBRE 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	9, 8	7, 8	6, 5	27 7, 6	27 6, 0	27 8, 1
2	7, 4	10, 7	6, 8	27 7, 0	27 6, 2	27 3, 9
3	6, 6	11, 5	7, 0	27 5, 1	27 5, 0	27 6, 3
4	5, 6	11, 4	3, 0	27 7, 4	27 8, 4	27 8, 4
5	2, 8	11, 5	8, 6	27 7, 6	27 6, 1	27 3, 6
6	8, 4	10, 9	7, 8	27 3, 6	27 4, 5	27 5, 5
7	5, 8	11, 1	7, 2	27 6, 8	27 7, 3	27 7, 0
8	6, 2	11, 6	9, 1	27 4, 6	27 3, 4	27 3, 0
9	7, 2	10, 0	6, 0	27 4, 9	27 5, 8	27 7, 0
10	5, 5	10, 7	7, 1	27 7, 2	27 8, 2	27 9, 6
11	7, 4	11, 4	5, 2	27 11, 3	27 11, 7	27 10, 9
12	7, 4	9, 3	6, 6	27 8, 0	27 8, 4	27 9, 1
13	6, 2	10, 4	8, 4	27 8, 1	27 6, 7	27 5, 7
14	8, 0	9, 8	8, 6	27 4, 9	27 5, 0	27 5, 0
15	8, 2	9, 3	7, 9	27 3, 0	27 4, 8	27 6, 5
16	4, 4	10, 8	5, 8	27 8, 4	27 9, 9	27 11, 5
17	4, 8	7, 6	5, 7	27 11, 9	28 0, 1	27 11, 2
18	3, 4	7, 6		27 10, 3	27 10, 2	
19	5, 6	11, 2	9, 1	27 11, 1	27 11, 3	27 11, 3
20	8, 8	14, 6	10, 0	28 0, 0	28 0, 4	28 0, 3
21	9, 0	14, 1	9, 5	27 11, 8	27 11, 4	27 11, 7
22	9, 4	12, 3	9, 8	27 11, 5	27 11, 9	28 0, 1
23	9, 8	12, 2	9, 5	27 11, 7	28 0, 0	28 1, 0
24	7, 4	10, 1	7, 5	28 0, 8	28 1, 1	28 1, 1
25	5, 4	8, 2	6, 0	28 1, 1	28 1, 3	28 1, 7
26	5, 8	8, 6	5, 3	28 1, 8	28 1, 6	28 2, 3
27	6, 4	8, 5	6, 4	28 2, 9	28 3, 1	28 3, 1
28	5, 9	9, 2	5, 6	28 2, 6	28 2, 4	28 1, 8
29	5, 8	8, 8	4, 3	28 0, 9	28 1, 4	28 1, 7
30	3, 0	9, 7	6, 4	28 1, 4	28 0, 8	27 10, 3
31	3, 6	5, 1	2, 7	27 8, 8	27 9, 6	28 0, 3

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir.	Vents dominans dans la journée.
1	Ciel couv. averſes.	*De même*, ton. à 3 h.	Averſe.	Variable.
2	Ciel couv.	Aver. fréq.	*De même.*	S. fort.
3	Co. & clair alternat.	Averſe à midi.	Couv. & clair alternativ.	S-S-O violent.
4	Aſſez beau.	*De même.*	Ciel pur.	O.
5	Ciel couv.	Couvert, ave. à 5 h.	Pluie contin.	S. viol.
6	Ciel couv.	Averſ. fré.	Ciel couvert.	O-S-O. v.
7	Aſſez beau.	*De même.*	Ciel couvert.	Variable.
8	Ciel couv.	Pluie.	Pluie.	S-E. fort.
9	Tems pluv.	Ciel couv.	*De même.*	O-S-O.
10	Pluie.	Ciel couv. ſo. par int.	Ciel couvert.	Variable.
11	Ciel couv.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
12	Pluie continuelle.	*De même*, p. de l'a. m.	Couv. & clair alternativem.	S-S-E. f. S-E.
13	Ciel couv.	*De même.*	Ciel c. pet. pl.	
14	Pluie.	Pluie.	Pluie.	E-S-E.
15	Brou. très-épais, plu.	Pluie.	Ciel pur.	Calme.
16	Ciel tr. be.	Gra. ave. à une heure.	Ciel pur.	Variable. Calme.
17	Bro. épais.	Ciel couv.	Ciel éclairci.	S-E.
18	Pl. à 11 h.	Pluie con.	Pluie contin.	
19	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S.
20	Beau tems.	*De même.*	*De mêm. Aur. bor.* à 5 beur.	S-S-E. S-E.
21	Aſſez beau.	*De même.*	*De même.*	O-N-O.
22	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
23	Br. c. co. v.	Ciel cou.	*De même.*	
24	Aſſez beau.	Couvert.	Couvert.	N-N-E.
25	Bea. juſqu'à 8 he. mat.	Couvert.	Couvett.	N-E. N.
26	Ciel couv.	Aſſez bea.	Ciel couvert.	N-O.
27	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Calme.
28	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S-S-O.
29	Ciel couv.	*De même.*	Quelq. éclairc.	Variable.
30	Brume, ciel couvert.	Quelquef. s'éclairc.	Couve. averſe à 9 heur.	O. un qu.
31	Quelquefo. s'éclaric.	Ciel couv. pl. à 3 he.	Pluie contin.	N-O. foi.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 14, 6 deg. le 2
Moindre degré de chaleur... 2 7, le 3

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 3, 1, le 2
Moindre élévat. de Mercure.. 27, 3, 0, le 1

Nombre de jours de Beau..... 6
de Couvert.. 21
de Vent..... 1
de Tonnerre.. 1
de Brouillard. . 2
de Pluie.. .. 13

Le vent a soufflé du N... .. 1 fois.
N-E..... 1
N-N-E.. 2
N-O.... 2
S..... 3
S-E..... 4
S-S-O... 2
S-S-E... 2
E-S-E... 1
O..... 2
O-S-O... 2
O-N-O.. 1
Variable.. 5
Calme... 4

Quantité de pluie, 2 pouces 8 lignes $\frac{2}{10}$.

TEMPÉRATURE : humide & tempéré

Observations météorologiques faites, à Lille, au mois d'octobre 1789, par M. Boucher, médecin.

Les vents du sud, qui ont régné la plus grande partie du mois, ont amené des pluies copieuses, et le temps a été froid tout le mois, la liqueur du thermomètre ne s'étant guères élevée au-dessus du terme du tempéré. La pluie n'a cessé qu'environ huit jours vers la fin du mois, le vent ayant tourné au nord. Le 22, il y a eu un orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé constamment au dessous du terme de 28 pouces jusqu'au 22 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés $\frac{1}{2}$, au-dessus du terme de la congélation, et son plus grand abaissement a été de 2 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$. La difference entre ces deux termes est de 10 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
15 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couv. ou nuag.
19 jours de pluie.
7 jours de brouillards.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'octobre 1789.

On auroit dû s'attendre à voir éclore au commencement de cet automne des maladies populaires, d'après la disette des grains destinées à la nourriture de l'homme; et c'est vraisemblablement ce qui fût arrivé, si l'administration combinée de la ville et de la province n'y eût suppléé par d'abondans achats de bleds chez l'étranger. Tout au contraire, les maladies automnales n'ont jamais été moins répandues que cette année; elles ont été bornées à des fièvres putrides dans un petit nombre de familles, et quelques fièvres péripneumoniques. Ces fièvres, dans un certain nombre de sujets, ont pris le caractère et la marche des hémitritées, ou doubles-tierces continues, et chez quelques-uns une teinte de malignité.

La maladie dominante a été la fièvre tierce et la double-tierce. Il y a eu aussi des fièvres intermittentes irrégulières, et des affections rhumatismales-goutteuses.

La diarrhée a été commune dans le peuple. Quelques familles ont été infectées par la petite-vérole.

Errata

Errata pour le cahier de ſeptembre 1789.

La page 362 eſt mal cotée.
Page 364, ligne 19, au lieu de *ium*, lisez *ticum*.
Page 389, ligne 9, donnoit, *lisez* donnent.
Page 394, ligne 4, doit, *lisez* doivent.
Page 403, ligne 1, roit, *lisez* roient.
Ibid. ligne 3, avait, *lisez* avoit.
Page 418, ligne 11, fluxion, *lisez* flexion.
Page 422, ligne 5 de la note, quelqu', *lisez* quelle qu'.
Page 442, ligne 2, méthode, *lisez* maladie.
Page 453, ligne 18, Hern, *lisez* Herrn.
Ibid. ligne 19, kleincre, *lisez* kleinere.
Ibid. ſchiriſten, *lisez* ſchriften.
Page 457, ligne 27, vien, *lisez* view.
Page 462, ligne 6, chirurgies, *lisez* chirurgie.
Page 468, ligne 2, gegenſtrende, *lisez* Gegenſtænde.
Ibid. ligne 3, enbin dungskunſt, *lisez* entbindungskunſt.
Page 470, ligne 12, ſi, *lisez* si.
Ibid. ligne 16, imkriege, *lisez* im kriege.
Page 473, ligne 11, Untherſuchung, *lisez* Unterſuchung.
Page 480, ligne 5, produites, *lisez* produite.
Page 489, ligne 2, lu, *lisez* lue.
Page 495, ligne 29, Diyander, *lisez* Dryander.
Page 499, ligne 13, *au lieu de* Naturgerchichte, *lisez* Naturgeſchichte.
Ibid. Europa eiſchen, *lisez* Europœiſchen.
Page 502, ligne 11, qu, *lisez* qui.
Page 504, ligne 2, 355, *lisez* 353.

TABLE

Observation sur un hépatitis, avec des remarques. Par M. George Wilkinſon, *chir.* Page 337
Aveuglement occaſionné par la métaſtaſe d'une humeur critique, &c. Par M. De Lavaud, 346
Surdité occaſionnée par la métaſtaſe d'une humeur critique, &c. Par le même, ibid.
Obſervat. ſur la paralyſie des extrémités inférieures. Par M. Martinenq, *méd.* 354
Des ſtaphylômes, de leurs funeſtes effets ſur le globe de l'œil & ſur la vue, &c. Par M. Gleize, *médecin*, 369
Réflexions, 392
Mémoire ſur un polype extraordinaire, extirpé du naſeau d'un cheval. Par M. Joart, *chir.* 411
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1789, 425
Obſervations météorologiques, 430
Obſervations météorologiq. faites à Lille, 433
Maladies qui ont régné à Lille, 434

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.

TABLE ANNUELLE, 1789 (*a*).

AVERTISSEMENT.

Les titres des matières ſont rangés par ordre alphabétique. Sous un titre, on a placé tous les articles qui lui appartiennent, & l'on a mis pour chaque matière, des numéros qui s'étendent depuis le premier article juſqu'au dernier.

Les renvois ſont faits par le numéro que porte l'article qu'il faut trouver ſous le titre auquel on renvoie.

Sous chaque titre, on trouve non-ſeulement les articles qui indiquent toutes les pièces inſérées en entier dans le journal, & tous les livres dont le journal a fait mention, mais encore des articles qui indiquent tout ce que le journal offre d'important à faire remarquer, quoique cela ne ſoit énoncé ni par les intitulés des pièces, ni par les intitulés des livres : ces articles on les appele articles de rapport.

(*a*) *La Table générale ſert pour les* LXV *premiers volumes qui ont paru depuis* 1754 *juſqu'en* 1785 *inclusivement. Pour ceux qui ont paru en* 1786, *on a joint à la fin du cahier de décembre une Table annuelle, faite d'après le plan de la Table générale; & depuis* 1786, *on a joint à chaque cahier de décembre une Table faite d'après le même plan.*

Dans cette Table-ci, on a fait un changement typographique, afin de mieux diſtinguer les mots qui ſervent de titres.

Les articles qui indiquent les pièces inſérées en entier ne ſont précédées, ni ſuivis d'aucun ſigne diſtinctif; les intitulés des livres ſont ſuivis d'un A, *pour ceux qui ont été ſimplement annoncés; d'une* N, *pour ceux dont on a fait une notice, & d'un* E, *quand on en a donné un extrait. Les* articles de rapport *ſont précédés d'une* *.

Les chiffres romains placés à la fin de chaque article, marquent les volumes, & les chiffres arabes qui ſuivent, marquent les pages où ſont contenus les articles que l'on cherche.

Les Académies, Facultés, Sociétés, *&c. ſe trouvent ſous le titre* ACADÉMIES, *rangées par ordre alphabétique des villes où ſont ſitués ces différens établiſſemens.*

On a placé ſous le titre TOPOGRAPHIE, *tous les articles topographiques, & ſous le titre* MATIERE MÉDICALE, *tout ce qui concerne les* eaux minérales.

On a placé ſous les titres HYGIÈNE & MALADIES, *tous les autres articles concernant les différentes* régions, villes, *&c., & concernant les affections déſignées par les Auteurs ſous les mots* ſanté *ou* maladies des gens de lettres, gens de mer, gens du monde, navigateurs, voyageurs, *&c.*

TABLE

DES VOLUMES

LXXVIII, LXXIX, LXXX, LXXXI,

POUR L'ANNÉE 1789.

TABLE DES MATIERES.

ABCÈS.

sur la meilleure méthode d'ouvrir les abcès, N. lxxxj-305. *Voyez* Dépôt.

Oreille. (*A l'*) *Voyez* Paralysie, 3.

ABDOMEN, *v.* Epanchement, Plaies, 3.

ABSTINENCE.

* observation sur une privation absolue d'alimens, supportée pendant dix-huit jours, lxxx-267.

ACADÉMIES.

Allemagne.

académie des curieux de la nature, *voyez* Bibliographie, 8.

Berlin.

1. nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, année 1785, N. lxxxj-106.

Boston.

2. mémoires de l'Académie américaine des arts & sciences, pour l'année 1783, vol. j, N. lxxix-268.

Copenhague.

Académie (*de*) *Voy.* Physique, 19.

Ecole royale vétérinaire. Voy. Bibliographie, 15.

Edimbourg.

3. tranſactions de la Société royale d'Edimbourg, vol. j, N. lxxviij-286.

Gottingue.

(*Société roy. de*) *Voy.* Botanique, 11.

Haarlem.

(*Société de*) *Voy.* Phyſique, 1.

Lauſanne.

4. mémoires de la Société des ſciences phyſiques de Lauſanne, tome premier, année 1783, N. lxxx-101.

Londres.

5. tranſactions philoſophiques de la Société de Londres, vol. lxxviij, pour l'année 1788; N. lxxix-432.

Nancy.

(*Acad. de*) *Voy.* Maladies, 1.

Padoue.

(*Ecole vétérinaire de*) *Voy.* Bibliographie, 16.

Paris.

Académie royale des ſciences.

6. ſéance de l'Académie royale des ſciences de Paris, lxxix-486. *Voy.* Hiſtoire natur. 44.

Société royale de médecine.

7. ſéance publique de la Société royale de médecine, ſeptembre 1789, lxxxj-147.

8. hiſtoire de la Société royale de médecine, années 1780-1781, N. lxxviij-83-427. *Voyez* Enfantement, 23, 24. Inflammation, 1. Maladies, 10-13. Matière médicale, 10. Os, (*malad. des*) 7. Phyſique, 11. Pus, 1. Spaſmodiques, (*malad.*) 9. Topographie, 1-6 7-8-10-11. Vaiſſeaux lymphatiques.

Académie royale de chirurgie.

9. ſéance publique de l'Académie royale de chirurgie, avril 1789, lxxix 488. *Voy.* Chirurgie, 7. Enfantement, 2. Plaies, 1.

Ecole royale vétérinaire.

10. ſéance Publique de l'école royale vétérinaire, avril 1789, lxxix-161.

Muſée.

11. ſéance publique du muſée de Paris, novembre 1787, lxxix-156.

Stockholm.

12. nouveaux mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm, année 1783; volume vj, N. lxxix-105.

Toulouſe.

13. hiſtoire & mémoire de l'Académie royale des ſciences, inſcriptions & belles-lettres de Toulouſe; tome premier, N. lxxx-266-433-lxxxj-267. *Voy.* Phyſique, 9

Turin.

14. mémoires de la Société d'agriculture de Turin, N. lxxx-105.

ACCOUCHEMENS, *v.* Enfantement, 2.

ACIDES, *v.* Chimie, 6.

AINE, *v.* Hernies, 3.

AIR, *v.* Chimie, 37. Hygiéne, 3.

Inflammable. Voy. Chimie, 29.

ALBINOS, *v.* Hiſtoire naturelle, 11.

ALBUGO, *v.* Vétérinaire, (*art*) 13.

ALIMENS, *v.* Hygiène, 4.

ALLAITEMENT, *v.* Enfantement, 22.

ALOÈS, *v.* Matière médicale, 15.

AMPUTATION.

ſur l'amputation non ſanglante des membres, N. lxxxj-133.

ANATOMIE.

1. collection des meilleures planches anatomiques colorées, qui ont paru depuis Véſale juſqu'à nos jours, N. lxxviij-154.
2. élémens d'anatomie à l'uſage des peintres, des ſculpteurs & des amateurs, avec des planches, N. lxxviij-458.
3. principes d'anatomie & de phyſiologie, N. lxxix-301.
4. tables anatomiques, N. lxxx-288.
5. manuel d'anatomie, N. lxxx-289.

Burſæ mucoſæ.

6. deſcription des *burſæ mucoſæ* du corps humain, N. lxxix-136.

Cerveau.

7. ſur le cerveau & la moëlle épinière, N. lxxxj-135.

Génération. (*Parties de la*)

8. *diſſertatio ſiſtens quædam circa ſexus differentiam*, N. lxxxj-137.

Nerf.

9. deſcription du nerf *ſciatique*, N. lxxix-300.

Vaiſſeaux.

10. diſſertation ſur les *concrétions* ſanguines & lymphatiques, mal-à-propos nommées *polypes*, qui exiſtent dans le cœur et les vaiſſeaux pendant la vie, N. lxxix-301.

Ouvertures de cadavres.

11. * ouvertures de cadavres, lxxviij-94-lxxix-34-215-lxxxj-179-241. *Voy.* Anévriſme, 6. Dyſſenterie, 1. Fièvre, 19. Inflammation, 2. Urinaires, (*malad.*) 4.

ANÉVRISME.

1. * obſervation ſur un anévriſme ſingulier, lxxx-435.
2. * ſur l'anévriſme, lxxxj-113.
3. obſervations ſur des cures ſpontanées d'anévriſmes, avec des remarques, lxxx-235.

Aorte.

4. observation sur un anévrisme de l'arcade de l'aorte, avec érosion de la première côte & du sternum, lxxviij-92.

Fémorale. (*artère*)

5. observation sur un anévrisme faux consécutif de l'extrémité inférieure de l'artère fémorale, lxxviij-174.
6. * ouverture du cadavre d'un homme mort d'un anévrisme de l'artère fémorale, lxxxj-241.

ANGUILLE ÉLECTRIQUE, *v.* Goutte, 1. Histoire naturelle, 26.

ANIMAUX, *v.* Histoire naturelle, 12. Règne animal, Vétérinaire. (*art*)

ANTHRAX, *v* Vérole, 6.

ANTI-LAITEUX, *v.* Matière médicale.

ANTIMONIAUX, *v.* Chimie, 32.

AORTE, *v.* Anévrisme, 4.

APOPLEXIE.

1. Apoplexie commençante, guérie par la fièvre, lxxx-337.
2. Recherches sur les diverses théories, & méthodes curatives des apoplexies & des paralysies, N. lxxix-123.

Laiteuse. Voy. Enfantement, 17.

ARBRES, *v.* Botanique, 27.

ARMÉES, *v.* Maladies, 8.

ARSENIC, *v.* Poisons, 3.

ARTERE, *v.* Anévrisme, 4-5.

ARTHRITIS, *v.* Goutte.

ARTISANS, *v.* Maladies, 10.

ASPHYXIE.

1. * réflexions sur les moyens propres à déterminer la respiration dans les enfans qui naissent sans donner aucun signe de vie, & à rétablir cette fonction dans les asphyxiés, lxxviij-104.
2. sur les enterremens précipités des Juifs, N. lxxix-132.

3. cathéchiſme ſur les morts apparentes, dites *aſphyxies*, N. lxxix-280.
4. mémoire ſur les différens moyens de rappeler à la vie les aſphyxiés, lxxix-349.
5. * réflexions ſur les différentes théories des aſphyxies, lxxix-353.
6. * deſcription d'un ſoufflet propre à rétablir la reſpiration chez les perſonnes aſphyxiées, lxxix-386.
7. recherches ſur l'aſphyxie par *ſubmerſion*, N. lxxix-128.
8. * accident arrivé à deux maçons dans une *foſſe d'aiſance* en 1779, lxxx-269.
9. * mémoire ſur un *méphitis*, lxxx-269.

ASTHME.

Aſthme vrai, guéri par l'extrait de ciguë, lxxviij-157.

AUTEURS, *v.* Biographie.

AVANT-BRAS, *v.* Os, (*mal. des*) 2.

AVORTEMENT, *v.* Juriſprudence médicale, 5.

BAINS *froids*. *Voy.* Hygiène, 9.

BANDAGE, *v.* Hernies, 6.

BAROMÈTRE, *v.* Phyſique, 12.

BAS-VENTRE, *v.* Abdomen.

BEC-DE-GRUE, *v.* Botanique, 29.

BEC-DE-LIÈVRE.

obſervation ſur un bec-de lièvre accidentel, lxxviij-68.

BENJOIN, *v.* Matière médicale, 16.

BIBLIOGRAPHIE.

1. * Salomon l'ancien, ou explication des termes peu connus de l'Ecriture ſainte, concernant la médecine & l'hiſtoire naturelle, lxxx-302.
2. mémoire ſur les Secrets en médecine; première partie: Des abus des Secrets en médecine; deuxième partie: Moyens employés pour réprimer & pour prévenir les abus des Secrets

en médecine ; insuffisance de ces moyens; troisième partie : Plan du réglement à faire, lxxviij-5.

3. notice sur l'état des affaires de médecine à Ratisbonne, N. lxxviij-152.
4. discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine, N. lxxx-159.
5. dictionnaire de médecine, N. lxxxj-122.
6. introduction aux devoirs & fonctions d'un médecin pensionné, N. lxxix-332.
7. lettres aux médecins & aux philosophes, sur les affaires & les besoins de nos contemporains, N. lxxx-159.
8. discours historique & littéraire sur l'académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne, N. lxxviij-482.
9. discours sur la prééminence & l'utilité de la chirurgie, N. lxxix-333.
10. réglement pour les chirurgiens de l'armée de l'Empereur, N. lxxxj 328.
11. * conjectures sur quelques passages d'Hippocrate, lxxx-311.
12. *Erotiani Galeni & Herodoti, gloſſaria in Hippocratem*, N. lxxx-304.
13. note sur un ouvrage concernant l'art vétérinaire, lxxix-154.
14. avis sur des exemplaires d'ouvrages, concernant l'art vétérinaire, lxxix-165.
15. abrégé de l'histoire de l'école royale vétérinaire de Copenhague, N. lxxx-161.
16. avis sur l'école publique vétérinaire de Padoue, lxxx-163.
17. catalogue de livres en tout genre, A. lxxxj-328.
18. annonce de livres, lxxxj-332.

BILIEUSES, (*maladies*) *voy.* Maladies, 11.

BIOGRAPHIE.

1. * auteurs de botanique, lxxx-302.

Erotien.

2. * remarques sur Erotien, lxxx-305.

Linné.

3. * vie de Charles Linné, lxxviij-471.

Théden.

4. jubilé de Théden, avec un recueil de tous les imprimés, médailles & gravures qui ont paru à cette occasion, & une courte biographie du jubilaire, N. lxxx-162.

BŒUFS, *u.* Vétérinaire, (*art*) 8.

BOTANIQUE.

1, les fondemens de botanique, N. lxxviij-470.
2. essais élémentaires sur la connoissance & l'histoire des plantes, destinées à l'usage des universités, N. lxxix-321.
3. dissertations botaniques, physiques & médicinales, N. lxxix-322-lxxx-296.
4. essai instructif pour la connoissance & l'histoire des plantes, N. lxxx-155.
5. partie pratique de la botanique, N. lxxx-156.
6. * nomenclature des plantes, N. lxxx-304.
7. magasin pour la botanique, N. lxxx 492.
8. manuel de botanique, N. lxxxj-143.
9. *materia vegetabilis systematis plantarum, præsertim philosophiæ botanicæ inserviens, characteribus quoscumque Linnæus, indicavit, delineatis*, N. lxxix-475.
10. philosophie botanique, N. lxxxj-325.
11. prix proposé par la Société royale de Gottingue : *N'est-il pas possible de seconder la végétation par des espèces d'airs artificiels, soit par le moyen de l'arrosement, soit en imprégnant l'atmosphère qui les entoure?* lxxx 330.
12. * dissertation sur la première & seconde centurie des plantes, le sommeil des végétaux, leur métamorphose, le calendrier de Flore, lxxix-326.
13. * quelques observations sur l'irritabilité des végétaux, lxxix-444.
14. * remarques sur le suc mielleux des *fleurs*, lxxx-495.

15.

15. des *fruits* & des *semences* des plantes, N. lxxx-486.
16. essai d'une Flore d'*Allemagne*, N. lxxxj-3 6.
17. * flore *Alpine*, *Palestine* & de *Montpellier*, lxxix-326.
18. * description de quelques productions végétales de l'*Amérique*, lxxix-275.
19. * plantes qui croissent à *Belle-Isle* en mer, lxxx-365.
20. * flore du *Cap*, lxxx-303.
21. * flore *Danoise*, lxxx-298.
22. *deliciæ floræ & faunæ insubricæ*, N. lxxix-151.
23. flore de la *Jamaïque*, lxxx-303.
24. *Chloris Narbonensis*, lxxxj-282.
25. * description de quelques plantes des *Pyrénées*, lxxx-270.
26. * corrections & augmentations à faire à la première famille de l'histoire des plantes de la *Suisse* du baron de *Haller*, lxxviij-461. *Voy.* Biographie, 1. Economie.

Arbres.

27. * expériences sur le mouvement de la séve dans les arbres, lxxviij 292.
28. * sur la greffe des arbres, & sur la croissance des végétaux, lxxix-275.

Bec-de grue.

29. * description de quelques espèces de bec-de-grue, lxxx-104.

Buxbaume.

30. * remarques sur la buxbaume, lxxx-299.

Champignon. Voy. Matière médicale, 19.

Erable. Voy. Botanique, 36.

Fromens.

31. * transmutation des fromens, lxxx-300.

Joncs.

32. * histoire d'une partie des joncs qui croissent en Suisse, lxxviij-462.

Liliacées.

33. * deux nouveaux genres de la famille des liliacées, lxxxj-271.

Piſſenlits.

34. * hiſtoire des piſſenlits qui croiſſent en Suiſſe, lxxviij-461.

Renoncule.

35. * hiſtoire de la renoncule aquatique, lxxviij-463.

Roſiers.

36. * deſcription de quelques eſpèces nouvelles, ou peu connues de roſiers, & d'une nouvelle eſpèce d'érable, lxxx-103.

Tinctoriales. (*Plantes*)

37. * plantes tinctoriales, lxxx-302.

BOUILLONS *de viande*, *voyez* Maladies, 11.

BRAS, *v.* Douleurs, 1.

BRÉBIS, *v.* Hiſtoire natur. 15. Vétérin. (art) 10.

BUBONS, *v.* Vérole, 7.

BURCÆ MUCOSÆ, *v.* Anatomie, 6.

BUXBAUME, *v.* Botanique, 30.

CADAVRE, (*ouverture de*) *voyez* Anatomie, 11.

CAFÉ, *v.* Matière médicale, 17.

CAMPHRE, *v.* Matière médicale, 18.

CANCERS.

1. * remarques ſur l'extirpation du cancer, lxxix-460.
2. * induration ſquirrheuſe des membranes de l'*eſtomac*, lxxviij-90.
3. * cas qui contre-indique l'extirpation du ſquirrhe à la *mamelle*, lxxxj-314.

Voy. Vérole, 11.

CARDIALGIE.

hiſtoire de la cardialgie, N. lxxx-281.

CARIE, *v.* Os (*maladies des*) 1.

CARPE, *v.* Hiſtoire naturelle, 27.

CARREAU, *v.* Enfans, 1.

CATALEPSIE, *v.* Spasmodiques, (*maladies*) 6.
CATARACTE, *v.* Yeux, (*maladies des*) 2.
CATARRALES. (*affections*)
* observation sur des affections catarrales, lxxx-387.
CÉCITÉ, *v.* Yeux, (*malad. des*) 6.
CÉPHALALGIE.
observation sur une céphalalgie bilieuse, lxxix-191.
CERVEAU, *v.* Anatomie, 7.
CÉSARIENNE. (*opération*) *v.* Enfantement, 14.
CHALEUR, *v.* Chimie, 15-30. Physique, 15. *Animale. Voy.* Physiologie, 3.
CHAMPIGNON, *v.* Matière médicale, 19. Poisons, 5.
CHANCRES, *v.* Vérole, 7-8.
CHANGEMENT *de couleur*, *voy.* Peau, (*maladie de la*) 1.
CHANVRE *indien*, *v.* Matière médicale, 20.
CHARBON, *v.* Histoire naturelle, 43.
CHATOUILLEMENT, *v.* Spasmod. (*malad.*) 11.
CHAUX. *v.* Chimie, 23.
CHEVAUX, *v.* Vétérinaire, (*art*) 11.
CHEVEUX.
observat. sur une chûte subite des cheveux, lxxx-438.
CHICORÉE, *v.* Vétérinaire, (*art*) 19.
CHIEN, *v.* Histoire naturelle, 16.
CHIMIE.
1. nouvelles archives de chimie, N. lxxix-149.
2. épître aux savans & amateurs de chimie, suivie de plusieurs mémoires sur les opérations nouvelles & curieuses en chimie, N. lxxix-311.
3. manuel de chimie & d'histoire naturelle, A. lxxix-465.

4. introduction à la chimie générale, N. lxxx-293.
5. opuſcules chimiques & phyſiques, N. lxxx-485.

Acides.

6. eſſai ſur le phlogiſtique, & ſur la conſtitution des acides, N. lxxviij-133.
7. * expériences & obſervations relatives aux principes de l'acidité, à la compoſition de l'eau & au phlogiſtique, lxxix-441.
8. * expériences faites avec des fruits & des baies indigènes, afin de décider ſi leurs acides reſſemblent à celui du citron, & juſqu'à quel point, lxxix-105.

Fluorique.

9. * de l'acide fluorique, de ſon action ſur la terre ſiliceuſe, & de l'application de cette propriété à la gravure ſur verre, lxxxj-286.

Vinaigre. (*du*)

10. manière de préparer un vinaigre dulcifié très-agréable, ainſi que l'éther acéteux, ſans le ſecours d'aucun corps étranger, lxxix-252.

Vitriolique.

11. * nouveau procédé pour tirer abondamment l'huile de vitriol du ſoufre, lxxix-314.

Ether.

Acéteux. Voy. Chimie, 10.

Marin.

12. * nonveau mémoire ſur l'éther marin, lxxix-314.

Extrait.

13. * obſerv. ſur l'extrait de *napel*, lxxviij-389.

Fermentation.

14. recherches ſur la fermentation vineuſe, N. lxxxj-139.

Sels.

15. * ſur le degré de chaleur que prennent en bouillant les diſſolutions de différens ſels, lxxxj-118.

16. * expériences pour déterminer le rapport qui ſe trouve entre l'augmentation du volume de l'eau, & la quantité des ſels de différente nature qu'on y diſſout, lxxxj-120.

Marin.

17. * procédés pour purifier le ſel marin, lxxviij-290.

Nitre.

18. * mémoire ſur le moyen de s'aſſurer de la quantité de ſel marin mêlé au ſalpêtre, lxxix-107.

19. mémoire hiſtorique & phyſique ſur le nitre minéral, N. lxxxj-142.

Oxalate de chaux.

20. * mémoire dans lequel on prouve qu'il y a différentes racines, & des écorces qui contiennent l'oxalate de chaux qu'on avoit cru excluſivement propre à la rhubarbe, lxxix-109.

Soufre.

21. traité de chimie ſur le ſoufre, N. lxxxj-323.

Terres.

22. * expériences chimiques ſur une terre griſâtre qui ſe trouve aux environs de Jéna, N. lxxix-464.

Calcaire.

23. * extrait d'un mémoire concernant l'analyſe d'une pierre calcaire, lxxxj-270.

Magnéſie.

24. * remarques ſur la manière de préparer la magnéſie blanche, lxxix-109.

Règne animal.

25. * détails chimiques, & obſervations ſur la conſervation des corps qui ſont dépoſés aux caveaux des Cordeliers & des Jacobins de Toulouſe, lxxxj-275.

Urine.

26. * obſervations & expériences ſur l'urine & ſur l'extrait, lxxix-216.

Règne élémentaire.

Air.

Atmoſphérique.

27. * expériences frigoriſiques ſur l'expanſion mécanique de l'air, expliquant la cauſe du grand dégré de froid ſur le ſommet des hautes montagnes, de la condenſation ſubite de la vapeur aërienne, & de la mutabilité perpétuelle de la chaleur atmoſphérique, ixxix-436.

28. * expériences faites dans la vue de déterminer quel effet produit l'extinction de la chaux vive ſur l'air commun, & ſur les différentes ſortes d'air, lxxxj-111.

Inflammable.

29. examen phyſique & chimique de la nature & des propriétés de l'air des marais, & moyen d'en prévenir les effets pernicieux, N. lxxx-485.

Eau.

30. * expériences faites dans la vue de s'aſſurer ſi le dégré de chaleur de l'eau pure bouillante eſt fixe & invariable, dépendant de toute autre circonſtance que de la preſſion de l'atmoſphère, lxxxj-108. *Voy.* Chimie; 7 16.

Phlogiſtique.

31. * remarques ſur le phlogiſtique. lxxx-66. *Voy.* Chimie, 7.

Pharmaceutique. (*chimie*)

Antimoniaux.

32. diſſertation chimique ſur les médicamens antimoniaux, N. lxxix-308.

33. * expériences faites ſur l'antimoine pour obtenir la ſolution du régule dans l'acide marin, lxxviij-288.

Éthiops minéral.

34. préparation de l'éthiops minéral par la voie humide, lxxviij-71.

Racine de rhapontic.

35. analyſe du ſuc de la racine de rhapontic, & de la terre que l'on en ſépare, lxxviij-236.

CHIRURGIE.
1. cours annuel & public de chirurgie établi à Lyon, lxxviij-486.
2. inſtitutions de chirurgie, N. lxxx-282.
3. élémens de chirurgie moderne, N. lxxx-461.
4. bibliothéque de chirurgie du Nord, N. lxxxj-311.
5. obſervations chirurgicales, lxxxj-281.
6. des maladies chirurgicales, & des opérations propres à les guérir. N. lxxviij-114. *Voy.* Bibliographie, 9. Médecine, 17.
7. prix propoſé par l'académie de chirurgie de Paris : *Déterminer la manière & la forme des inſtrumens propres à la cautériſation, connus ſous le nom de* cautères actuels, lxxix-560. *Voy* Enfantement, 13. Matière médicale.

CHIRURGIENS d'*armées*, *voy.* Bibliographie, 10.

CHRONIQUES, *v.* Maladies. 12.

CHUTE, *v.* Goutte, 2.

CIGUE, *v.* Matière médicale.

CLAVÉE, *v.* Vétérinaire, (*art*) 10.

CŒUR.

* ſur les maladies du cœur, lxxxj-116.

COLIQUE.
1. * Coliques obſervées à Paris, lxxviij-399. *Séche.*
2. * remarques ſur la colique ſéche; ſa cauſe & ſon traitement, lxxix-119.

COMPRESSE, *v.* Hémorragie, 2.

CONCRÉTIONS, *v.* Anatomie, 10.

CONDUIT *cholédoque*, *voy.* Pierre, 1.

CONFORMATION *vicieuſe*, *voy.* Enfantement, 21.

CONJONCTIVE, *v.* Yeux, (*malad. des*) 14.

CONSOMPTION *pulmonaire*, *voy* Phthiſie.

CONSTITUTION *médicale*, *v.* Epidémie, 5.

CONTAGIEUSES, *v.* Maladies, 13.

CONTAGION, *v.* Epidémie. Fièvre, 1.

CONVULSION, *v.* Spasmodiques, (*malad.*) 2.
COQUELUCHE, *v.* Enfans, 3.
CORPS, (*conservation des*) *v.* Chimie, 25.
CORPS A BALEINE, *v.* Hygiène, 10.

CORPS ÉTRANGERS.

1. * observation sur un épi de *gramen tomentosum spicatum*, introduit dans le corps humain, lxxx-435.

Gorge.

2. corps étranger arrêté dans la gorge, lxxx-345

Trachée-artère.

3. observation sur un haricot passé dans la trachée-artere, lxxviij-95.

CÔTES, *v.* Anèvrisme, 4.
COUCHES, *v.* Enfantement, 16.
CRISE, *v.* Médecine, 22.
CRISTALLISATIONS, *v.* Histoire naturelle, 37.
CRITIQUE, *v.* Dépôt.
CROUTE *inflammatoire*, *voy.* Physiologie, 4.
CURES *spontanées*, *v.* Anévrisme, 3.

DARTRE, *v.* Peau, (*malad. de la*) 2.
DÉCHIRURE *v.* Enfantement, 9.
DÉPÔT, *v.* Enfantement, 18. Fistule, 2.

Critique.

* remarques sur la nécessité d'ouvrir quelquefois les parotides de bonne-heure, lxxviij-378.

DESCENTE, *v.* Hernies.
DÉVOIEMENT, *v.* Diarrhée.
DIABÉTÉS, *v.* Urinaires, (*maladies*) 1.

DIARRHÉE.

1. * diarrhée observée à Paris, lxxviij-399-lxxxj-97.

Bilieuse.

2. diarrhées bilieuses observées à Lille, lxxxj-102-105-266.

DICTIONNAIRE, *v.* Bibliographie, 5.
DIÉTÉTIQUE, *v.* Hygiène.
DIGESTION, *v.* Physiologie, 5.
DISCOURS, *v.* Bibliographie, 4-8-9.
DISETTE, (*racine de*) *v.* Economie, 5.
DISPENSAIRE, *v.* Pharmacie, 2.
DOUCE-AMÈRE, *v.* Matière médicale, 21.
DOULEURS.

Bras.

1. * douleur au bras avec débilité, guérie par l'électricité, lxxxj-284.

Estomac.

2. * douleurs d'estomac, observées à Paris, lxxxj-97.

Tête.

3. * mal de tête périodique & pleurésie, guérie par un vesicatoire sur le lieu de la douleur, lxxx-11. *Voy.* Céphalalgie.

DYSSENTERIE.

1. * remarques sur la dyssenterie des Indes occidentales, & sur son traitement; avec des observations faites d'après l'ouverture des cadavres, lxxix-117.
2. observations sur la dyssenterie, avec une appendice sur les fièvres putrides, N. lxxix-122. *Voy.* Epidémies, 5.

DYSURIE, *v.* Urinaires, (*malad.*) 2.

EAU, *v.* Chimie, 30. Hygiène, 7. Mat. médic. 5.

Minérales. Voy. Matière médicale, 10.

ECONOMIE.

1. bibliothèque physico-économique, année 1789, N. lxxviij-485.
2. manuel usuel & économique des plantes, N. lxxviij-478.
3. mémoire sur la préférence qu'on doit donner aux bœufs sur les mules pour le labourage, N. lxxix-152.

4. plan d'économie pour l'amélioration des terres de la montagne dépendante de l'élection de Langres, N. lxxix 328.
5. mémoire sur la culture, l'usage & les avantages de la racine de disette, N. lxxviij-124-lxxix-483.
6. de l'art de faire le vin, N. lxxviij-479.
Voy. Histoire naturelle, 9.

ELECTRICITÉ, *v.* Matière méd. 6. Physique, 13.

ELÉMENTAIRE, (*régne*) *v.* Règne élémentaire.

ELÉPHANTIASIS, *v.* Peau, (*malad. de la*) 6.

ÉMÉTIQUE, *v.* Pharmacie, 9.

ENDURCISSEMENT *du tissu cellulaire, voy.* Enfantement, 24.

ENFANS. (*maladies des*)

Carreau.

1. mémoire sur la maladie du mésentère propre aux enfans, que l'on nomme vulgairement *carreau*, N. lxxviij-106.

Convulsions.

2. des convulsions dans l'enfance, de leurs causes & de leur traitement. N. lxxxj-292.

Coqueluche.

3. coqueluche observée à Paris, lxxix-424.
Voy. Petite-vérole.

ENFANTEMENT.

Grossesse.

Voy. Peau, (*malad. de la*) 13.
1. dissertation sur le pouvoir de l'*imagination* des femmes enceintes, N. lxxx-129.

Accouchement.

2. prix fondé pour le progrès de l'art des accouchemens : académie de chirurgie de Paris, lxxix-499 502.
3. principes sur l'art des accouchemens, N. lxxviij-456.
4. instruction sur l'art des accouchemens, N. lxxix-134.

5. dissertation sur l'accouchement naturel, N. lxxix-294.
6. réflexions sur quelques objets relatifs à l'art des accouchemens, avec la description de l'hôpital consacré aux femmes enceintes à Vienne, N. lxxx-468.
7. de l'art des accouchemens, avec des planches coloriées, N. lxxx-468.
8. l'art des accouchemens, propre aux instructions élémentaires des élèves en chirurgie, nécessaire aux sages-femmes, N. lxxx-469.

Laborieux.

Déchirure du vagin.

9. mémoire à consulter sur une déchirure de la paroi antérieure du vagin, & de la partie de la vessie qui y correspond, lxxviij-64.
10. réponse à ce mémoire, lxxix-397.

Renversement de la matrice.

11. dissertation sur le renversement de la matrice, lxxx-120.

Rupture de la matrice.

12. observation sur une rupture de matrice, accompagnée de circonstances particulières, lxxix-68.

Instrumens.

13. *dissertatio sistens comparationem inter versionis negotium & operationem instrumentalem*; N. lxxxj-305.

Opération césarienne.

14. histoire d'une opération césarienne, qui a donné le jour à deux gémeaux, N. lxxix-296.

Tumeur au périnée.

15. gonflement douloureux au périnée, qui vint immédiatement après l'accouchement, & qui se termina par gangrène, lxxviij-386.

Couches.

Maladies laiteuses.

16. * rapport sur le remède, dit *anti-laiteux*, lxxviij-97.

Apoplexie.

17. * observation sur une apoplexie laiteuse, accompagnée d'une leucophlegmatie universelle, lxxx-176.

Fièvre puerpérale.

18. observation sur une fièvre puerpérale, suivie d'un épanchement dans l'abdomen, & d'un dépôt énorme, lxxviij-44.
19. observ. sur la fièvre puerpérale, lxxx-169.
20. nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale, N. lxxx-441. *Voy.* Epidémies, 13.

Vices de conformation.

21. * description d'un monstre venu au monde à la suite d'un enfant bien conformé, lxxix-109.

Allaitement.

22. nécessité de l'allaitement des enfans par les mères, N. lxxviij-112.
23. * prix proposé par la société royale de médecine de Paris, sur l'allaitement artificiel, lxxviij-312-lxxxj-149.

Maladies des enfans nouveau-nés.

Asphyxie. Voy. Asphyxie, 1.

Endurcissement du tissu cellulaire.

24. prix proposé par la société royale de médecine de Paris, sur les causes & le traitement de l'endurcissement du tissu cellulaire de plusieurs enfans nouveau-nés, lxxviij-303.

Ictère.

25. mémoire sur l'ictère des nouveau-nés, N. lxxix-123. *Voy.* Jaunisse; 2.

ENFLURE *de la langue, voy.* Poisons, 2.

ENKYSTÉE, *v.* Hydropisie, 4.

ENTERREMENT, *v.* Inhumation.

ÉPANCHEMENT, *v.* Enfantement, 18.

ÉPI, *v.* Corps étrangers, 1.

ÉPIDÉMIE.

1. * remarques sur les différens foyers de contagion, lxxviij-331.

2.

2. * observations sur les bons effets des émétiques employés dans le traitement d'une épidémie, lxxviij-343.
3. * mémoire sur les maladies épidémiques, & leurs rapports avec celles que l'on nomme *intercurrentes*, lxxviij-428.
4. * prix proposé par la société royale de médecine de Paris, sur les épidémies & sur les épizooties, lxxxj-158.

Dyssenterie.

5. * histoire de la dyssenterie qui a régné en 1779, dans le bas Poitou, avec un exposé de la constitution médicale de 1778, lxxviij-431.

Esquinancie.

6. * maladie épidémique des glandes du col, lxxx-268.

Fièvre. Voy. Fièvre, 18.

Bilieuse.

7. * observ. sur une fièvre bilieuse épidémique, & sur les différentes formes qu'elle prenoit, lxxx-109.

Intermittente.

8. * mémoire sur le traitement employé dans les fièvres intermittentes qui ont régné à Bassano en 1786, N. lxxix-123.

Hémitritée.

9. * fièvre hémitritée qui a régné à Upsal 1754, lxxx-298.

Maligne.

10. * crise singulière arrivée dans une fièvre maligne & pestilentielle épidémique, lxxx-436.

Pétéchiale.

11. * fièvre maligne pétéchiale qui régna à Toulouse en 1752, lxxx-268.

Prisons. (*des*)

12. description de l'épidémie qui attaqua les troupes du Roi au retour du siége de Gibraltar, lxxviij-325.

Puerpérale.

13. essai sur les maladies des femmes en couches pendant les années 1787 & 1788, N. lxxx-441.

Putride.

14. * fièvre putride qui a régné en 1784 & 1785 à Hammelbourg, lxxviij-111.

15. * fièvre putride épidémique, contre laquelle l'émétique à petite dose fut employé avec succès, lxxxj-18.

16. * fièvre putride épidémique, lxxxj-347.

Vermineuse.

17. mémoire sur la fièvre putride vermineuse pétéchiale qui a régné dans le duché de Milan, depuis le mois d'octobre 1783, jusqu'en juin 1784, N. lxxix-447.

Péripneumonie.

18. * péripneumonie *bilieuse catarrale* épidémique, lxxxj-213.

Pleuropéripneumonie.

19. description de deux épidémies (pleuropéripneumonie & fièvre scarlatine miliaire,) lxxix-169.

Phrénitis

20. *Descriptio phrenitidis & paraphrenitidis vere contagiosarum, earumque factæ curationis*, N. lxxxj-299.

Vomissement.

21. * sur un vomissement noir épidémique, lxxx-437.

ÉPILEPSIE, *v.* Spasmodiques, (*malad.*) 7.

ÉPIZOOTIE, *v.* Vétérinaire, (*art*) 5.

ÉQUITATION, *v.* Vétérinaire, (*art*) 11.

EROTIEN *v.* Biographie, 2.

ERUPTIONS, *v.* Peau, (*mal. de la*) 7.

ÉRYSIPELE, *v.* Peau, (*malad. de la*) 7.

ESCARPOLETTE, *v.* Phthisie, 2.

ESQUINANCIE.

* esquinancies observées à Lille, lxxviij-82.

Voy. Epidémie, 6.

Putride, voy. Scorbut, 7.

ESTOMAC.

de morbis gaſtricis phthiſim mentientibus, N. lxxxj-297. *Voy.* Cancer, 2. Cardialgie. Douleurs, 2. Hémorragie, 1. Inflammation, 2.

ÉTABLES, (*ſéjour dans les*) *voy.* Phthiſie, 3.

ÉTHER, *v.* Chimie, 12.

ETHIOPS, *v.* Chimie, 34.

ÉTRANGLEMENT, *v.* Hernies, 3.

EXANTHÈMES, *v.* Peau, (*mal. de la*) 8.

EXCROISSANCE, *v.* Yeux, (*mal. des*) 8.

EXTIRPATION, *v.* Cancer, 1-3. Yeux, (*malad. des*) 8.

EXTRAIT, *v.* Chimie, 13.

EXTRÉMITÉS *inférieures.*

obſervation ſur une foibleſſe des extrémités inférieures, lxxix-61.

Voy. Hémorragie, 2. Paralyſie, 3.

FARCIN, *v.* Vétérinaire, (*art*) 14.

FARINE *pectorale*, *voy.* Hygiène, 5.

FEMMES, *v.* Maladies, 14.

FER. *v.* Hiſtoire naturelle, 38.

FERMENTATION, *v.* Chimie, 14.

FIEVRE.

1. eſſai ſur la nature & l'origine de la contagion des fièvres, N. lxxix-446.
2. doctrine de Galien, concernant les fièvres, N. lxxxj-123.
3. introduction critique à l'étude des fièvres, N. lxxxj-124; *Voy.* Apoplexie, 1. Matière méd. 26. Maladies, 11. Peau, (*mal. de la*) 9.

Bilieuſe.

4. * obſervat. ſur une fièvre bilieuſe, lxxxj-20
5. * fièvres bilieuſes obſervées à Paris, lxxxj-96; à Lille, lxxix-431-lxxxj-102-105.

Voy. Épidémie, 7.

Continue.

6. * fièvre continue, observée à Lille, lxxix-430-lxxx-100.

Double-tierce.

Voy. *Fièvre*, 14.

Exanthématiques.

Voy. Peau, (*Maladies de la*), 9.

Miliaire.

Voy. Peau, (*Maladies de la*), 9.

Pétéchiale.

Voy. Peau, (*Maladies de la*), 12.

Scarlatine miliaire.

Voy. Épidémie, 19.

Vésiculaire.

Voy. Peau, (*Maladies de la*), 10.

Hectique.

7. * remarques sur la vertu médicinale que l'on attribue à l'air de la mer, contre les fièvres hectiques & la phthisie, lxxviij-452. *Voy.* phthisie, 2.

Intermittente.

8. * remarques sur le temps où il convient d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, lxxxj-181.

9. * observation sur une fièvre intermittente, suivie d'anasarque, lxxxj-198.

10. * fièvres intermittentes observées à Paris, lxxviij-77-lxxix-260-422-lxxx-93-427-lxxxj-97-427. *Voy.* Epidémies, 8.

Double-tierce.

Voy. Fièvre, 14.

Hémitritée.

Voy. Épidémie, 9.

Quarte.

11. observation sur une fièvre intermittente quarte, guérie par les bains de quinquina, lxxix-341.

Tierce.

12. * fièvres tierces obſervées à Lille, lxxx-265.
13. * obſerv. ſur deux fièvres tierces, lxxxj-4-6.

Double-tierce.

14. * fièvres double-tierces obſervées à Lille, lxxx-265.

Maligne.

15. heureux effets de l'opium dans une fièvre maligne déſeſpérée, lxxx-3. *Voy.* Épidémie, 10, fièvre, 20.

Pétéchiale.

Voy. Épidémies, 11.

Péripneumonique.

16. * fièvre péripneumonique, obſervée à Lille, lxxix 104.

Priſons. (*des*)

Voy. Épidémies, 12.

Puerpérale.

Voy. Enfantement, 18.

Putride.

17. * obſervation ſur une inſomnie opiniâtre, & une toux fatigante, ſuites d'une fièvre putride, lxxix-64.
18. diſcours ſur les fièvres putrides, ſuivi de deux diſſertations ſur les fièvres épidémiques qui régnèrent à Gènes en 1741-42 & 43, N. lxxix-121.
19. diſtinction de la fièvre putride en deux eſpèces, avec ouverture de cadavres, lxxx-227. *Voy.* Dyſſenterie, 2. Épidémie, 14.

Maligne.

20. * fièvre putride maligne, obſervée à Lille, lxxviij-426-lxxix-267.

Vermineuſe pétéchiale.

Voy. Épidémie, 17.

Quarte. Voy. Fièvre, 11.

Rémittente.

21. * remarques ſur la fièvre rémittente de la

Jamaïque, & ſur le traitement qui convient dans cette maladie, lxxix-114.

22. obſervat. ſur une fièvre rémittente, accompagnée d'accidens graves, & de l'éruption d'une humeur terreuſe par tout le corps lxxix-337.

Séreuſes.

23. * fièvres ſéreuſes obſervées à Paris, lxxix-92-424.

Sinoque.

24. * obſervat. ſur deux fièvres ſinoques, pour leſquelles on donna des doſes extraordinaires d'émétique, lxxxj-8-10.

Tierce, voy. fièvre, 12.

Vermineuſe.

Voy. Épidémies, 17.

FISTULE.

Périnée.

1. obſervat. ſur l'heureux emploi du *catgut*, dans une fiſtule au périnée, lxxx-246.

Tibia.

2. obſervat. ſur un dépôt fiſtuleux dans le canal du tibia, guéri par l'application de deux couronnes de trépan, & le cautère actuel, lxxx-242.

FLEURS, *v.* Botanique, 14.

FLORES, *v.* Botanique, 16 & ſuiv.

FLUORIQUE, (*acide*) *voy.* Chimie, 9.

FLUXION *de poitrine. Voy. péripneumonie.*

FOIBLESSE, *v.* Extrémités, Genou.

FOIE, *v.* Inflammation, 3.

FORMULES, *v.* Pharmacie, 5.

FOSSE D'AISANCE, *v.* Aſphyxies, 8.

FOSSILE, *v.* Hiſtoire naturelle, 45.

FOUDRE, *v.* Phyſique, 5.

FOURAGE, *v.* Vétérinaire, (*art*) 19.

FRACTURE, *v.* Os, (*Malad. des*) 2.

FRÉNÉSIE, *v.* Épidémies, 20.
FRICTIONS, *v.* Vérole, 14.
FROID, *v.* Phyſique, 21.
FROMENS, *v.* Botanique, 31.
FRUITS, *v.* Botanique, 15.

GALE, *v.* Peau, (*Malad. de la*) 22.
GANGRÈNE, *v.* Enfantement, 15.
GELÉE, *v.* Phyſique, 21.
GEMEAUX, *v.* Enfantement, 14.
GÉNÉRATION, (*Parties de la*) *Voy.* Anatomie, 8. Hydropiſie, 2.
GENOU, (*Foibleſſe du*)
réponſe à un mémoire à conſulter ſur une foibleſſe au genou, lxxix-44-52.
GLANDES *du col*, (*Mal. des*) *Voy.* Eſquinancie.
GOMBEAU, *v.* Matière médicale, 22.
GONORRHÉE, *v.* Vérole, 9-10.
GORGE, *v.* Corps étrangers, 2.
GORGE, (*Maux de*) *Voy.* Eſquinancie.
GOUTTE.
1. *goutte guérie au moyen de la commotion cauſée par l'anguille tremblante, lxxviij-104.
2. effet d'une chute de cheval ſur un goutteux, lxxx-342.
3. *formule contre la goutte, lxxix-463.
4. *bons effets de l'acide du Spath, dans les affections arthritiques, lxxx-115.
5. * mort ſubite attribuée à la goutte, lxxxj-47.
6. lettre ſur une mort inopinée, dont la cauſe a été déterminée par la goutte, lxxxj-169. *Voy.* rhumatiſme, 4.
GRAMEN OSSIFRAGE, *v.* vétérinaire, (*Art*) 9.
GRAVURE *ſur verre*, *voy.* Chimie, 9.
GREFFE, *v.* Botanique, 28.
GROSSESSE, *v.* Enfantement, 1.

HARICOT, *v.* Corps étrangers, 3.
Brûlant, *Voy.* Mat. méd., 23.

HÉMORRAGIE.
Eſtomac.
1. * vomiſſement de ſang, avec cardialgie, guérie par le lait, la rhubarbe & le quinquina, lxxviij-450.
Extrémités.
2. deſcription de la ſituation des gros vaiſſeaux ſanguins des extrémités, du tourniquet, & des méthodes de faire des compreſſions efficaces ſur les arteres, dans le cas d'hémorragies dangereuſes, N. lxxix-292.
Matrice.
3. * pertes, & affections de la matrice obſervées à Paris, lxxx-94.
Vaiſſeaux.
Artère cubitale.
Voy. Os, (*Maladies des*) 2.

HÉMORROÏDES.
* affections hémorroïdaires obſervées à Paris, lxxxj-261-427.

HÉPATITIS, *v.* Inflammation, 3.

HERBE *du Paraguai*, *v.* Mat. méd., 24.

HERNIES.
1. obſervations pratiques ſur les hernies N. lxxx-283.
2. * mémoire ſur la réductibilité du ſac herniaire, lxxxj-271.
Aine. (*de l'*)
3. * anus artificiel, à la ſuite d'une hernie étranglée, lxxviij-96.
4. obſervation ſur une deſcente complète, lxxx-81.
5. * deux obſervations de hernie inguinale, dont le ſac étoit rentré, lxxxj-272.

Bandages.

6. avis sur de nouveaux bandages. lxxxj-166.

HIRONDELLE, *v.* Histoire naturelle, 22.

HISTOIRE NATURELLE.

1. mémoires pour servir à l'histoire physique & naturelle de la Suisse, N. lxxviij-460.
2. * observat. mélangées d'histoire naturelle, lxxix-274.
3. manuel d'histoire naturelle, N. lxxix-466.
4. précis des genres naturels divisés en six classes, suivant le système de la nature de Linné, N. lxxix-466.
5. histoire naturelle de Pline avec des notes, N. lxxix-468.
6. voyage dans les Pyrénées françoises, suivi de quelques vérités nouvelles & importantes sur les eaux de Barèges & de Bagnère, N. lxxix-470.
7. système des trois règnes de la nature, N. lxxx-145.
8. * productions marines, lxxx-299
9. bibliothèque des écrits sur l'hist. naturelle, l'économie, &c., N. lxxxi-324.

Voy. Bibliographie, 1. Chimie, 3. Physiologie, 2.

Règne animal.

Homme.

10. lettres américaines, dans lesquelles on examine l'origine, l'état civil, politique, militaire & religieux des anciens habitans de l'Amérique, N. lxxviij-140.
11. observat. sur cette anomalie qui se rencontre quelquefois dans la race des Nègres venus d'Afrique, lesquels bien que noirs, procurent de loin en loin des enfans blancs, appelés *Albinos*, lxxix-249.

Animaux.

12. supplément à la zoologie arctique, N. lxxviij-477.
13. traité sur la manière d'empailler & de con-

ſerver les animaux, les pelleteries & les laines, N. lxxviij-142. *Voy.* Botanique, 22.

Quadrupèdes.

14. tableau des animaux quadrupèdes, ſuivant l'ordre de leurs rapports, & explication raiſonnée de ce tableau, lxxx-102.

Brebis.

15. * diſſertation ſur la brebis, lxxix-325.

Chien.

16. * du chien domeſtique, lxxix-324.

Porc.

17. * des pores, lxxx-304.

Renne.

18. * diſſertation ſur la renne, lxxix-325.

Thos.

19. diſſertation ſur le thos, N. lxxviij-149.

Serpens.

20. hiſtoire naturelle des ſerpens, A. lxxx-334.

Oiſeaux.

21. * diſſertation ſur l'émigration des oiſeaux, lxxix-327.

Hirondelles.

22. * ſur la retraite des hirondelles d'Amérique en hiver, lxxix-276.

Lagopède.

23. hiſtoire naturelle du lagopède, lxxx-269.

Poiſſons.

24. encyclopédie méthodique, tom. iij, contenant les poiſſons, N. lxxix-477.

25. hiſtoire naturelle générale & particulière des poiſſons, A. lxxx-164.

Anguille électrique.

26. * obſer. ſur l'anguille électrique, lxxix-480.

Carpe.

27. ſur la carpe, lxxix-479.

Maquereau.

28. * obſervat. ſur le maquereau, lxxix-482.

Tenche.

29. * obſervation ſur la tenche, lxxix-483.

Tetrodon mola.

30. * deſcription du tetrodon mola, lxxix 108.

Inſectes.

31. * cabinet d'inſectes, lxxx-301.
32. collection d'inſectes, N. lxxx-498.

Papillons.

33. hiſtoire naturelle des papillons d'Europe, N. lxxx-499.

Vers à ſoie.

34. * ſur les vers à ſoie, lxxx-106.

Règne minéral.

35. élémens de minéralogie, N. lxxviij-466.
36. eſſai d'un ſyſtême de minéralogie, N. lxxx 147.

Criſtalliſations.

37. * deſcription de quelques criſtalliſations rares, lxxx-270.

Métaux.

Fer.

38. * deſcription d'une maſſe de fer natif, trouvée dans l'Amérique méridionale, lxxix-435.

Demi métaux.

Manganèſe.

39. mémoire ſur la mine de manganèſe native, lxxx-270.

Zinc.

40. hiſtoire du zinc, de ſon rapport avec les autres corps, & de ſon uſage dans la médecine & les arts, N. lxxx-295.

Pierre du Labrador.

41. *. remarques ſur la pierre du Labrador, lxxx-149.

Plombagine.

42. * description de la plombagine charbonneuse, découverte en Suisse, lxxviij-465.

Substances intermédiaires.

Charbon.

43. description minéralogique de Wesserwald, & en particulier de deux mines de charbon, N. lxxix-474.

44. * prix proposé par l'Académie royale des sciences de Paris : faire connoître les indices des mines de charbon de terre, & les constitutions particulières des pays où elles se trouvent, lxxix-486

Fossile.

45. * remarques sur une nouvelle substance fossile, lxxx-151.

Règne végétal.

Voy. Botanique.

HOMICIDE, *v.* Jurisprudence médicale, 5.

HÔPITAUX.

1. réglement des hôpitaux de Sa Majesté prussienne, N. lxxviij-456.
2. description de l'hôpital général à Mayence, N. lxxx-117.
3. ce qu'il convient de faire dans la formation & la direction des hôpitaux pour les enfans-trouvés, N. lxxx-135.
4. de l'utilité des hôpitaux communs, N. lxxx-281.
5. de la bienfaisance nationale ; sa nécessité & son utilité dans l'administration des hôpitaux militaires en particulier, N. lxxxj-304.

Voy. Enfantement, 6.

HOQUET.

* hoquet opiniâtre, guéri par l'acide vitriolique, lxxviij-290.

HUILE, *v.* Hygiène. 7.

HYDATIDES.

observation sur des hydatides traitées avec succès par l'usage du mercure, lxxix-345.

HYDROCELE,

HYDROCÈLE, *v.* Hydropisie, 3.
HYDROCÉPHALE, *v.* Hydropisie, 5.
HYDROGÈNE, *v.* Chimie, 29.

HYDROPHOBIE.

1. * observation sur la rage, lxxx-437.
observ. sur la rage, lxxx-341.
2. essai d'un traité complet sur le ver de mai, & sur son usage contre l'hydrophobie; avec des remarques sur la nature de cette maladie, N. lxxxj-319.

Spontanée.

3. observation sur l'hydrophobie spontanée, lxxx-353.

HYDROPISIE.

1. efficacité du vitriol bleu dans la cure de l'hydropisie, lxxxj-196.

Anasarque. Voy. Fièvre, 9.

Leucophlegmatie. Voy. Enfantement, 17.

Génération, (parties de la)

2. * mémoire sur l'hydropisie des parties de la génération de la femme, lxxxj-106.

Hydrocèle.

3. cas d'hydrocèle, avec des observations sur une méthode particulière de traiter cette maladie, N. lxxx-283.

Poitrine.

4. * observation sur une hydropisie de poitrine, enkystée, lxxx-437.

Tête.

5. * observation sur l'hydrocéphale de Bégle, lxxx-267.

HYGIÈNE.

1. diététique, N. lxxx-481.
2. moyens de procurer aux mères des enfans beaux & sains, & se conserver à elles-mêmes ces avantages, N. lxxxj-138.

Air.

3. * air habitable, lxxx-304. *Voy.* Vétérinaire, (*art*) 1.

Alimens.

4. * changement culinaire, lxxx-300.

Farine pectorale.

5. avis sur une farine pectorale, lxxx-500.

Pain.

6. * emploi du pain, lxxx-299.

7. * expériences diététiques faites sur le pain, l'eau, l'huile, &c. lxxix-289.

Pomme de terre.

8. * observation sur la pomme de terre, considérée comme aliment, lxxix-239.

Bain.

9. de l'utilité des bains froids pour la santé, N. lxxx-135.

Corps à baleine.

10. mémoire sur les dangers des corps à baleines, N. lxxx-290.

Inhumation.

11. Réflexions sur les enterremens dans les égliſes, lxxviij-254.

ICTÈRE, *v.* Jauniſſe.

IF, *v.* Matière médicale, 25. Poiſons, 6.

IMAGINATION, *v.* Phyſiologie, 9.

IMITATION, *v.* Phyſiologie, 9.

INDURATION, *v.* Cancer, 2.

INFLAMMATION.

1. * prix propoſé par la ſociété royale de médecine de Paris : *Exiſte-t-il des inflammations lentes ou chroniques dans le ſens où elles ſont admiſes par* Stoll ? *Si elles exiſtent, quels en ſont les ſymptômes & le traitement* ? lxxxj-156, *Voy.* Ulcères, 1.

Eſtomac.

2. * inflammation de l'eſtomac, qui ne fut reconnue qu'à l'ouverture du cadavre, lxxxj-190.

Foie.

3. obſervat. ſur un hépatitis, avec des remarques, lxxxj-337.

INHUMATION ; *v.* Aſphyxie, 2. Hygiène, 11.
INJECTIONS, *v.* Urinaires, (*maladies*) 3.
INOCULATION, *v.* Peau, (*malad. de la*) 19.
INSECTES, *v.* Hiſtoire naturelle, 31.
INSOMNIE, *v.* Fièvre, 17.
INSTINCT, *v.* Maladies, 4.
INSTRUMENS, *v.* Chirurgie, 7.
IRRITABILITÉ, *v.* Phyſiologie, 8.
Des végétaux. Voy. Botanique, 13.
ISCHURIE, *v.* Urinaires, (*malad.*) 2.

JAUNISSE.

1. * Jauniſſe obſervée à Paris, lxxix-260.
2. diſſertation ſur la jauniſſe commune, & ſur celle qui attaque les nouveau-nés, N. lxxx-452. *Voy.* Enfantement, 25.

JONCS, *v.* Botanique, 32.
JUBILÉ, *v.* Biographie, 4.

JURISPRUDENCE MÉDICALE.

1. collection d'opuſcules choiſis, concernant la médecine légale, N. lxxviij-151-lxxxj-327.
2. archives de la police médicinale, & de la médecine populaire, N. lxxx-157.
3. recueil d'obſervations médicinales, N. lxxx-158.
4. Méthode propre aux médecins & aux chirurgiens obligés de faire des rapports aux juges dans des cas criminels, N. lxxviij-481.
5. Traité de juriſprudence médicale, relativement à l'homicide, l'infanticide & l'avortement volontaire, N. lxxix-330.

6. *de pœnâ funis seu de funis ictuum atrocitate & periculis*, N. lxxix-331.

KINKINA, *v.* Quinquina.
KISTE, *v.* Hydropisie, 4.

LABOURAGE, *v.* Economie, 3.
LAGOPÈDE, *v.* Histoire naturelle, 23.
LEUCOPHLEGMATIE. *v.* Hydropisie.
LILIACÉES, *v.* Botanique, 33.
LINNÉ, *v.* Biographie, 3.
LITHOTOMIE, *v.* Pierre, 2.
LUMIERÈ, *v.* Physique, 24.

MACHOIRE, *v.* Os, (*malad. des*) 4.
MAGNÉSIE, *v.* Chimie, 24.
MAGNÉTISME, *v.* Mat. médic. 13. Physique, 26.
MAL DE GORGE, *v.* Esquinancie.

MALADES.

manuel pour le service des malades, N. lxxx-461.

MALADIES.

1. * prix proposé par la société royale des sciences & arts de Nancy : *Assigner dans les circonstances présentes quelles sont les causes qui pourroient engendrer des maladies ? Déterminer le caractère de ces maladies, & en indiquer le traitement préservatif & curatif ?* lxxviij-153.
2. *idem*, N. lxxxj-125.
3. * mémoire sur les maladies observées depuis 1774 jusqu'en 1783, dans l'hôpital de la flote royale à Carlscrone, lxxix 107.
4. réflexions sur l'instinct dans les maladies, lxxix-238.
5. méthode pour traiter toutes les maladies, N. lxxix-282.

6. * obſervat. ſur quelques maladies endémiques, lxxx-376-387.
7. obſervat. ſur les affections ſympathiques, lxxix-52. *Voy.* Médecine topographie, 9.

Animaux, (*des*) *voy.* Vétérinaire. (*art*)

Armées. (*des*)

8. obſervat. ſur les maladies des armées, avec des mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques, N. lxxviij-447.
9. obſervat. ſur les maladies de l'armée à la Jamaïque, N. lxxix-112.

Artiſans (*des*)

10. * prix propoſé par la ſociété royale de médecine de Paris, ſur les maladies des artiſans, lxxxj-159.

Bilieuſes.

11. obſervat. ſur les maladies bilieuſes, avec des réflexions ſur l'uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, lxxix-186. *Voy.* Céphalalgie, Diarrhée, 2. Epidémie, 18. Pleuréſie, 1.

Chroniques.

12. leçons publiques ſur différentes maladies chroniques, lxxx-277. *Voy.* Inflammation, 1. Vérole, 16.

Contagieuſes.

13. * prix propoſé par la ſociété royale de médécine de Paris : *Expoſer les maladies qu'on peut regarder comme vraiment contagieuſes, quels organes en ſont le ſiége & le foyer, & par quels moyens elles ſe communiquent*, lxxxj-147. *Voy.* Gale, Petite-vérole.

Cutanées, *voyez* Peau. (*malad. de la*)

Enfans, (*des*) *v.* Enfans.

Nouveau-nés.

voyez Enfantement, 24. Epidémie, 4.

Epidémiques, *v.* Epidémies.

Eruptives, *v.* Peau, (*malad. de la*) 7.

Femmes. (*des*)

14. manuel de medecine pratique ſur les maladies des femmes, N. lxxx-440; *v.* Enfantement, Régles.

Intercurrentes, *v.* Epidémies, 3.

Laiteuſes, *v.* Enfantement, 16.

Marins. (*des*)

15. obſervations ſur les maladies auxquelles les marins ſont ſujets, N. lxxix-448.

Troupes. (*des*)

16. * prix propoſé par la ſociété royale de médecine de Paris, ſur les maladies des troupes, lxxviij-308; *v.* Epidémies, 12.

Vénériennes, *v.* Vérole.

Vermineuſes, *v.* Vers.

MANGANÉSE, *v.* Hiſtoire naturelle, 39.

MAQUEREAU, *v.* Hiſtoire naturelle, 28.

MARÉCHALERIE, *v.* Vétérinaire, (*art*) 12.

MARONNIER, *v.* Matière médicale, 26.

MATIERE MÉDICALE.

1. introduction à la ſcience des médicamens ſimples, d'après les expériences phyſico chimiques, & la médecine pratique, N. lxxix-147.
2. matière médicale, ou méthode pour connoître les médicamens ſimples & compoſés, N. lxxix-462.
3. cours élémentaire de matière médicale, N. lxxxj-315.
4. diſſertation ſur les meilleurs médicamens que le Canada produit, lxxix-327.

Acide ſpathique, *v.* Goutte, 4.

Vitriolique, *v.* Hoquet.

Air de la mer, *v.* Fièvre, 7.

Anti-laiteux, *v.* Enfantement, 16.

Cautère, *v.* Poitrine. (*malad. de la*)

Actuel, *v.* Chirurgie, 7. Fiſtule, 21.

Eau.

5. dissertation sur l'usage extérieur de l'eau froide, N. lxxxj-318.

Electricité.

6. * mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité, & observations sur les effets que ces divers moyens ont produit, lxxviij-442.

7. observ. sur l'électricité médicale, contenant un sinopsis de toutes les maladies dans lesquelles l'électricité a été recommandée, ou employée avec succès, lxxix-148.

8. * extrait d'un mémoire sur l'électrisation par bain, par souffle & par aigrettes, lxxxj-284.

Règne animal.

Lait, *v.* Hémorragie, 1.

Lézards, *v.* Vérole, 11.

Ver de mai, *v.* Hydrophobie, 2.

Règne minéral.

Antimoine.

Voy. Yeux, (*malad. des*) 3.

Eaux minérales.

10. * prix proposé par la société royale de médecine de Paris, sur les eaux minérales & médicinales, lxxxj-159.

Bagnéres, *v.* Histoire natur. 6.

Barèges, *v.* Histoire natur. 6.

Portugal. (*du*)

11. analyse de quelques eaux minérales du Portugal. N. lxxx 291.

Verden.

12. continuation de la description des eaux minérales de Verden, N. lxxix-309.

Etain, *v.* Vers, 4.

Magnétisme.

13. dissertation sur le magnétisme animal & minéral, N. lxxx-144.

Mercure, *v.* Hydatides
Vitriol bleu, *v.* Hydropisie, 1.
Zinc, *v.* Histoire naturelle, 40.

Règne végétal.

14. essai sur les plantes de la Jamaïque, N. lxxx-139.

Aloès.

15. * observat. sur l'aloès hépatique, aloès caballin, lxxx-140.

Benjoin.

16. observat. sur les vertus de l'écorce de benjoin, lxxviij-221.
Voy. Peau, (*malad. de la*) 2.

Café.

17. * remarques sur le café, lxxx-141.

Camphre.

18. remarques sur le camphre, & sur sa manière d'agir, lxxviij-361.

Champignon.

19. * dissertation sur le champignon de Malte, & sur ses propriétés, lxxix-326.

Chanvre.

20. * vertus du chanvre Indien, & de quelques autres médicamens, lxxxj-144.

Chocolat, *v.* Phthisie, 1.
Ciguë, *v.* Asthme, vérole, 14.

Douce-amère.

21 * sur les vertus de la douce-amère, lxxx-361.
Voy. Peau, (*malad. de la*) 5.

Garence, *v.* Toux.

Gombeau.

22. * observation sur le gombeau & sur ses propriétés, lxxx-142.

Haricot brûlant.

23. * sur les propriétés du haricot brûlant, lxxx-141.

Herbe du Paraguai.

24. * propriétés de l'herbe du Paraguai, lxxxj-144.

If.

25. eſſai de médecine ſur la vertu de l'if, lxxxj-77 ; *v.* Rhumatiſme, 2.

Maronnier.

26. obſerv. ſur les vertus fébrifuges du maronnier d'Inde, N. lxxx-481.

Narciſſe des prés.

Voy. Spaſmodiques, (*malad.*) 3.

Opium, *v.* Fièvre, 15. Vérole, 15.

Phyteuma, *v.* Vérole, 16.

Pomme de terre.

27. * remarques ſur la pome de terre, le ſalep, le ſagou, conſidérés comme médicamens, lxxix-240.

Quinquina.

28. ſur l'uſage & l'abus de l'écorce du Pérou, N. lxxviij-129.

29. Expériences ſur le quinquina rouge & ſur le quinquina roulé, avec des obſervations ſur leur hiſtoire, ſur leur manière d'agir & ſur leur uſage, N. lxxix-306.
Voy. Fièvre, 11. Hémorragie, 1. Vérole, 17.

Rhubarbe, *v.* Hémorragie, 1.

Rus radicans.

30. des propriétés du *rus radicans* ; des propriétés du narciſſe des prés, & des ſuccès qu'on en a obtenus, lxxx-136.
Voy. Peau, (*malad. de la*) 3.

Sedum âcre, *v.* Ulcère, 3.

Spigélie.

31. * remarques ſur la ſpigélie anthelminthique, lxxx-143 ; *voy.* Vers, 5.

Séton.

Voy. Oreilles (*malad. des*) 2. Peau, (*malad. de la*) 17. Yeux, (*maladies des*) 6-11.

Veſſicatoire.

Voy. Douleurs, 3. Oreilles, (*malad. des*) 2. Paralyſie, 4. Vers, 6. Yeux, (*mal. des*) 7.

MATRICE, *v.* Hémorragie, 3.

Renverſée, *v.* Enfantement, 11.

Rompue, *v.* Enfantement, 12.

MÉDECINE.

1. mélanges de médecine, N. lxxviij-111.
2. Correſpondance avec mes élèves en médecine, N. lxxviij-446.
3. obſ. diverſes de médecine, N. lxxviij-448.
4. cours de médecine pratique, N. lxxix-111.
5. livre de poche de médecine, N. lxxix-112.
6. correſpondance de médecine, N. lxxix-133.
7. principes de la médecine populaire, N. lxxix-280.
8. médecine domeſtique, N. lxxix-282.
9. ouvrages de médecine, revus & publiés ſur les manuſcrits originaux, N. lxxix-287.
10. fragmens de médecine, N. lxxix-333.
11. diſſertation ſur la médecine & la phyſique, N. lxxx-113.
12. avis au peuple ſur ſa ſanté, ou préeis de médecine pratique, A. lxxx-330.
13. abrégé de médecine, N. lxxx-439.
14. opuſcules de médecine, N. lxxx-453.
15. œuvres mêlées de médecine, N. lxxx-454.
16. extrait de pluſieurs traités, concernant la médecine, N. lxxx-455.
17. recueil de diſſertations originales de médecine & de chirurgie, N. lxxx-455
18. recherches ſur différens points de médecine, N. lxxx-473.
19. élémens de médecine pratique, N. lxxxj-123.
20. obſerv. pratiques faites à S. Maurice, N. lxxxj-299.
21. conduite que les hommes doivent tenir lorſque quelqu'un des leurs eſt malade, N. lxxix-286.

22. dissertation sur la crise des maladies, N. lxxx-107.
23. sur l'influence des passions dans les maladies du corps, N. lxxx-271.
24. tableau comparatif de la mortalité dans l'espèce humaine à tout âge, & des maladies, ainsi que des accidens auxquels ils sont exposés, N. lxxx-457.
Voy. Bibliographie, Botanique, 3.
Légale, *v.* Jurisprudence médicale.
Vétérinaire, *v.* Vétérinaire. (*art*)

MÉDICAMENS, *v.* Matière médicale, Pharmacie.
MÉPHITIS, *v.* Asphyxie, 9.
MÉSENTÈRE, (*malad. du*) *v.* Enfans, 1.
MÉTAMORPHOSE *des végétaux*, *v.* Botaniq. 12.
METASTASE, *v.* Oreilles, (*maladies des*) 2. Rhumatisme, 1. Yeux, (*malad. des*) 7.
MÉTÉOROLOGIE, *v.* Physique, 5.
MINÉRALOGIE, *v.* Règne minéral.
MOELLE *épinière*, *v.* Anatomie, 7.
MONSTRE, *v.* Enfantement, 21.

MORT.
1. dissertation sur les signes diagnostics de la mort, N. lxxix-445.
Subite.
2. mémoire sur les morts subites, lxxxj-30.
Voy. Pharmacie, 7.

MORTALITÉ, *v.* Médecine, 24.
MORVE, *v.* Vétéritaire, (*art*) 15.
MOUVEMENT *musculaire*, *v.* Physiologie, 6.

NAPEL, *v.* Chimie, 13.
NARCISSE, *v.* Matière médicale, 30.
NÉCROSE, *v.* Os, (*malad. des*) 5.
NERF *sciatique*, *v.* Anatomie, 9.
NERVEUSES, (*malad.*) *v.* Spasmodiq. (*malad.*)

NITRE, *v.* Chimie, 18.
D'argent, voy. Pharmacie, 6.
NOMENCLATURE, *v.* Botanique, 6.
NOUEURE, *u.* Os, (*malad. des*) 7.
NOUVEAU-NÉS, *v.* Enfantement, 24.
NYCTALOPIE, *v.* Yeux, (*malad. des*) 9.

OBSCURITÉ *ſingulière*, *v.* Phyſique, 5.
OISEAUX, *v.* Hiſtoire naturelle, 21.
OPÉRATIONS, *v.* Chirurgie.
Céſarienne, *v.* Enfantement, 14.
OPHTALMIE, *v.* Yeux, (*malad. des*) 11.
ORAGE, *v.* Phyſique, 7.
OS. (*maladies des*)
Carie.
Tête.
1. coup d'air, & carie des os du crâne qui en a été la ſuite, lxxviij 89.
Eroſion, *v.* Anévriſme, 4.
Fracture, *v.* Vétérinaire, (*art*) 9.
Avant-bras.
2. obſervat. ſur une fracture de l'avant-bras, compliquée d'écraſement des os, déchirement des tégumens, des ligamens, des tendons & d'hémorragie de l'artère cubitale, lxxx-415.
Rotule.
3. obſervation ſur une fracture de la rotule en travers, lxxxj 252.
Tête.
4. obſervat. de trois fractures de la mâchoire inférieure, avec plaie à la lèvre, lxxix-246.
Nécroſe.
5. * obſervation ſur la nécroſe, lxxviij-93.
6. * mémoire ſur la nécroſe, lxxxj-282.
Rachitis.

Rachitis.

7. * prix proposé par la Société royale de médecine de Paris : *Déterminer la nature du vice qui attaque & ramollit les os dans le rachitis ou la noueure, & rechercher si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné*, lxxviij-309.

OREILLES. (*malad. des*)

Surdité.

1. l'ouïe rétablie par une opération de chirurgie plus facile, N. lxxix-293.
2. surdité occasionnée par la métastase d'une humeur critique, traitée sans succès par l'électricité, & soulagée par les vesicatoires & les sétons, lxxxj 346.

OUVERTURE *de cadavre*, *v.* Anatomie, 11.

OXALATE *de chaux*, *v.* Chimie, 20.

PAIN, *v.* Hygiène, 6.

PAPILLONS, *v.* Histoire naturelle, 33.

PARAFRÉNÉSIE, *v.* Epidémie, 20.

PARALYSIE.

1. * dissertation sur la paralysie, lxxx-113.
2. Paralysie causée par des vers, lxxx-344. *Voy.* Apoplexie, 2.

Extrémités inférieures.

3. Observat. sur une paralysie des extrémités inférieures, guérie par un abcès au-dessous de l'oreille droite, lxxxj-354.
4. paralysie des extrémités inférieures, guérie par l'application d'un simple vesicatoire, lxxxj-362. *Voy.* Peau, (*malad de la*) 3.

PAROTIDES, *v.* Dépôt.

PASSAGES *d'Hippocrate*, *voy.* Bibliographie, 11.

PASSIONS, *v.* Médecine, 23.

PATHOLOGIE.

1. *thesaurus semeïotices pathologicæ*, N. lxxix-281.
2. *thesaurus pathologico-therapeuticus*, N. lxxx-112.
3. Pathologie de Gaubius, N. lxxxj-287.

PEAU. (*malad. de la*)

Voy. Vérole, 11.

Changement de couleur.

1. * observ. sur un changement de couleur de la peau, lxxviij-89.

Dartre.

2. * dartre générale, guérie par l'écorce de benjoin, lxxviij-223.
3. des propriétés de la plante, appelée *rus radicans*, dans les affections dartreuses, & la paralysie des parties inférieures, lxxx-136.
4. mauvais effets de l'eau de salubrité employée dans les dartres, lxxx-238.
5. extrait d'une lettre concernant un traité des propriétés, usages & effets de la douce-amère dans le traitement des maladies dartreuses, lxxxj-165. *Voy.* Vétérinaire, (*art*) 7.

Eléphantiasis.

6. mémoire sur l'éléphantiasis des barbades, N. lxxx-451.

Eruptives. (*malad.*)

Eruption terreuse, *v.* Fièvre, 22.

Erysipèle.

7. * érysipèle observé à Paris, lxxx-94.

Exanthêmes.

8. * exanthêmes vifs, lxxx-300.

Fievre.

Miliaire.

9. dissertation sur cette question : *Existe-t-il véritablement une fievre miliaire essentielle & distincte des autres fievres exanthématiques, & dans quelle constitution doit-elle être rangée ?* lxxviij-432.

Véſiculaire.

10. mémoire ſur la fièvre véſiculaire, ou *pemphigus*, lxxx-178.
11. obſerv. ſur le pemphigus, lxxxj-201.

Pétéchies.

12. différences qui exiſtent entre les pétéchies & le pourpre, lxxviij-363.

Petite-vérole.

13. cas ſingulier d'une dame attaquée de la petite-vérole durant ſa groſſeſſe, & qui l'a communiquée à ſon fruit, N. lxxix-287.
14. inutilité de l'expreſſion du cordon ombilical, comme préſervatif de la petite-vérole, lxxx-27.
15. * moyens employés avec ſuccès chez les enfans attaqués de la petite-vérole, afin de leur conſerver au moins une partie de la vue, lxxxj-373.

Suites de la petite vérole.

16. commentaires ſur les maladies qui arrivent à la ſuite de la petite-vérole, N. lxxx-453.
17. * obſervat. ſur une *ophtalmie*, ſuite de la petite-vérole, & guérie par le ſéton à la nuque, lxxviij-211-214.
18. * *ſtaphylomes* cauſés par les ſuites de la petite-vérole, lxxxj-379.

Inoculation.

19. * mémoire ſur l'inoculation, lxxviij-440.
20. * mémoire ſur quelques abus introduits dans la pratique de l'inoculation de la petite-vérole, & ſur les précautions néceſſaires pour rendre cette opération très-utile, lxxviij-443.
21. recherches ſur l'inoculation de pluſieurs maladies, & particulièrement de la petite-vérole, N. lxxxj-314.

Gale.

22. remède pour guérir la gale, N. lxxviij 130. *Voy.* Vétérinaire, (*art*) 7-10.

Pélagre.

23. *de pelagrâ, morbo in mediolanenſi ducatu endemio*, lxxx 272.

PÉLAGRE, *v.* Peau, (*malad. de la*) 23.
PÉRINÉE, *v.* Fiſtule, Enfantement, 15.
PÉRIPNEUMONIE.
1. * péripneumonies obſervées à Paris, lxxviij-258-398-lxxix-424-lxxx 42.
2. * péripneumonies obſervées à Lille, lxxviij-82-285 lxxix-266, *v.* Epidémie, 18.
PERTES, *v.* Hémorragie, 3.
PETITE-VÉROLE, *v.* Peau, (*malad. de la*) 13.
PEUR, *v.* Spaſmodiq. (*malad.* 11.
PHARMACIE.
1. Manuel du pharmacien, N. lxxviij-133.
2. *diſpenſatorium ſuldenſe tripartitum*, N. lxxix-310.
3. remèdes ſans maſques, N. lxxix-311.
4. *pharmaca ſelecta obſervationibus clinicis comprobata*, N. lxxix-463.
5. méthode de compoſer les formules de médecine, N. lxxix-462-lxxx-292.
Voy. Chimie, 32.
Eau de ſalubrité.
Voy. Peau, (*malad. de la*) 4.
Nitre d'argent.
6. obſervat. ſur le nitre d'argent, conſidéré comme anti-putride, lxxxj-255.
Voy. Scorbut, 7
Poudres d'Ailhaud.
7. * mort ſubite attribuée aux poudres d'Ailhaud, lxxxj-48.
Sublimé corroſif.
8. mémoire ſur l'action du ſublimé corroſif ſur les fluides du corps humain, & ſur la réaction de ces mêmes fluides ſur le ſublimé corroſif, lxxx-29. *Voy.* Scorbut, 3. Vérole, 12. Vétérinaire, (*art*) 14.
Tartre émétique.
9. réflexions et obſervations ſur l'uſage du tartre émétique, lxxxj-3.
Voy. Epidémie, 2. Fièvre, 24.

Vin.

10. * exposé d'une méthode de faire le vin appelé par les Tartares *Koumiss*, avec des observations sur son usage médicinal, lxxviij-298.

PHLOGISTIQUE. *Voy.* chimie, 31.

PHTHISIE.

Nerveuse.

1. disposition à la phthisie nerveuse, guérie par l'usage du chocolat, lxxxj-24.

Pulmonaire.

2. Effets du balancement sur l'escarpolette, employé contre la consomption pulmonaire & la fièvre hectique, N. lxxviij 451.
3. * remarques sur le séjour dans les étables, pour la cure de la phthisie pulmonaire, lxxix-159.
4. recherches sur la nature, les causes & le traitement de la consomption pulmonaire, N. lxxix-449.
5. * phthisie pulmonaire observée à Lille, lxxx-265
6. histoire d'une phthisie pulmonaire parvenue au dernier degré, & guérie par des moyens extraordinaires, lxxxj-211.
7. * remarques sur l'usage des purgatifs dans la phthisie, lxxxj-221. *Voy.* Fièvre, 7.

PHYSIOLOGIE.

1. essai physiologique & médicinal d'histoire naturelle de l'homme, N. lxxix-305.
2. mémoires physiologiques & d'histoire naturelle, N. lxxx-474. *Voy.* Anatomie, 3.

Circulation.

Chaleur.

3. recherches sur l'origine de la chaleur animale, N. lxxix-318.

Croûte inflammatoire.

4. *de generatione crustæ sic dictæ inflammatoriæ*, N. lxxx-133.

Digeſtion.

5. obſervations ſur la digeſtion, N. lxxx-134.

Irritabilité. Voy. Phyſiologie 8.

Mouvement muſculaire.

6. * leçon croonienne ſur le mouvement muſculaire, lxxix-434.

Reſpiration.

7. * remarques & expériences ſur les effets chimiques de la reſpiration, lxxix-130.

Senſibilité.

8. * mémoire ſur la ſenſibilité & ſur l'irritabilité, lxxx-474.

Imagination.

Voy. Enfantement, 1.

Imitation.

9. * remarques ſur l'analogie qu'il y a entre les effets de l'imitation, & ceux de l'imagination, lxxx-131.

Sympathie.

10. des cauſes phyſiques de la ſympathie, N. lxxix-139.

11. opuſcules choiſis ſur la ſympathie qui exiſte entre les différentes parties du corps humain, N. lxxix-140.

Sécrétion.

Tranſpiration.

12. * nouvelles expériences ſtatiques, lxxix-292.

13. * ſur les phénomènes de la tranſpiration inſenſible, lxxxj-127.

PHYSIQUE.

1. prix propoſé par la Société teylérienne à Haarlem : *Quels ſont l'uſage & le fruit principal de la phyſique expérimentale ? Quelle lumière répand-elle ſur d'autres ſciences utiles ?* lxxviij 323.

2. lettres ſur le méchaniſme de la nature, N. lxxix-150.

3. abrégé chronologique, pour servir à l'histoire de la physique jusqu'à nos jours, N. lxxx 293. *Voy.* Botanique, 3. Chimie, 5. Economie, 1. Médecine, 11.

Atmosphère.

Air.

4. description d'une *pompe pneumatique* d'une nouvelle construction, lxxix-276.

Météores.

Foudre.

5. *. sur des effets singuliers de la foudre; lxxx-434.

Obscurité.

6. * rélation d'une obscurité très-singulière, arrivée dans la nouvelle Angleterre, le 9 mai 1780, lxxix-271.

Orage.

7. * orage du 13 juillet 1788, lxxix-183.

Pluie.

8. * théorie de la pluie, lxxviij-295.

Vent.

9. * déterminer la cause & la nature du vent produit par les chutes d'eau, &c.; prix proposé par l'Académie de Toulouse, lxxxj-329.

Météorologie.

10. * abrégé de registres météorologiques, tenus à Hawkill, lxxviij-299.

11. * prix proposé par la Société royale de médecine de Paris, sur la météorologie, lxxxj-159.

Baromètre.

12. * sur les causes qui affectent l'exactitude des commensurations barométriques, lxxviij-296.

Électricité.

13. * discours sur la méthode de manifester la présence, & de déterminer la qualité des petites quantités d'électricité, tant naturelle qu'artificielle, lxxix-432.

14. * sur la manière dont le verre est chargé de fluide électrique, lxxix-440.

Feu.

Chaleur.

15. examen de la théorie de la chaleur, avec quelques conjectures sur cette matière, N. lxxix-317.

16. * quelques observations sur la chaleur des puits & des fontaines à la Jamaïque, & sur la température de la terre au-dessous de la surface, dans divers climats, lxxix-438.

17. * expériences sur la chaleur locale, lxxix-439.

18. * table de la chaleur moyenne de chaque mois, observée pendant dix ans à Londres, lxxix-439.

19. prix proposé par l'Académie de Copenhague: *Hypothesim craufordianam de calore corporum insensibili & latente curatius examinare, expositis argumentis tam pro eâ quam contra eam militantibus*, lxxx-500.

Thermomètre.

20. * remarques & réflexions sur les thermomètres, lxxviij-263.

Froid.

21. expériences & observations sur le froid remarquable qui accompagne la séparation de la gelée blanche & de l'air serein, lxxviij-297.

22. * expériences sur le réfroidissement de l'eau au-dessous du point de congélation, lxxix-440.

23. essai sur la cause des grands froids de l'hiver de 1788 & 1789, lxxxj-257.

Lumière.

24. * observat. sur une hypothèse adoptée, pour rendre compte des phénomènes de la lumière, lxxix-269.

25. * observat. sur la lumière & la déperdition de substance du soleil & des étoiles fixes, lxxix-269.

Magnétiſme.

26. de l'origine des forces magnétiques, N. lxxviij-137.

PIERRE.

Conduit cholédoque.

1. * conduit cholédoque bouché par une pierre, le conduit hépatique s'ouvrant dans le duodenum, lxxix-288.

Veſſie.

Lithotomie.

2. taille très-laborieuſe, faite en deux temps, lxxix-403.
3. deſcription d'une manière de faire l'opération de la taille en deux temps, lxxxj-62.

PIERRE *du Labrador*, *v. Hiſt. natur.* 41.
PISSENLITS, *v.* Botanique, 34.

PLAIES.

1. * prix propoſé par l'Académie royale de chirurgie de Paris : *poſer les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir des inſtrumens néceſſaires au panſement journalier des plaies & des ulcères*, lxxix 488-500.
2. *quelle eſt la méthode la meilleure & la plus ſûre de traiter les plaies d'armes à feu*, N. lxxx-462 ; *v.* Os, (mal. des) 2- ſcorbut, 7. vétérinaire, (*art*) 16.

Abdomen.

3. * plaie d'arme à feu à l'abdomen, heureuſement guérie, lxxix-278.

Tête.

4. des plaies de la tête qui exigent le trépan, N. lxxix 450.
5. * obſervat. ſur les plaies de la tête, lxxxj-312.

Lèvre.

Voy. Os, (*maladies des*) 4.

PLANCHES. *v.* Anatomie, 1-2. Enfantement, 7.
PLANTES; *v.* Botanique.

PLEURÉSIE.

1. * observat. sur une pleuréſie *bilieuſe*, lxxix-188-194-197.
2. pleuréſie *fauſſe*, lxxx-350; *v.* douleurs, 3.

PLEUROPÉRIPNEUMONIE.

* pleuropéripneumonies obſervées à Lille, lxxix-103; *v.* Épidémie, 19.

PLOMBAGINE, *v.* Hiſt. nat. 42.

PLUIE; *v.* Phyſique, 8.

POISONS.

1. hiſtoire des poiſons des trois règnes, avec les contre-poiſons, N. lxxviij-113.

Animaux.

2. enflure ſubite de la langue, avec impoſſibilité de parler, par cauſe vénimeuſe, lxxx-339.

Minéraux.

Arſenic.

3. ſur l'empoiſonnement par l'arſenic, & ſur les moyens d'y remédier, N. lxxviij-113.

Végétaux.

4. * empoiſonnement cauſé par une compoſition extrêmement âcre, lxxxj-192.

Champignon.

5. obſervat. ſur les effets meurtriers d'un champignon (*agaricus conicus*), lxxviij-104.

If.

6. remarques ſur les qualités vénéneuſes de l'if, lxxxj-80.

POISSONS; *v.* Hiſtoire naturelle, 24.

POITRINE. (*malad. de la*)

réflexions ſur l'abus des cautères, tant dans les maladies de poitrine que dans les ophtalmies, lxxxj-27; *v.* Hydropiſie, 4. Péripneumonie, Phthiſie, Pleuréſie, Pus, 2.

POLICE *médicinale*; *v.* Juriſprudence médicale.

POLYPE, *v.* vétérinaire, (*art*) 17
POMME *de terre*; *v.* Hygiène, 8. mat. méd. 27.
POMPE *pneumatique*; *v.* Phyſique, 4.
PORCS; *v.* Hiſt. nat. 17.
POUDRES *d'Ailhaud*; *v.* Pharmacie, 7.
POURPRE; *v.* Peau, (*malad. de la*) 12
PULMONIE; *v.* Phthiſie, 2.

PUS.

1. diſſertation ſur les propriétés du pus, N, lxxx-290.
2. prix propoſé par la Société royale de médecine de Paris : *Déterminer la nature du pus & indiquer par quels ſignes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, ſur-tout dans celles de la poitrine*, lxxxj-148.

PUSTULE *maligne*; *v.* vérole, 6.

QUADRUPÈDES; *v.* Hiſtoire naturelle, 14. Vétérinaire. (*art*)
QUINQUINA; *v.* Mat. méd., 28.

RACHITIS; *v.* Os, (*maladies des*), 7.
RAGE; *v.* Hydrophobie.
RAPPORTS; *v.* Juriſprudence médicale, 4.
RECTUM *rétréci.*

* obſervation ſur une eſpèce de rétréciſſement du rectum dans quelques-uns de ſes points, & ſur les moyens d'y remédier, lxxviij-94.

RÉGLEMENT; *v.* Bibliographie, 2-10. Hôpitaux, 1.

RÈGLES.

1. * obſervat. ſur un homme réglé par un doigt de la main, lxxviij-92.

Ceſſation (des)

2. conduite à tenir lors de la ceſſation des règles, N. lxxix-142.

RÈGNES.

Animal.

Voy. Chimie, 25. Hiſtoire naturelle, 10. Matière médicale. Poiſons.

Élémentaire, voy. Chimie, 27.

Minéral.

Voy. Hiſt. nat. 35. Mat. méd. 9.

Végétal, voy. Botanique, Mat. méd. 14.

REINS.

* dégénérescence ſingulière des deux reins, lxxviij-91 *v.* Vers, 2.

RENNE; *v.* Hiſt. nat. 18.

RENONCULE; *v.* Botanique, 35.

RENVERSEMENT *de la matrice*; *v.* Enfantement, 11.

RESPIRATION; *v.* Aſphyxie, 1-6. Phyſiologie, 7.

RÉTENTION *d'urine*, *v.* Urinaires, (*Maladies*) 3.

RHAPONTIC; *v.* Chimie, 35.

RHUMATISME.

1. métaſtaſes rhumatiſmales, lxxxj-347.
2. * bons effets de l'if dans un rhumatiſme, lxxxj-90.
3. * affections rhumatiſmales obſervées à Paris, n, lxxix-92-lxxx-94-427.
4. rhumatiſme *inflammatoire goutteux*, obſervé à Lille, lxxviij-82.

ROSIERS; *v.* Botanique, 36.

ROTULE; *v.* Os, (*maladies des*) 3.

RUPTURE *de la matrice*; *v.* Enfantement, 12.

RUS RADICANS; *v.* Mat. méd. 30.

SAGOU; *v.* mat. méd. 27.
SALEP; *v.* Mat. méd. 27.
SALPÊTRE; *v.* Nitre.
SARCOCÈLE; *v.* vétérinaire, (*art*) 18.

SCORBUT.

1. * essai sur le scorbut, dans lequel on établit la nature des remèdes anti-scorbutiques, leur usage, & leurs combinaisons dans les différentes espèces & complications du scorbut, lxxviij-436.
2. * conjectures sur la cause du scorbut de mer & de terre, lxxix-108.
3. * bons effets du sublimé corrosif dans les cas de vice vénérien, compliqué de vice scorbutique, lxxx-216.
4. les meilleurs moyens à opposer au scorbut, lxxx-297.
5. * remarques sur le scorbut, lxxx-389.
6. mort subite attribuée au scorbut, lxxxj-49.
7. * vertus attribuées à la dissolution du nitre d'argent, contre le scorbut, les anciennes plaies, & l'esquinancie putride, lxxxj-256. *v.* ulcères, 3.

SÈCHE; *v.* Colique, 2.
SECRETS; *v.* Bibliographie, 2.
SEIN; *v.* Cancer, 3.
SELS; *v.* Chimie, 15.
SEMENCES; *v.* Botanique, 15.
SENSIBILITÉ; *v.* Physiologie, 8.
SERPENS; *v.* Hist. nat. 20.
SÉTON; *v.* Mat. méd.
SÉVE; *v.* Botanique, 27.
SILICE; *v.* Chimie, 9.
SOMMEIL; *des végétaux*; *v.* Botanique, 12.
SOUFFLET; *v.* Asphyxie, 6.
SOUFRE; *v.* Chimie. 21.

SPASMODIQUES, (*Maladies*)

1. obſervat. ſur une maladie nerveuſe, accompagnée d'un dégoût extraordinaire pour les alimens, lxxx-97.

Convulſives. (*maladies*)

2. * remède contre les convulſions, lxxix-464.
3. des propriétés du narciſſe des prés, & des ſuccès qu'on en a obtenus pour la guériſon des convulſions, lxxx-136.
4. obſ. ſur une affection convulſive, lxxx-201.
5. * réflexions ſur la tranſmiſſion des affections convulſives du père ou de la mère aux enfans, lxxxj-292 ; *v.* Enfans, 2.

Catalepſie.

6. * obſervat. ſur une attaque de catalepſie, lxxx-268.

Épilepſie.

7. obſervation ſur l'épilepſie, lxxx-206.
8. * mémoire ſur la théorie de l'épilepſie, lxxx-479.
9. * prix propoſé par la ſociété royale de médecine de Paris, ſur l'épilepſie, lxxxj-153.
10. des anti-épileptiques, des différentes eſpèces, & des cauſes de l'épilepſie, lxxxj-223.
11. * attaques d'épilepſie, cauſées par le chatouillement & par la peur, lxxxj 296.
12. épilepſie *vermineuſe*, lxxx-343.

SPIGÉLIE ; *v.* Mat. méd. 31.

SQUIRRHE ; *v.* Cancer.

STAPHYLÔME ; *v.* Yeux, (*Maladies des*) 12.

STATIQUE ; *v.* Phyſiologie, 11.

STERNUM ; *v.* Anévriſme, 4.

SUBLIMÉ CORROSIF ; *v.* Pharmacie, 8.

SUBMERSION ; *v.* Aſphyxie, 7.

SUBSTANCES SEPTIQUES ; *v.* Maladies, 8.

SUC MIELLEUX ; *v.* Botanique, 14.

SUPPRESSION *d'urine* ; *v.* urinaires (*maladies*) 4.

SURDITÉ ; *v.* Oreilles, (*maladies des*) 1.
SYMPATHIE ; Physiologie, 10.
SYMPATHIQUES, (*affections*) *v.* Maladies, 7.

TACHES ; *v.* Yeux, (*mal. des*) 12
TAILLE ; (*opération de la*) *v.* Pierre, 2.
TARTRE *émétique* ; *v.* Pharmacie, 9.
TENCHE ; *v.* Hist. nat. 29.
TERRES ; *v.* Chimie, 22.
TÊTE ; *v.* Douleurs, 2. Hydropisie, 5. Os, (*maladies des*) 1-4. Plaies, 4.
TETRODON ; *v.* Hist. nat. 30.
THEDEN ; *v.* Biographie, 4.
THERMOMÈTRE ; *v.* Physique, 20.
THOS ; *v.* Hist. nat. 19.
TIBIA ; *v.* fistule, 2,
TINCTORIALES ; (*Plantes*) *v.* Botanique, 37.

TOPOGRAPHIE.

1. * prix proposé par la Société royale de médecine, sur les topographies, lxxxj-154.

Acqui.

2. * description physique de la ville d'Acqui, lxxx-107.

Arras.

3. mémoire sur la situation, les habitans, l'air & les eaux de la ville d'Arras, lxxviij-224.

Belle-Isle en mer.

4. mémoire sur la topographie médicale de Belle-Isle en mer, lxxx-360.

Bourg-Saint-Andréol.

5. topographie médicale du bourg Saint-Andréol, lxxviij-432.

Gascogne.

6. * topographie médicale de la province de

Gascogne, couronnée par la Société royale de méd. de Paris, lxxxj-154.

Grasse.

7. * topographie de Grasse couronnée par la Société royale de médecine de Paris, lxxxj-155.

Paray-le-Monial.

8. *. topographie de Paray-le-Monial, couronnée par la Société royale de médecine de Paris, lxxxj-154.

Ratisbonne.

9. essai d'une topographie médicale de Ratisbonne, avec une description abregée des maladies qui y ont régné en 1784 85-86. N. lxxx-107.

Saint-Brieux.

10. * topographie de Saint-Brieux, couronnée par la Société royale de médecine de Paris, lxxxj-154.

Valence.

11. * mémoire médico-topographique sur la ville de Valence en Agénois, & sur ses environs, couronné par la Société royale de médecine, lxxxj-154.

TOURNIQUET; *v.* Hémorragie, 2.

TOUX.

* toux invétérée, guérie par la racine de garence, lxxviij-449; *v.* Fièvre, 17.

Convulsive; *v.* Enfans. (*Maladies des*)

TRACHÉE-ARTÈRE, *v.* Corps étrangers, 3.

TRANSPIRATION, *v.* Physiologie, 11.

TRÉPAN, *v.* Fistule, 2. Plaies, 4.

TROUPES, *v.* Maladies, 16.

TUMEURS.

essai sur la nature & le traitement de diverses espèces de tumeurs, avec des remarques, N. lxxviij 115.

Voy. Enfantem. 15, Yeux, (*malad. des*) 14.

Blanches des articulations, voy. Ulcères, 1.

ULCERES.

1. traité de la théorie & de la curation des ulcères, suivi d'une dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, & précédé d'un essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation, & de ses suites, N. lxxix-455.
2. * remarques sur les ulcères des Indes occidentales, lxxix-119. *Voy.* Plaies, 1.

Scorbutiques.

3. * mémoire sur la vertu du *sedum âcre*, broyé & appliqué sur les ulceres scorbutiques, lxxix-110.

URINAIRES, (*mal. des voies*) *v.* Vers, 2.

Diabétès

1. observation singulière sur un diabétès, avec des recherches sur les différentes théories de cette maladie, lxxix-211.

Dysurie.

2. dissertation sur la dysurie & l'ischurie, N. lxxx-280.

Retention d'urine.

3. sur l'utilité des injections d'eau tiède pour dégager la sonde des caillous de sang, & du sédiment des urines dans les cas de retention d'urine, &c. lxxx-399.

Suppression d'urine.

4. suppression d'urine, qui se termina par la mort, avec l'ouverture du cadavre, lxxxj-187.

URINE, *v.* Chimie, 26.

VACHES, *v.* Vétérinaire, (*art*) 8.

VAGIN, (*déchirure du*) *v.* Enfantement, 9.

VAISSEAUX.

Lymphatiques.

* prix proposé par la Société royale de médecine de Paris : *Déterminer quelles sont les*

maladies dont le ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques eſt le ſiége? Quels ſont les ſymptômes qui les caractériſent, & les indications qu'elles offrent à remplir? lxxviij-305.

Voy. Anatomie, 10.

Sanguins.

Voy. Anévriſme, Hémorragie.

VARICES, *v.* Hémorroïdes.

VARIOLE, *v.* Petite-vérole.

VÉGÉTATION, *v.* Botanique, 11.

VÉGÉTAUX, *v.* Botanique.

VÉNÉRIENNES, (*malad.*) *v.* Vérole.

VENT, *v.* Phyſique, 9.

VERMINEUSES, (*malad.*) *v.* Vers.

VÉROLE.

1. obſervation ſur une maladie vénérienne, accompagnée d'accidens très-graves, lxxix-26.
2. obſervat. ſur une maladie vénérienne, dont la terminaiſon a été funeſte, lxxix-32.
3. * remarques ſur le traitement des maladies vénériennes, lxxix-35.
4. remarques ſur les différens effets du virus vénérien dans les différens climats, lxxx-71.
5. traité ſur la maladie vénérienne, N. lxxx-277. *Voy.* Scorbut, 3.

Anthrax.

6. effets ſinguliers & violens d'un anthrax, ou puſtule maligne de cauſe vénérienne, lxxix-20.

Bubon.

7. * obſervat. ſur des bubons & des chancres conſécutifs, guéris par l'uſage de l'opium, lxxix 6.

Chancre.

8. * Remède contre les chancres, lxxx-279.

Gonorrhée.

9. * Remarques ſur la gonorrhée, lxxx-270.

Ophtalmie.

10. * Obſervat. ſur une ophtalmie vénérienne

à la ſuite d'une gonorrhée ſupprimée, & ſur le traitement qui a réuſſi, lxxxj 313.

Anti-vénériens, animaux.

Lézard.

11. ſur l'uſage des lézards pour la guériſon de la vérole, du cancer, & de différentes maladies cutanées, N. lxxx-143.

Anti-vénériens, minéraux.

Sublimé corroſif.

12. Remarques ſur l'uſage du ſublimé corroſif dans les maladies vénériennes, lxxx-214.

Anti-vénériens, végétaux.

13. traitement des maladies vénériennes, fait par ordre du Roi, avec des végétaux, N. lxxxj-301.

Cigue.

14. obſervation ſur une maladie vénérienne, guérie par l'extrait de ciguë, & les frictions adminiſtrées concurremment, lxxix-16.

Opium.

15. obſervation ſur l'uſage de l'opium dans les maladies vénériennes, lxxix-3. *Voy.* N°. 6.

Phiteuma.

16. * ſur les propriétés anti-vénériennes du phiteuma, & ſur ſon efficacité dans les maladies chroniques, qui dépendent de la lymphe viciée, lxxviij-102.

Quinquina.

17. utilité de la réunion du quinquina aux mercuriaux, dans le traitement des maladies vénériennes, lxxx-25-lxxxj-21.

VÉROLE, (*petite-*) *voy.* Petite-vérole.

VERS.

1. * obſervat. ſur des accidens cauſés par des vers, lxxix-408.

Voy. Paralyſie, 2. Spaſmodiq. (*malad.*) 12.

Reins. (*dans les*)

2. observation sur une ischurie renale vermineuse, lxxx-210.

Vessie. (*dans la*)

3. description d'une maladie vermineuse de la vessie, N. lxxviij-450.

Vermifuges.

4. * réflexions & observations sur l'usage de l'étain comme vermifuge, lxxviij-449.

Spigélie.

5. * propriétés vermifuges de la spigélie anthelminthique, lxxx-300.

Vesficatoires

6. remarques sur la propriété vermifuge des vesficatoires, lxxviij-374.

VERS *à soie*; *voy.* Histoire naturelle, 34.

VESSICATOIRE, *v.* Matière médicale.

VESSIE, *v.* Enfantement, 9. Vers, 3.

VÉTÉRINAIRE. (*art*)

1. * mémoire sur l'influence de l'air, considéré relativement à la santé des animaux domestiques, lxxix-156.
2. le Père de famille son propre médecin vétérinaire, N. lxxx-288.

Voy. Bibliographie, 13 *& suiv.*

Maladies.

3. * observat. sur quelques maladies des animaux, lxxx-394.
4. * description d'une maladie qui attaque les cornes des bêtes rouges; avec des observations sur cette maladie, lxxix-277.

Epizootie.

5. recherches, mémoires & observations sur les maladies épizootiques de Saint-Domingue, N. lxxviij-117.
6. mémoire sur une maladie épizootique qui a ravagé les provinces méridionales de la France, lxxx-121. *Voy.* Epidémies, 4.

Gale.

7. traité de la gale & des dartres des animaux, N. lxxix-135.

Bœufs & vaches.

8. inſtruction ſur la manière de gouverner & de conduire les vaches, N. lxxx-120.

Fracture.

9. mémoire ſur la fracture des os de bœufs, & ſur le gramen oſſifrage de Norwége, N. lxxix-299.

Brebis.

Gale.

10. * remèdes indiqués contre la gale, ou clavée des brebis, lxxix-325.

Chevaux.

11. équitation militaire, ou manière de dreſſer les chevaux & d'apprendre à les monter, N. lxxviij 118.

12. chaque homme ſon propre maréchal, ou l'art de la maréchalerie dévoilé, &c. N. lxxx-285.

Albugo.

13. obſervation ſur une eſpèce d'Albugo, lxxx-420,

Farcin.

14. * remarques ſur l'uſage interne de la diſſolution do ſublimé corroſif dans l'eſprit-de-vin pour la cure du farcin, lxxx-286.

Morve.

15. inſtructions ſur la morve, ſuivies d'un remède préſervatif & curatif de cette maladie, lxxix-296.

Plaie.

16. ſur les leſions que reçoivent les chevaux par les armes, N. lxxx-470.

Polype.

17. mémoire ſur un polype extraordinaire, extirpé du naſeau d'un cheval, lxxxj-411.

Sarcocèle.

18. Deſcription pathologique d'un ſarcocèle monſtrueux dans un cheval, ſuivie de réflexions, lxxix-71.

Fourage.

19. * ſur la chicorée, conſidérée comme fourage, lxxix-329.

VICES *de conformation*, *voy.* Conformation vicieuſe.

VIN, *v.* Economie, 6. Pharmacie, 10.

VINAIGRE, *v.* Chimie, 9.

VOMISSEMENT, *v.* Epidémie, 21.

YEUX. (*malad. des*)

1. doctrine ſur les affections de l'œil, N. lxxx-119.

Cataracte.

2. diſſertation ſur la cataracte & ſur ſon abaiſſement, lxxviij-115.
3. cataracte commençante, détruite par le ſoufre doré d'antimoine, lxxviij-450.
4. traité de la cataracte, lxxxj-307.
5. * obſervation ſur une opération de la cataracte, ſuivie de réflexions, lxxxj-391-406.

Cécité.

6. perte de vue d'un côté, guérie par le ſéton à la nuque, lxxviij-213-214.
7. cécité occaſionnée par la métaſtaſe d'une humeur critique, traitée ſans ſuccès par l'électricité, & guérie par les veſſicatoires & les remèdes internes, lxxxj-346.

Excroiſſance.

8. obſerv. ſur l'extirpation de l'œil, lxxx-250.

Nyctalopie.

9. * obſervation ſur une eſpèce de nyctalopie, occaſionnée par un long ſéjour dans les étables, lxxix-158.
10. * traitement employé avec ſuccès dans des nyctalopies, lxxx-390.

Ophtalmie.

11. mémoire ſur les avantages du ſéton à la nuque dans les ophtalmies humides & invétérées; avec une nouvelle méthode de le panſer, lxxviij-194.

Voy. Peau, (*maladies de la*) 17. Poitrine, (*malad. de la*) Vérole, 10.

Staphylomes.

12. des ſtaphylomes, de leurs funeſtes effets ſur le globe de l'œil & ſur la vue; moyen de les prévenir & de les traiter, avec une nouvelle méthode de les opérer, lxxxj-369.

Voy. Peau, (*malad. de la*) 18.

Taches.

13. * taches à l'œil, guéries par l'électricité, lxxxj-284.

Tumeur.

14. * Obſerv. ſur une tumeur à la conjonctive, lxxxj-382.

ZINC, *voy.* Hiſtoire naturelle, 40.

Fin de la Table des Matières des quatre volumes, année 1789.

AVERTISSEMENT
POUR LA TABLE DES AUTEURS.

Les livres qui ne ſont qu'annoncés, ſont marqués par un A *; ceux dont on a fait une notice, par une* N*; ceux dont on a donné l'extrait, par un* E.

Le chiffre de la première colonne indique le volume, le chiffre de la ſeconde indique la page.

Les noms propres qu'on ne trouvera point avec la prépoſition de *ou* du, van *ou* von, *ou avec l'article* le, la, *ſe trouveront ſans cette prépoſition & ſans cet article.*

Les articles concernant les programmes & collections académiques, ſont indiqués dans la table des matières, à l'article ACADÉMIE.

TABLE

DES AUTEURS.

ABILGAARD.

Abrégé de l'hiſtoire de l'école royale vétérinaire de Copenhague.....N. 80 161

ADAIR.

Eſſai d'hiſtoire naturelle de l'homme, trad. par *Michaëlis*.....N. 79 305

ADET. *Voyez* BELL.

AGNELLI.

De Pœna funis.....N. 79 331

AITKEN.

Principes d'a at. & de phyſiologie..N. 79 301

ALDERSON.

Eſſai ſur la nature & l'origine de la contagion des fièvres.....N. 79 446

ARCHIER.

Obſervat. ſur les affect. ſympathiques. 79 52

Obſerv. ſur la fièv.e puerpérale..... 80 169

Réflex. & obſerv. ſur l'uſage du tartre émétique..... 81 3

ASSOLLANT.

Voy. CAMPER, CAWLEY, DICKSON FORD, REEVE, STEVENSON, WIGHT WILKINSON.

AUBERT.

Mal de tête & pleuréſie, guéries par un veſſicatoire ſur le lieu de la douleur.. 80 11

Inutilité de l'expreſſion du cordon ombilical, comme préſervat f de la petite-vérole..... 80 27

BABLOT.

Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes....N. | 80 | 129

BACHER.

Des Secrets en médecine..... | 78 | 5

Mort inopinée, dont la cause a été déterminée par la goutte..... | 81 | 169

BATSCH.

Essai pour la connoissance & l'histoire des plantes.....N. | 80 | 155

BAUDELOQUE.

Principes sur l'art des accouchemens. N. | 78 | 456

BAUDOT.

Fièvre quarte, guérie par les bains de quinquina..... | 79 | 341

Observ. sur l'extirpation de l'œil.... | 80 | 250

BAUMES.

Mémoire sur le carreau.....N. | 78 | 106

Mém. sur l'ictére des nouveau-nés. N. | 79 | 123

Des convulsions dans l'enfance, de leurs causes & de leur traitement. N. | 81 | 292

BEAUREGARD.

Voy. TOUTANT.

BECKER.

Description minéral. de Westerwald.N. | 79 | 474

BELL.

Traité des ulcères, trad. par MM. *Adet & Lanigan*.....I.....N. | *ib.* | 455

BERETTA.

Mémoire sur une fièvre épidemique. N. | *ib.* | 447

BERGERET DE FROUVILLE.

Manière de dresser les chevaux, & d'apprendre à les monter.....N. | 78 | 118

BERLINGHIERI.

Examen de la théorie de la chaleur de

Crawford..... N.	79	317
BESUCHET.		
Obſerv. ſur une affection convulſive.	80	201
BINDHEIM.		
Analyſe de la racine de rhapontic, du ſuc & de la terre qu'on en ſépare; trad. par M. *Courel*.....	78	216
BIRKHOLZ.		
Voy. VACHIER.		
BLACK.		
Tableau comparatif de la mortalité dans l'eſpèce humaine à tout âge.....N.	80	457
BLANE.		
Maladies auxquelles les marins ſont ſujets..... A.	79	448
BLIZARD.		
Deſcription de la ſituation des gros vaiſſeaux ſanguins des extrémités. N.	79	292
BLOCH.		
Hiſtoire naturelle des poiſſons....A.	80	164
BOEHM.		
Voy. MARX.		
BOEHMER.		
Bibliothèque des écrits ſur l'hiſtoire naturelle, l'économie, &c.....N.	81	324
BONSI.		
Voy. CHABERT.		
BORCKAUSEN. (*de*)		
Hiſtoire naturelle des papillons d'Europe.....N.	80	499
BORMES. (*de*)		
Epître aux ſavans & aux amateurs en chimie..... .....N.	79	311
BOUFFEY.		
Aſſigner dans la circonſtance préſente quelles ſont les cauſes qui pourroient		

engendrer des maladies, &c. . . . N.		81	125
BRAMBILLA.			
Discours sur la prééminence & l'utilité de la chirurgie; traduit par *Francois Buzzi* . . . . . N		79	333
Réglement pour les chirurgiens de l'armée de l'Empereur . . . . . N.		81	328
BRANDE.			
Voy. PRINGLE.			
BRINKMANN.			
Méthode pour les rapports aux juges dans des cas criminels . . . . . N.		78	481
BUCHAN.			
Médecine domestique ; trad. par M. *Duplanil* . . . . . N.		79	282
BUCH'OS.			
Manuel usuel & économique des plantes . . . . . N.		78	478
BUREL.			
Description d'une fièvre épidémique.		78	325
BUZZI.			
Voy. BRAMBILLA.			
CALLISEN.			
Élémens de chirurgie moderne . . . N.		80	461
CAMPER.			
Opuscules de médecine ; trad. par M. *Herbell* . . . . . N.		80	453
Description de la taille en deux temps; trad. par M. *Assollant*		81	62
CAPUCCI.			
Cours de médecine pratique . . . . . N.		79	111
CARLI. (*de*)			
Lettres américaines . . . . . N.		78	140
CARRERE.			
Manuel pour le service des malades. N.		80	461

Extrait d'une lettre, concernant le traité des propriétés de la douce-amère..	81	165
CASTELLNOU.		
Sur la préférence que l'on doit donner aux bœufs sur les mulles pour le labourage.....N.	79	152
CAWLEY.		
Obſervation ſingulière ſur un diabétès; trad. par M. *Aſſollant*.....	79	211
CHABERT.		
Traité de la gale & des dartres des animaux.....N.	79	135
Inſtruction ſur la manière de conduire & de gouverner les vaches; trad. par M. *Bouſi*, avec des notes...N.	80	120
CHANDLER.		
Recherches ſur les apoplexies & les paralyſies.....N.	79	123
CHARMEIL.		
Obſervat. ſur une maladie vénérienne.	79	16
CHEVILLARD.		
Recherches ſur l'inoculation.....N.	81	314
CLARKE.		
Eſſai ſur les maladies épidémiques des femmes en couches, en 1787 & 1788.....N.	80	441
CLASS.		
Le père de famille, ſon propre médecin vétérinaire.....N.	80	288
CLATER.		
L'art de la maréchalerie dévoilé...N.	80	284
COLLANES.		
Inſtruction ſur l'art des accouchemens. .....N.	79	134
COMMERELL.		
Mémoire ſur la racine de diſette..N.	78	124

Id. trad. par M. *Lettſon*.....N. | 79 | 483

COQUET.

Obſervat. ſur une eſpèce d'albugo... | 80 | 420

CORROY. (*de*)

Voy. RABACHE.

COURET.

Préparation de l'éthiops minéral, par la voie humide..... | 78 | 71

Voy. BINDHEIM, HAHNEMANN, TUHTEN.

COZE.

Mémoire ſur le ſubimé corroſif..... | 80 | 29

CRELL.

Nouvelles archives de chimie.... N. | 79 | 149

CULLEN.

Élémens de médecine pratique, trad. par M. *Roſſi*..... N. | 81 | 123

CUSSON.

Sur les propriétés fébrifuges du maronnier d'Inde..... N. | 80 | 481

DAGNEAU.

Obſervat. ſur une maladie vénérienne, dont la terminaiſon a été funeſte.. | 79 | 32

DAUBENTON.

Hiſtoire naturelle contenant les poiſſons.....N. | *ib* | 477

DE FOURCROY.

Manuel d'hiſt. nat. & de chimie; trad. par M. *Wiegleb*..... A. | *ib.* | 465

DEHNE.

Traité ſur le ver de mai, & ſur ſon uſage contre la rage..... N. | 81 | 319

DE LA FONTENELLE.

Voy. PETIT.

DELIUS.			
Dissertations sur la physique & la médecine.....	N.	80	113
Discours sur l'Académie impériale des curieux de la nature.....	N.	78	481
DELOGES.			
Observ. pratiques faites à Saint-Maurice.....	N.	81	299
DELOYS.			
Abrégé chronologique, pour servir à l'histoire de la physique jusqu'à nos jours.....	N.	80	293
DE BOIS DE ROCHEFORT.			
Cours élémentaire de matière médicale, ...	N.	81	315
DESGRANGES.			
Observ. sur une hernie complete...		80	81
DESMONCEAUX.			
De la bienfaisance nationale nécessaire dans l'administration des hôpitaux..		81	304
DETHARDING.			
Dissertatio de utero inverso.....	N.	80	120
De generatione crustæ inflammatoriæ.	N.	*ib.*	133
DICKSON.			
Observ. sur le pemphigus; trad. par M. *Assollant*.....	N.	*ib.*	178
DONARELLI.			
Mémoire sur les fièvres épidémiques qui ont régné à Passano en 1786.	N.	79	122
DOUBLET.			
Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale.....	N.	80	441
DUBOUEIX.			
Histoire d'une phthisie pulmonaire...		81	211
DUFAU.			
Mém. sur une maladie épizootique.	N.	80	121

DUFOUR.		
Deſcription de deux épidémies.....	79	169
DUFRESNOY.		
Des propriétés du rus radicans & du narciſſe des prés.....N.	88	136
DUPAU.		
Sur une foibleſſe du genou.....	79	44
Obſerv. diverſes de médecine.....	80	337
DUPLANIL.		
Voy. BUCHAN.		
EBERHARD.		
Diſſertation ſur la dyſurie & l'iſchurie.....N.	80	280
EICHHORN.		
De morbis gaſtricis phthſim mentientibus..... N.	81	297
ESSICH.		
Des maladies chirurgicales & des opérations propres à les guérir.... N.	78	114
Livre de médecine à l'uſage des filles d'Allemagne..... N.	79	112
FABRE.		
Recherches ſur différens points de médecine..... N.	80	473
FABRONI.		
De l'art de faire le vin.....N.	78	479
FALCONER.		
Influence des paſſions dans les maladies..... N.	80	271
FLANDRIN.		
Sarcocèle monſtrueux dans un cheval..	79	71
FORD.		
Obſerv. ſur des cures ſpontanées d'anévriſmes; trad. par M. *Aſſollant*..	81	235

FORESTIER.
Sur l'inſtinct dans les maladies..... 79 238
FORSTER.
Manuel d'hiſtoire naturelle..... N. 79 466
FORTIS.
Mémoire ſur le nitre minéral..... N. 81 142
FOTHERGILL.
Conduite à tenir lors de la ceſſation des règles..... N. 79 142
FRANZIUS.
Hiſtoire naturelle de *Pline* avec des notes..... N. 79 468
Erotiani, Galeni & Herodoti gloſſaria in Hippocratem..... N. 80 304
FRONVILLE.
Voy. BERGERET.
FUCHS.
Expériences ſur une terre qui ſe trouve aux environs de Jéna.....N. 79 464
Hiſtoire du zinc & de ſon uſage..N. 80 295

GAERTNER.
Des fruits & des ſemences des plantes.....N. 80 486
GATEREAU.
Diſpoſition à la phthiſie nerveuſe, guérie par l'uſage du chocolat..... 81 24
Eſſai de médecine ſur la nature de l'if. *ib.* 77
GAUBIUS.
Pathologie, trad. par M. *Sue*....N. *ib.* 287
GERHARD.
Sur la fracture spontanée des os de bœufs & ſur le gramen oſſifrage de Nowège, ouvrage poſthume de *Gleditſch*.....N. 79 299

GÉRON.			
Obſerv. ſur une iſchurie rénale vermineuſe		80	310
GESCHER.			
Eſſai ſur les diverſes eſpèces de tumeurs	N.	78	115
GILIBERT.			
Les fondemens de botanique de *Linné*.	N.	78	470
GILII.			
Précis des genres naturels, diviſés en ſix claſſes	N.	79	466
GIRTANNER.			
Traité ſur la maladie vénérienne	N.	80	277
GLAND.			
Bons effets de l'opium dans une fièvre maligne déſeſpérée	*ib.*		3
GLEDITSCH.			
Introduction à la ſcience des médicamens ſimples	N.	79	147
GLEIZE.			
Avantage du ſéton à la nuque, dans les ophtalmies humides & invétérées		78	194
Mémoire ſur les ſtaphylômes		81	369
GMELIN.			
Syſtême des trois règnes de la nature	N.	80	145
GOODWYT.			
Recherches ſur l'aſphyxie par ſubmerſion	N.	79	128
GORCY.			
Sur les différens moyens de rappeler à la vie les aſphyxiés		79	349
GOUJAUD.			
Farine pectorale		80	500

GRANDMAISON.
Voy. MILLIN.
GRUNDELER.
De l'uſage externe de l'eau froide..N. | 81 | 318

HAHNEMANN.
Obſerv. ſur le nitre d'argent; trad. par M. *Couret*..... N. | *ib.* | 255
Empoiſonnement par l'arſenic & moyens d'y remédier..... N. | 79 | 113
HALLE.
Hiſtoire des poiſons des trois règnes, avec les contre-poiſons.....N. | 78 | 113
HASSELBERG.
Des plaies de la tête qui exigent le trépan..... N. | 78 | 450
HÉLIE.
Inſtruction ſur la maladie de la morve.N. | 79 | 296
HENDY.
Mémoire ſur l'éléphantiaſis des Barbades..... N. | 80 | 451
HERBELL.
Voy. CAMPER.
HERZ.
Sur les enterremens précipités des Juifs ...N. | 79 | 132
HOFFMANN.
Moyens de procurer aux mères des enfans beaux & ſains..... N. | 81 | 138
HOME.
Diſſertation ſur les propriétés du pus. N. | 80 | 290
HOUSSET.
Mémoires phyſiologiques & d'hiſtoire naturelle.....N. | 80 | 474

HUNTER.
Obſervat. ſur les maladies de l'armée, à la Jamaïque..... N. 79 112
HUNTER.
Obſervation ſur la digeſtion..... N. 80 134
HUZARD.
Note ſur un ouvrage allemand, concernant l'art vétérinaire..... 79 154
Voy. ICART.

ICART.
Polype extraordinaire, extirpé du naſeau d'un cheval; avec des notes, par M. *Huzard*..... 81 411
IRWING.
Expériences ſur le quinquina rouge, & ſur le quinquina roulé..... N. 79 306
ISEPPI.
Analyſes de quelques eaux minérales du Portugal..... N. 80 291

JADELOT.
Lettres ſur le méchaniſme de la nature..... N. 79 150
JANSEN.
Du pélagre, maladie endémique dans le duché de Milan..... N. 80 272
JEMOIS.
Fièvre rémittente accompagnée d'accidens graves..... 79 337
JOERDENS.
Deſcription du nerf ſciatique..... N. *ib* 300
JUNKER.
Principes de la médecine populaire. N. *ib.* 280

KEATE.
Cas d'hydrocèle, & méthode particulière de traiter cette maladie... N. | 80 | 283
KIRWAN.
Essai sur le philogistique & sur la constitution des acides.....N. | 78 | 135
KLATTEN.
Dictionnaire de médecine..... N. | 81 | 122
KLEINE.
Description des eaux minérales de Verden..... N. | 79 | 309
KŒMP.
Abrégé de médecine.....N. | 80 | 439
KOHLAAS.
Fragmens de médecine de *Thomas Knigge*..... N. | 79 | 333
Etat des affaires de médecine à Ratisbonne.....N. | 78 | 152
KUHN.
Diététique..... N. | 80 | 481
KUMPEL.
Dissertation sur le magnétisme animal & minéral.....N. | *ib.* | 144

LANGLADE.
Dépôt fistuleux dans le canal du tibia. | 80 | 242
LANIGAN.
Voy. BELL.
LARSÉ. (DE)
Topographie d'Arras..... | 78 | 224
LATOURETTE. (DE)
L'art des accouchemens.....N. | 80 | 469
LAUDUN.
Observations sur les maladies bilieuses .. | 79 | 136

LAVAUD.			
Précis de médecine-pratique.....A.		80	330
Surdité & aveuglement causés par la métastase d'une humeur critique...		81	346
LE BRETON.			
Manuel de botanique.....N.		*ib.*	143
LE COMTE.			
Asthme vrai, guéri par l'extrait de ciguë.....		78	157
Observat. sur une fièvre putride.....		80	227
Des anti-épileptiques.....		81	223
LENHARD.			
Remèdes sans masque.....N.		79	311
LE ROUX DES TILLETS.			
Voy. LIND.			
LETTSOM. *Voy.* COMMERELL.			
LIND.			
Observat. sur des hydatides; trad. par *M. Le Roux des Tillets*.....		79	345
LINNÉ.			
Philosophie botanique; trad. par M. *Quesné*.....N.		81	325
LODER.			
Manuel d'anatomie.....N		80	289
LOWITS.			
Manière de préparer un vinaigre dulcifié très-agréable, ainsi que l'éther acéteux.....		79	252
LOWNDES.			
Observat. sur l'électricité médicale. N.		*ib.*	148
LYNN.			
Petite-vérole communiquée par une femme grosse à son fruit.....N.		*ib.*	287
MACHY. (DE)			
Manuel du pharmacien.....N.		78	133

MAGELLAN.			
Eſſai d'un ſyſtême de minéralogie. N.		80	147
MAGELLAN.			
Des concrétions ſanguines & lymphatiques qui exiſtent dans le cœur & les vaiſſeaux pendant la vie..... N.		79	301
MANESSE.			
Traité ſur la manière d'empailler les animaux..... N.		78	142
MARTINENQ.			
Obſervat. ſur la paralyſie des extrémités inférieures.....		81	354
MARX.			
Obſevat. de médecine ; trad. par M. *Bœhm*..... N.		78	448
MAYER.			
Le jubilé de Theden..... N.		80	162
MERREM.			
Hiſtoire naturelle des ſerpens..... A.		*ib.*	334
MICHAELIS.			
Voy. ADAIR.			
MILLIN de Grandmaiſon.			
Diſſertation ſur le thos..... N.		78	149
Voy. WRIGHT.			
MIROGLIO.			
Obſervat. ſur le pemphigus.....		81	201
MITHOFF			
Comparatio inter verſionis negotium & operationem inſtrumentalem..... N.		*ib.*	305
MITTIÉ.			
Traitement de la vérole avec les végétaux..... N.		*ib.*	301
MOELLER.			
Sur les médicamens antimoniaux.. N.		79	303
MONRO.			
Deſcription de toutes les *burſæ mucoſæ*			

du corps humain.....	N.	79	136
MOSCHENI.			
Examen de l'air des marais.....	N.	80	485
MULLER.			
Manuel de médecine pratique sur les maladies des femmes.....	N.	*ib.*	440
Dissertation sur la jauniſſe.....	N.	*ib.*	452
MURRAY..			
Matière médic. trad. par M. *Sieger*.	N.	79	462
MURSINNA.			
Obſervat. sur la dyſſenterie, avec une appendice sur les fièvres putrides.	N.	*ib.*	122
NAUDEAU.			
Obſervat. sur une maladie nerveuſe..		80	197
NESSI.			
Inſtitutions de chirurgie.....	N.	*ib.*	282
NEUBECK.			
Le l'utilité des bains froids pour la ſanté.....	N.	*ib.*	135
NOLDE.			
Réflexions sur la différence des ſexes.	N.	81	137
OLNHAUSEN.			
Sur la méthode d'ouvrir les abcès..	N.	*ib.*	305
OUDET.			
Avis sur de nouveaux bandages....		*ib.*	166
PANZANI.			
Maladie vermineuſe de la veſſie...	N.	78	450
PASCAL.			
Obſervation sur un bec-de-lièvre accidentel.....		*ib.*	68
PEART.			
Recherches sur l'origine de la chaleur animale.....	N.	79	318

PENNANT.		
Supplément à la zoologie arctique. N.	78	477
PERCY.		
Sur une déchirure du vagin.....	79	397
Taille très-laborieuse faite en 2 temps.	*ib*	403
PEREBOON.		
Des termes des définitions de la philosophie botanique de *Linné*... N.	*ib.*	475
PERINET.		
Anévrisme faux de l'artère fémorale..	78	174
PERUSSAULT.		
Observation sur une fracture de l'avant-bras.....	80	415
PETIT DE LA FONTENELLE.		
Plan d'économie pour l'amélioration des terres..... N.	79	328
PETRAGLIA.		
Tables anatomiques..... N.	80	288
PICHLER.		
Méthode de composer les formules de médecine..... N.	79	462
.....N.	80	292
PINAC.		
Essai sur la cause des grands froids de 1788 & 89.....	81	257
PLENCK.		
Doctrine sur les affections de l'œil. N.	80	119
PLOUCQUET		
Traité de jurisprudence médicale.. N.	79	330
Sur l'amputation non sanglante des membres..... N.	81	133
PLUYOT.		
Maladie vénérienne accompagnée d'accidens très graves.....	79	26
PRATOLONGO		
Sur les fièvres appelées putrides.. N.	*ib.*	123

PREVOST.
De l'origine des forces magnétiques. N. 78 137
PRINGLE.
Maladies des armées ; trad. par M. *Brande*. . . . . N. 78 447
PUJOL.
Observation sur une fièvre puerpérale. 78 44

QUESNÉ. *Voy.* LINNÉ.
QUIRET.
Remède pour guérir la gale. . . . . N. 78 130

RABACHE DE CORROY.
Observation sur l'hydrophobie spontanée. . . . . N. 80 353
RAHN.
Correspondance avec mes élèves en médecine. . . . . N 78 446
. . . . . 79 133
Des causes physiques de la sympathie. . . . . N. 79 139
REEVE.
Observat. sur un gonflement douloureux au périnée ; trad. par M. *Assollant*. 78 386
REINBOTH.
Conduite à tenir envers les Malades. N. 79 286
REYNIER.
Mémoires sur l'histoire naturelle de la Suisse. . . . . N. 78 460
RIOLLAY.
Introduction critique à l'étude des fièvres. . . . . N. 81 124
ROCHARD.
Observat. sur l'épilepsie. 80 206

Topographie de Belle-Isle en mer...		80	360
ROCHEFORT. (*Desbois de*)			
Voy. DESBOIS.			
ROCHT.			
Essai d'une flore d'Allemagne....	N.	81	326
ROEMER.			
Sur l'usage & l'utilité des lézards dans la vérole, le cancer & différentes maladies.....	N.	80	143
ROLLO.			
Mémoire sur l'éléphantiasis des Barbades.....	N	80	451
ROMER.			
Sur l'accouchement naturel.....	N.	79	294
Magasin pour la botanique.....	N.	80	492
ROSSI.			
Voy. CULLEN.			
ROUCH.			
Sur les vertus de l'écorce de benjoin..		78	221
ROUGEMONT.			
Bibliothèque de chirurgie du Nord.	N.	81	311
RYAN.			
Recherches sur la consomption pulmonaire.....	N.	79	449
SAALMANN.			
Descriptio phrenitidis & paraphrenitidis vere contagiosarum.....	N	81	299
SAINT-MARTIN. (DE)			
Recherches sur la fermentation vineuse.....	N.	81	139
SALLABA.			
Maladies qui arrivent à la suite de la petite vérole.....	N.	80	453
SAUCEROTE.			
Observat. sur une déchirure du vagin.		78	64

SCHŒFER.			
Voy. SCHEELE.			
SCHEELE.			
Opuscules chimiques & physiques; trad. par M. *Schæfer*.....	N.	80	485
SCHERF.			
Archives de la police médicinale.	N.	80	157
SCHLEGEL.			
Opuscules choisis concernant la médecine légale.....	N.	78	151
.....	N.	81	327
De la sympathie entre les différentes parties du corps.....	N.	79	140
Thesaurus semeiotico-pathologicus...	N.	79	281
Thesaurus pathologico-therapeuticus.	N.	80	112
SCHLERETH.			
Dispensatorium synopticum tripartitum.	N.	79	310
SCHLUTER.			
Dissertation sur la crise des maladies.	N.	80	107
SCHMITT.			
Méthode de traiter les plaies d'armes à feu.....	N.	80	462
SCHŒFER.			
Topographie de Ratisbonne.....	N.	80	107
SCHREBER.			
Dissertations physiques, médicinales & botaniques de *Linné*.....	N.	79	322
.....	N.	80	296
SCHUCH.			
Sur la direction des hôpitaux des enfans trouvés.....	N.	80	135
SCHWABEN.			
Devoirs & fonctions d'un médecin pensionné.....	N.	79	332
SCHWEICKHARD.			
Recueil d'observations médico-légales	N.	80	158

SCOPOLI.			
Delitiæ floræ & faunæ insubricæ.. N.	79	151
SEDILLOT.			
Utilité du quinquina réuni aux mercuriaux dans le traitement de la vérole..... N.	81	21
SERANO.			
Voy. SIMS.			
SIEGER.			
Voy. MURRAY.			
SIMS.			
Discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine; trad. par M. *Sérano*.....N.	80	159
SMYTH.			
Balancement de l'escarpolette, contre la consomption pulmonaire & la fièvre hectique..... .N.	78	451
Ouvrages de feu *Guillaume Stark*. N.	79	287
SOEMMERING.			
Sur le cerveau & la moëlle épinière..N.	81	135
Sur les dangers des corps à baleine. N.	80	290
SOMMER.			
Histoire d'une opération césarienne. N.	79	295
SOUVILLE.			
Observat. sur les maladies vénériennes, & sur l'utilité de la réunion du quinquina aux mercuriaux.....	79	3
.....	80	25
Mauvais effets de l'eau de salubrité employée contre les dartres.....	*ib.*	238
Réflexions sur l'abus des cautères....	81	27
Fracture en travers de la rotule.....	*ib.*	252
SPRENGEL.			
Doctrine de *Galien* concernant les fièvres..... N.	81	123

STEINFELD.
Diſſert. ſur les ſignes de la mort. N. | 79 | 445
STEVENSON.
Suppreſſion d'urine, terminée par la mort; trad. par M. *Aſſollant*..... | 81 | 187
STOLL.
Néceſſité de l'allaitement des enfans par les mères..... N. | 78 | 112
Leçons publiques ſur différentes maladies chroniques..... N. | 80 | 277
De l'utilité des hôpitaux communs. N. | *ib.* | 281
STRAVK.
Deſcription de l'hôpital général à Mayence..... N. | 80 | 117
STRUVE.
Mémoire concernant l'hiſtoire nat. de la Suiſſe..... N. | 78 | 460
SUE.
Elémens d'anatomie à l'uſage des peintres, des ſculpteurs, &c..... N | 78 | 458
SUE.
Voy. GAUBIUS.

TABOR.
Sur l'uſage & l'abus du quinquina. N. | 78 | 129
TARANGET.
Mémoire ſur les morts ſubites..... | 81 | 30
TERRAS.
Remarques ſur l'uſage du ſublimé corroſif dans la vérole..... | 80 | 214
Utilité des injections d'eau tiède, pour dégager la ſonde des caillots de ſang, & du ſédiment des urines..... | *ib.* | 399
TESSIER.
Trois fractures de la mâchoire inférieure..... | 79 | 246

TOUTANT BEAUREGARD.		
Obſervat. ſur une rupture de matrice..	79	68
TRNKA		
Hiſtoire de la cardialgie.....N.	80	281
TUHTEN.		
Obſervat. ſur l'extrait de napel ; trad. par M. *Couret*.....	78	389
USTERI.		
Magaſin pour la botanique.....N.	80	492
VACHIER.		
Méthode pour traiter toutes les maladies; trad. par M. *Birkolz*.....N.	79	282
VERDERA.		
Partie pratique de la botaniq. de *Linné*. N.	80	156
VEGLER.		
Pharmaca ſelecta obſervationibus clinicis comprobata.....N.	79	463
VOLTA.		
Elémens de minéralogie.....N.	78	466
WASSERBERG.		
Traité de chimie ſur le ſoufre....N.	81	323
WEBER.		
Lettres ſur les beſoins de nos contemporains.....N.	80	159
Extraits de pluſieurs traités concernant la médecine.....N.	*ib.*	455
WEIGEL.		
Introduction à la chimie générale..N.	80	293
WENZEL. (DE)		
Traité de la cataracte.....N.	81	307
WIEGLEB.		
Voy. DE FOURCROY.		

WIGHT.
Efficacité du vitriol bleu dans la cure de l'hydropisie; ttad. par M. *Assollant*. 81 196

WILKINSON.
Heureux emploi du *catgut* dans une fistule au périnée; trad. par M. *Assollant*. 80 247
Observat. sur un hépatitis; trad. par M. *Assollant*. 81 337

WIMER.
Observat. pratiques sur les hernies. N. 80 283

WÖLSTEIN.
Sur les lésions des chevaux par les armes. N. 80 470

WRIGHT.
Essai sur les plantes usuelles de la Jamaïque; traduit par M. *Millin de Grandmaison*. N. 80 139

ZELLER.
Réflexions Sur quelques objets relatifs à l'art des accouchemens. N. 80 468

ZIROLTI.
Dissertation sur la cataractte & sur son abaissement. N. 78 115

ZWIERLEIN.
Mélanges de médecine. N. 78 111
N. 80 454

FIN de la Table des Auteurs. ANNÉE 1789.

GRAVURES.
Soufflet apodopnique. 79 396

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT une, 1789.